This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BIBLIOTHÈQUE
DU GRAND SÉMINAIRE
DE VERSAILLES.

Vol. III. A. 189

par M. du Tronchay Secrétaire et
ami de M. de Villemont.

Lenaire
867

3e
110-68

17

Exemt de passion des sa tendre jeunesse,
Modeste, doux, egal, ami de l'Equité,
Amassant dans une humble et Sainte obscurité
Les thresors de savoir qu'avec tant de largesse
Il offre a la posterité.
Il eut Dieu pour objet, pour guide la Sagesse,
Et pour flambeau la Verité.

VIE
DE
M. LENAIN
DE TILLEMONT.
AVEC
DES REFLEXIONS
SUR
DIVERS SUJETS DE MORALE,
ET QUELQUES
LETTRES DE PIETE'.

A COLOGNE.
M. DCC. XI.

TAYLOR INSTIT
UN
- 8 MAR 1968
C
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

IL eſt rare de voir de grands Critiques écrire & parler avec onction. La critique eſt une étude ſeche qui fait preſque toûjours quelque tort à la pieté de ceux qui en font leur principale occupation. Trop heureux les Sçavans dont le cœur n'en éprouve point la ſechereſſe ! Ceux qui ont connu M. de Tillemont, ou qui ont lû ſes ouvrages, le mettront aiſément de ce nombre. Un mot qu'il dit quelquefois en paſſant ſur un fait, porte avec ſoi l'impreſſion d'une foi vive & ardente. Mais c'eſt là le caractere de ces Reflexions qu'il nous a laiſſées ſur divers points de morale.

Je ne ſçai ſi l'on peut trouver ailleurs une pieté plus tendre & une onction plus ſenſible. La profonde veneration dont je ſuis penetré pour ce grand homme, m'auroit fait craindre de trop promettre aux Lecteurs en leur en parlant ſelon mes ſentimens : & je n'aurois oſé juger de leur goût par le mien ſi diverſes perſonnes qui ont vû ces Reflexions manuſcrites, n'en avoient été également touchées. C'eſt

ſur leur jugement & à leurs inſtances que je les donne au public.

Une ſeule raiſon auroit pû m'en empêcher. Ces Reflexions ſont pour la plûpart des effuſions de cœur que M. de Tillemont n'avoit miſes par écrit, que pour ſe repreſenter quelquefois à lui-même les penſées que Dieu lui avoit données à l'occaſion de quelques lectures des Peres. C'eſt l'examen qu'il faiſoit de ſon intérieur devant Dieu, & comme une confeſſion où il lui expoſoit ſes diſpoſitions les plus ſecrettes. Ainſi il ſemble que j'aurois dû les ſupprimer.

C'eſt néanmoins cette raiſon même qui m'a déterminé à les mettre au jour & pour l'édification de l'Egliſe, & pour la gloire de ſon Miniſtre. Rien en effet ne contribuë plus à ſon veritable éloge. Dans l'aveu même de ſes imperfections on admirera la haute perfection où il étoit arrivé. On le verra avec étonnement ſe reprocher des choſes qui ne paroîtroient pas reprehenſibles à la plûpart des perſonnes de pieté, & trembler dans un état au deſſous duquel une infinité de gens ſe croiroient dans une pleine aſſurance. C'eſt ainſi que la ſainteté de S. Auguſtin a paru avec le plus d'éclat dans ſes Confeſſions, où en ſe repreſentant

devant Dieu ſes propres miſeres & ce qu'il étoit par lui-même, il nous a fait connoître d'une maniere admirable l'éminence de la vertu où la grace l'avoit élevé.

Quoi que M. de Tillemont ſe conſiderât lui ſeul dans beaucoup de ſes Reflexions, on ne doit pas néanmoins les regarder comme indifferentes & inutiles aux autres. Si Dieu s'eſt ſervi des Confeſſions de S. Auguſtin pour convertir pleinement Ste. Thereſe & pour operer d'autres effets de ſa miſericorde, on peut eſperer que ce Dieu de bonté fera par ſa grace que la lecture de ces Reflexions ne ſera pas infructueuſe. Tant de veritez & de maximes ſi chrétiennes ne peuvent venir que de l'eſprit de verité, qui aprés en avoir rempli celui qui les a écrites, en pénetrera auſſi quelques Lecteurs.

De ſi ſaintes penſées ne peuvent être formées que par un eſprit qui connoît parfaitement la ſainteté & le fond de la religion. Néanmoins j'oſe dire que ce ſont encore plus les productions d'un cœur qui en eſt tout penetré, & que M. de Tillemont ne décrivoit ſur le papier que ce qu'il exprimoit encore mieux par ſa conduite. On verra la conformité de ſes actions avec ſes ſentimens dans l'hiſtoire de

sa vie que je donne ici. Je l'écrivis aussitôt aprés sa mort : mais certaines raisons m'empêcherent alors de la donner au public. Je la communiquai seulement à divers amis. Quelques particuliers qui en avoient pris une copie à mon insçu, la firent imprimer sans ma participation. Quoi que cette édition ne fût ni correcte ni exacte, j'ai sçu néanmoins qu'elle avoit été bien reçûë & promptement débitée : ce qui me donne lieu d'esperer que le public ne recevra pas moins favorablement celle-ci qui a été retouchée en plusieurs endroits, qui est beaucoup mieux imprimée, & qui est enrichie de ces excellens opuscules de pieté.

Cependant je ne promets aux Lecteurs qu'un récit simple, mais sincere, d'une vie dont la simplicité a fait le caractere principal. On y trouvera aussi toute la fidelité qu'on peut attendre d'un témoin oculaire. J'ai eu l'avantage de demeurer avec M. de Tillemont les huit dernieres années de sa vie, durant lesquelles je puis dire que je ne l'ai pas perdu de vûë. Et comme cette vie consiste moins dans une multiplicité de faits successifs, que dans une pratique constante & uniforme des maximes chrétiennes & des regles qu'il s'étoit prescrites, j'ai pres-

que tout vû ce que j'en ai raporté. Pour le reſte, je l'ai ſçû ou de M. de Tillemont même, ou de perſonnes qui en ont été témoins, ou par quelque autre voye aſſurée.

J'ai inſeré au milieu de cette Vie ce que j'appelle l'eſprit de M. de Tillemont, c'eſt-à-dire, ſes maximes & ſes pratiques de pieté. Ainſi outre le petit nombre de faits que j'ai rangé d'abord dans un ordre chronologique, & le récit de ſa derniere maladie & de ſa mort, il ſe trouvera une eſpece de digreſſion ſur ſes vertus plus longue que le reſte de ſa vie. Quelques uns auroient, peut-être, mieux aimé la renvoyer à la fin, ſelon la coûtume ordinaire. Mais comme c'eſt ce que j'ai eu particulierement en vûë & ce qui fait comme le corps de ma narration, je n'ai pas crû pouvoir garder un ordre plus convenable.

Les perſonnes qui n'aiment dans les Vies que les grands évenemens, jugeront, peut-être, que je me ſuis arrêté à de trop petites choſes. Je l'ai craint moi-même, & j'avoüe que je raporte des actions aſſez communes. Mais la maniere peu commune de les faire les a tellement relevées dans M. de Tillemont au jugement de diverſes perſonnes d'un diſcernement reconnu, que

j'ai lieu d'eſperer que les Lecteurs en porteront auſſi le même jugement. Dans la verité j'ai plus conſulté ce qui pouvoit être utile que ce qui feroit plaiſir. Ce ne ſont pas les actions les plus éclatantes dont l'exemple eſt le plus d'uſage. Peu de gens ſe trouvent obligés de les imiter. Mais les moyens de pratiquer les devoirs communs & ordinaires de la pieté chrétienne ſont également importans à tout le monde. Et on conviendra, ſans doute, aprés la lecture de cette vie, qu'il eſt difficile de les remplir plus ſaintement qu'a fait celui que je ne crains point de propoſer comme un digne modele de vertu & de ſainteté.

VIE
DE
M. LENAIN
DE TILLEMONT.

SEbaſtien Lenain de Tillemont, fils de Jean Lenain Maître des Requêtes, & de Dame Marie le Ragois, nâquit à Paris le 30. Novembre 1637. Dés qu'il fut capable de montrer des inclinations, il fit voir que le Seigneur les avoit toutes portées au bien. Il fut même toûjours éloigné de ces petites malices qu'on appelle innocentes, & ſans leſquelles on ne croiroit pas qu'un enfant eût de l'eſprit. I. *Sa naiſſance, ſon éducation, ſes études.*

A l'âge de neuf à dix ans il fut mis entre les mains de perſonnes d'un merite diſtingué, qui par des vûës de religion s'appliquoient à élever chrêtiennement quelques enfans qu'on leur avoit confiez. Il eut pour eux

toute la docilité & la soûmission qu'on peut désirer dans un jeune homme. Il se donna tout entier aux sciences & à la pieté, où il avança également, car si Dieu répandit dés lors dans son cœur l'amour de la vertu, il donna aussi à son esprit une trés grande penetration & une facilité admirable pour s'appliquer à l'étude.

Entre les auteurs Latins qu'on lui faisoit lire pour apprendre les belles lettres, lorsqu'il y fut un peu avancé, Tite-live fut celui qui lui plut d'avantage. A peine pouvoit-il se resoudre à lire moins d'un livre de cet auteur chaque fois qu'il en faisoit l'ouverture. En quoi ses maîtres reconnurent dés lors son attrait & son bon goût pour l'histoire, à laquelle il s'est depuis appliqué avec tant de succés.

Comme les maîtres ne suivoient pas la methode des colléges dans l'instruction des enfans qu'ils élevoient, ils lui firent étudier les regles de l'éloquence dans la lecture de Quintilien, de Ciceron & des autres Orateurs dont on lui faisoit remarquer les beaux endroits. Il apprit de même la Logique, dans l'art de penser, que Mr. Nicole auteur de ce livre, lui expliqua durant environ deux

mois, une heure seulement par jour. On lui fit lire ensuite quelques ouvrages des Philosophes modernes, sur lesquels on lui faisoit faire des reflexions. De lui-même il en faisoit beaucoup. La lecture de Baronius qu'il commença dés ces premiéres années lui donnoit lieu de faire tous les jours mille questions à Mr. Nicole. D'abord ce sçavant homme crut qu'il suffisoit de lui répondre en deux mots comme à un écolier, il lui donnoit la premiere solution qui lui venoit à l'esprit sur la difficulté que Mr. de Tillemont lui proposoit; mais les instances que Mr. de Tillemont faisoit sur ses réponses, firent comprendre à Mr. Nicole qu'il falloit quelque chose de plus pour satisfaire ce jeune homme; & quoique Mr. Nicole n'ignorât pas l'histoire, non plus que toutes les autres sciences ecclesiastiques, comme tout le monde le sçait assez, Mr. de Tillemont ne laissoit pas de l'embarasser souvent par ses difficultez; de sorte que Mr. Nicole disoit depuis fort agréablement qu'il ne voyoit point alors approcher Mr. de Tillemont, sans trembler, dans la crainte de n'avoir pas de quoi le satisfaire sur le champ.

II. *Origine de*

A la lecture de Baronius Mr. de

dessein de son ouvrage.

Tillemont joignit durant quelque tems l'étude de la Theologie d'Estius. De cette étude il passa à une autre qui lui fut plus agréable, parce qu'elle étoit plus solide & moins curieuse, c'est-à-dire, à l'étude de l'Ecriture sainte & des Peres, où on lui apprit à chercher dans les sources même les fondemens & les preuves de nôtre foi.

Dans cette lecture qu'il commença vers l'âge de 18. ans, il lui vint en pensée de recueillir ce qu'il y rencontreroit d'historique sur les Apôtres & les hommes apostoliques, & de le ranger sous differens titres, suivant pour le reste la methode d'Usserius dans ses Annales sacrées, qui lui avoit beaucoup plû, & sur laquelle il forma le plan de son ouvrage. Il montra cette ébauche aux personnes qui le regloient dans ses études. Cet essai achevant de les persuader qu'il avoit un genie tout propre à l'étude de l'histoire, & un talent particulier pour en bien éclaircir les difficultez. C'est pourquoi ils lui conseillerent de continuer le même travail sur le commencement de l'histoire de l'Eglise. „ En effet, dit „ un sçavant homme, * l'exactitu- „ de d'une critique trés judicieuse „ qui lui étoit comme naturelle, la

* *Mr. du Fossé.*

juſteſſe d'un diſcernement trés fin, « la fidelité d'une memoire à laquelle il n'échapoit rien, une incroyable facilité pour le travail, un ſtile noble & ſerré, & par deſſus « tout un ardent amour pour la verité, le rendoient trés capable « pour cette entrepriſe. Il n'étudioit « néanmoins alors, & longtems depuis que pour ſon inſtruction particuliere, ou tout au plus pour celle de quelques-uns de ſes amis, n'ayant aucun autre deſſein, comme il le marque lui-même dans la préface ſur l'hiſtoire des Empereurs, que de s'occuper utilement dans la retraite où il eſt toûjours demeuré.

III. *Sa prudence pour le choix d'un état: ſa capacité reconnuë.*

Il fut aſſez longtems ſans choiſir un état de vie, & on le regardoit comme trop indeterminé là-deſſus; parce que ſuivant la remarque du R. P. Lenain ſon frere, Religieux & Sous-prieur de la Trappe, on aime d'ordinaire à ſçavoir bientôt ce que les gens veulent devenir. Mais ſon retardement dans ce point, ajoûte-t'il, ne venoit pas d'irreſolution & d'indolence. L'unique raiſon qui l'empêchoit de prendre un parti, eſt qu'il n'appercevoit de tous côtez que dangers. Il ne voyoit que corruption dans le monde, beau-

coup d'inconveniens dans les Cloîtres, de grands perils dans l'état ecclesiastique. La parfaite connoissance qu'il avoit des veritez qu'on lui avoit appriſes dés ſa plus tendre jeuneſſe, lui faiſoit voir quelles ſont les obligations des Chrêtiens dans tous ces divers états, avec combien peu de fidelité on s'en acquitte, les obſtacles même preſqu'inſurmontables qui s'y rencontrent; ce qui le faiſoit trembler dans la crainte d'expoſer ſon ſalut, en s'engageant trop legerement.

Vers 1660 Agé d'environ 23. ans il alla demeurer à Beauvais dans le Seminaire de feu M. Choart de Buzanval Evêque de cette Ville. On l'y reçut avec des marques extraordinaires d'eſtime. Tout jeune qu'il étoit, il paſſoit déja pour trés habile dans l'hiſtoire. Quoi que ce qu'il en avoit écrit ne fût encore que comme ébauché, on le regardoit comme capable de beaucoup ſervir aux autres. On s'empreſſoit d'en avoir communication pour en profiter: & cette opinion ſi avantageuſe qu'on en avoit, étoit fondée ſur le jugement qu'en portoient Mr. Hermant Chanoine de l'Egliſe de Beauvais, ſi connu parmi les gens de Lettres, & Mr. Hallé dont ſa pieté

& ſa ſcience faiſoient fleurir ce Seminaire par l'excellente Theologie qu'il y enſeignoit, & par les ſçavantes conferences qu'il y faiſoit. Ces illuſtres Docteurs ne conſeilloient pas ſeulement aux jeunes gens qui vouloient étudier l'hiſtoire, d'avoir recours à Mr. de Tillemont, ils le conſultoient eux-mêmes ſur les difficultez hiſtoriques qui les embaraſſoient.

Mais ce qui auroit fait plaiſir à d'autres, cauſa une peine extrême à Mr. de Tillemont. Cette conſidération ſinguliere qu'on avoit pour lui, parut un écüeil dangereux à ſon humilité. Il en écrivit à Mr. de Sacy, ſous la conduite duquel il s'étoit mis, pour lui marquer le peril où il ſe trouvoit, & la penſée qu'il avoit de quitter Beauvais pour cette raiſon, & de s'en retourner dans une retraite plus ſûre. Mr. de Sacy lui manda de ne rien précipiter, de ſe contenter de beaucoup prier Dieu, de veiller ſur lui avec plus d'attention, & d'attendre cependant que Dieu lui ouvrît une occaſion pour ſa retraite.

Quelque tems aprés M. de Sacy lui écrivant encore ſur ce ſujet lui manda de ne pas communiquer ſon tra-

vail à tous ceux qui le lui demandoient, afin qu'on en parlât moins, & de prier qu'on ne le produisit en rien; parce qu'il n'étoit venu au Seminaire que pour être disciple, & pour apprendre à se former dans la pieté, & dans la vertu. La docilité de Mr. de Tillemont lui fit porter cette reserve jusqu'à s'excuser de répondre ou à Mr. Hallé ou à Mr. Hermant, lors qu'ils lui demandoient l'éclaircissement de quelque point d'histoire; & il falut que Mr. de Sacy lui conseillât ensuite de s'ouvrir à ces Messieurs avec une entiére simplicité, & d'une maniere pleine de déference & de respect. Il lui manda que ce qu'il lui avoit écrit de faire pour éviter la vanité, n'alloit pas jusqu'à exclure le commerce de ses études, lors qu'il étoit dans l'ordre & selon Dieu. Il lui representa même qu'en communiquant avec des personnes de ce merite, il acquereroit plus facilement les lumieres & le discernement que l'experience n'avoit pû encore lui donner.

IV. *Etat de sa vertu dés sa jeunesse, son entrée dans l'état eccle-*

C'est ainsi que Mr. de Tillemont dés sa jeunesse compta pour rien toute la science qui ne le conduisoit pas à la pieté. La vertu fut toûjours

son unique but. Il n'éstima que ce qui s'en approchoit; tout ce qui n'y tendoit pas lui étoit suspect & redoutable: C'est ce que l'on voit dans les avis qu'il demandoit à Mr. de Sacy. Tantôt il témoigne craindre que les promenades qu'il faisoit avec les autres Seminaristes ne le dissipassent trop: tantôt il se plaint d'une inapplication & d'une sechereſſe dans la priere; tantôt il demande des regles pour les aumônes qu'il devoit faire. Enfin toute sa sollicitude & sa grande affaire fut de s'établir dans une solide pieté. *Ecclesiastique.*

Aussi sa vertu paroissoit dés lors avec tant d'éclat que Mr. l'Evêque de Beauvais, aprés l'avoir enfin déterminé à recevoir la tonsure, disoit qu'il n'auroit point eu au monde de plus grande consolation que de pouvoir esperer de l'avoir pour successeur. Il étoit en effet déja si plein de Dieu, & il en parloit dans les occasions d'une maniere si solide que Mr. Lenain son pere un des magistrats les mieux instruits de la veritable pieté, trouvoit du plaisir & de l'utilité dans les lettres de ce cher fils, & l'obligeoit d'y inserer toûjours quelques paroles d'édification. Mr. de Tillemont dans des lettres

écrites en ce tems-là se plaint avec respect de cet ordre que lui donnoient Mr. & Madame Lenain. On y voit cette humilité & cette modestie, qui a été son caractere particulier, & une merveilleuse adresse pour marquer ce qu'il croyoit le plus utile à des personnes à qui il ne vouloit pas paroître le representer.

Après avoir passé trois ou quatre ans dans le Seminaire de Beauvais, il en sortit pour aller chez Mr. Hermant où il demeura cinq ou six ans. Il passa ainsi neuf ou dix ans dans cette ville. Mais son humilité ne pût souffrir plus longtems les égards que Mr. l'Evêque de Beauvais avoit pour lui. Il ne lui suffisoit pas de s'être retiré du Seminaire pour n'être pas si souvent exposé au témoignage d'estime & d'affection de ce Prelat. Il pria Mr. Lenain de lui permettre de quitter tout-à-fait la ville de Beauvais; & il n'eut pas d'autre raison à lui donner sur cette démarche, sinon que Mr. l'Evêque de Beauvais le considéroit trop, & qu'il craignoit que les suites n'en fussent dangereuses pour lui.

V. *Il est fait Prêtre pour un emploi auquel Dieu.*

Il revint donc à Paris, où il demeura environ deux ans avec Mr. Thomas du Fossé son ami intime,

avec qui il avoit été élevé. Quoi qu'il y eût vêcu fort separé du monde & tout occupé de son étude, il ne put néanmoins resister à l'attrait qu'il avoit pour une plus grande solitude, & il se retira à la campagne dans la paroisse de Saint Lambert entre Chevreuse & Port-Royal. Mr. de Sacy lui fit recevoir le soûdiaconat, aux quatre-tems de septembre 1672. & le diaconat 15. mois aprés, aux quatre-tems de l'Avent. On ne peut mieux connoître avec quelle disposition il entra dans ces saints ministeres, ou plûtôt avec quelle humble frayeur il s'y laissa élever, que parce qu'il en écrivit lui-même à Dom Lenain son frere. " Mr. de Sacy, lui dit-il, ne se contente pas d'avoir voulu que je prisse " l'année passée le soûdiaconat, il " m'oblige encore de recevoir le diaconat à ces quatre-tems prochains. " Je vous assûre, mon trés cher frere, que c'est avec beaucoup de confusion & de crainte que je me resous à lui obeïr; car je me sens " fort éloigné des dispositions que " je vois moi-même être necessaires " pour entrer dans ce ministere; & " sur tout je suis contraint d'avoüer " que j'ai fait fort peu de profit des "

Il ne pouvoit pas qu'il s'occupe.

„ graces que j'ay dû recevoir de l'or-
„ dre & des fonctions du soûdiaco-
„ nat. Mais d'un autre côté je n'o-
„ serois resister à une personne à qui
„ je crois devoir obeïr en toutes
„ choses, & que je sçai bien avoir
„ pour moi toute la charité possible.
„ J'ai donc recours à vous, mon
„ trés-cher frere, afin que vous priyez
„ Dieu pour moi, & que vous lui
„ demandiez ou qu'il donne d'autres
„ lumieres à Mr. de Sacy, ou qu'il
„ me donne les dispositions neces-
„ saires pour faire que son conseil
„ soit pour mon salut, & non pour
„ ma condamnation.

Mr. de Sacy admirant les graces dont Dieu l'avoit rempli, & le progrés qu'il faisoit dans la pieté, dans l'amour, & dans la connoissance des choses de Dieu, jetta les yeux sur lui pour le faire son successeur dans la conduite des ames dont il étoit chargé. C'étoit dans cette vûë qu'il l'avoit fait avancer dans les ordres, & qu'il lui fit enfin recevoir la prêtrise aux quatre-tems de carême de l'année 1676. La Providence disposa dans la suite les choses autrement qu'on ne les avoit projettées. Cependant Mr. de Tillemont pour profiter des avis de Mr. de Sacy, & se

sanctifier auprés de lui dans la retraite, se fit bâtir un petit corps de logis dans la cour de l'Abbaye de Port-Royal des Champs ; mais il n'y avoit pas encore demeuré deux années entieres qu'il se vit obligé d'en sortir en 1679. avec diverses autres personnes illustres qui habitoient cette celebre solitude. Il alla donc à Tillemont qui est une terre dont il portoit le nom, éloignée de Paris d'une lieuë du côté de Vincennes.

VI. *Il fait des memoires pour la vie de St. Loüis.*

Vers le même tems Mr. le Duc de Montausier pria Mr. de Sacy d'écrire la Vie de St. Loüis; Mr. de Sacy engagea Mr. de Tillemont à l'aider dans ce travail, & à lui en dresser les mémoires. Mr. de Tillemont employa plus de deux ans à y travailler. Quoi qu'il lût avec une rapidité étonnante, il fut au moins un an à ne faire que lire, & à déchiffrer une infinité de mémoires & de manuscrits. Car comme il ne vouloit rien omettre, la durée du regne de St. Loüis l'obligea de faire une longue étude de toute l'histoire du même tems.

Mr. de Sacy n'acheva pas la Vie de ce saint Roi, & ce qu'il en avoit fait n'a point paru. Mr. de la Chaise l'entreprit aprés lui sur les mêmes mémoires de Mr. de Tille-

mont, qui les lui communiqua avec la même facilité qu'il les avoit abandonnez à Mr. de Sacy.

VII. *Il voyage en Flandres & en Hollande*

Environ deux ans aprés sa retraite à Tillemont, il fit un voyage en Flandres pour voir un de ses amis qui s'y étoit retiré. De là il passa jusqu'en Hollande, où il visita M. l'Evêque de Castorie, & les plus grands hommes d'entre les Catholiques de ces Provinces. Il s'y attira l'estime & le respect qu'on ne pouvoit s'empêcher d'avoir pour sa vertu par tout où il alloit.

On voit dans une lettre de Mr. l'Evêque de Castorie l'estime toute particuliere qu'il conçut pour lui. Ce Prelat avoit fait présent de son livre intitulé, *Amor Pœnitens*, à Mr. de Tillemont qui lui en écrivit une lettre de remerciement. Voici la réponse que lui fit ce saint Evêque le 17. février 1684. Elle est écrite en latin; mais je l'ai traduite en françois, de maniere néanmoins que son stile assez singulier le fera aisément reconnoître dans la traduction. „ La „ principale raison qui m'a porté à „ vous faire present du livre que je „ vous ai envoyé, mon trés-illustre „ & trés-honoré Monsieur, a été de „ vous donner une marque de l'affec- „ tion & de la veneration que j'ai

pour vôtre vertu. J'ai voulu auſſi « faire ſouvenir vôtre pieté d'offrir « pour moi vos prieres à Dieu qui « eſt charité, afin qu'il me faſſe la « grace d'allumer en moi le feu de « ſon amour. Je n'ai rien tant à dé- « ſirer, que de ſentir tous mes déſirs « ſe porter vers lui, que de me voir « brûler d'ardeur pour lui, que de « l'aimer autant que j'en ſuis capable, « que d'être tout embraſé de ce feu « divin. Secondez donc, mon très- « illuſtre Monſieur, ce deſir que « j'ai. Je ſçai combien vous avez « trouvé grace aux yeux du Seigneur, « & que vous pouvez lui rendre « agréable ceux mêmes qui reflechiſ- « ſant ſur leur vie ne trouvent que « trop de ſujets de crainte que le « Seigneur ne les rejette de devant « lui. Si vous pleurez, Monſieur, « continuë-t'il, la mort de ce grand « Homme * qui s'eſt diſtingué par « une rare pieté, une ſcience profon- « de, & une ſainte eloquence, & que « vous avez toûjours aimé avec rai- « ſon comme vôtre pére; ce n'eſt « pas tant l'effet d'une foibleſſe hu- « maine, qu'une preuve de vôtre « amour pour l'Egliſe, qu'il a toû- « jours honorée & par l'exemple de « ſa vertu, & par la ſainteté de ſa «

* *M. de Sa-*
cy mort le 4.
Janvier
1684.

„ doctrine ; mais c'eſt Dieu qui nous
„ l'a enlevé ; & nous devons ado-
„ rer ſes ordres avec ſoûmiſſion. Re-
„ poſons-nous donc dans ſa volon-
„ té qui eſt la regle que nous de-
„ vons ſuivre, & la juſtice qui doit
„ faire toute nôtre joye.

VIII. *Il eſt nommé à une Cure.*

En 1682. on reſigna à Mr. de Tillemont la Cure de S. Lambert, où il avoit demeuré quelques années auparavant. Le Curé étoit un vertueux prêtre de ſes amis, qui ſe voyant dangereuſement malade, ne crut pas pouvoir confier ſon troupeau pauvre & abandonné à un ſucceſſeur plus charitable. Ce benefice à en juger humainement paroiſſoit à la verité fort au deſſous du merite de Mr. de Tillemont ; mais ce bon Curé ſçavoit quelle étoit ſon humilité & ſon eſtime pour les moindres emplois de l'Egliſe. Il étoit perſuadé qu'avec ces diſpoſitions l'obſcurité & la pauvreté de la Cure de St. Lambert ſeroient même des motifs qui engageroient Mr. de Tillemont à l'accepter plus volontiers. En effet comme il n'y avoit ni intérêt ni honneur ſelon le monde qui pût l'y attirer, il ſe crut obligé de déferer aux ſentimens de quelques perſonnes qu'il conſulta là-deſſus, & qui furent d'avis qu'il fut

vît cette vocation.

Ses provisions se trouvant expediées sans qu'il y eût eu aucune part; il partit de Tillemont pour aller prendre possession de cette Cure. C'est peut-être la seule demarche qu'il ait fait en sa vie sans consulter Mr. Lenain son pere, pour qui il a eu jusqu'à la mort ce respect, qu'il ne faisoit pas la moindre chose sans sa permission, & qu'il lui étoit soûmis comme à son seigneur & à son maître, selon ce que dit l'Ecriture de celui qui craint le Seigneur. Mr. Lenain surpris de cette resolution, lui allegua diverses raisons, qui jointes à son authorité, obligerent Mr. de Tillemont de retourner dans sa solitude, ce qu'il fit avec d'autant moins de resistance qu'il apprit dans le même tems que le Curé de St. Lambert cõmençoit à se mieux porter.

Qui timet Dominum, honorat parentes & tanquàm dominis servit his qui se genuerunt Eccl. 3.

IX. *Publication de son ouvrage.*

Lors que l'ouvrage de Mr. de Tillemont fut assez avancé, pour qu'il dût penser à le donner au public, ses amis l'obligerent contre son inclination à mettre le premier volume de l'Histoire ecclesiastique en état de paroître. Mais il tomba entre les mains d'un Censeur, avec qui il ne pût convenir sur certaines petites difficultez, si néanmoins on peut don-

ner ce nom aux choſes que ce Cenſeur lui objectoit, * ce qu'il ne voulut jamais lui paſſer. Comme ce n'étoit là que de pures queſtions de critique qui n'intéreſſoient ni de prés, ni de loin la foi ni les autres points ſur leſquels un Cenſeur a droit de veiller, Mr. de Tillemont ne voulut ni retrancher, ni changer ce qu'il avoit écrit comme mieux autoriſé. Il ne crut pas qu'on pût contraindre un Hiſtorien dans ſes ſentimens ſur ces ſortes de matieres, ni l'obliger à combattre ou à faire ce qui lui paroiſſoit plus vraiſemblable. Peu empreſſé d'imprimer ſon ouvrage, il aimoit mieux le ſupprimer, que de s'aſſervir aux conditions qu'on lui propoſoit comme neceſſaires. Il ne laiſſa pas neanmoins de continuer toûjours à travailler, & avec d'autant plus de paix, diſoit-il, qu'il ne ſongeoit plus à imprimer.

Le refus que le Cenſeur fit de don-

* Il ne pouvoit ſouffrir par exemple que Mr. de Tillemont dit qu'il n'y avoit peut-être ni bœuf, ni âne dans l'étable où nôtre Seigneur prit naiſſance, que les Mages ne vinrent apparemment l'adorer qu'aprés la Purification; que Marie femme de Cleophas pouvoit être veritablement ſœur de la ſainte Vierge, &c.

ner son approbation ne retarda pas seulement l'impression de l'ouvrage; Ce fut aussi une occasion d'y faire un changement, non dans les choses, mais dans l'ordre que Mr. de Tillemont avoit eu d'abord dessein d'y garder. Il devoit donner en un seul corps l'histoire des Empereurs & celle de l'Eglise; ses amis lui conseillerent alors de les separer. Et comme l'histoire des Empereurs n'avoit pas besoin de l'approbation d'un Censeur Theologien, on travailla à la donner par avance, afin de pressentir par cet échantillon quel seroit le goût du public sur tout l'ouvrage.

Cette histoire fut reçûë avec une estime, & une approbation universelle. Elle fit désirer de plus en plus celle de l'Eglise. Feu Mr. le Chancelier Boucherat témoigna vouloir qu'elle parût. Il établit exprés un nouveau Censeur. L'ouvrage passa sans aucun changement, & fut reçû avec de grands éloges.

Mais je ne dois pas oublier qu'avant la publication du premier volume de l'histoire ecclesiastique, on pressa fort Mr. de Tillemont de la ranger par annales, & de reduire les differens titres sous lesquels elle est

diviſée dans une ſuite & un même corps d'hiſtoire. Quelque déference qu'il eût pour les perſonnes qui lui donnoient ce conſeil, il ne put ſe reſoudre à recommencer un nouveau travail ſur une matiere qu'il avoit tant de fois retouchée. Touché néanmoins de leurs raiſons il offrit d'abandonner tous ſes manuſcrits à qui voudroit l'entreprendre, pourvû que ce fût une perſonne capable d'exécuter un ſi grand deſſein. Mais aucun de ceux à qui on en parla ne voulut l'accepter.

X. *Sa diſpute ſur la Pâque avec le Pere Lamy de l'Oratoire.*

Le deſſein de l'ouvrage de Mr. de Tillemont, qui conſiſte particuliérement dans la diſcuſſion des differentes difficultez qui embaraſſent l'hiſtoire, l'engagea à examiner l'opinion du Pere Lamy Prêtre de l'Oratoire ſur la derniere Pâque de Nôtre Seigneur. Ce Pere avoit avancé dans ſon harmonie des Evangiles que Jeſus-Chriſt n'avoit point fait la Pâque la veille de ſa mort. Mr. de Tillemont combattit cette opinion; & par une honêteté peu commune entre les Auteurs, il lui communiqua la note qu'il avoit faite ſur ce ſujet avant que de la donner au public dans le premier tome de l'hiſtoire de l'Egliſe. Le Pere Lamy y eut bien-

tôt fait une réponſe qu'il inſera dans ſon traité de l'ancienne Pâque des Juifs, où il répond auſſi à tous ceux qui avoient attaqué ſon ſentiment. Mr. de Tillemont ſe crut obligé de réfuter cette réponſe par une lettre qui ſe trouve à la fin du ſecond tome de l'hiſtoire eccleſiaſtique. Bien loin d'y prendre le ton d'un ſçavant & un air déciſif, ſa modeſtie & ſon humilité y paroiſſoient tellement que M. l'Evêque de Meaux, & Mr. l'Evêque de Mirepoix, auſquels il la lut manuſcrite, y trouverent de l'excés. Ce qui fit dire agréablement à Mr. de Meaux, qu'il le prioit de n'y pas toûjours demeurer à genoux devant le P. Lamy, & de ſe relever quelquefois. Il la retoucha en quelques endroits; mais il ne laiſſa pas d'y conſerver tant d'humilité & de moderation que Mr. Nicole & beaucoup d'autres ſçavans la regardoient comme un modéle de la maniere dont des Chrêtiens peuvent diſputer enſemble. On peut dire auſſi que le fruit de ſon travail en cette occaſion a été tel, qu'il a beaucoup contribué à arrêter le cours de ce ſentiment qui fut d'abord aſſez ſuivi; mais qui n'a plus guéres aujourdhui d'autre défenſeur que celui qui l'a

ſuite de faire connoître l'eſprit, & de raporter les differens exercices. Toûjours également fidéle & aux regles de ceux qui le conduiſoient, & à celles qu'il s'impoſa lui-même, il portoit cette exactitude juſques dans les choſes les plus indifferentes. La raiſon qu'il en a donnée quelquefois à des perſonnes qui la lui demandoient, étoit que la vie d'un Chrétien devoit être reglée; & que quand on s'étoit fait des regles, il faloit être fidéle à les ſuivre; que l'eſprit de l'Homme naturellement inconſtant avoit beſoin d'être arrêté par une ſuite d'actions fixes, afin que ſachant ce qu'il avoit à faire, il ne fût pas emporté par ſa propre legereté. Toute ſa vie a été une continuelle pratique de cette maxime.

Il ſe levoit tous les jours à la même heure, c'eſt-à-dire à quatre heures & demie dans le cours ordinaire de l'année, & à quatre heures en Carême. Depuis ſon lever juſqu'à midy, & en Carême juſqu'à ſix heures du ſoir; tout ſon tems étoit parfaitement rempli & partagé entre la priere & l'étude. Il prenoit deux heures de relâche après ſon dîner, qu'il employoit ordinairement à marcher, & il ſe renfermoit enſuite

juſqu'à

juſqu'à ſept heures qu'il ſoupoit. Il ſe couchoit à neuf heures & demie.

Il étoit exact à dire chaque office à ſon heure propre. Quelqu'attaché qu'il fût à ſon travail, il le quittoit, lors que cette heure l'appelloit. Il croyoit qu'on devoit autant que cela eſt poſſible avoir cette exactitude, afin de ſuivre l'eſprit de l'Egliſe, & d'accomplir le commandement qui nous eſt fait de prier ſans ceſſe en renouvellant ainſi en nous de tems en temps l'eſprit de priere.

XIV. *Son exactitude à dire ſon Office aux heures; &c.*

Il ne ſe levoit pas neanmoins la nuit pour dire Matines. Sa ſanté & le travail qu'il avoit entrepris, ne permettoient pas qu'il interrompît ſon ſommeil: mais ſe levant de grand matin, il tâchoit de s'approcher le plus prés qu'il pouvoit de l'heure convenable à cet Office. Je croi même qu'il ſe levoit la nuit durant le carême; car j'ay remarqué qu'il laiſſoit pendant ce ſaint tems une lampe allumée durant la nuit dans ſa chambre; & je ne vois point d'autre raiſon de cette difference du carême au reſte de l'année, ſinon parce qu'il s'y levoit la nuit, ajoûtant ainſi la veille au jeûne rigoureux qu'il pratiquoit.

Quoi que ſon uſage particulier

dans la recitation de son office fût si reglé, il preferoit toûjours neanmoins la priere commune, parce que, disoit-il, elle est plus l'image de la priere de toute l'Eglise, dans laquelle entrent toutes les autres prieres. S'il se rencontroit ou dans une Eglise au tems de quelque office, ou avec quelques personnes avec qui il pouvoit prier, il suivoit la maxime qu'il recommandoit aux autres de se conformer toûjours à l'usage du lieu, soit pour les heures des offices, soit pour les rits. Ainsi lors qu'il se trouvoit dans des maisons religieuses où souvent l'on fait l'office de Saints differens de ceux du diocese, où l'on dit aux petites heures des pseaumes graduels, & où l'on n'observe pas toûjours aussi exactement qu'il faisoit les heures propres à chaque office; il ne laissoit pas de se joindre toûjours aux prieres publiques.

XV. *Comment il se disposoit à celebrer la messe, solemnisoit les fêtes, &c.*

Quand il devoit dire la messe, il s'y disposoit quelquefois par de petits écrits de pieté qu'il faisoit, pour se remplir l'esprit de bonnes pensées, & s'entretenir dans les dispositions necessaires pour approcher dignement du saint Autel. Les jours ouvriers il disoit la messe dans sa Cha-

pelle domeſtique. Pour les fêtes & dimanches, il ne manquoit point, autant qu'il le pouvoit, d'aller à la Paroiſſe, quoi qu'éloignée d'un grand quart de lieuë. Il y diſoit la meſſe avant la grande, à laquelle il aſſiſtoit enſuite. Si le mauvais tems l'empêchoit d'y aller, il obſervoit de ne pas dire la meſſe chez lui durant celle de la Paroiſſe, à laquelle il envoyoit ceux de la maiſon qui pouvoient y aller. Lorſqu'il n'alloit pas à la Paroiſſe pour vêpres, il les chantoit dans ſa chapelle à quatre heures, & ceux qui n'avoient pas été à celles de la Paroiſſe y aſſiſtoient. Il aimoit extrêmement le chant de l'Egliſe, qu'il avoit apris de lui-même dés ſa plus tendre jeuneſſe, & il le ſçavoit ſi parfaitement qu'il le compoſoit trés-bien.

Les fêtes les plus ſolemnelles il aſſiſtoit à tout l'office, & partoit quelquefois à trois heures & demie du matin de chez lui pour aller à Matines. Tout le long du chemin il prioit Dieu, & recitoit des pſeaumes en ſon particulier. Il ſe diſpenſoit autant qu'il lui étoit poſſible de parler à qui que ce fût avant que de dire la meſſe, afin d'y être plus recueilli. Comme il ne confeſſoit

point, c'étoit ordinairement lui qui préſidoit à tout l'office du matin, & qui diſoit la premiere meſſe, afin de laiſſer au Curé & à tous ſes Eccléſiaſtiques ce tems-là pour entendre les confeſſions. Il ſervoit auſſi ordinairement de diacre à la grande meſſe. Enfin dans ces grandes fêtes où il aſſiſtoit à tout l'office, il étoit preſque toûjours à l'Egliſe depuis quatre heures du matin juſques vers les cinq heures du ſoir. On vouloit & on pouvoit aiſément lui obtenir la permiſſion de dire la meſſe dans ſa chapelle domeſtique en ces ſaints jours, parce que dans les mauvais temps il étoit ſouvent incommodé d'aller ainſi à la Paroiſſe; mais l'amour de l'ordre & de l'office public, fit qu'il s'y oppoſa toûjours.

Autant qu'il pouvoit il aſſiſtoit aux proceſſions marquées par l'Egliſe, comme à celles du jour de ſaint Marc & des rogations; & il faiſoit preſque toûjours les fonctions de diacre aux meſſes des ſtations. Que ſi le mauvais tems ne lui permettoit pas d'y aller, il recitoit dans ſa chapelle les prieres marquées pour la proceſſion avant que de dire la meſſe. Ce qu'il faiſoit auſſi en d'autres occaſions ſemblables, ſuppleant ainſi

dans son particulier à ce qu'il ne pouvoit faire avec tout le corps de la Paroisse. Pour les autres processions que la condescendance aux désirs, ou si l'on veut, à la devotion du peuple, a extrêmement multipliées dans les villages, il s'en dispensoit, à moins qu'elles ne se fissent pour quelques necessitez pressantes & extraordinaires; car alors il se faisoit un devoir d'y assister. C'est ainsi qu'on la vû quelquefois aller avec la procession du village de Montreüil sa Paroisse à l'Eglise de sainte Geneviéve de Paris, & auparavant lorsqu'il demeuroit à saint Lambert, aller de même en procession à des lieux encore plus éloignez.

XVI. *Son affection & son application pour tout ce qui regarde le culte de Dieu.*

Son respect pour les choses saintes, lui faisoit aimer l'ordre & la propreté dans tout ce qui regarde le culte de Dieu. Tout brûlant d'amour & de zéle pour la beauté de la maison du Seigneur, il prenoit garde jusqu'aux moindres choses qui y avoient raport; & l'on pourroit fort bien lui appliquer ce que dit S. Gregoire de Nazianze de sa mere sainte Nonne, lorsqu'il rapporte les pratiques qu'elle observoit dans les Eglises. Ces choses, dit ce Pere, peuvent paroître petites, sur tout à ceux *Ps.*

qui ne daignent pas s'y arrêter ; parce qu'ils ne sont pas assez humbles ; mais elles ne laissent pas d'être très-estimables, quand elles viennent d'une grande foi, d'un grand zéle, & d'un grand amour pour Dieu. Une petite chose, dit aussi S. Augustin, n'est qu'une petite chose, mais ce n'en est pas une petite que d'être fidelle & exact dans les plus petites.

Pour ce qui regarde les décorations d'Eglises, M. de Tillemont avoit une maxime fort sage & fort chrétienne, qui est que le soulagement des pauvres est assurément préferable à de pareilles œuvres, & qu'il faut porter les fidéles à l'un plûtôt qu'à l'autre ; mais qu'on ne doit pas les blâmer s'ils y consacrent également une partie de leurs biens, puisqu'ils ont Jesus-Christ pour apologiste. *

** Quid molestis estis huic mulieri ? bonum opus operata est in me.* Matth. 26. 10.

Il étoit pareillement exact aux moindres rubriques, non par scrupule, mais par un esprit de religion, qui donne du prix aux plus petites choses. Tout cela, disoit-il, aprés les Peres que je viens de citer, n'est rien par soi-même ; mais c'est quelque chose, quand on le fait dans l'esprit avec lequel il le faut faire. Ce que l'on peut faire de

plus grand en apparence, eſt petit, « lors que l'on le fait ſans l'eſprit de « religion. Les petites choſes au con- « traire faites dans cet eſprit, devien- « nent grandes & agréables à Dieu. « Nous avons beſoin du ſecours de « Dieu en toutes rencontres. Il faut « tâcher de le meriter par tout ce que « nous faiſons. Nous devons beau- « coup à Dieu, & nous ſommes dans « l'impuiſſance de le ſatisfaire, il faut « au moins lui témoigner que nous « deſirerions le pouvoir, & le faire « voir dans tout ce que nous pou- « vons. C'eſt de la diſpoſition du « cœur, diſoit-il encore en de pareil- « les rencontres, que dépend tout le « mérite des actions extérieures de « pieté & de religion: Mais le cœur « bien diſpoſé, loin de les négliger, « s'y porte avec ardeur, lorſque Dieu « lui en preſente les occaſions. C'eſt « cette inclination même, & le plai- « ſir qu'il y goûte, qui lui rendent « témoignage, qu'il tâche de plaire « à celui pour qui il fait ces choſes. «

XVII. *Son reſpect pour les reliques.*

Auſſi quand il avoit lieu de s'aſ- ſeurer de la ſolidité d'une devotion, perſonne ne s'y portoit avec un zé- le plus religieux que lui. Il faiſoit des pélerinages exprés aux tombeaux des Saints. Sa coûtume étoit d'aller

tous les ans à S. Denis dans l'octave de la fête de ce Saint. Il y alloit à pied: y disoit la messe, & faisoit ses prieres devant les reliques des Martyrs.

Vers la S. Jean il alloit de même à Creteil lieu celebre par le sang de plusieurs Martyrs, qui a été répendu. Il ne manquoit point non plus d'aller tous les ans à Ste. Géneviéve & d'y dire la messe. C'étoit à ces lieux venerables qu'il avoit une dévotion particuliere, à cause de la certitude qu'on a d'y trouver veritablement les reliques des Saints que l'on y honore.

Quelque grande que soit la dévotion des peuples pour les reliques des Saints, il disoit qu'elle n'approchoit point de celle qu'on y avoit dans les premiers siécles de l'Eglise; que le concours des fidéles y étoit plus nombreux, les profusions de leur pieté plus extraordinaire, & la ferveur incomparablement plus grande, mais plus reglée. Il s'etonnoit que les heretiques de nos jours osassent reprocher à l'Eglise des excés dans le culte des Saints; vû qu'il n'est presque aujourd'hui qu'une ombre de celui qu'on leur rendoit anciennement.

XVIII. *Son recuëil.*

Mais plus la dévotion publique est refroidie, plus la sienne paroiſ-

soit fervente. On ne pouvoit le voir prier sans être touché. Son recueillement en inspiroit aux autres, & sa posture même marquoit sensiblement sa disposition interieure. Soit qu'il fût à genoux, soit qu'il fût debout il y paroissoit toûjours humilié devant Dieu, s'y tenant ordinairement la tête un peu baissée & les yeux fermez. On vient de voir qu'il étoit bien éloigné de faire consister la pieté essentielle dans cet exterieur composé : Mais il disoit quelquefois que comme nous ne sommes pas de purs esprits, si l'esprit doit regler le corps, le corps doit aussi servir à l'esprit, qu'il doit par sa posture avertir l'esprit de la disposition où il doit être si elle n'est pas encore telle que le corps n'ait qu'à la suivre & à s'y conformer. Son assiduité à la priere, lui rendoit familiere cette sainte pratique. La priere étoit son unique ressource en toutes rencontres. S'il avoit quelque chose à entreprendre, il avoit d'abord recours à la priere. Quelque chose qui lui arrivât, quelque chose qu'il eût à faire, ou pour lui ou pour les autres, il cherchoit dans la priére les secours dont il avoit besoin. C'est ainsi que dans tout ce qu'il a eu à écrire, lorsque

lement, sa posture humble, son assiduité à la priere.

c'étoit sur quelque point important, ou qu'il se présentoit quelque difficulté considérable, il recommandoit la chose à Dieu durant plusieurs jours, & ne cessoit point de prier jusqu'à ce qu'il eût reçu quelque lumiere. Quand il avoit quelque lettre de conséquence à écrire, il y travailloit après la messe, afin de pouvoir parler par l'esprit de celui qu'il venoit de recevoir.

Enfin comme personne ne fut plus persuadé de la dépendance, où est la creature, à l'égard de son Createur, personne n'a eu plus de soin de l'invoquer & d'implorer son assistance. » On a si peu recours à la priere, » disoit-il, qu'il ne faut pas s'étonner qu'on réüssisse souvent très-» mal dans les meilleures entrepri-» ses. L'homme n'implorant pas le » secours de Dieu, mérite d'en être » abandonné, & d'être livré à lui-» même, afin qu'il reconnoisse par » une malheureuse experience que » toute sa prudence est vaine, & » tous ses efforts inutiles sans la be-» nediction du Tout-puissant, & » que s'il ne doit pas negliger les » moyens humains que Dieu lui pre-» sente, il doit encore moins ou-» blier celui de la priere qui est le

„ plus universel & le plus efficace.

Comme toute sa vie étoit une attention continuelle à Dieu, il ne le prioit pas seulement pour tout ce qu'il avoit á faire, il l'écoutoit aussi dans tout ce qui lui arrivoit. „ Mille incidens, disoit-il, „ arrivent „ dans une affaire, par lesquels, si „ on les observoit, on entendroit „ la voix de Dieu, qui parle par ces „ évenemens. Mais on agit présentement à peu prés comme des „ payens. On ne regarde plus Dieu „ en aucune chose, parce qu'on n'a „ presque plus de foi.

XIX. *Son attention à Dieu en toutes choses.*

Un jeune homme mourut dans des circonstances assez remarquables. Il avoit fait quelques démarches contre sa conscience pour plaire à un oncle qui lui avoit fait de grands avantages selon le monde, & de qui il en attendoit encore. Cependant cet oncle mourut sans lui avoir assuré, ce qu'il en esperoit; mais tout étoit bien disposé en sa faveur, & il l'auroit obtenu si lui-même n'étoit tombé malade quelques jours aprés, & n'eût été emporté par cette maladie, qui à peine lui laissa le tems de reconnoître sa faute. Mr. de Tillemont à qui on demandoit son sentiment sur cette mort, dit qu'on ne

devoit point reſiſter à la regarder comme une punition de la faute de ce jeune homme : & que tout ce qu'on pouvoit penſer de plus favorable pour lui, c'eſt que Dieu l'avoit tué, ſi l'on peut uſer de cette expreſſion de l'Ecriture, pour le punir en ce monde, & lui faire miſericorde en l'autre.

XX. *Il écoute Dieu dans les hommes qu'il conſulte.*

Il ne ſuffiſoit pas à ſon humilité d'avoir imploré le ſecours de Dieu par la priere, elle le faiſoit encore recourir aux hommes, pour leur demander leurs avis. Il ne faiſoit aucune démarche un peu importante ſans le conſeil de quelque homme ſage. Mais on admiroit encore plus ſon humilité, lors qu'on le voyoit conſulter des perſonnes beaucoup moins éclairées que lui, & écouter attentivement ce qu'elles lui diſoient. Ce n'eſt pas qu'il prît conſeil indifferemment de toute ſorte de perſonnes. Il recherchoit autant qu'il pouvoit les plus capables, & ſur tout les plus gens de bien ; mais à leur défaut il s'adreſſoit à ceux que la providence lui préſentoit, perſuadé que Dieu parle par qui il lui plaît, & que quand on le cherche dans la ſimplicité du cœur, il met ſes paroles dans la bouche des plus ſimples.

Il ne déferoit pas néanmoins aveuglément à tout ce qu'on lui disoit: Mais il écoutoit & examinoit meurement toutes les raisons qu'on lui apportoit, & s'en servoit pour se déterminer à ce qu'il avoit à faire.

Ce qu'il recherchoit uniquement dans ses déliberations, étoit de connoître ce que Dieu demandoit de lui dans les occasions qui se presentoient, sans se mettre beaucoup en peine s'il y réüssiroit. „ Dieu, di-„ soit-il, demande quelquefois de „ nous certaines choses qu'il ne veut „ pas néanmoins faire réüssir: nôtre „ devoir est de lui obéïr, & de lui „ abandonner le succés de nôtre „ obéïssance. Trop de miracles ont „ accompagné la prédication que S. „ Bernard fit de la Croisade, pour „ douter que ce ne fût par son or-„ dre & par sa volonté; & les mau-„ vais succés de cette expedition, „ doivent nous apprendre à ne point „ condamner les gens de bien, dont „ quelques démarches ont eu de mau-„ vaises suites.

XXI. *Sa paix & sa confiance en Dieu.*

Comme il tâchoit de ne suivre que Dieu en toutes choses, on le voyoit toûjours dans une parfaite tranquillité. On ne peut mieux marquer cette paix interieure dont il jouïssoit &

confiance parfaite qu'il avoit en Dieu, & qu'il tâchoit d'inſpirer aux „ autres. Faut-il que des perſonnes „ qui cherchent Dieu, dit-il, ſoient „ attachées aux hommes ? Sont-ce „ les hommes qui nous ſauvent ? „ Ayons de la foi, & nous aurons „ tout. Pourvû que nous ſoyons dans „ l'ordre de Dieu, & que nous l'ai- „ mions, nous ſommes en ſeureté. „ Il faut mettre en lui uniquement „ toute nôtre confiance, nous ſer- „ vir avec action de graces du ſe- „ cours qu'il nous donne par les „ hommes ; mais ne les regarder „ qu'en lui & dans ſon ordre.

XXII. *Comment il parloit de Dieu.*

Le reſpect & l'onction avec laquelle il parloit de Dieu dans les rencontres où il étoit obligé de le faire, l'édification de ſes converſations même les plus ſimples, peuvent être regardées, aprés ſon aſſiduité à la priere, comme une des preuves les plus ſenſibles de l'idée qu'il avoit de la Majeſté de Dieu, & de la crainte pleine d'amour avec laquelle il ſe tenoit en ſa preſence. Il n'a jamais parlé en public, ou il ne fit tout au plus que quelques inſtructions à la campagne. Dans le commencement de ſa prêtriſe il ne paroiſſoit pas même aſſez fecond pour étendre les choſes

comme on le doit faire dans des discours de morale, & il s'étoit fait dans son ouvrage une trop longue habitude de ne prendre dans un sujet que ce qu'il y avoit de principal & d'essentiel. Mais aussi ce qu'il disoit étoit bien plein, & renfermoit en abregé tout ce qu'il y avoit de plus important dans la matiere qu'il traitoit. Outre cela, il y avoit comme je viens de le marquer, une onction si particuliere dans ce qu'il disoit, que de saintes Religieuses qui l'obligerent deux ou trois fois de leur parler de Dieu, s'entredisoient effectivement à la sortie de ses entretiens: Nôtre cœur n'étoit-il pas tout embrasé dans le tems qu'il nous parloit? Luc.

Il est vrai qu'il parloit avec le même zéle, ou même avec plus de feu qu'il n'écrivoit, & néanmoins qu'y a-t'il par exemple de plus vif & de plus animé que ce qu'il écrit à un Religieux de ses amis? Quand vos Superieurs, lui dit-il, quand vos freres, quand tout vôtre ordre, quand toute la terre n'auroit pour vous que du mépris, & même que de l'aversion, quel mal tout cela vous peut-il faire, si vous aimez vraiment Dieu, & si pour aller à

lui par la voie que Jesus-Christ vous « «
a appriſe, vous aimez la croix & « «
les humiliations? Si l'on ne vous « «
demande que ce que vous pouvez, « «
vous ſeriez aſſurément bien fâché « «
de ne le point faire. Si l'on va au « «
delà, ſoit qu'on ne connoiſſe pas « «
vôtre foibleſſe, ou qu'on veüille « «
éprouver vôtre courage, j'oſe vous « «
le dire, courez genereuſement « «
dans cette voie de l'obéïſſance, & « «
mourez en la peine, pour être le « «
martir de l'obéïſſance. *Ad quid* « «
venisti? Combien d'autres ſont « «
morts en vôtre preſence, en faiſant « «
au delà de ce que leur force pouvoit « «
porter, & en violant même en « «
quelque ſorte les devoirs de l'obéïſ- « «
ſance pour ſuivre l'ardeur de leur « «
zéle? Vous voyez que je porte les « «
choſes à une derniere extremité, « «
parce qu'effectivement rien ne peut « «
troubler celui qui ne veut que Dieu « «
ſeul. Mais je ſuis perſuadé qu'on « «
ne demandera rien de vous qui paſ- « «
ſe le peu de force que vous avez. « «
Faites-le donc avec courage, avec « «
fidelité, avec joye. Soyez ſi exact « «
à ſuivre la regularité dans tout ce « «
que vous pourrez, qu'on ſoit per- « «
ſuadé que quand vous ne la ferez « «
pas, c'eſt par une abſolue impuiſ- « «
ſance. Edifiez tous vos Freres par « «

vôtre obéïſſance, par vôtre humilité, par vôtre charité, & par les autres vertus qui ne dépendent point des forces du corps, mais de celles de l'ame, que tant d'exercices ſaints que vous pratiquez depuis tant d'années, vous doivent avoir acquiſes. Reprenant à la fin ſon caractere d'humilité, je ne ſçai, conclud-il, pourquoi je vous parle de la ſorte. Pardonnez-le moi, je vous en prie; car vous ſçavez au moins que je ne le fais que par l'amitié que j'ai pour vous. Cependant c'eſt à moi à vous demander l'inſtruction dont j'ai beſoin, & non pas à vous animer à ce que vous faites autant que vous devez, ou au moins beaucoup mieux que je ne le fais. Vangez-vous en, en m'apprenant ce que je dois faire; & vous me ferez une bien plus longue lettre.

Dés ſa jeuneſſe tout lui ſervoit pour s'élever à Dieu. Remerciant Madame Lenain ſa mere d'un lit qu'elle lui avoit envoyé pour étrennes. Ce preſent, lui dit-il, me ſera toûjours une marque de vôtre liberalité & de ma foibleſſe. Car ſi nous étions dans cette vigueur que nous eſperons recevoir de la

„ miſéricorde de Dieu, nous n'au-
„ rions point beſoin de lit; parce que
„ nous ne nous laſſerions & ne nous
„ fatiguerions point: Nous ſerions
„ ſans ceſſe occcupés à loüer Dieu
„ avec un plaiſir & une joye, qui ne
„ nous permettroit point de penſer
„ à autre choſe: Mais c'eſt un bon-
„ heur propre à ces années éternel-
„ les qui ne ſuccederont point les
„ unes aux autres; mais qui ſubſiſte-
„ ront toûjours; parce qu'elles ſe-
„ ront formées par une lumiere, ou
„ plûtôt par le pere des lumieres qui
„ eſt incapable d'aucun change-
„ ment.

XXIII. *Sa reſerve à parler de Dieu.*

Paroiſſant tout penetré des veritez de la religion, il en penetroit aiſément tous ceux à qui il en parloit, ou du moins il faiſoit beaucoup d'impreſſion ſur leur eſprit. Ce n'eſt pas qu'il fiſt profeſſion d'entrer en diſcours indifferenment avec tout le monde ſur des matieres ſi ſaintes. Naturellement il parloit trés-peu. Mais il s'avançoit encore moins de parler de Dieu ſans quelque engagement particulier, dans la crainte de n'en pas parler dignement. Regardant Dieu dans le ciel infiniment élevé au deſſus de ce que tout homme qui eſt ſur la terre peut même

penſer, il ſuivoit la regle que préſcrit l'Eccleſiaſte * de n'en parler que peu; & il ne le faiſoit que dans les occaſions que Dieu lui en préſentoit. Mais quand il parloit des choſes mêmes les plus indifferentes, c'étoit d'une maniere ſi chrêtienne, qu'il ſanctifioit tout ce qu'il y avoit de plus commun dans les converſations & les entretiens ordinaires. Eccle. ſ. 1.

Un certain air de ſainteté répandu ſur ſon viſage donnoit du poids à ſes paroles, inſpiroit du reſpect pour ſa perſonne, & le faiſoit aimer de tout le monde. Tous ceux qui l'ont connu ſçavent que cet air de ſainteté, dont je parle, n'étoit point une grimace d'une devotion contrainte. Un pareil exterieur trompe peu de gens, hors ceux qui l'affectent. Il attire plûtôt le mépris des perſonnes ſenſées, & ſur tout des gens du monde. Mais ceux-là mêmes avoient de la veneration pour Mr. de Tillemont; parce qu'ils étoient perſuadez, & on le voyoit aiſément, qu'il étoit tel au dedans qu'il paroiſſoit au dehors.

XXIV. *Soin qu'il a d'inſtruire les domeſtiques.*

Cette réſerve qu'il avoit à parler de Dieu ne l'empêchoit pas de s'appliquer à l'inſtruction des domeſtiques, qu'il regarda dés ſa jeuneſſe

comme un de ses principaux devoirs. Outre la lecture qu'il faisoit faire tous les jours à table, autant pour leur instruction que pour sa propre édification ; outre celle qu'il faisoit encore faire tous les soirs dans le Carême, & qu'il interrompoit de tems en tems pour l'éclaircir, ou pour leur en faire une application plus sensible & plus particuliere ; outre toutes les paroles de pieté qu'il répandoit dans tous ses discours, il craignoit de ne pas contribuer encore assez à leur sanctification. C'est pourquoi il avoit commencé quelque tems avant sa mort à leur faire une instruction les fêtes & les dimanches dans sa chapelle, & à leur expliquer l'Evangile du jour d'une maniere conforme à leur état & à leurs besoins.

Souvent après le dîner il se faisoit lire sept ou huit versets des livres Sapientiaux, sur lesquels il faisoit avec l'Ecclésiastique qu'il avoit auprès de lui, des réflexions qui auroient merité d'avoir plus de témoins: sanctifiant ainsi le repos qu'il prenoit pour sa récreation.

XXV. *Sa conversation.*

Sa conversation pour être sainte, n'étoit point guindée, ni ennemie d'une gayeté chrétienne. Neanmoins

moins quand il s'étoit entretenu de quelque chose de moins serieux qu'à l'ordinaire, il ne manquoit pas de revenir à lui par quelque réflexion, & de plaindre la petitesse de l'esprit de l'homme, qui a quelquefois besoin de ne s'occuper que de puerilitez. „ Que cela nous serve au„ moins, disoit-il, à nous faire re„ connoître que nous sommes bien „ peu de chose.

Rarement il prevenoit pour parler le premier. Quand on l'interrogeoit, il répondoit volontiers sur tout ce qu'il sçavoit, mais toûjours avec sa modestie ordinaire. Quelque grande que fut son érudition, il ne la faisoit jamais paroître que lors qu'on l'y engageoit. Loin que sa science lui donnât aucune présomption, elle ne servoit qu'à le tenir dans une continuelle crainte, qu'à le rendre plus attentif, plus vigilant, plus défiant de lui-même, plus réservé à ne point décider, plus circonspect à ne parler de personne; en sorte qu'on remarquoit en lui, pour me servir des termes d'un de ses amis, * comme le caractère d'une circoncision générale qui lui faisoit retrancher de ses paroles, de ses actions, de ses regards, & même

* Mr. du Foss.

de ſes mouvemens tout ce qui ne répondoit pas à la ſainteté de ſon état.

XXVI. *Son détachement à l'égard de ſes ouvrages.*

Son ouvrage eſt d'un travail ſi épineux qu'on le regardoit comme une vraye & rude penitence pour lui. Voyant que c'étoit à quoi Dieu l'appelloit, il s'y appliqua avec tant d'ardeur, qu'il craignoit même que ce ne fût une inclination trop humaine. L'idée qu'il avoit de la plenitude de cœur avec laquelle on doit être à Dieu, lui faiſoit aprehender de ſe donner trop à cette étude. On voit ſouvent dans ſes écrits de pieté, qu'il déplore devant Dieu comme une faute, de ce qu'il ne la quitoit qu'avec peine, quand l'heure de la priere, ou de ſes lectures de pieté, ou quelque rencontre imprévûë l'obligeoient de l'interrompre. C'eſt auſſi ce qu'il diſoit aux perſonnes en qui il avoit plus de confiance. Il ſe plaignoit de trouver trop de plaiſir dans une vie ſi laborieuſe. De leur côté ils ne penſoient qu'à le raſſurer ſur cette crainte, comprenant bien, comme ils le lui diſoient, que le plaiſir qu'il trouvoit dans un travail ſi pénible, étoit un ſecours de Dieu pour l'y ſoûtenir. Mais cette inclination à travailler

vailler ſert beaucoup à relever le détachement que j'ai déja remarqué qu'il avoit des productions de ſon travail. Il ſembloit qu'il n'en aimât que la peine, ſans reſſentir cet amour de complaiſance & de jalouſie pour ce qui en étoit le fruit.

On a déja dit que quand M. de Tillemont fut preſſé de mettre ſon hiſtoire en annales, il offrit de la donner à qui voudroit l'entreprendre. Peu d'auteurs voudroient ainſi abandonner leurs ouvrages à d'autres, M. de Tillemont y étoit accoutumé. Il travailloit uniquement pour ſatisfaire à l'ordre de Dieu, & il n'avoit nullement en vûë ſa propre „ gloire & ſa réputation. Je ne ſçai „ pas comment vous vous en trou- „ vez, écrit-il à Dom Lenain, mais „ pour moi je ne trouve guere de „ plaiſir à faire imprimer. Bon gré „ mal gré il faut continuer cette „ carriere où je me trouve engagé, „ quoi qu'elle m'ennuie bien. Vous „ êtes mieux que moi, en ce que „ vous n'avez aucun ſoin de l'im- „ preſſion. Mais je voudrois faire „ encore plus, n'avoir qu'à travail- „ ler pour moi, bien ou mal, ſans „ que j'en entendiſſe ſeulement par- „ ler. Vous voyez, lui dit-il ailleurs,

„ qu'il n'y a guere de plaiſir à être
„ auteur. Dieu nous garde de cette
„ ſotte ambition. Si c'étoit à re-
„ commencer je ne ſçai ſi toutes les
„ raiſons auſquelles je me ſuis rendu
„ pourroient m'obliger de le faire.

XXVII. *Il donne à diverſes perſonnes, diverſes parties de ſon ouvrage.*

Ces paroles ne partoient pas d'une humilité feinte. Sa conduite s'accordoit avec ſon langage. Jamais auteur n'a communiqué plus aiſément, & n'a tant fourni de ſon travail à d'autres auteurs. Le regardant comme appartenant non à lui, mais à l'Egliſe, il croyoit la ſervir plus fidélement & arriver plus ſurement à ſon but, en ſe cachant ſous le nom d'autrui.

Quelque facilité qu'il eut à abandonner ainſi ſes ouvrages aux autres, il diſcernoit néanmoins ceux à qui il les communiquoit. Travaillant à étouffer en lui-même tout ſentiment de vanité, il ne croyoit pas devoir contribuer à celles des autres. Il jugeoit tres-ſagement que les écrivains qui ne paroiſſent chercher qu'à ſe faire un nom dans le monde, étoient indignes de ſervir l'Egliſe, & même incapables de le faire; étant comme impoſſible que Dieu benifſe des deſſeins qui n'ont pour principe & pour fin que l'orgueil & la vani-

té. Mais quand il trouvoit des personnes qui avoient des vûës pures, & qui pouvoient faire un bon usage de son travail, il n'avoit rien de reservé pour eux

C'est ainsi qu'il abandonna à M. Hermant les vies de S. Athanase, de S. Basile, de S. Gregoire de Nazianze, de S. Ambroise, &c. que ce celebre Docteur a données au public. Il communiqua de même celles de Tertullien & d'Origene aux auteurs qui nous ont donné leur histoire imprimée à Paris en 1675. celle de S. Cyprien au traducteur de ce Pere; celles de S. Hilaire, de S. Augustin, de S. Paulin, &c. à ceux qui ont donné les dernieres éditions de ces Saints; & plusieurs autres parties de son travail à differentes personnes. Toute la grace qu'il leur demandoit étoit de ne le point faire connoître.

XXVIII. *Son aversion des loüanges.*

Il ne voulut point par la même raison faire paroître son nom à la tête de ses livres. Ce fut contre son gré qu'on en mit quelques letttes. Néanmoins il ne put le cacher, & la renommée le publia bien-tôt de tous côtés. Mais bien loin de s'en réjoüir, il en trembloit; & lors qu'en diverses rencontres des personnes qui ne l'avoient jamais vû, lui di-

ſoient que ſon nom & ſon merite ne leur étoient pas inconnus, quoi qu'ils n'euſſent pas l'avantage de connoître ſa perſonne, il leur répondoit en ſoûpirant, qu'il n'étoit à la verité que trop connu, & que c'étoit ce qui lui faiſoit craindre le malheur de ceux qui connus de toute la terre, meurent ſans ſe connoître eux-mêmes.

Répondant à Dom Lenain qui l'avoit remercié d'un volume de ſon
» hiſtoire. Ce m'eſt une une béné-
» diction, lui dit-il, que vous & le
» R. P. Abbé me faſſiez la grace de
» le recevoir ; & j'eſpere que ce
» vous ſera un nouveau ſujet à l'un
» & l'autre de prier pour moi, afin
» que je ne me propoſe rien dans
» mon travail que le bien & l'édi-
» fication du public, & qu'ainſi
» j'aye ſujet d'en eſperer quelque
» recompenſe dans l'éternité, au lieu
» du ſupplice que meritent ceux qui
» ſe font une idole des ouvrages de
» leurs mains. Le R. P. Abbé ajoû-
» te-t'il, reconnoîtra bien l'auteur
» d'une partie de ces termes ; &
» c'eſt pour cela que je les employe
» volontiers.

Quand il eut donné ſon premier volume au public, le Journal des

Sçavans parla de l'auteur & de l'ouvrage d'une maniere fort avantageuſe. M. Lenain ſon Pere voulut lui faire lire cet article; mais M. de Tillemont le pria de l'en diſpenſer. Il répondit qu'il n'avoit pas beſoin de nourir ſon orgueil de l'opinion trop avantageuſe qu'on pouvoit avoir de lui; qu'il lui ſuffiſoit de ſçavoir qu'on n'étoit pas entierement mécontent de ce qu'il faiſoit, & qu'il ne travailloit pas en vain. „ Ce que „ vous me dites que les mémoires „ édifient, écrit-il, à Dom Lenain, „ me réjoüit plus que tout ce que „ les autres en pourroient dire. Car „ s'ils ne ſervent pour le ſalut des „ ames, il vaudroit mieux dormir. „ Priez Dieu, je vous ſupplie, mon „ tres-cher frere, que je ſauve mon „ ame par ce travail; car hors cela „ je ne fais rien. Obtenez-moi pour „ cela les prieres de vos deux Peres: „ c'eſt la recompenſe que je leur „ demande, & qu'ils ne peuvent „ me refuſer.

Les loüanges qu'on lui donnoit par tout lui étoient vrayement inſupportables. On en peut juger parce qu'il en écrit à M. Charlet cy-devant Chanoine de Grancey, qui travaille à l'hiſtoire du diocéſe de Langres.

Mr. Charlet voulant lier commerce avec lui, avoit commencé par une lettre pleine d'éloges de M. Tillemont. Voici la réponſe de cet humble Sçavant. „ Vous m'avez fait juſtice, Monſieur, de croire que je „ ne manquerois pas de répondre „ à une perſonne qui me fait l'honneur de me prévenir, ſans que „ j'aye celui de le connoître, & que „ je me croirois obligé de ſatisfaire „ autant qu'il me ſeroit poſſible, un „ homme qui cherche avec moi la „ verité. La ſeule choſe qui eût pû „ m'empêcher & qui m'oblige de „ commencer par me plaindre d'une „ perſonne qui me fait l'honneur „ de me demander mon amitié, c'eſt „ la maniere, Monſieur, dont vous „ parlez de moi dans vôtre lettre. „ Je benis Dieu de vous avoir donné une humilité aſſez profonde „ pour être au-deſſus de toutes les „ loüanges que vous pouvez mériter, & une charité aſſez genereuſe „ pour croire que les autres ne vous „ ſont pas inferieurs en ce point. „ Mais je vous ſupplie de croire que „ je ne ſuis point ce que vous penſez. Je me connois trop pour n'être pas perſuadé que je n'ay point „ la ſcience que vous m'attribuez;

» & je ſçay trés-certainement que
» quand je l'aurois, ce n'eſt point
» de cela qu'un chrétien ſe doit ré-
» joüir; mais ſeulement de pouvoir
» eſperer que ſon nom eſt écrit au
» livre de Vie; à quoy toutes les
» ſciences de cette nature ſont moins
» un chemin qu'un obſtacle. Et
» avec tout cela je ne laiſſe pas de
» ſentir que ces loüanges me flat-
» tent & m'élevent. Epargnez donc
» ma foibleſſe, Monſieur, je vous en
» ſupplie, & n'accablez pas un
» homme qui ne s'accable que trop
» de lui-même. Si vous voulez
» vous donner la peine d'approfon-
» dir ce que j'ay été obligé de don-
» ner au public, je ne doute pas que
» vous n'y trouviez des preuves de
» mon ignorance; & j'eſpere que
» vous perdrez au moins une partie
» de la trop bonne opinion que vous
» avez de moi, quand vous aurez
» vû le troiſiéme tome des mémoi-
» res, où je me ſuis crû obligé de
» vous ôter ces trois ſaints Jumeaux
» pour les donner à la Cappadoce.
» Rien n'eſt plus humble que cet
» aveu qu'on ſent quelque mouve-
» ment de vanité, lorſqu'il ne veut
» point paroître y être ſenſible.

XXIX. *Combien il*

Il témoigne par tout la même

craint & hait la vanité.

averſion pour les loüanges, & fait voir combien ſon humilité craignoit les moindres ſentimens d'orgueïl. „ Vous me marquez parfaitement, „ mon trés cher frere, dit-il à Dom „ Lenain, de quelle maniere je me „ dois occuper de mon travail. Que „ celui qui vous a fait faire un ta„ bleau ſi vif & ſi excellent de ce „ que je dois être, vous puiſſe met„ tre dans le cœur de lui demander „ ſans ceſſe pour moi dans toute l'ar„ deur de vôtre pieté que je ſois „ effectivement tel que vous ſou„ haitez que je ſois. Car s'il vous „ fait prier de cette ſorte, c'eſt qu'il „ voudra m'accorder par vous une „ grace dont j'ai un ſi extrême be„ ſoin. Qu'il me faſſe ſur tout avoir „ honte de m'enfler de vanité pour „ des choſes qu'il donne ſouvent, & „ avec bien plus d'abondance à ceux „ qui, comme vous dites, ſont les „ objets de ſa colere & de ſa male„ diction éternelle; & que tout ce „ que je lis, tout ce que j'apprens, „ tout ce que j'écris, me puiſſent fai„ re entrer dans l'humilité du neant „ qui m'eſt propre, & me faire ge„ mir pour mes maux, & pour les „ maux de l'Egliſe.

On voit dans ces paroles la ve-

rité du témoignage qu'un illuſtre auteur * rend à M. de Tillemont, qu'il étoit vraiment ſçavant de la ſcience des ſaints qui leur apprend à connoître la grandeur de Dieu, le neant de l'homme, & le peu d'eſtime qu'ils doivent faire de toutes les ſciences qui ne contribuent point à les faire croître dans la charité. Ainſi, ajoûte-t'il, au lieu que la ſcience enfle, ſelon St. Paul, celle de cet humble prêtre ſembloit lui ſervir de contre-poids contre l'enflure de la vanité. * M. de Foſſ.

Les loüanges faiſoient à peu prés la même impreſſion ſur lui que les injures & les mépris font ſur les autres hommes. On voyoit ſenſiblement qu'il ſouffroit dans ces occaſions. L'air qu'il prenoit, & la rougeur de ſon viſage, le marquoient aſſez ſans qu'il le témoignât par ſes paroles. Souvent il n'y répondoit point, afin de laiſſer plûtôt tomber de pareils diſcours qu'il auroit entrenus & prolongez par ſes réponſes. Quelquefois il répondoit en un mot aux complimens ſur l'eſprit & ſur la ſcience, que le démon en avoit plus qu'aucun homme.

Mépriſant donc en lui-même ces avantages qui ſont l'objet de la com-

plaisance des sçavans, il ne les estimoit pas beaucoup dans les autres, si la pieté n'y étoit jointe; même il croyoit que tous ces beaux esprits peu Chrêtiens s'éloignoient fort de leur but. „ S'il n'y a de la pieté, disoit-il, il faut que ce ne soit que „ vanité, & la vanité gâte tout devant Dieu & devant les hommes. „ Elle découvre une infinité de défauts & de foiblesses qu'on ne veut „ point pardonner à des gens qui „ s'en font trop accroire. Ainsi la vanité ne recueille souvent que des „ mépris au lieu de la gloire ou elle aspire. On est au contraire beaucoup plus indulgent envers les personnes qui n'ont pas de si hauts „ sentimens d'eux-mêmes.

XXX. *Comment il soûmet ses ouvrages à la censure des autres.*

Jamais homme n'a plus merité qu'on eût des égards pour lui; puisque jamais homme ne s'est plus abaissé: Mais on peut dire aussi que jamais homme n'en eut moins besoin; étant difficile de trouver une exactitude plus grande que la sienne, un jugement plus solide, un discernement plus parfait. C'est une justice que tout le monde lui rend, & dont *M. l'Abbé de Choisi.* l'auteur d'une nouvelle histoire ecclesiastique vient encore de lui rendre un témoignage fort autentique.

Néanmoins il étoit bien éloigné de juger de lui-même auſſi favorablement que les autres. Lors que ſes amis, ou des perſonnes de conſideration lui parloient de l'utilité de ſon
» ouvrage. Vous ſçavez, leur diſoit-
» il, que s'il y a quelque choſe de
» bon, il ne vient pas de moi;
» mais du Pere des lumieres de qui
» procede tout ce qu'il y a de bon.
» Les fautes que je ne doute point
» qu'on y trouve, ſont ce qui m'ap-
» partient, & ce qui vient de mon
» fond. Je fais ce que je puis pour
» être exact, mais je ne prétens point
» être infaillible.

Il prenoit de là occaſion de les prier de lui faire la grace de l'avertir de ce qu'ils y pourroient trouver
» à reprendre. Je vous ſupplie, écrit-
» il à M. le Prieur de Ste. Marthe,
» de lire tout de bon & en cenſeur
» ce que je vous envoie. Je ne vous
» prie pas d'examiner les points de
» chronologie pour le fond. Ce ſe-
» roit dérober trop de tems à des oc-
» cupations plus importantes. Mais
» ſans tant de diſcuſſion vous verrez
» bien-tôt ce qui eſt inutile, trop long,
» trop court, trop obſcur; en un mot
» tout ce qui peche contre le bon ju-
» gement & le bon ſens, ce qui peut

„ même ne pas édifier, ou devroit
„ être tourné d'une autre maniere.
„ Dans les notes même, il vous eſt
„ bien aiſé de voir ſi les raiſonnemens
„ ſont juſtes, & s'ils vous ſatisfont.
„ L'élocution eſt la moindre par-
„ tie; mais il ne faut pas qu'il y
„ ait des fautes groſſieres. Tant que
„ vous ne trouverez pas plus de fau-
„ tes que vous y en avez trouvé juſ-
„ qu'à preſent, je croirai que vous
„ y en trouvez tant, que vous n'oſez
„ pas me le dire. Mais je vous en
„ ſupplie, n'uſez point envers moi
„ de cette reſerve, ni en ce point,
„ ni en des choſes plus importantes, *
„ J'eſpere en la miſericorde de celui
„ que vous ſervez, & dont vous tâ-
„ chez d'attirer ſur moi la grace
„ par vos prieres, que je recevrai
„ avec humilité tout ce qui me vien-
„ dra de lui par vôtre moyen.

„ Je voudrois me pouvoir pro-
„ mettre autant de facilité à vous
„ ſuivre dans tout ce que vous ſou-
„ haiteriez. Je ſuis perſuadé que vous
„ me meneriez bien-tôt à ce que je
„ ſçai être mon bonheur. Et cepen-
„ dant je ne ſens pas en moi cette
„ promptitude que je voudrois
„ y voir, & qui y ſera dés que je
„ le voudrai, puiſque tout conſiſte

* *C'étoit alors ſon directeur, depuis la mort de M. de Sacy.*

„ dans la bonne volonté. Ne vous „ laſſez point, je vous ſupplie, de la „ demander à celui qui peut ſeul me „ la donner, & que ma tiedeur n'a- „ tiediſſe point vôtre charité pour „ moi.

XXXI.

Sa docilité & ſa reconnoiſſance envers ceux qui lui envoyoient des remarques.

On n'a certainement pas vû d'auteur mieux diſpoſé à écouter tout ce qu'on lui diſoit ſur ſes ouvrages. Auſſi quiconque a eu des remarques à lui communiquer, a bien reconnu la verité de ce qu'il dit dans une lettre écrite à feu M. Girard Grand Vicaire de Sarlat, qui avoit lié quelque „ commerce de lettres avec lui. Je „ vous remercie, lui dit-il, de la pei- „ ne que vous prenez d'examiner „ avec tant de ſoin l'hiſtoire des Em- „ pereurs. Je ne doute point que „ vous n'examiniez avec encore plus „ d'exactitude celle de l'Egliſe, s'il „ plaît à Dieu qu'elle paroiſſe, & ſi je „ ſuis bien éloigné d'être aſſez ſage „ pour ne point faire de fautes, j'eſ- „ pere au moins de l'être aſſez pour „ reconnoître celles dont on m'aver- „ tira, pour les corriger & pour „ en aimer davantage ceux qui „ m'auront fait la charité de me re- „ prendre.

„ Je mets icy, lui dit-il encore ail- „ leurs, le remerciement que je

„ vous dois de l'application avec la-
„ quelle vous voulés bien relire en-
„ core l'Hiſtoire des Empereurs
„ pour y faire de nouvelles remar-
„ ques. Vous n'y en ſçauriés trop
„ faire, ni de trop ſeveres, puiſqu'el-
„ les me donneront lieu de corriger
„ mes fautes, ou d'examiner de nou-
„ veau ce que vous ne trouverez pas
„ aſſez fondé.

Il ne voyoit preſque perſonne avec qui il eût quelque relation, & qui fuſt capable de faire ces ſortes de remarques qu'il ne l'en priât avec inſtance, qu'il ne l'écoutât avec attention, & dont il ne ſuivît trés volontiers le ſentiment, s'il le trouvoit appuyé ſur des preuves plus fortes que les ſiennes. C'eſt ainſi qu'il a fait diverſes corrections dans les premiers tomes des Empereurs ſur les avis de M. Girard dont je viens de parler; qu'il a reformé ſon hiſtoire de S. Jacques le Mineur, aprés avoir reçû une diſſertation de M. Arnauld ſur ce ſujet, & qu'il a auſſi corrigé ce qu'il avoit écrit ſur le tombeau de S. Denys Evêque de Paris, en ſe rendant aux preuves du R. P. Belibien Religieux Benedictin, qui vient de nous donner une hiſtoire de la celebre abbaye de S. Denys en France. On peut voir

tous ces changemens & plusieurs autres dans les secondes éditions de ses premiers volumes qu'il avoit disposées avant sa mort.

XXXII. *Son humilité & sa simplicité dans toutes ses actions.*

Un homme si éloigné de tout ce qui peut flatter l'orgueil n'avoit pas de peine à pratiquer l'humilité dans tout le reste de sa conduite. Il menoit une vie simple & même pauvre, eu égard à sa condition. Il ne rougissoit point de faire des voyages à pied un bâton à la main comme un simple Prêtre de campagne. Ceux qui le voyoient en cet équipage sans le connoître, croyoient l'honorer fort de l'appeller Mr. le Curé ; & il s'en estimoit lui même trop honoré. Pour le nom d'Abbé il ne pouvoit souffrir qu'on le lui donnât. Je n'ai point, disoit-il, cette qualité, & je ne la veux point usurper. Il étoit le premier à saluer les moindres personnes qu'il rencontroit. Enfin l'humilité paroissoit dans toutes ses paroles & ses actions ; & entre plusieurs vertus qu'il possédoit éminemment, l'humilité étoit comme son caractere particulier. Aussi un homme du monde mécontent, sans doute de quelque Prêtre, disoit avec exagération, qu'il n'avoit connu que celui-là qui fût vraiment humble.

Il n'aimoit rien tant que de demeurer inconnu dans les lieux où il ſe rencontroit, & d'y être traité comme un homme du commun. Quelque reſpect qu'il eut pour la pieté & pour la perſonne de Madame de Guiſe, il fut bien aiſe d'avoir toûjours échapé à l'empreſſement qu'elle avoit de le voir ; & ſur tout un jour que cette Princeſſe qui avoit ſçû qu'il paſſoit par Alençon, l'y fit chercher par tout, lors qu'il venoit d'en ſortir.

Il n'avoit rien à craindre du reproche que Jeſus Chriſt fait à ceux qui aiment les premieres places & les ſieges les plus honorables dans les aſſemblées. On le contraignoit tout à fait lors qu'on l'obligeoit de s'aſſeoir dans un fauteüil, ou dans un rang un peu diſtingué. Avec des Prêtres il tâchoit de conſerver le rang de ſon ordination, quand il n'en pouvoit prendre un inferieur ; & il ne conſideroit en eux d'autre qualité que celle de leur ſacré miniſtere. Chez lui il leur rendoit toutes ſortes de reſpects, quels qu'ils fuſſent, & ſur tout à ceux de ſa paroiſſe ; & ſa raiſon étoit qu'on ne pouvoit aſſez inſpirer de reſpect pour eux aux païſans qui les traitent ſouvent avec

beaucoup d'indignité.

Quoi qu'il ſe reduisît à un état plûtôt pauvre que modeſte, néanmoins parce que la bienſéance ne lui permettoit pas de tout ſacrifier à l'amour de la pauvreté, il craignoit de ne la pas aſſez aimer. Il admiroit comme beaucoup au-deſſus de lui des perſonnes qui dans un état veritablement plus pauvre n'honoroient peut-être pas plus que lui la pauvreté évangelique; parce qu'à proportion ils ne ſe privoient pas plus que lui des choſes ſuperfluës. Mais ne faiſant point ces réflexions, il étoit bien aiſe de ſe confondre, comme s'il n'eût pas encore approché de la perfection de ces perſonnes. Il les prioit de demander à Dieu qu'il lui fit la grace d'y tendre comme s'il n'avoit pas encore fait les premiers pas pour y arriver. XXXIII. *Son amour pour la pauvreté.*

Ecrivant à un Eccleſiaſtique grand amateur de la pauvreté, " je ſouſcris de tout mon cœur, lui dit-il, " au vœu & à la priere que vous " faites, qu'il plaiſe à Dieu de m'augmenter ſes lumieres pour connoître de plus en plus ce qu'il eſt, " & ce qu'il demande de moy, & " de repandre dans mon cœur l'ardeur de ſa charité pour l'aimer & "

„ le ſervir avec une ferveur toû-
„ jours nouvelle. Je voudrois qu'il
„ m'accordât auſſi quelque part au
„ grand amour qu'il vous a donné
„ pour la pauvreté & pour les pau-
„ vres. Car on ne ſçauroit beau-
„ coup aimer les pauvres & autant
„ qu'on le doit, tant qu'on n'aime
„ pas la pauvreté; & on ne peut
„ pas dire qu'on l'aime quand on
„ ne veut manquer ni de ce que
„ demande la bienſéance humaine,
„ ni de toutes les commoditez qui
„ nous rendent la vie douce & aiſée.
„ Je vous en parle, Monſieur, pour
„ benir Dieu de la grace qu'il vous
„ a faite, & vous demander vos
„ prieres, afin que la connoiſſance
„ qu'il me donne ſur cela ne ſoit
„ pas un jour ma condamnation.
„ Car il y a bien de la difference
„ entre une vie ſimple & une vie
„ pauvre, humble, & penitente. Il
„ n'eſt pas aiſé de paſſer de l'une à
„ l'autre.

Une des regles que ſon amour pour la pauvreté lui faiſoit ſuivre, étoit de ne ſe ſervir dans ſes habits & dans ſes meubles que des choſes les plus ſimples. C'étoit auſſi aſſés qu'une choſe ne lui fût pas neceſſaire pour qu'il ne ſongeât pas à ſe la

donner ; & il n'etoit pas du nombre de ceux qui se font des neceſſitez de tout ce qui les accommode. Quand il avoit à faire travailler, il choiſiſſoit plûtôt les ouvriers les plus pauvres que les plus habiles ; ſur tout quand ceux-là étoient plus Chrétiens.

Mais la perfection de ſa pauvreté Evangelique étoit d'être mort à toutes les choſes de ce monde ; ce qu'il regardoit comme un commandement d'une obligation trés-étroite & tres-étenduë. " Le renoncement interieur du cœur à toutes choſes, " diſoit-il, eſt un commandement " general pour tous les hommes. " Nous ſommes tous obligez à travailler de toutes nos forces pour " l'accomplir dans ſa perfection, & " il n'y a point de ſalut pour nous " ſi nous ne l'exécutons dans un certain degré, c'eſt-à-dire ſi l'amour " de Dieu n'eſt plus fort dans nôtre " cœur que l'amour de toute autre " choſe que ce puiſſe être. "

XXXXIV. *Sa douceur & ſon honnêteté.*

Cet amour de la pauvreté chrétienne étoit un digne fruit de ſon humilité. De là naiſſoit encore cette bonté, cette douceur, cette honnêteté qu'il avoit pour tout le monde. Son honnêteté étoit telle que ſi on

n'avoit connu ſa droiture, & ſa ſincerité, on l'auroit aiſément pris pour un homme de ceremonie. Mais on reconnoiſſoit bien-tôt de quel fond partoit cette civilité qui lui étoit comme naturelle. Il montroit parfaitement par ſon exemple ce qu'il diſoit quelquefois, que l'humilité & la civilité s'accordent merveilleuſement bien enſemble. „ La civilité, diſoit-„ il, fait qu'on ſe dit moins que les „ autres, & l'humilité qu'on le croit „ de la ſorte. La civilité met des „ paroles humbles dans la bouche, „ & l'humilité y conforme les ſen-„ timens du cœur. La civilité fait „ parler humblement, & l'humilité „ ſincerement.

Quoi qu'il fût fort exact à tous les devoirs de la civilité envers les autres, il prioit ſes amis de traiter avec lui dans toute la ſimplicité. „ Puiſ-„ que vous aimez la ſimplicité, dit-„ il, à un ſaint Eccleſiaſtique qui „ commençoit à avoir quelque rela-„ tion avec lui, ne laiſſez point, je „ vous prie, ce grand vuide au haut „ de vos pages. A quoi cela me ſert-„ il qu'à me priver de quelque choſe „ de bon, dont vous les auriez rem-„ plies ? Si vous le faites par une „ prétenduë civilité, je vous pro-

teſte que je ne vous en tiens aucun " compte. "

Sa bonté le rendoit affable & familier avec les plus petits, ſoit d'âge, ſoit de condition. Il en viſitoit quelques-uns. Il les ſaluoit tous quand il les rencontroit, & leur parloit comme à ſes freres. C'étoit à eux particulierement qu'il diſoit toûjours quelques paroles de Dieu. Si l'année étoit bonne & qu'il les trouvât dans la recolte, il les exhortoit à n'être pas ingrats envers Dieu, & à lui rendre pour action de graces le fruit de leurs bonnes œuvres, comme il leur faiſoit rendre par la terre le fruit de leurs travaux. Dans les tems de diſette il leur repreſentoit que comme rien n'arrive que par l'ordre de Dieu, ils devoient reconnoître que ces fleaux venoient de lui, & qu'étant infiniment juſte, & la juſtice même, il ne nous les envoye pas ſans que nous les ayons bien méritez par nos pechez; qu'ainſi bien loin d'en murmurer, ils devoient les recevoir en eſprit de penitence, & faire de ces miſeres temporelles un remede aux maux ſpirituels de leurs ames.

Il avoit accoutumé de rendre raiſon de tout, même aux plus petits, & à ceux qui ne ſembloient pas ca-

pables de l'entendre. Humble & doux dans toute sa conduite, il tâchoit de gagner les personnes par conviction. Il ne leur imposoit jamais par autorité. Il espéroit aussi que de plusieurs choses qu'il disoit aux plus grossiers, il pourroit en entrer quelqu'une dans leur esprit; car il ne méprisoit personne, & désiroit également servir à tous.

XXXV. *Sa charité envers les pauvres.*

Il aimoit sur tout à faire cette aumône spirituelle aux pauvres auxquels il faisoit l'aumône corporelle. Dans celle-cy il suivoit exactement le précepte de Tobie à son fils, & il donnoit autant qu'il pouvoit, en se retranchant bien des choses que d'autres auroient pû juger nécessaires. C'étoit un des motifs de la vie frugale, ou pour mieux dire de la vie pauvre qu'il menoit; & s'il menageoit, c'étoit pour avoir dequoi donner davantage.

Job.

Quand il avoit reçû un quartier de sa pension, (car il n'eut jamais d'autre bien en sa disposition) il commençoit par mettre à part celui des pauvres: il donnoit cet argent au Curé de sa paroisse pour le distribuer. Outre qu'un bon Pasteur connoit plus particulierement les besoins les plus pressans, M. de Tillemont

étoit bien aise de lui concilier l'amour de son peuple par cette distribution, & de lui attirer du crédit & de l'autorité. Non content de cette aumône generale, il avoit encore un certain nombre de pauvres à qui il donnoit un secours particulier tous les mois.

XXXVI. *Ses égards pour les pauvres honteux.*

Il avoit de grands égards pour les pauvres honteux ; & comme sa sagesse gardoit la mediocrité en toutes choses, il ne pouvoit approuver la maxime trop severe de ceux qui disent que les pauvres qui souffrent, ne voulant pas découvrir leur indigence, ne souffrent que ce qu'ils méritent. Il avoüoit qu'il pouvoit y avoir encore de la vanité dans ces gens que Dieu vouloit humilier, & qu'il eût été à souhaiter qu'il n'eussent pas rougi de leur pauvreté. Mais il ne croyoit pas que l'humanité & la charité permissent d'éxiger cela d'eux absolument. Ainsi son sentiment étoit qu'il falloit les prévenir, les assister plus liberalement que les autres pauvres, & tâcher même de leur faire sentir par des manieres honêtes qu'on ne les mettoit pas au même rang. C'étoit aussi ce qu'il suivoit dans la pratique. Quand avec cela il se rencontroit de la pieté & de la

religion dans ces perſonnes, il les traitoit avec un reſpect & une cordialité tout à fait ſinguliere, faiſoit de nouveaux efforts pour les ſoulager dans leurs beſoins avec plus de generoſité.

En donnant l'aumône à qui que ce fût, il faiſoit voir combien il étoit perſuadé de ce qu'il diſoit quelquefois, que ceux qui donnent gagnent plus que ceux qui reçoivent. Car il la donnoit de ſi bon cœur & avec tant d'honnêteté que les pauvres étoient auſſi contents de ſa bonté que de ſon aumône. Il les ſaluoit toûjours en la leur donnant, & reſpectoit vraiement Jeſus-Chriſt en eux. Il n'auroit pas eu devotion de donner à divers mandians qui le ſont plûtôt de profeſſion que par neceſſité; mais il étoit bien aiſe de les empêcher de murmurer. Aprés tous ces effets de charité il croyoit encore ne rien faire quand il conſideroit la generoſité de tant de Saints qui s'étoient dépoüillez de tout pour donner tout aux pauvres; & il s'humilioit profondément en ſe comparant à eux.

XXXVII. *Il anime les autres à l'amour des Pauvres.*

Il ne manquoit aucune occaſion de parler en faveur des pauvres, & d'inſpirer aux autres la même charité

rité qu'il avoit pour eux. Ecrivant à M. Lenain depuis Avocat général au parlement de Paris sur la charge d'Avocat du Roi au Châtelet qu'on venoit de lui donner ; " l'emploi que vous prenez, lui dit-il, est " véritablement une charge, & une " charge trés-importante. Elle vous " rend l'Avocat non seulement du " Roi, mais de Dieu même, si je " l'ose dire, puisqu'il est la véritable Justice, & la source de celle " que les hommes observent entr'eux. Ce tître vous doit faire respecter des autres & de vous-même, pour ne rien faire qui ne soit " non seulement juste, mais grave, " saint, & digne d'une personne " qui porte la parole pour les deux " plus grandes puissances qui soient " dans le Ciel, & sur la terre. Vous " avez trop d'honneur, mon trés-cher Neveu, pour ne vous pas " instruire à fond des ordonnances, " & des volontés du Roi. J'espere " que vous n'aurez pas moins de " soin & d'application pour vous " instruire de celles de Dieu, afin " de les suivre & de contribuer de " toute l'autorité de vôtre charge à " les faire observer par les autres. " Je crois qu'une de ces ordonnan-

» ces de Dieu eſt d'aimer les pau-
» vres & les foibles, non pour les
» favoriſer contre la juſtice; mais
» pour les recevoir avec bonté, leur
» parler avec douceur, & parler
» pour eux avec joye; en ſorte qu'on
» voye que vous aimez & reſpectez
» en eux celui qui s'eſt revêtu de
» leur baſſeſſe. Car nous avons tous
» beſoin que la grandeur de Sa Ma-
» jeſté balance dans nôtre eſprit &
» dans nôtre cœur cette impreſſion
» qu'y font malgré nous les riches
» & les puiſſants de la terre, &
» contre laquelle S. Jacque parle
» d'une maniere ſi terrible.

S'il voyoit mourir quelque enfant dont les parens fuſſent un peu à leur aiſe, il leur repreſentoit que Jeſus-Chriſt s'étant chargé de pourvoir cet enfant, à qui il avoit donné un heritage infiniment plus eſtimable que tout ce qu'ils auroient pû lui laiſſer, leur demandoit pour reconnoiſſance qu'ils priſſent le ſoin de ſes membres qui ſont les pauvres; Que ce divin Sauveur s'étant mis en la place de cet enfant en la perſonne des pauvres, meritoit bien qu'on ne lui fît pas une moindre portion que celle qu'on auroit donnée à l'enfant; Que ce partage bien loin de faire tort

aux autres enfans qui n'auroient pû trouver mauvais que celui-cy eût pris sa part dans l'héritage s'il eût vécu, leur seroit une source de benedictions pour le tems & pour l'éternité ; Qu'enfin cet enfant même attendoit cela d'eux, comme une marque de l'affection & de la tendresse paternelle qu'ils avoient pour lui.

XXXVIII. *Comment il se rabaisse avec les enfans, &c.*

A l'égard des enfans, sa bonté le rabaissoit vers eux avec une simplicité admirable. Il leur disoit toûjours quelque chose d'instructif, quand l'occasion s'en presentoit. Il s'appliquoit sur tout à leur donner une idée de leur ame, pour leur faire concevoir quelque chose de spirituel, & les élever par-là à Dieu. Il tiroit des raisons & des comparaisons de tout ce qui se presentoit. Il demandoit quelquefois à de jeunes enfans qui gardoient des vaches, comment de si gros animaux se laissoient conduire par eux qui étoient si petits. Il tâchoit ensuite de leur faire comprendre par-là qu'il falloit donc qu'il y eût en eux quelque chose de plus noble & de plus élevé qu'en ces bêtes, & que c'étoit leur ame, qu'elle étoit plus excellente que le soleil, & que tout ce qu'il y a de

plus beau au monde ; mais que le peché la défiguroit, & la rendoit plus difforme que les plus horribles bêtes, par où il cherchoit à leur inſpirer de l'horreur du peché : Et pour leur apprendre en partie ce que c'étoit que le peché, il leur diſoit en un mot que c'étoit ce qu'ils n'oſoient faire devant les perſonnes qu'ils craignoient.

Il aimoit leur ſimplicité, & reveroit leur innocence. Il étoit bien aiſe qu'on apportât les plus petits à la meſſe, & il n'apprehendoit pas tant qu'on fait d'ordinaire de les y entendre pleurer. Leurs cris, diſoit-il, aprés un ſaint Pere, ſont leurs prieres, & des prieres auſquelles Dieu n'eſt point inſenſible. Il auroit volontiers dit à ceux qui ne les peuvent ſouffrir ce que S. Pemen Abbé en Egypte diſoit à ſes freres qui vouloient quitter leur retraitte, parce qu'ils y entendoient les pleurs des enfans : c'eſt donc à cauſe des voix des Anges que vous voulez quitter ce lieu ? Il croyoit que leur aſſiſtance à l'office divin, étoit avantageuſe à l'Egliſe, dont ils ſont dans la corruption preſente du ſiécle la plus ſaine portion ; que leur preſence contribuoit à faire exaucer les prie-

res qu'on adreſſoit à Dieu ; & qu'elle leur étoit utile à eux-mêmes, comme étans les moins oppoſez aux impreſſions de la grace que les myſteres confirmoient en eux.

Comme il croyoit que la participation des choſes ſaintes attiroit ſur eux la benediction de Dieu, il croyoit auſſi que la vanité & les pompes du monde, dont on ne les charge que trop ſouvent, n'étoient capables que d'éloigner d'eux le S. Eſprit. C'eſt pourquoi il exhortoit leurs parens à les tenir vétus modeſtement, & d'une maniere qui ne ſentît point les pompes auſquelles ils les avoient fait renoncer dans le Baptême. Quand les enfans étoient capables d'entendre quelque choſe de cette verité, il les portoit eux-mêmes à mépriſer ces vanitez : Il les leur faiſoit enviſager comme des filets du diable qui vouloit les retenir ſous ſa ſervitude, & les faire renoncer aux vœux de leur Baptême. Il trouvoit ces vains ajuſtemens d'autant plus pernicieux aux enfans, qu'ils réveilloient en eux & nourriſſoient leur orgueil, & qu'ils les accoutumoient à aimer & à rechercher des choſes qui les diſtinguoient, & ſembloient les élever au deſſus des autres. XXXIX. *Il veut qu'on leur inſpire le mépris de la vanité, & l'amour de la verité.*

Autant qu'il haïſſoit qu'on les élevât dans la vanité, autant deſiroit-il qu'on leur inſpirât l'amour de la verité. Il vouloit qu'on ne leur dît rien de faux, pour leur faire voir leur devoir, ou les détourner de quelque mal. Outre qu'il ne pouvoit ſouffrir le menſonge de quelque nature qu'il fût, il croyoit que ces manieres là nuiſoient beaucoup aux enfans, qui reconnoiſſans tôt ou tard la fauſſeté de ce qu'on leur diſoit, ne croyoient plus rien, dans la penſée qu'on pouvoit bien les tromper dans une occaſion comme dans une autre.

XL. *Il les exhorte malades & les honore à leur mort.*

Quand il en connoiſſoit qui étoient malades il les alloit voir, & s'accommodant à leur foibleſſe, il s'efforçoit de leur faire entendre que c'étoit Dieu qui les châtioit de leurs déſobéiſſances & des malices qu'ils avoient faites. Il leur apprenoit à invoquer Dieu, à l'appeller à leur ſecours, & à lui offrir leurs douleurs.

C'étoit de ces petits innocens dont il eût voulu davantage honorer les funerailles. Il eût ſouhaité qu'on leur eût donné une place particuliere pour leur ſepulture, comme étant dignes de n'être pas mêlez avec la foule des pecheurs. Il diſoit qu'il n'y avoit preſque plus qu'eux dont on

pût assurer le salut : encore n'avoit-il l'assurance d'une beatitude presente, que pour ceux qui n'avoient pas eû l'usage de leur raison, & il n'en fixoit pas le tems à l'âge de sept ans, comme fait le commun du monde. Il y a des enfans qui connoissant plûtôt le mal, sont capables de le commettre avant cet âge. Il est vrai que comme les passions ne sont pas encore bien vives, il n'y a pas de si grands maux à apprehender. Mais si leurs fautes ne sont pas telles, qu'elles les fassent tomber dans la damnation, il jugeoit par l'exemple de Dinocrate frere de sainte Perpetuë, qu'elles peuvent au moins differer leur bonheur ; c'est pourquoi il prioit, mais avec confiance pour ceux qui avoient eû quelque usage de raison.

Il admiroit quelquefois dans les plus petits ce qu'une ame pouvoit faire dans un corps, où elle ne donnoit presqu'aucune marque de sa presence ; & il croyoit que cet état de stupidité étoit également & une preuve & une punition du peché originel.

XLI. *Sa patience & sa tolerance.*

La douceur de M. de Tillemont n'étoit pas cette bonté que tout homme fait paroître lorqu'il ne trou-

ve point de contradiction, & qui s'évanoüit ſi-tôt qu'il y a quelque choſe à ſouffrir. Pour lui il ſupportoit les fautes des autres avec une extrême patience, & ne témoignoit de peine que dans l'impatience de ceux qui ſe rebutent & s'indiſpoſent pour le moindre mal que commettent les autres. „ Dés qu'une perſonne a fait „ une faute, diſoit-il, on croit quelquefois que toute ſa pieté eſt perduë. Mais on fait en cela un jugement bien temeraire & bien injuſte. S'il falloit pour être Saints que toutes les actions fuſſent ſaintes, nos calendriers ſeroient peu remplis. Ceux qui ſont les cenſeurs ſi rigides devroient conſiderer qu'ils ont beſoin eux-mêmes que la charité des autres couvre & ſupporte bien des défauts en eux. Qu'ils traittent donc les autres comme ils ont beſoin qu'on les traitte eux-mêmes.

Il pratiquoit exactement ce qu'il diſoit, & jamais homme ne fut plus indulgent envers ceux qu'il croyoit avoir failli. Il auroit bien voulu que les autres euſſent fait la même choſe, & il avoit une vraie douleur quand une fauſſe démarche de quelques perſonnes de ſa connoiſſance cauſoit de

la division entre elles & leurs amis. Pour une faute que fait un ami, " disoit-il en déplorant ce malheur, " certaines personnes par un zéle " indiscret s'en éloignent & rom- " pent tout à fait avec lui. Cette " conduite est bien opposée à la " charité, qui veut qu'on supporte " les fautes les uns des autres, & " qu'on s'aide mutuellement à s'en " relever ; ce qu'une charitable to- " lerance est seule capable de faire. "

XLII. *Son horreur pour les divisions.*

On voit dans une de ses lettres combien il redoutoit ces divisions dans les cas même où elles paroissent le plus excusables. Elle est écrite à une personne qui lui demandoit de quelle maniere il devoit se conduire avec un ancien ami qui étoit entré dans des sentimens tout opposez à ceux de ses amis, & qui non content de ce qu'on les toleroit depuis long-tems en lui, s'étoit avisé d'écrire pour les répandre, & s'efforçoit de les soûtenir opiniâtrément. Voici ce que M. de Tillemont lui répond. La chose dont vous me parlez est " trop importante pour vous répon- " dre par un autre, & je voudrois " qu'il me fût permis de ne vous y " point répondre du tout, dans la " crainte que j'ai de ne le pas faire "

„ comme il faut : car il eſt trés-fâ-
„ cheux de rompre avec un ancien
„ ami, & de faire une eſpece de
„ ſchiſme dans l'unité de l'Egliſe.
„ Cependant il y a des occaſions où
„ il le faut faire ; & quoique je n'aye
„ garde de regarder M..... comme
„ héretique, je ne ſçai néanmoins
„ s'il n'eſt point de ceux qu'il faut
„ éviter aprés les avoir avertis une
„ & deux fois : Et je ne doute point
„ que vous ne l'ayez fait même à
„ l'égard d'autres, ſi cela vous a été
„ poſſible. Je ſerois bien fâché de
„ dire que ce que Saint Paul ajoûte
„ dans ſa lettre à Tite* le regardât,
„ & j'aime mieux lui appliquer ce
„ qu'il dit autre part, *Ut confun-*
„ *datur, & nolite quaſi inimicum*
„ *exiſtimare ſed corripite ut fratrem.*
„ Peut-être que cette confuſion lui
„ fera comprendre qu'on le regarde
„ comme dans un état trés-fâcheux
„ & trés-dangereux pour ſon ame,
„ & empêchera que vos amis ne
„ ſoient plus ſuſceptibles de ſes ſen-
„ timens par l'union que vous con-
„ tinueriez d'avoir avec lui. Il faut
„ aſſurément ſupporter dans une in-
„ finité de perſonnes les mêmes
„ choſes. Mais elles me paroiſſent
„ dans lui d'une conſequence parti-

* *Tite* 3. 4.

culiere & pour lui-même & pour les autres. Je vous mande ma penſée, parce qu'il me ſemble que je pecherois contre la charité & le reſpect que je vous dois, ſi je n'obéiſſois pas à la priere que vous me faites. Mais je vous avoüe que je ne le fais qu'en tremblant, connoiſſant quelles ſont mes tenebres, & combien je ſuis ſujet à me tromper. Je prie celui qui regne dans vôtre cœur de vous y éclairer par lui-même & de vous faire faire ce qui eſt le plus conforme à ſa ſageſſe & à ſes regles dans une occaſion ſi difficile & ſi importante.

XLIII. *Son amour pour l'union.*

Comme rien ne le touchoit plus ſenſiblement que la diviſion, il ne paroiſſoit auſſi jamais plus ardent que quand il s'agiſſoit de rétablir l'union. Quoi qu'il ne ſe mêlât preſque d'aucune affaire, il ne laiſſoit pas échaper les occaſions qui lui ſembloient favorables pour réünir des perſonnes diviſées. " Je me tiendrois heureux, dit-il à un magiſtrat ſeparé de ſon épouſe, ſi Dieu ſe vouloit ſervir de moi pour vous donner quelque conſolation ſolide dans vos peines domeſtiques, ou plûtôt pour les changer en une douce & heureuſe paix. Il y

» a trop long-temps que je n'en ay
» rien appris pour sçavoir en parti-
» culier quelles elles sont presente-
» ment. Mais j'en sçai encore trop
» pour n'être pas sensiblement af-
» fligé qu'un aussi grand magistrat
» que vous êtes, & une personne
» aussi sage & aussi chrétienne qu'est
» celle que Dieu vous a donnée
» pour épouse, ne puisse vivre dans
» l'union, qui est le premier devoir
» du mariage, & qui en doit être
» la premiere grace. Je ne doute
» pas, Monsieur, que vous ne le
» souhaitiez beaucoup de vôtre
» part. Je puis dire que je ne suis
» pas moins assûré de la bonne dis-
» position de Madame.... & par
» les sentimens que M. le P. lui a
» inspirez, & parce qu'elle m'en a
» dit en quelques rencontres. Puis-
» que vous me donnez la liberté de
» vous parler sur cela en m'en par-
» lant le premier; permettez-moi,
» Monsieur, de vous dire qu'on ne
» peut rien faire de mieux selon la
» raison aussi-bien que selon la foy,
» que de se renfermer dans l'état où
» il plaît à la providence de nous
» réduire. Je suis persuadé que Ma-
» dame.... est dans la disposition
» de faire tout ce qui est en son

pouvoir, pour vous maintenir » dans l'honneur dû à vôtre rang : « Que ſi elle ne peut faire tout ce « que vous ſouhaiteriez, & ce qu'elle « ſouhaiteroit elle-même, acceptez « ſa bonne volonté, & excuſez ſon « impuiſſance. Pour moi ne pouvant « faire davantage, je ſuplie le Dieu « de paix de répandre ſa vertu ſur « l'un & ſur l'autre, fondée ſur le « ſupport mutuel des foibleſſes in- « ſeparables de la vie humaine; & « s'il faut que vous viviez dans des « ſouffrances, puiſque Jeſus-Chriſt « même y a vécu, je le ſuplie que « ce ſoient de celles par leſquelles « il purifie ſes élûs pour les couron- « ner, & non de celles par leſquel- « les il commence dés ce monde « l'enfer de ceux qui aiment mieux « ſervir la creature que le Createur. «

XLIV. *Sa conduite dans les corrections.*

Si la charité rendoit M. de Tillemont ſi ſenſible aux peines des autres, ſa douceur le rendoit particulierement circonſpect, pour n'en point cauſer à perſonne dans les plaintes, & dans les corrections même qu'il avoit à leur faire. Comme il ne ſe plaignoit point par paſſion, ni par reſſentiment, mais ſeulement par charité, & par l'amour ſincere qu'il portoit aux perſonnes,

il tâchoit de ne point apporter d'obſtacle par des manieres choquantes & dures au fruit qu'il vouloit tirer de ſes reprimandes. Quand il auroit eu quelque choſe de rude à dire à une perſonne, l'air de ſon viſage & le ton de ſa voix, en ôtoient toute l'amertume. A peine même pouvoit-il parler avec un peu de force. Il falloit pour cela qu'il fît violence à ſon naturel, & rien n'étoit plus extraordinaire que de l'entendre parler un peu plus haut que de coûtume. Jamais je ne l'ai vû témoigner quelque chaleur qu'une fois à l'occaſion d'un different entre deux païſans. L'un avoit fait une ſupercherie pour ſurprendre l'autre; & il ne craignit pas de dire à M. de Tillemont qu'en ces rencontres on s'aide comme on peu. M. de Tillemont en conçût tant de peine qu'il ne put retenir en lui-même ſon indignation. Il reprocha aſſez fortement à cet homme ſa mauvaiſe foy & ſon peu d'honneur. Il le fit même ſortir de chez lui avec honte, afin de lui faire reconnoître ſa faute par ce traitement. Cependant quoi qu'il ſentit bien qu'il n'avoit ainſi agy que par charité pour cet homme, il ne laiſſa pas de dire en particulier à un de ſes amis qui y

avoit été present, qu'il ne sçavoit pas s'il n'avoit point paru trop ému, & de lui demander même ce qu'il en pensoit. " On ne sçait, lui dit-il, " comment faire. La fourberie de " cet homme m'a tout à fait indigné; " je voulois lui inspirer l'horreur " que j'en avois; mais je crains d'a- " voir scandalisé les autres en mar- " quant trop de chaleur. "

XLV. *Ses sentimens sur les difficultez & les fautes des Pasteurs, & sur les obligations de toute sorte de benefice.*

Ces inquiétudes qu'il avoit quelquefois sur de semblables actions, comme on le pourra voir dans ses écrits de pieté, lui faisoient comprendre la difficulté qu'il y a de ne point faire de fautes dans les charges qui obligent d'agir & de parler avec toutes sortes de personnes. Il s'estimoit heureux de n'y être point engagé. Quelque leger que fut le poids de la Cure de S. Lambert qu'on lui avoit conseillé d'accepter, il remercia beaucoup Dieu de l'en avoir déchargé. Une de ses joyes en mourant étoit de n'avoir à rendre compte à Dieu de l'administration d'aucune charge, ni d'aucun benefice: car il n'en a jamais eu aucun. On a sçû qu'il avoit refusé vers l'an 1679. un Prieuré de 4. ou 5000. livres de rente, qu'on le pressa long-tems d'accepter avec des instances ausi

quelles Mr. de Sainte Beuve même lui conseilloit de se rendre ; mais il croyoit selon qu'il l'a dit en d'autres rencontres, que ces benefices qu'on appelle simples, engagent à beaucoup plus qu'on ne s'imagine communément. Il étoit persuadé qu'ils obligent à veiller sur la conduite des personnes sur qui ils donnent autorité, & qu'on est responsable devant Dieu de tous les maux qu'on pourroit empêcher par le rang qu'on tient, & par une vigilance exacte. De plus regardant le revenu des benefices comme le patrimoine des pauvres, il croyoit qu'un Beneficier qui a d'ailleurs sa subsistance étoit obligé de distribuer aux pauvres tout le revenu de son benefice, & il étoit bien aise de ne se point engager dans tous ces soins spirituels & temporels.

Il loüoit dans les autres & leur recommandoit selon les occasions un pareil desintereſſement. Mais comme il n'ouvroit rien, on peut juger par deux extraits de ses lettres des sentimens qu'il avoit sur la maniere dont on devoit accepter les benefices. Elles sont écrites l'une & l'autre à un vertueux Ecclesiastique peu riche & fort infirme, qui avoit refusé

un benefice que des personnes de pieté lui avoient presenté.

Je n'ay garde, Monsieur, lui dit-il dans la premiere, de ne pas loüer vôtre desintéressement dans le refus que vous faites d'une chose que bien d'autres recherchent avec tant d'ardeur; mais je n'aurois garde aussi de vous blâmer si aprés avoir usé vôtre santé & vos forces au service de l'Eglise vous acceptiez d'elle ce qui est necessaire pour vôtre subsistance, venant à vous d'une maniere pure & canonique; & sur tout par des gens de bien qui ne considerent en vous que les dons de Dieu. Il n'y a que ce que vous dites que vous ne seriez pas en état de vous acquiter des obligations de vôtre charge, à quoi je n'ay rien à répondre. Pour le benefice que vous refusez, lui dit-il dans l'autre lettre, je crois vous avoir déja dit que je benis Dieu de vous donner cet amour pour la pauvreté: & peut-être entendez-vous dans vôtre cœur une loy intérieure qui vous ordonne de donner cet exemple à l'Eglise, à qui il pourra n'être pas inutile. Mais pour la regle ordinaire on ne sçauroit blâmer un Ecclesiastique pauvre, qui

„ aprés avoir donné son tems & ses
„ forces à l'Eglise reçoit un bene-
„ fice dans les formes légitimes,
„ pour s'entretenir en pauvre, dis-
„ poser du reste s'il y en a, comme
„ l'économe des pauvres, & conti-
„ nuer à servir l'Eglise en la manie-
„ re qu'il le peut.

Il déploroit le malheur de ceux qui s'y ingeroient, & plaignoit le sort de ceux qui y étoient entrez dans l'ordre. Mais il n'insultoit pas aux fautes qu'ils pouvoient faire. Il s'imaginoit toûjours que s'il avoit été dans leur place, il en auroit bien fait de plus grandes.

Voyant un jeune homme parler
„ un peu hardiment là dessus : pre-
„ nez garde, lui dit-il, que Dieu ne
„ vous punisse, comme S. Augustin
„ crût l'avoir été, lors qu'il fut éle-
„ vé à la Prêtrise & exposé aux pei-
„ nes & aux dangers de ce sacré
„ ministere, en punition, disoit-il,
„ de la liberté qu'il s'étoit donnée
„ de relever les fautes de ceux qui
„ y étoient élevez. Vous seriez bien
„ plus en peine que ce Saint qui s'en
„ repentoit alors beaucoup. Nous
„ devons bien benir Dieu, ajoûtoit-
„ il, de ce qu'il ménage nôtre foi-
„ blesse. On n'est que trop emba-

raſſé de ſa propre conduite, & quel " ſurcroît de peines & de dangers " d'avoir à conduire les autres ? "

Quoi qu'il fût dans ces ſentimens, il ne prétendoit pas néanmoins excuſer les fautes de ces perſonnes ; mais il ne vouloit point parler de choſes, pour leſquelles il n'avoit point de miſſion, & auſquelles il ne pouvoit remedier. Lors qu'il ſe trouvoit avec des perſonnes qui en parloient, il ſe taiſoit ou ne diſoit au plus que des choſes générales, quand même il voyoit qu'on avoit ou qu'on pouvoit avoir raiſon.

XLVI. *Sa reſerve pour ne pas juger.*

Il étoit également réſervé pour ne point juger comme pour ne point parler. Il pratiqua toûjours avec une parfaite exactitude ce que M. de Sacy lui avoit écrit ſur ce ſujet dés ſes premieres années, " qu'on fait toûjours bien d'être fort retenu à juger des vivans & des morts, parce " qu'il eſt aiſé d'y exceder, & qu'il " eſt ſouvent peu utile de le faire, " & que ſi l'on doit rendre compte " des paroles oiſives & ſans fruit, " on rendra encore plus de compte " des jugemens inutiles. Auſſi il ne " croyoit pas qu'on pût juger ſans une entiere connoiſſance de cauſe, ni qu'on dût s'amuſer à s'en inſtruire

ſans neceſſité. Ainſi ſe renfermant dans ce qu'il croyoit être de ſon état, il demeuroit paiſible ſur des choſes qui donnoient bien du mouvement à d'autres perſonnes, qui n'avoient ni plus d'interêt, ni plus de vocation que lui à s'en mêler.

Il gardoit particulierement cette conduite modeſte & reſervée à l'égard des perſonnes éclairées & gens de bien. Il ſuppoſoit toûjours qu'*ils* avoient de bonnes intentions, ou des vûës ſuperieures aux ſiennes. Quoi qu'il ne crût pas que cela ſuffit pour juſtifier une mauvaiſe action, il étoit perſuadé que c'étoit aſſez pour ne pas condamner telle action, ſon mérite ou ſon démerite dépendant ſouvent des vûës qu'on avoit eûs en la faiſant. Il regardoit ſur tout comme trés-important de ne point diminuer le crédit d'un homme de bien qui faiſoit du fruit dans ſa place, & qui avoit beſoin d'être menagé dans l'eſprit des autres pour le continuer.

A l'égard de ceux qui ſont plus capables de nuire à l'Egliſe que de la ſervir, il croyoit qu'il étoit quelquefois permis non d'en rien dire de faux, mais de les faire connoître pour ce qu'ils ſont, & toûjours

néanmoins en gardant les regles de la charité & de la prudence.

Le ſcandale que nous avons le " plus à craindre, diſoit-il, c'eſt de " ſcandaliſer le prochain par nôtre " mauvais exemple. Ainſi ce que " nous avons principalement à faire, " c'eſt de nous juger & de nous cor- " riger nous-mêmes. Il eſt utile à " l'Egliſe, & quelquefois aux mé- " chans même qu'ils perdent un " honneur qui ne leur eſt pas dû; " mais il ne les faut pas deshonorer " témerairement. "

En géneral il auroit ſouhaité que perſonne ne ſe fût mêlé de parler ſans un engagement particulier; car il aimoit bien qu'on ſe bornât aux devoirs de ſon état; & il ne croyoit pas que Dieu répandît une grande bénediction ſur ce qui ne ſe faiſoit pas par ſon mouvement & par ſon ordre. Il faiſoit ce qu'il déſiroit que les autres fiſſent. Il ſuivoit pour regle non ſeulement dans les matieres importantes, mais même dans les plus petites, de ne rien entreprendre ſur ce qui ne le regardoit pas particuliérement, & rarement l'a-t'on vû ſe mêler d'autre choſe que de ſon travail.

XLVII. *Sa ſageſſe*

Cette diſpoſition n'a pas empêché

lorſqu'il étoit obligé de parler en ces rencontres.

qu'il ne ſe ſoit crû quelquefois obligé de repreſenter à des perſonnes pour qui il avoit un reſpect extraordinaire les fautes où elles étoient tombées : mais avec quelle ſageſſe ? quelle douceur ? & quelle humilité ? il faudroit l'avoir entendu pour le comprendre. Je n'oſe pas en tirer des preuves d'une lettre qu'on vient de rendre publique contre ſon intention. Quiconque la lira ſans prévention, y trouvera le feu & l'onction de la charité qui rempliſſoit ſon cœur, & entrera aiſément dans les ſentimens d'un autre amy que M. de Tillemont n'honoroit pas moins, & à qui il avoit crû auſſi devoir repreſenter quelque choſe qui lui faiſoit de la peine. Cet amy bien loin de s'en fâcher, l'en remercia, & oppoſant la conduite douce & honnête de M. de Tillemont à celle de quelques autres amis qui lui avoient écrit avec un zéle plus amer ; „ S'ils étoient faits comme vous, lui „ dit-il, il n'y auroit que plaiſir d'a„ voir affaire à eux, & de recevoir „ leur avis avec le reſpect & la vé„ nération que j'ai pour les vôtres. „ J'y déférerai toûjours avec une „ grande inclination, quand je le „ pourrai, ou au moins je m'en ſen-

tirai toûjours trés-obligé à vôtre « charité. Je connois vôtre cœur, « & il n'en ſort rien qui ne ſoit oint « de la douceur même. Jamais ils « ne me feront la moindre peine, & « je tâcherai toûjours d'en profiter « d'une maniere ou d'autre. «

XLVIII. *Son empreſſement à ſatisfaire quelques perſonnes qu'il avoit choquées innocemment.*

Quoi qu'il gardât principalement toutes ces méſures à l'égard des perſonnes publiques, il n'étoit gueres moins réſervé à l'égard des particuliers. On n'a peut-être jamais vû un homme plus réſervé pour ne point juger temerairement, plus ſage, pour ne point parler indiſcretement d'autrui, plus prompt à ſatisfaire ceux qui croyoient avoir lieu de ſe plaindre de lui. Je ne l'ay vû dans ce dernier cas que deux fois. Dans l'une trop credule aux plaintes qu'un ami lui faiſoit de la conduite que d'autres amis communs tenoient à ſon égard, il leur en écrivit avec la liberté que donne l'amitié chrétienne, & leur repreſenta la faute qu'il croyoit qu'ils faiſoient. Mais ayant bien-tôt reconnu qu'il avoit été ſurpris, il les ſatisfit d'une maniere qui leur auroit fait regreter qu'il n'eût pas été trompé, ſi l'autre ami avoit ſuivi ſon exemple.

L'autre occaſion regarde un célé-

bre auteur qui s'offença de ce que M. de Tillemont avoit dit de lui en passant, sur deux points de critique. Il ne s'agissoit pas de chose fort importantante : M. de Tillemont avoit seulement remarqué que cet auteur sembloit vouloir soutenir une histoire fort décreditée, & qu'il copioit un autre auteur sans le citer. M. de Tillemont fut sensiblement touché lors qu'il vit que contre son intention il l'avoit blessé assez sensiblement, ainsi qu'il l'apprit par une lettre anonyme qu'on lui en écrivit dans des termes trés-forts. Il ne crut pas avoir manqué à son devoir dans ce qu'il avoit écrit. Mais il pensa que ce seroit y manquer, s'il negligeoit les plaintes de cet auteur. Il lui écrivit donc une lettre pleine d'humilité, & des sentimens d'une charité vraiement chrétienne. Elle est un peu longue pour être inserée icy ; mais elle est assez belle pour dédommager de sa longueur.

„ Je vous suis obligé, lui dit-il, „ de ce que vous avez découvert in„ génuëment vôtre peine, au lieu de „ la tenir cachée dans vôtre cœur, „ où avec le tems elle auroit pû „ faire tort à cette charité qui doit „ unir ensemble tous les membres du

du Corps de Jesus-Christ. C'est "
donc parce que je veux continuer "
à vous aimer, & à être aimé de "
vous dans l'union du S. Esprit, "
que je vous proteste que je ne crois "
point avoir jamais eu la moindre "
pensée de vous blesser en quoi que "
ce soit. Que si j'ai été obligé quel- "
quefois de témoigner que je n'en- "
trois pas dans vos sentimens, ce "
qui ne s'est pû faire sans marquer "
ce qui me paroissoit de défectueux "
dans vos preuves, pardonnez-le, "
je vous supplie, à la necessité où "
se trouvent toutes les personnes qui "
examinent les choses un peu à "
fond. Si j'ai dit que vous copiez "
le P. Hardouin sur les ouvrages "
de S. Denys. Le P. Hardouin n'est "
point un ennemy de la verité qu'on "
ne puisse suivre sans crime. On "
peut même copier souvent les hé- "
retiques dans ce qu'ils ont dit de "
vrai; parce qu'alors ce n'est pas "
l'heretique que l'on suit, mais la "
verité qui nous parle quand il lui "
plaît par la bouche de ses propres "
ennemis, & qui alors est plus à "
nous qu'à ceux par qui elle nous "
instruit. Je n'ay garde de trouver "
à redire qu'on copie les autres, "
puisque je ne fais autre chose au- "

„ tant que je puis ; & j'en fais une
„ déclaration publique en les citant.
„ Le fils de Dieu a bien voulu nous
„ assurer qu'il ne faisoit & ne disoit
„ rien de lui-même ; afin que nous
„ aimassions mieux être disciples
„ qu'auteurs. Dieu me garde de dis-
„ puter avec vous ni avec personne
„ du goût de l'antiquité, de peur
„ de perdre le goût de la pieté qui
„ est bien d'une autre importance.
„ La grace que je demande à Dieu,
„ c'est de me mettre avec sincerité
„ dans mon cœur au-dessous de vous
„ & de tous les hommes. Il faut ce-
„ pendant que j'use du talent qu'il a
„ plû à Dieu de me donner. S'il est
„ grand ou petit, c'est aux autres à
„ en juger, & non pas à moi. Je dé-
„ cide en un mot pour ne pas per-
„ dre de tems à des discussions in-
„ utiles, quand je n'ay qu'à suivre
„ le sentiment commun des autres.
„ Quand il s'agit de mes pensées,
„ j'en propose les raisons pour les
„ soûmettre au jugement de l'Eglise
„ & des lecteurs. Mais sans m'arrê-
„ ter d'avantage à me justifier auprés
„ de vous, j'aime mieux avoüer qu'il
„ est difficile de combattre les sen-
„ timens des autres, sans y mêler
„ quelques termes dont ceux que

l'on combat peuvent se plaindre. « Je puis vous assurer que je l'évite « autant que je puis, & à vôtre égard « & à l'égard de tous les autres. Je « ne songe qu'à trouver & à établir « la verité. Je dis tout ce qui me pa- « roît vrai & solide pour l'appuyer « & pour refuter les sentimens que « je crois faux ; mais je ne veux « point toucher aux personnes, en- « core moins les mépriser, ou leur « insulter. Je tâche même de ne par- « ler qu'avec indifference & sans « chaleur de choses qui la plû-part « sont assez indifferentes en elles- « mêmes, ne regardant point ni la « foi, ni les mœurs. Mais quelque « désir que j'aye de garder toutes « les regles de la circonspection, je « ne me flate pas de n'y point faire « de fautes. S. Augustin le plus sage « & le plus moderé, & s'il faut par- « ler ainsi, le plus honnête & le plus « civil de tous les Peres, n'a pû évi- « ter qu'un de ses confreres & S. « Jerôme ne se soient blessez de quel- « ques-uns de ses termes. Que me « reste-t'il donc, sinon de recourir « à la misericorde de Dieu, & d'es- « perer de vôtre charité que vous « excuserez ces fautes involontaires, « s'il s'en rencontre, & que vous «

„ prierez Dieu de me pardonner ce
„ que vous jugerez digne de pardon.
„ Que si vous trouvez à propos de
„ réfuter ce que vous croirez que
„ j'aurai avancé contre la verité, je
„ consens très-volontiers que vous
„ me traitiez de la même maniere
„ que je vous traite, sans rechercher
„ des civilitez étudiées qui ne con-
„ viennent point à la simplicité de
„ l'histoire, comme l'aigreur n'est
„ propre qu'à détruire la charité...
„ Que si je voulois me plaindre à
„ mon tour des termes de la lettre
„ qui m'oblige à vous écrire celle-
„ ci, je ne doute point que tous vos
„ amis, & que vous-même n'avoü-
„ assiez que je le ferois avec justice.
„ Cependant j'espere que vous re-
„ connoîtrez par ce que je vous écris,
„ que toute l'impression que ces ter-
„ mes ont faits sur moi, a été de
„ me faire craindre extrêmement de
„ voir la charité se refroidir dans
„ vôtre cœur pour l'un de vos fre-
„ res. Quand je ne vous serois pas
„ déja assez uni par le nœud de la
„ communion catholique, j'ai l'hon-
„ neur, quoi qu'indigne, de l'être en-
„ core d'avantage par l'union du
„ Sacerdoce, qui nous doit rendre
„ des exemples & des soutces d'u-

nion & de charité pour les au- "
tres.... Non seulement vous ne "
m'avez pas désobligé, mais je vous "
suis obligé de plusieurs choses que "
j'ai appriſes dans vos ouvrages, "
comme j'ai soin de le reconnoître "
en les citant quand l'occasion s'en "
presente. Que si vous m'aviez des- "
obligé, je m'en serois vengé en "
prenant beaucoup plus garde à ne "
rien dire qui pût vous paroître des- "
obligeant ; au lieu que j'ay crû de- "
voir agir à vôtre égard comme à "
l'égard des autres auteurs vivans "
& morts, que je suis pour l'ordi- "
naire sans leur donner d'éloges, & "
que je combat aussi sans invectî- "
ves. J'espere que l'esprit de cha- "
rité & de verité vous persuadera "
de ce que je dis, & que vous me "
ferez la justice de croire que bien "
loin de vous avoir jamais voulu "
offenser, je veux vivre & mourir "
en celui qui est le lien des verita- "
bles amitiez, Vôtre trés-humble "
serviteur. "

Une lettre si pleine du feu de la charité ne pouvoit pas manquer de faire une vive impression sur celui à qui elle étoit écrite. Aussi répondit-il à M. de Tillemont d'une maniere fort honnête. Il désavoüa la

lettre anonyme, insinuant néanmoins qu'il avoit eu de justes sujets de plaintes. M. de Tillemont l'alla voir peu de tems aprés, & il en fut reçû comme il méritoit. Il témoigna à M. de Tillemont que ce qui lui avoit fait de la peine à lui & à ses amis, lui procuroit une satisfaction qui le dédommageoit au centuple. Ils se virent encore une ou deux fois depuis en se prévenant mutuellement d'honnêteté & de démonstrations d'amitié.

XLIX. *Sa facilité à avoüer ses fautes.*

Ce n'étoit pas seulement en de pareilles rencontres qu'il étoit toûjours prêt de reconnoître qu'il s'étoit pû tromper. En quoy que ce soit qu'il crût avoir failli, il n'avoit point de peine à l'avoüer. Son humilité le portoit jusqu'à me dire à moi-même les fautes qu'il croyoit avoir faites; & l'on peu juger de quelle nature elles étoient. Je pense même que c'étoit autant pour m'apprendre par son exemple que par ses paroles, ce que l'Apôtre S. Jacque recommande à tous les chrétiens, de confesser ses fautes les uns aux autres. Il me disoit que l'omission de cette pratique nous privoit d'un grand secours que nous trouverions, & dans de mutuels avis & dans des prieres réciproques.

L. *Sa reserve à donner des avis de conscience.*

On voit assez par ce que j'ai rapporté de M. Tillemont, & on reconnoîtra encore mieux par ses écrits de pieté, combien un homme si éclairé dans la voye de Dieu, étoit capable d'y conduire les autres. Néanmoins quoi qu'il eût été fait Prêtre dans cette vûë, la Providence seconda le désir qu'il avoit de ne se charger de la conduite d'aucune personne; & peut-être que sa conscience extrêmement délicate & timorée le rendoit moins propre pour la direction. Il n'aimoit point à parler décisivement dans la crainte de se trop avancer. Et néanmoins il est souvent necessaire pour raffurer des ames allarmées, qu'un Directeur n'hésite point, & qu'il fasse paroître une grande confiance. Il le reconnoissoit bien lui-même, & par cette raison il évitoit tout ce qui sentoit la direction, espérant que si Dieu l'y appelloit, il lui donneroit la grace necessaire pour un ministere si difficile. Cela a paru effectivement en quelques rencontres, où Dieu a permis qu'il ait été engagé à parler sur des choses de conscience; car je sçai qu'il l'a fait avec beaucoup de lumiere & de fruit.

Outre qu'il attendoit toûjours un

engagement particulier de Dieu pour parler; son humilité lui faisoit croire qu'il n'étoit pas tel que doit être un homme qui représente aux autres leurs obligations. D'ailleurs son ouvrage qui l'occupoit tout entier, lui paroissoit une raison suffisante pour croire que Dieu ne demandoit pas de lui une chose si difficile & si périlleuse. Néanmoins comme je l'ai déja insinué, il n'a pû toûjours résister aux instances qu'on lui a faites, & malgré la répugnance qu'il avoit à rompre son silence, sa bonté ne lui a pas toûjours permis de se taire: mais on ne peut céder à de pareils engagemens avec plus d'humilité qu'il le faisoit.

Répondant à un saint Diacre qui lui avoit demandé la permission de s'adresser à lui dans ses doutes de conscience. „ Je me sens très-éloi-
„ gné, lui dit-il, & très-incapable
„ de la qualité qu'il semble que
„ vous vouliez me donner à vôtre
„ égard. C'est bien assez pour moi
„ si je puis mériter d'être regardé
„ comme vôtre ami & vôtre frere
„ dans le royaume de Dieu. Je me
„ tiendrois même heureux si je pou-
„ vois être vôtre vrai disciple, & je
„ ne craindrois point d'avilir le se-

cond rang du sacerdoce ; puis qu'il « est toûjours honorable de se soû- « mettre à l'Esprit de Dieu qui souf- « fle où il lui plaît, & parle par qui « il lui plaît. Je ne laisse pas de me « croire obligé de vous rendre tous « les services dont je suis capable ; « persuadé que Dieu me le comman- « de par vous ; & je vous dis mes « pensées avec d'autant plus de li- « berté, que l'onction qui est en « vous, & qui vous instruit de tou- « tes choses, vous fait discerner ce « qui est de vrai & de faux dans ce « que je vous dis, ce que la verité « vous dit par moi, ou ce que j'y « ajoûte de moi-même par mes te- « nebres. «

Je pourrois inserer icy quelques autres lettres qu'il a écrites sur des matieres de conscience, & qu'on a bien voulu me communiquer ; mais je les réserve pour la fin de cette vie, afin de ne pas tant interrompre la narration. Il est difficile de trouver ailleurs plus de lumiere, plus de sagesse & plus de discretion.

Sa sage severité dans les avis qu'il donnoit.

Il n'avoit rien d'outré dans ses maximes, & la plus importante qu'il tâchoit d'observer, étoit de demeurer toûjours dans un juste milieu. C'est ce qu'il admiroit dans S. Au-

guſtin, qu'il étudioit preſque continuellement, & dans l'exemple duquel il apprenoit à éviter les excés ſi ordinaires dans les plus gens de bien. Mais quelque doux & quelque indulgent qu'il fût, il étoit très-éloigné d'alterer ou d'affoiblir les veritez de la morale chrétienne. Lors qu'il étoit obligé de parler, il propoſoit des choſes telles qu'il les avoit apprifes dans les ſources les plus pures.

Nourri de l'antiquité il auroit ſouhaité avec le Saint Concile de Trente qu'on en eût établi au moins en partie la ſainte ſéverité; parce qu'il la croyoit plus conforme à l'eſprit de l'Evangile. Les veritez fortes & terribles de l'Ecriture faiſoient ſur lui une vive impréſſion; & il regardoit comme un grand malheur le moyen que des gens trop accommodans trouvent de les rendre moins effrayantes. „ Le demon, diſoit-il, „ pour rendre les veritez les plus „ fortes, inutiles & ſans effet, fait „ croire à bien du monde que ce „ ſont des hyperboles; car cela ſuffiſo pour empêcher qu'elles ne faſſent aucune impreſſion. Craignons „ moins de les prendre dans une „ trop grande rigueur, que de nem

diminuer de leur force "

Il est trés-important, disoit-il " encore, de donner de l'horreur de " tout ce qui blesse la Majesté divi- " ne. Le moindre peché est un pas " pour conduire en enfer ; puisque " celui qui mépriſe les plus petites " choſes, tombera peu à peu. * Il " peut y avoir du danger à craindre " trop les moindres fautes ; mais il " y en a encore davantage pour la " plû-part du monde à ne les pas " craindre aſſez, & il n'y a peut- " être pas de diſpoſition plus mor- " telle, que l'état de ceux qui ne " voulant pas ſouffrir la moindre " piquûre, parce qu'ils s'aiment beau- " coup, veulent bien offencer Dieu " tous les jours par une infinité d'a- " ctions, pourvû qu'elles ne leur " paroiſſent pas des pechez mortels. "

* *Eccli.* 19.

Répondant à M. de Beaupuis au- teur d'un traité contre les nouvelles coëffures, dont il lui avoit envoyé le manuſcrit, ſur lequel il lui de- mandoit ſon ſentiment. " Je ne " doute point, lui dit-il, que ſi vous " le donnez au public, les perſon- " nes qui n'ont pas la force de ſe " mettre au-deſſus des modes, ne " diſent que vous pouſſez trop les " choſes, & que vous ſemblez faire

„ l'essentiel de la religion de ce qui „ n'en est que l'accessoire & le de- „ hors. Mais en verité une place est „ bien en danger quand on en aban- „ donne les dehors: Et il me semble „ qu'il a toûjours été ordinaire aux „ Saints de soûtenir avec tout leur „ zéle les choses les moins impor- „ tantes de la discipline, quand on „ a commencé à les violer. Je vous „ avoüe que je ne sçaurois voir „ qu'avec douleur, qu'on abandon- „ ne si aisément un commandement „ précis de S. Paul sur les grands „ cheveux des hommes. On s'ac- „ coûtume par là à mépriser ce qu'il „ ordonne sur l'essentiel de la pieté. „ Mais pour les femmes, n'est-il „ pas même essentiel à leur mode- „ stie d'avoir le visage couvert sur- „ tout dans les Eglises? n'est-il pas, „ dis-je, essentiel d'avoir la force „ de ne pas rougir de Jesus-Christ „ & de condamner les modes qui „ vont au luxe & à l'immodestie?

LIII. *Son éloignement du monde.*

Un homme d'une morale si exacte ne pouvoit pas ni accommoder le monde, ni s'en accommoder lui-même. Aussi étoit-ce pour lui un païs inconnu & qu'il étoit bien aise d'ignorer. Elevé & nourri dans la solitude, il connoissoit peu les ma-

nieres du siecle ; & il se trouvoit tout étranger dans la compagnie des gens du monde. Mais s'il évitoit leur commerce & leur rencontre, c'étoit moins par cette raison, que par le danger qu'il y voyoit. Car quelque bien établie que fût la vertu, il ne la croyoit pas à l'épreuve de la corruption du siécle. *Il sçavoit ce que dit le S. Esprit, qu'on ne sçauroit toucher de la poix sans se soüiller ; & plus il étoit humble, plus il apprehendoit le peril. Quelque apparence de pieté qu'eussent même les gens qui sont dans le grand monde, il déploroit toûjours leur condition, & ne laissoit pas de regarder leur frequentation comme dangereuse ; bien loin de les beatifier comme font beaucoup de personnes, pour peu de bien qu'ils fassent.

*Eccli. 13 1. Prov. 14 6.

Dans une lettre qu'il écrit à Dom Lenain, il admire moins qu'il ne craint pour la célebre abbaye de la Trappe le concours des personnes les plus éminentes qui l'alloient visiter. " Je ne vous tiens point du " tout heureux, lui dit-il, d'être visitez par des Cardinaux. Il vaudroit mieux pour vous qu'on vous " laissât dans le repos. Mais je tiens " ceux qui vous honorent heureux, "

„ pourvû qu'ils sachent profiter de ce
„ que Dieu fait en vous, pour vous,
„ & pour toute l'Eglise. Vôtre bon-
„ heur & vôtre seureté est de fuïr &
„ de haïr cet éclat exterieur, crai-
„ gnant, comme vous dites fort bien,
„ qu'à force de voir le monde, le
„ monde ne vous donne de son air,
„ dont le point le plus dangereux est
„ la vanité, étant bien difficile qu'on
„ ne se croye quelque chose, quoi
„ qu'on ne soit rien, quand on est
„ estimé des autres. Je me joins à
„ vous de tout mon cœur pour de-
„ mander à Dieu qu'il éloigne cette
„ peste de tout ceux qui desirent de
„ le servir, & qu'il nous fasse à tous
„ deux la grace de ne vouloir plaire
„ qu'à lui seul, non à nous mêmes,
„ ni à aucun homme.

Son amour pour la solitude & le silence.

LIII. M. de Tillemont n'évitoit pas seulement le commerce des grands & des gens du monde, mais encore le trop grand nombre de connoissances de quelques personnes que ce fut. La frequentation des personnes mêmes qui témoignent aimer le bien lui paroissoit moins utile, que propre à faire perdre du tems, & à faire sortir de la retraite où il pensoit qu'on est toûjours plus en seureté. D'ailleurs ayant lieu de croire que Dieu

demandoit de lui qu'il s'appliquât au travail qu'il avoit entrepris, il ne pouvoit pas allier l'entretien de tant de connoissances avec l'assiduité que demandoit son ouvrage. Aussi comme on connoissoit son amour pour la solitude, il venoit peu de personnes le troubler dans celle qu'il avoit choisie, & à peine recevoit-il dans l'année trois ou quatre visites qui le dérangeassent un peu.

Dans cette profonde solitude il n'avoit point d'autre consolation que celle de demeurer fidelement appliqué à Dieu, & à l'œuvre que sa Providence lui avoit donné à faire. Separé de tout commerce, il sçavoit aussi peu de nouvelles qu'un habitant des déserts. Quelquefois en voyageant il apprenoit à 50. ou 60. lieuës de Paris ce qui s'y étoit passé trois ou quatre mois auparavant, & qu'il avoit ignoré lors qu'il étoit aux portes de cette ville. Cependant cette vie retirée, tranquille, desoccupé de tout ce qui peut divertir & amuser les inquiétudes des hommes, faisoit toute sa joye & son repos. Il ne s'ennuyoit que lors qu'il étoit obligé de changer quelque chose dans le train ordinaire de sa vie, & il auroit passé aisément les années entieres à ne voir perſon-

ne, & à ne rien entendre de ce qui se passe dans le monde, ou plûtôt c'est ainsi qu'il a passé la plus grande partie de sa vie. S'il venoit quelquefois à Paris, à peine avoit-il achevé ce qu'il y avoit à faire, qu'il retournoit promptement dans sa retraite.

Il lui étoit devenu si naturel de se taire, qu'il falloit en quelque façon qu'il s'efforçât pour parler ou pour écrire. Pour le silence que nous „ gardons, l'un avec l'autre, dit-il, „ à Dom Lenain, toutes les raisons „ en sont bonnes de vôtre côté. J'en „ ay aussi une bonne qui est mon res„ pect pour les vôtres. J'ay peur qu'il „ n'y en ait une mauvaise qui est ma„ paresse ordinaire. Examinant devant Dieu cet amour qu'il avoit pour „ la retraite, j'aime, dit-il, à être en „ mon particulier, & peut-être seu„ lement parce que j'ai plus de liberté „ de suivre mes inclinations bonnes „ & mauvaises : rien n'y interrompt „ mon travail. Mais est-ce vous, mon „ Dieu, que j'aime & que je cherche „ en cela ? je vous ouvre mon cœur. „ Achevez ce que vous y avez mis de „ bon. Corrigez-y tout le mal qui „ n'y vient que de moy seul.

LIV. *Ses voyages.* Comme son étude ordinaire étoit très-forte, on lui conseilla dans les

dernieres années de ſa vie de prendre de tems en tems quelque relâche, ne pouvant ſe donner chez lui ce repos au milieu de ſes livres. Il réſolut de faire tous les ans quelque voyage pour ſe délaſſer de la vie ſédentaire qu'il menoit. Il parcouroit bien du pays, & ne pouvoit faire un long ſéjour dans un lieu, où il n'avoit pas dequoi s'occuper.

Le voyage ne dérangeoit rien dans l'ordre de ſa journée, hors l'étude & les lectures, dont il ne pouvoit pas porter avec lui les livres. Au reſte, il ſe couchoit & ſe levoit à peu prés aux mêmes heures. Il faiſoit les mêmes prieres & les mêmes lectures de l'Ecriture ſainte. Il diſoit ſon office aux mêmes heures, & quelquefois pour s'occuper plus long-tems des loüanges de Dieu, il chantoit dans ſa marche les petites heures.

Il voyoit volontiers les lieux célébres, ſur tout ceux qui ſont conſacrez par la dévotion des peuples, pourvû que ce fût une dévotion bien fondée. Lorſqu'il paſſa à Tours, il eut par exemple une ſainte curioſité de viſiter à l'abbaye de Marmoutier tous les lieux que la tradition du pays aſſûre avoir été honorez par la preſence de S. Martin ou de ſes diſ-

ciples. Il se prosterna dans l'ancienne chapelle sur la pierre où l'on mettoit autrefois les Religieux expirer sur la paille & sur la cendre, & il la baisa avec respect, en disant, qu'il étoit allé de là bien des ames à Dieu.

Son union étroite avec les Benedictins, faisoit qu'ils l'obligeoient de loger chez eux, quand il passoit par des lieux où ils avoient des maisons, & ils l'engageoient pour toutes les autres qui se trouvoient sur sa route. Quand d'autres amis les avoient prévenus, j'en ai vû se plaindre qu'on leur avoit enlevé un droit que leur Congregation s'étoit acquis; & il est vrai qu'une maison religieuse lui convenoit mieux qu'une maison seculiere. On le recevoit aussi avec de grands empressemens dans plusieurs maisons des Bernardins reformez.

Pour l'abbaye de la Trappe, outre l'estime particuliere qu'il faisoit de cette maison, & l'amitié reciproque de lui & de feu M. l'Abbé de Rancé, il y avoit encore Dom Pierre Lenain son frere qui l'y attiroit souvent. Neanmoins il y alloit toûjours trop rarement au gré de ces saints Religieux. Comme il portoit par tout la bonne odeur de Jesus-Christ, il n'y alloit jamais que ceux qui pou-

voient le voir & converser avec lui, ne fussent surpris & édifiez de sa modestie, de sa retenuë, de son humilité. Quelques-uns m'ont obligé de leur raconter sa maniere de vivre, & me témoignoient être dans une admiration extraordinaire sur le foible recit que je leur en faisois. Aussi ne le voyoient-ils partir qu'à regret, s'imaginant, pour me servir de leurs termes, voir disparoître le modele d'un parfait Religieux. Il n'édifioit pas moins les seculiers par tout où il passoit, & j'en ai vû qui ne pouvoient se lasser de le considerer attentivement.

Quand il étoit revenu chez lui, il avoit grand soin de se purifier devant Dieu, des fautes qu'il croyoit avoir commises. Parlant au retour d'un voyage d'un petit inconvenient qui en étoit une suite. „ Ce sera, dit-il, „ un coup de la Justice & de la mi„ sericorde de Dieu, pour les fautes „ que je puis avoir faites durant le „ voyage: car soit qu'il nous caref„ se, soit qu'il nous châtie, il est toû„ jours nôtre Pere. Heureux ceux à „ qui il fait faire leur penitence en „ ce monde; parce qu'alors le châ„ timent est toûjours accompagné „ de misericorde & de l'esprit de pa-

„ tience qui en eſt le premier effe

LV. M. de Tillemont étoit du nombr

Ses abſtinences & ſes jeûnes.

de ceux à qui Dieu avoit fait cett grace. Il reçut de lui la force de me ner une vie fort penitente, ſous l'apparence d'une vie commune. Les grandes maximes, dont il étoit rempli, n'étoient pas chez lui d'une ſimple ſpeculation. Elles faiſoient la régle de ſa conduite. La pureté de ſon cœur lui faiſoit appercevoir des défauts, où d'autres n'en auroient peut-être pas vû d'ombre; & ſon amour ardent pour Dieu lui faiſoit regarder la plus legere imperfection, comme un juſte ſujet d'une douleur & d'une penitence continuelle. Telle étoit ſa vie, tout y prêchoit ce gémiſſement de cœur, qui fait toute la penitence interieure.

Pour les mortifications exterieures, ce qui peut y paroître de plus extraordinaire, eſt ſon uniformité & ſa fidelité conſtante dans les regles de ſa vie ordinaire, où un jour n'étoit jamais different d'un autre. Au reſte dés ſon bas âge il ſe retrancha toûjours peu à peu quelque choſe. D'abord le goûter, enſuite le déjeûner; & enfin il s'étoit reglé à ne faire proprement qu'un repas par jour, hors le tems des grandes chaleurs où

étoit obligé de manger un peu plus dîner. Ses viandes étoient toûjours les plus groſſieres & les plus communes. Il ne beuvoit preſque que de l'eau, tant il trempoit le foible vin dont il uſoit.

Les jours de jeûne il ne mangeoit qu'une fois, & le ſoir à ſix heures. Cependant il travailloit toute la journée ſans diſcontinuation, & ſans d'autre relâche que le changement d'exercice, faiſant ſucceder la priere au travail, & le travail à la priere qu'il redoubloit ces jours-là. En Carême il ne mangeoit que des legumes & des racines aprés quatorze heures de travail, & il ne buvoit point du tout de vin. Le Vendredi Saint il ne mangeoit pas plus d'une once de pain, & ne buvoit qu'un verre d'eau, quoi qu'il allât ce jour-là deux fois à la paroiſſe, éloignée d'un grand quart de lieuë.

Avec cela il regardoit ſa maniere de vivre, comme une des vies les plus communes. Il ſe plaignoit ſouvent de ſa lâcheté ſur ce point, & plus il avoit reçû de l'eſprit de penitence, plus il le demandoit à Dieu avec ardeur. Je prie Dieu, dit-il, au Pere Lenain, « qu'il m'inſpire cet amour de la pe- « nitence qui a fait fleurir vôtre ordre, «

» & qu'il m'éloigne des moindres
» choses qui l'y ont éteint peu à peu.
» Tout le monde n'est pas obligé de
» jeûner comme à la Trappe : Mais
» tout le monde est obligé de resister
» aux desirs de la concupiscence, que
» l'orgueil & le reste de nôtre cor-
» ruption fait sans cesse naître dans
» nous, & d'expier les pechez où el-
» le nous fait tomber.

Aprés lui avoir parlé dans une autre lettre de quelques Martyrs, » En priant pour vous, lui dit-il, les » Martyrs & le Dieu des Martyrs, » demandez-lui aussi pour moi la gra- » ce de combatre mes mauvaises in- » clinations, sans m'arrêter à la peine » & à la repugnance de la nature. Il » y a encore bien loin de là jusqu'à » répandre son sang. Mais il faut que » les foibles se contentent de moins, » & prient Dieu d'éloigner d'eux les » grandes tentations. Ce que vous » nous apprenez, ajoûte-t'il peu » aprés, de la chûte de.... nous doit » bien humilier tous tant que nous » sommes qui vivons dans la retraite » hors des occasions, & nous appren- » dre que dans la pratique des exerci- » ces les plus saints, en souffrant mê- » me pour la verité, nous pouvons

n'avoir qu'une pieté trés foible & trés imparfaite.

LVI. *Sa force dans les afflictions.*

S'il soûtenoit ces mortifications volontaires avec tant de courage, il n'avoit pas moins de force pour soûtenir toutes les afflictions & les autres peines involontaires que Dieu lui envoyoit. Il témoignoit si peu sentir ce que toutes autres personnes n'auroient pû souffrir sans se plaindre, qu'il sembloit ne s'en pas appercevoir. Les choses qui lui étoient les plus sensibles ne troubloient pas même sa tranquillité accoutumée à regarder Dieu en tout ce qui lui arrivoit. Il se consoloit en lui de tout ce qui lui faisoit quelque peine. La mort de ses intimes amis & des personnes qui lui étoient les plus cheres, ne changea jamais son calme.

Cela parut sur tout à la mort de Madame Lenain sa mere. Il venoit à Paris pour la voir, & en entrant au logis où il croyoit la trouver vivante, il apprit qu'elle étoit morte. Quoique la surprise de cette nouvelle le frapât beaucoup, il n'en fit néanmoins rien paroître au dehors. Il accepta même l'offre que lui fit M. le Curé de dire la grande messe du convoi, & ce qui est bien plus, il fit jusqu'à la ceremonie de la sepultu-

re. Tous les assistans le regardoient avec étonnement, & admiroient son courage, qu'on sçavoit ne venir que de sa grande pieté, car de son naturel il étoit fort tendre.

On voit l'effet que fit en lui cette mort, parce qu'il en écrit à Dom Lenain pour la lui apprendre. „ Il „ faut vous mander, mon trés-cher „ frere, la nouvelle qui nous afflige „ tous, & à laquelle vous ne sçauriez „ être insensible, quelque détaché „ que vous soyez de la chair & du „ sang. Dieu nous a retiré celle qu'il „ nous avoit donné pour mere sur la „ terre, afin que nous transferions „ encore en lui l'amour & les respects „ que nous lui devions. Et récrivant „ sur la réponse de Dom Lenain: „ Vôtre lettre, lui dit-il, a renou- „ vellé les sentimens de ma douleur, „ mais elle y a joint ceux de la con- „ solation que vous me donnez, qu'il „ faut rendre à Dieu ce que nous „ avons reçû de lui, le remercier de „ nous l'avoir donné, & ne nous pas „ plaindre quand il nous ôte ce qui „ est entierement à lui. Bien loin de „ blâmer les larmes que vous avez „ répandues pour elle, j'espere que „ c'est Dieu qui vous les aura fait „ répandre comme un sacrifice que

vous

„ vous lui avez offert. Le détache-
„ ment que la pieté nous ordonne
„ d'avoir pour nos proches, ne di-
„ minuë rien de l'amour que nous
„ leur portons. Il le purifie, & l'aug-
„ mente encore. La charité eſt bien
„ éloignée de l'inſenſibilité, pour ne
„ pas dire de la dureté & de la ſtu-
„ pidité dont les Stoïciens faiſoient
„ le comble de leur vertu. La vraye
„ pieté ne ſeche point du tout les
„ larmes, mais elle les fait couler où
„ il faut.

LVII. *Sa pieté envers les morts.*

Cette mort me donne occaſion de dire icy un mot de ſa pieté envers les morts. Quand il y en avoit dans la maiſon, il alloit dire ſon office, & faire ſes prieres au prés du corps; à quoi il en ajoûtoit toûjours de particulieres pour la perſonne morte. Il leur rendoit fort religieuſement tous les autres devoirs des obſeques. S'il n'aimoit pas qu'on y mêlât ce qui ne vient que du faſte & de la vanité, il eut fort ſouhaité qu'on n'eut pas tant negligé ce qui eſt de la pieté & de la religion. Il avoit regret qu'on abregeât tant les prieres & les ceremonies de la ſépulture, dont l'ancienne longueur lui paroiſſoit plus conforme à l'eſprit de l'Egliſe, & à la pieté envers les morts. Son reſpect pour eux

s'étendoit jusques sur le lieu de leur sépulture, qu'il regardoit vraiement comme une terre sainte. Il ne voyoit qu'avec douleur la maniere encore plus inhumaine que profane, dont on les traite en bien des lieux, où les os des hommes sont dispersez de côté & d'autre & abandonnez aux dents des chiens. Il tâchoit d'inspirer aux autres les mêmes sentimens de respect pour ces lieux saints, & sur tout aux enfans qu'il détournoit d'en faire les lieux de leurs divertissemens, leur représentant combien il étoit indigne de jouer ainsi sur les corps de leurs parens.

LVIII. *Commencemens de sa derniere maladie.*

Enfin lorsqu'il plût à Dieu de glorifier son serviteur, & de l'associer à ceux dont il avoit fidelement tetracé les actions & les vertus, encore plus par sa vie que par ses écrits, il lui envoya une petite toux seche à la fin du carême de l'année 1697. Elle ne l'incommoda pas beaucoup durant l'été; mais cependant elle ne le quitta point. Il se trouvoit certains jours dans une foiblesse & un abattement extraordinaire. Vers le mois de Juillet il entreprit encore à pied un voyage d'environ vingt lieuës. Aprés deux lieuës de marche, où il avoit eu un peu de chaud, il entra dans la cha-

pelle de Nôtre-Dame des Anges pour y entendre la Messe. Comme elle est sur une fontaine & au milieu des bois, M. de Tillemont y fut saisi du frais, & tomba en défaillance ; ce qui m'étonna d'autant plus, que jamais je ne l'avois vû en cet état. Il ne laissa pas de continuer son voyage.

Cependant l'été se passa sans autre accident, & son mal n'augmenta qu'à la fin du mois de septembre. Il laissa néanmoins encore couler un mois, sans avoir recours aux medecins. Mais voyant sa toux augmenter de plus en plus, je le priay instamment de ne plus differer à y demander quelques remedes. Tous ceux qu'on y apporta n'eurent aucun effet. Il vit bien alors que sa maladie pouvoit être plus considerable qu'il ne l'avoit crû d'abord. Ce fut ce qui lui fit penser à venir à Paris, pour se mettre entre les mains des medecins ; mais il craignit de s'écouter trop lui-même en cela, & encore plus que la desoccupation où il prévoyoit qu'il seroit, ne le relachât, & ne lui fût nuisible. C'est pourquoi il ne voulut point le faire sans en avoir écrit à M. de Beaupuis vertueux Prêtre de Beauvais, qui avoit pris soin de son éducation, & qu'il regardoit comme

son veritable pere en Dieu.

LIX. *Il se dispose à la mort, & se réjoüit de souffrir.*

Lorsqu'il y fut déterminé, la principale chose à laquelle il songea fut de faire apporter divers livres qui traitent du bon usage qu'on doit faire des maladies, & de la préparation à la mort; & depuis son arrivée à Paris il ne cessa point d'en lire, ou de s'en faire lire tous les jours quelque chose. Tout cela me fit bien craindre, que pour user des termes de l'Ecriture, il n'eût reçû en lui-même une réponse de mort. Mais pour lui, bien loin d'avoir peur des douleurs qui la précedent, il commença à se réjoüir en Dieu d'une maniere particuliere, & à revenir un peu de la frayeur où il étoit toûjours que Dieu ne lui donnât sa récompense sur la terre, dans l'exemption des souffrances & des miseres de la vie. Car il disoit souvent à ceux à qui il parloit avec plus de confiance, que sa plus grande crainte étoit d'être réprouvé, parce qu'il ne souffroit point, & qu'ayant ses aises comme le mauvais riche, il n'eût le même sort. Bon Dieu quelles aises! qu'elles étoient differentes de celles qui l'épouventoient! Que de gens, même parmi les plus gens de bien regardoient & regarderont encore sa vie comme une rude peni-

tence, & d'autant plus glorieuſe & plus méritoire, qu'il n'y a perſonne entre ceux qui l'ont connu, qui n'ait été perſuadé que cette pénitence étoit jointe à une innocence baptiſmale.

Il s'étoit trop précautionné contre le relâchement où les maladies de langueur conduiſent ſouvent les perſonnes, qui ne ſont pas aſſez ſur leurs gardes, pour s'y laiſſer ſurprendre, & perdre à la fin de ſa courſe le mérite d'une vie laborieuſe & pénitente. Il ſe leva tant qu'il put à ſon ordinaire. Toute ſa journée étoit remplie par la récitation de ſon office, par des lectures de pieté, ſur leſquelles il méditoit alors beaucoup plus, & par une derniere lecture du cinquiéme volume de ſon hiſtoire eccleſiaſtique, à laquelle il travailla juſqu'à la ſurveille de ſa mort.

LX. *Il continuë autant qu'il peut ſes exercices ordinaires, & ſe retranche toûjours au neceſſaire.*

Il faiſoit tout ce qu'il pouvoit, ou pour mieux dire plus qu'il ne pouvoit pour ne rien changer dans ce qu'il avoit accoûtumé de faire. Il ne pût ſe réſoudre à dire Matines le ſoir, quoi qu'il fût incommodé de les dire au matin. Il diſoit que cette partie de l'office marquoit aſſez par toutes les prieres qui la compoſent, qu'elle avoit été établie pour adorer Dieu au commencement de la journée, &

complie pour lui rendre les mêmes hommages au soir, & que ceux qui aimoient l'ordre, ne devoient pas le renverser, ni regarder ce renversement comme une chose indifférente.

Il dit la messe pour la derniere fois le premier Dimanche de l'Avent. Sa foiblesse ne lui permit plus de la dire depuis. Mais elle ne l'empêcha pas de l'aller entendre à l'Eglise, & d'y communier, lorsque sa devotion l'y portoit. Il eut la consolation de ne pas manquer d'y assister un seul jour d'obligation, y ayant été à sa paroisse le jour de l'Epiphanie, quatre jours seulement avant sa mort. La peine qu'il souffroit pour y aller, ne fut point capable d'arrêter son zéle; quoi que sur la fin il ne pût se donner le moindre mouvement sans être tout hors d'haleine, & hors d'état de pouvoir parler de plus d'un quart d'heure.

Comme il ne se faisoit jamais servir pour s'habiller, il le differa tant qu'il put, & n'y consentit qu'à l'extremité. Quand il n'y avoit point de domestiques pour lui rendre de ces services que tout le monde s'empresse de rendre à un malade, & sur tout à un malade tel que celui-là, il avoit bien de la peine à permettre qu'une autre personne y suppleât, & il ne

le souffroit qu'avec une espece de confusion. Dans les soulagemens même qu'il recevoit, il se bornoit, non à ce que tout le monde lui auroit crû necessaire, mais à ce qu'il jugeoit lui suffire. Ce qu'il demandoit particulierement aux medecins, étoit de n'ordonner pour lui que ce qu'ils croiroient lui être tout à fait necessaire, à quoi il se retranchoit en toutes choses.

LXI. *Ses sentimens sur son état.*

Sa poitrine cependant s'embarassoit. L'oppression se joignit à la toux, & sa toux augmentoit de plus en plus. Elle devint si violente qu'elle ne lui laissoit presque plus de repos durant la nuit. Souvent même elle lui causoit des inquiétudes & des agitations par tout le corps, qui ne le tourmentoient pas moins que la toux. Cependant dans cet état, lors qu'on lui demandoit comment il étoit, il répondoit d'un air gay qu'il se trouvoit bien, parce qu'il étoit dans l'état où il plaisoit à Dieu qu'il fût. Et il est vrai qu'il n'a jamais paru plus content. Bien loin que les souffrances l'eussent rendu plus triste & plus difficile, il se sentoit même disposé à agir, & à s'entretenir d'une maniere plus gaye qu'à l'ordinaire. Il est vrai que bien loin de se laisser aller à cette

disposition, il la réprimoit aussi-tôt & la déploroit comme une foiblesse qui l'empêchoit de menager tous les momens d'un tems si précieux, où l'on devroit tâcher d'être toûjours uni à Dieu d'esprit & de cœur. On lui demanda si une certaine situation où il se trouvoit, & qu'il ne pouvoit pas changer, ne l'incommodoit pas beaucoup: A quoi il répondit doucement, qu'il ne faut pas songer à un mal auquel on ne peut pas remedier. Sa patience ne trouvoit pas effectivement de meilleur remede dans tout ce qu'il avoit à souffrir, que d'y faire le moins d'attention qu'il pouvoit.

Quand on lui representoit que son état étoit un effet de sa vie laborieuse & pénitente, il répondit que sa pénitence avoit été bien aisée, & qu'il craignoit bien plus pour n'en avoir pas assez fait, que pour en avoir trop fait; qu'à l'égard de son travail, il croyoit n'avoir fait qu'user de la santé que Dieu lui avoit donnée, & qu'il auroit bien voulu se pouvoir assurer qu'il avoit bien employé son tems, comme Dieu le demandoit de lui; que si, ajoûtoit-il, il nous arrive quelque incommodité, pour avoir caché de faire nôtre devoir, bien loin

de nous en affliger, ce nous eſt un ſujet de benir Dieu, & de lui demander avec confiance que cela ſerve à nous purifier des fautes que nous y avons faites.

Quelques uns lui dirent qu'il voyoit bien que ſon peu de ménagement expoſoit l'Egliſe à être privée de ce qui lui reſtoit encore à faire dans la tâche qu'il avoit entrepriſe, & que cela lui devoit faire prendre la réſolution de ſe moderer davantage, en cas que ſa ſanté ſe rétablit, comme on avoit ſujet d'eſperer que Dieu l'accorderoit aux prieres que l'on faiſoit par tout pour lui. Mais il répondit avec une modeſtie & une humilité peinte ſur ſon viſage, qu'il étoit un ouvrier fort inutile dans l'Egliſe, qu'il ſouhaitoit de l'avoir ſervie dans ce qu'il avoit écrit, mais l'avoir ſervie ſans ſe nuire à lui-même; que ſi ce qu'il faiſoit étoit néceſſaire, Dieu eſt aſſez puiſſant pour rétablir ſa ſanté, ou ſuſciter des perſonnes plus capables que lui, de continuer ce qu'il avoit commencé; mais qu'il ſçavoit bien que Dieu n'avoit pas beſoin des hommes, & qu'il ſe plaiſoit ſouvent à le leur montrer à eux-mêmes.

Cependant il avoüoit quelquefois

qu'il auroit bien voulu achever son ouvrage ; mais qu'il falloit se soûmettre à la volonté de Dieu, qui sçavoit mieux que nous ce qui nous étoit avantageux. C'étoit vraiement là sa disposition ; & son grand détachement de tout ce qui doit perir avec le monde, le faisoit paroître indifferent pour les choses mêmes auxquelles il avoit naturellement plus d'inclination. Il étoit néanmoins bien éloigné de se croire dans cette sainte indifference pour les choses temporelles. Je vois bien, écrit-il, „ au Pere Lenain, environ quinze „ jours avant que de mourir, je vois „ bien que vous ne me connoissez „ pas encore assez, & que vous me „ croyez meilleur que je ne suis. Car „ je suis bien éloigné de me pouvoir „ rendre ce témoignage, que je suis „ indifferent à la maladie & à la santé. J'espere néanmoins de la misericorde de Dieu, que mon infirmité ne sera pas pour la mort, „ mais pour la gloire de Dieu, en „ contribuant quelque chose à la satisfaction que je lui dois, & en me „ tirant un peu de la malediction „ prononcée contre ceux qui ont leur „ consolation sur la terre, pour descendre en un moment dans les en-

fers. C'eſt à quoi je vous ſupplie " d'employer vos prieres, & de me " procurer celles de vos deux Abbez, " que je ſaluë de tout mon cœur. Je " ne refuſe pas néanmoins les prieres " que vous faites auſſi pour que Dieu " me mette en état de continuer mon " travail, & que ce ſoit, comme vous " dites, pour la gloire de Dieu dans " ma propre ſanctification, & pour " l'édification de l'Egliſe. "

LXII. *Ses forces diminuent beaucoup.*

Voyant ſes forces diminuer conſiderablement tous les jours, il ſouhaita de voir M. de Beaupuis, à qui il devoit, comme j'ay dit, ſa bonne éducation. Ce bon vieillard qui n'avoit pas moins de conſideration pour M. de Tillemont, que M. de Tillemont avoit de confiance en lui, ſe mit auſſi tôt en chemin, ſans avoir égard ni à ſon grand âge, ni à la rigueur de la ſaiſon. Auſſi étoit-il tems qu'il partît; & il ſemble que M. de Tillemont ne faiſoit que l'attendre pour terminer en ſa preſence la carriere qu'il lui avoit montrée, avec la même conſtance, la même fidelité, & la même ferveur, qu'il avoit toûjours eu à la ſuivre. Car dés le lendemain de ſon arrivée, veille de l'Epiphanie, M. de Tillemont ſe trouva beaucoup plus abatu, & encore

plus mal le jour de cette grande Fête. Néanmoins il alla encore à l'Eglise ce jour-là, comme je viens de dire, entendit la messe à genoux, & y communia.

Sa défaillance augmenta toûjours depuis. Aussi il dit à M. de Beaupuis qu'il croyoit que Dieu vouloit qu'il mourût entre ses bras ; parce qu'il se sentoit dans un accablement entier depuis qu'il étoit arrivé. Mais, lui dit-il en soûriant comme pour adoucir cette triste parole, il n'y a point de mal à cela, pourvû que Dieu me fasse misericorde, comme je l'espere. Ce m'est au contraire une grande consolation. La vénération singuliere qu'il avoit pour lui, faisoit qu'il ne prenoit rien en sa presence, & sur tout de ce qu'il lui étoit ordonné par les medecins, qu'il ne le priât d'y donner sa bénédiction.

LXIII. *On ne peut tirer son portrait de son vivant.*

Il y avoit long-temps que je cherchois quelque moyen de le faire peindre sans en avoir pû venir à bout, par ce qu'il eût fallu le faire à son insçû. Je me sentis si pressé alors que dans l'apprehension de nous le voir enlever, sans avoir cette foible consolation, je me hazardai de lui en parler. Il rejeta très fortement ma proposition. Je ne me rebutai pas,

& j'employai le credit que M. de Beaupuis avoit sur lui. Il ne se rendit pas néanmoins avec sa déference ordinaire à ce que ce venérable vieillard & quelques autres de ses amis lui pûrent dire pour l'y faire consentir. Il trouvoit toûjours des raisons pour s'en dispenser. Et ayant demandé à parler en particulier à M. de Beaupuis, il le pria de le juger par lui-même, & de lui dire s'il voudroit bien souffrir la même chose. C'étoit le meilleur moyen de se tirer d'embaras que d'y jetter M. de Beaupuis. Ce bon vieillard s'en tira aussi comme il pût. Il ne s'agit pas de moi, lui répondit-il, c'est de vous dont il est question, vous ne pouvez pas l'éviter, soit avant, soit aprés vôtre mort. Aprés ma mort, repartit M. de Tillemont, on fera de moi ce que l'on voudra, je n'en serai plus responsable.

Il se sentit donc combatu d'un côté par sa répugnance à souffrir une chose si opposée à sa modestie, & d'un autre côté par sa bonté naturelle qui avoit peine à resister à tant d'instances. Mais Dieu qui presque dans toutes choses a parû ne se pas contenter de lui donner le mérite de son humilité, mais vouloit aussi lui

en accorder tous les desirs, permît encore qu'elle ne souffrît pas violence en cette rencontre, & il nous l'enleva avant qu'on pût exécuter ce que nous desirions.

LXIV. *Il reçoit les derniers Sacremens.*

Les medecins qui survinrent aussitôt aprés, le trouverent dans un état qui leur fit apprehender la surprise de la mort. Ils jugerent qu'il étoit tems de lui faire recevoir les derniers Sacremens; car quoi qu'il fût levé & qu'il eût beaucoup écrit ce jour là, il étoit néanmoins si foible qu'il ne pouvoit plus soûtenir sa tête. Il reçût ce que les medecins lui dirent à cette occasion, comme on le pouvoit attendre d'un homme qui n'avoit qu'usé de cette vie pour se préparer à une autre. Il fit aussi-tôt avertir M. le Curé de S. André, & disposer toutes choses pour le lendemain du grand matin, parce qu'il désiroit communier à jeun. Mais il se trouva trop foible, & ne pût pas attendre ce tems là sans rien prendre.

Toûjours également exact à ne rien omettre de l'exterieur même, non plus que de l'interieur de la religion, il se fit lire tout ce qui est marqué dans le Rituel sur l'administration des Sacremens aux Prêtres,

L'amour de l'antiquité de l'ordre le porta à prier qu'on lui donnât d'abord l'Extrême-Onction, après quoi il reçût le saint Viatique avec sa pieté ordinaire. Sa foiblesse l'empêcha de le recevoir à genoux comme il le désiroit. Durant les prieres de l'administration des Sacremens qu'il écoutoit avec une grande attention, il remarqua que M. le Curé n'exprimoit point son nom, & il envoya le lui dire; car il aimoit beaucoup qu'on nommât les personnes, & il ne manquoit point de demander le nom de ceux qu'on recommandoit à ses prieres. Mais son humilité eut beaucoup plus à souffrir, lorsque pour l'animer à aller à Dieu avec confiance, il lui representa que toute sa vie consacrée à Dieu dans la retraite, & entierement employée au service de l'Eglise qu'il avoit enrichie par de si excellens ouvrages, lui étoit un gage des recompenses qui l'attendoient.

LXV. *Ses derniers sentimens.*

Un des medecins qui le voyoient, arriva peu de tems après. Dès qu'il l'eût vû, il nous dit qu'il n'y avoit plus rien à esperer de sa vie. Il lui déclara à lui-même que son terme approchoit, qu'il avoit bien de la douleur de ne pouvoir conserver une

ſanté ſi utile au public, & ſi précieuſe à l'Egliſe; qu'il ne le plaignoit pas, mais ceux qui le perdroient; parce que pour lui il ſe hâtoit d'aller joüir de la felicité que ſa vertu & ſes travaux lui avoient meritée. M. de Tillemont fit bien voir par ſes geſtes que ces ſortes de complimens ne lui plaiſoient point. Dites plûtôt, « Monſieur, lui dit-il, que j'ai grand « beſoin de la miſericorde de Dieu, « & m'aidez de vos prieres pour « l'obtenir. «

Cette aſſurance d'une mort prochaine n'eut d'autre effet en lui que de lui faire redoubler ſon application à Dieu. Il demanda qu'on ne lui parlât plus des choſes de la terre. Qu'on eſt heureux, diſoit-il, de n'avoir plus à s'occuper que de Dieu! La mort qui dans ſa ſanté faiſoit beaucoup d'impreſſion ſur lui, n'en fit alors aucune. Il l'enviſagea avec une paix entiere. Tout l'effet qu'elle parut faire en lui, fut d'augmenter ſa joye. Il ſembloit s'animer lui-même à regarder l'état où il ſe trouvoit, comme les approches de ſa vraie liberté. Son eſprit demeura juſqu'à la fin dans la même aſſiette, ſa tête toûjours auſſi libre, ſon entretien auſſi aiſé.

Il regarda toûjours, mais plus particulierement dans ce tems-là, comme une des plus grandes graces que Dieu lui avoit faites de ce qu'il l'avoit lié étroitement dés sa jeuneſſe avec des perſonnes ſans ambition, qui aimoient à ſervir Dieu en eſprit & en verité dans la retraite & dans le ſilence, & de ce qu'il l'avoit par ce moyen préſervé du commerce des jeunes gens de ſa condition, qui ne ſongent pour la plûpart qu'à s'élever & à s'avancer dans le monde & dans l'Egliſe autant qu'ils peuvent; car il étoit perſuadé qu'étant auſſi foible & auſſi facile que ſon humilité lui faiſoit croire qu'il étoit, ils l'auroient infailliblement entraîné avec eux dans la même voye; & il étoit alors tellement penetré de reconnoiſſance envers Dieu pour cette grace, qu'il ne pouvoit aſſez témoigner à ſes amis qui le venoient voir, les priant de l'aider à en remercier Dieu autant qu'il y étoit obligé.

Une perſonne le pria de lui dire ce qu'il lui jugeroit neceſſaire ſelon ce qu'il connoiſſoit de ſes beſoins, & il le fit avec toute la charité la plus tendre. Puis revenant à lui-même, vous m'obligez, lui dit-il, à "

„ vous dire des choſes dont il ne „ m'appartient pas de parler. J'ai „ autant beſoin que perſonne, que „ Dieu me faſſe miſericorde; ſi je „ refléchiſſois à toutes mes infideli- „ tez je verrois des choſes qui m'ef- „ frayeroient, & qui me feroient „ trembler. Mais l'état où je ſuis „ m'oblige à faire plus d'attention „ aux bontez de Dieu. Durant la „ ſanté il eſt bon de s'exciter par la „ vûë de la juſtice divine. Dans la „ maladie il faut plus conſiderer les „ miſericordes de Dieu.

Un autre medecin étant venu enſuite, dit qu'en de pareilles maladies il ne déſeperoit qu'aprés la mort: Vous ne m'effrayerez pas, lui dit M. de Tillemont, quand vous me parlerez auſſi clairement que vôtre confrere. M. Lenain ſon frere Conſeiller de Grande Chambre le venant voir, lui dit auſſi qu'on ne deſeſperoit point encore de ſon rétabliſſement; mais M. de Tillemont lui dit que pour lui il attendoit quelque choſe de meilleur.

LXVI. *Sa mort.*

Cependant on le trouva un peu mieux le ſoir. On l'habilla, & on le leva, parce qu'on crût que pourvû qu'il pût ſe ſoûtenir dans un fauteüil,

il seroit plus soulagé que dans le lit. Les medecins lui donnerent pendant la nuit un remede qui le fatigua beaucoup sans produire l'effet qu'ils désiroient. On lui fit prendre aussi beaucoup de cordiaux; mais tout cela ne servit qu'à lui allumer un grand feu dans le corps. Vers les trois ou quatre heures du matin, las d'être assis dans son fauteüil il se fit conduire à son lit, sur lequel il se jetta tout habillé. Sa respiration se changea considerablement en peu de tems; & quoi qu'il dit qu'il brulât, ses mains devinrent extrémement froides. Il voulut reposer sans le pouvoir.

Enfin, lorsque sur les sept à huit heures du vendredi matin, dixiéme janvier 1698. les medecins disoient que la nature étoit encore forte, & que selon les apparences il ne mourroit pas sitôt, il appella, s'informa de l'heure qu'il étoit, & demanda à se lever pour aller auprés du feu. Nous le prîmes à deux par dessous les bras, il fit deux pas, & au troisiéme il fondit tout d'un coup entre nos bras, & passa ainsi sans donner plus aucun signe de vie qu'un petit soûpir qu'il poussa encore, aprés que nous l'eûmes remis sur son lit.

Telle fut la fin douce d'une vie si paisible & si tranquille.

* *M. du Fossé.*

„ Un tel homme, dit * un sçavant „ & pieux auteur de ses amis, à juger „ des choses selon la foiblesse de nos „ lumieres, ou par raport à nos pro„ pres interêts, sembloit devoir vi„ vre jusqu'à ce qu'il eût achevé le „ grand ouvrage qui devoit être si „ avantageux à l'Eglise. Mais Dieu, „ dont les jugemens sont bien diffe„ rens de ceux des hommes, a eu „ moins d'égard à son travail qui „ demeuroit imparfait, qu'à l'ou„ vrage de sa grace qui l'avoit fait „ arriver lui-même à la plenitude de „ l'âge, selon lequel Jesus-Christ de„ voit être formé en lui. C'étoit un „ fruit meur qu'il a cueilli pour le „ mettre en sureté dans les taberna„ cles éternels, & nous devons nous „ réjoüir avec lui de ce que sa péni„ tence & ses longs travaux ont cessé „ par la joüissance du bonheur qu'il „ possede présentement.

LXVII. *Sa sépulture à Port Royal des Champs.*

On porta son corps le samedy au soir en dépôt dans l'Eglise de saint André sa Paroisse. Le lendemain on le prit pour le porter à Port Royal des Champs, où il avoit souhaité d'être enterré. Les termes humbles avec lesquels il le demanda dans son

ce ſtament ſont remarquables. „ Les „ Réverendes Meres de Port-Royal „ des Champs, dit-il, m'ayant ac- „ cordé l'honneur de me recevoir „ comme Clerc de leur Egliſe, j'eſ- „ pere qu'elles ne me refuſeront pas „ la grace de la ſépulture, & les prie- „ res ardentes qu'elles ont accoûtu- „ mé de faire pour ceux que Dieu „ a unis avec elles. Il y a long-tems „ que j'ay inclination que mon corps „ ſoit mis auprés de celui du fils aîné „ de M. de Bernieres, avec qui Dieu „ m'avoit uni en me tirant de la mai- „ ſon de mon pere, pour me donner „ une éducation, dont je le benis de „ tout mon cœur; & j'eſpere de ſa „ miſericorde que je l'en benirai dans „ toute l'éternité. Je ſoûmets néan- „ moins cette diſpoſition au juge- „ ment des Réverendes Meres de „ Port-Royal. La place qu'il ſe deſ- tinoit pour ſa ſépulture eſt à la porte de l'Egliſe dans une aîle; mais les Religieuſes furent bien aiſes qu'il leur eût laiſſé la liberté d'en diſpoſer comme elles le jugeroient à propos; & elles ſouhaiterent avoir ce précieux dépôt au dedans de leur clôture. Elles firent donc faire la foſſe au bas côté gauche de leur chœur devant la grille de la chapelle de la ſainte Vierge.

Nous n'arrivâmes à Port-Royal qu'à la fin du troisiéme jour de sa mort, & il ne devoit être enterré que le quatriéme jour. C'est pourquoi quand on me demanda si on ne pouvoit pas le découvrir, comme on a coûtume de découvrir les Prêtres, je répondis que je ne le croyois pas en état qu'on pût le faire avec bienséance, qu'il pourroit sentir mauvais, qu'il pouvoit être beaucoup défiguré par l'agitation du transport, & par la chûte du cercuëil qu'on laissa tomber en le descendant du carosse; que comme sa bouche s'étoit assez ouverte aprés sa mort, je craignois qu'elle ne le fût encore plus, & que cela ne fit peine à voir.

On ne reçut point ces raisons, & le desir qu'on avoit de voir encore une fois ce grand serviteur de Dieu, & de lui rendre tous les respects qu'on rend en ce lieu à ceux de son mérite & de son caractere, fit qu'on tenta dans le secret aprés que tout le monde fut sorti de l'Eglise, si on ne pourroit point avoir cette satisfaction. On prit des précautions contre ce qu'il y avoit à apprehender, & cela fort inutilement; on le trouva sans la moindre marque de corruption, sans aucune mauvaise

odeur. Ce qui nous surprit bien plus, c'est que la couleur de son visage, & le rouge de ses joües étoient revenus dans leur naturel. Sa bouche s'étoit entierement refermée d'elle-même. Son corps étoit aussi flexible que celui d'un homme qui dort. On faisoit faire avec facilité à ses bras tel mouvement qu'on vouloit. On le leva jusqu'à trois fois sur son séant pour le revêtir des ornemens sacerdotaux. On lui entrelaça les doigts des deux mains les uns dans les autres pour lui faire tenir un Crucifix, qu'il soûtint sans être lié. Son visage avoit une gravité & une majesté toute extraordinaire. Cela surprit tous ceux qui le virent, & augmenta beaucoup la vénération qu'ils avoient pour ce grand homme.

LXVIII. *Extrait de deux lettres sur sa mort.*

Pour finir j'inſereray icy ce que m'écrivirent alors sur la mort de M. de Tillemont deux personnes illustres qui le connoissoient très-particulierement. * „ J'aurois eu une „ veritable consolation, dit le pre- „ mier, de vous entretenir d'une „ personne que j'avois le bonheur „ de connoître depuis 52. ans, en qui „ je n'avois rien remarqué qu'on pût „ dire être un défaut, qui m'édifioit „ & me soûtenoit par son exemple,

* *M. du Fossé & le P. Q.*

„ & dont la vûë ſeule me faiſoit rentrer dans mon devoir, afin d'y regarder Dieu, que je voyois ſenſiblement lui être preſent à toute heure. L'étude fut pour lui non un écuëil & une occaſion de ſe perdre par la vanité, mais un aſyle contre beaucoup de perils, preſque inévitables à la jeuneſſe ; puiſqu'elle ſervit à affermir de plus en plus dans ſon cœur la crainte de Dieu, par la connoiſſance qu'elle lui donna de l'eſprit & de la conduite des Saints. On a vû en differens endroits de cette vie diverſes parties d'un éloge que ce même ami avoit fait de M. de Tillemont.

„ Ah, Monſieur, s'écrie le ſecond, „ que le ſçavant que nous venons de „ perdre, condamnera d'autres ſçavans ! Je crois que Dieu l'avoit „ donné à l'Egliſe pour apprendre „ aux Eccleſiaſtiques à n'étudier, & „ à ne faire uſage de leur étude que „ par raport au bien de l'Egliſe, & „ à retrancher toutes les inutilités „ dont les hommes chargent ordinairement leur eſprit, & leur mémoire. La ſcience des faits curieux, „ extraordinaires, peu connus du „ commun des hommes, eſt ce qui „ enfle davantage les gens d'étude ;

parce

parce qu'ils regardent ces connoiſ- "
ſances comme des moyens de ſe "
diſtinguer des autres, de s'élever "
au-deſſus de ceux qui les recher- "
chent comme eux, & de ſe faire "
un nom dans le monde. Je crois "
qu'il n'y a gueres eu d'hommes "
dans ce ſiécle, ni dans pluſieurs "
ſiécles, qui ayent eu plus de faits "
dans la tête, que le ſçavant dont "
je parle, & jamais homme n'en a "
eu l'eſprit moins gâté, ni le cœur "
moins enflé. Il ne l'a point eu du "
tout, pour mieux dire. Dieu l'a "
appellé à éclaircir, & à mettre en "
un ordre tout particulier l'hiſtoire "
de l'Egliſe. Il s'y eſt appliqué com- "
me à l'œuvre que Dieu demandoit "
de lui, & il n'a eu en vûë que d'o- "
béir à la volonté de Dieu, & de "
rendre ſervice à l'Egliſe, dont Dieu "
lui avoit donné un amour trés vif "
& trés-ardent. Et dans ſon appli- "
cation à une choſe qui eſt ſi ſeche "
& qui ſouvent déſeche la pieté, il "
a toûjours conſervé l'onction de "
l'eſprit de Dieu, qui reluiſoit dans "
ſa modeſtie, ſon humilité, ſa dou- "
ceur, ſa charité, ſa ſainte & éclai- "
rée ſimplicité, qui lui faiſoit trou- "
ver la verité plus ſurement qu'à "
beaucoup d'autres; parce qu'il la "

» cherchoit uniquement, ſans deſſein
» de fortune, d'honneur, de répu-
» tation; mais plûtôt avec un extrê-
» me éloignement de ces vaines ido-
» les de la plûpart des ſçavans. C'eſt
» ce qui lui a fait aimer la retraite
» & la priere, & ce qui a entretenu
» dans ſon cœur cette tranquilité &
» cette paix qui ſe faiſoient reſſentir
» à tous ceux qui l'aprochoient.

FIN.

TABLE
DES ARTICLES.

I. *Naissance de M. de Tillemont, son éducation, ses études.* page 1.

II. *Origine du dessein de son ouvrage.* 3

III. *Sa prudence pour le choix d'un état : sa capacité reconnuë.* 5

IV. *Etat de sa vertu, de sa jeunesse, son entrée dans l'état Ecclesiastique.* 8

V. *Il est fait Prêtre pour un emploi auquel Dieu ne permet pas qu'il s'applique.* 10

VI. *Il fait des mémoires pour la vie de St. Loüis.* 13

VII. *Il voyage en Flandres & en Hollande.* 14

VIII. *Il est nommé à une Cure.* 16

IX. *Publication de son ouvrage.* 17

X. *Sa dispute sur la Pâque avec le Pere Lami de l'Oratoire.* 20

XI. *On attaque son ouvrage par quelques libelles.* 22

XII. *Sa vie particuliere, reglée & uniforme.* 23

XIV. *Son exactitude à dire son office aux heures, &c.* 25
XV. *Comment il se disposoit à celebrer la Messe, solemnisoit les Fêtes, &c.* 26
XVI. *Son affection & son application pour tout ce qui regarde le culte de Dieu.* 29
XVII. *Son respect pour les Reliques.* 31
XVIII. *Son recueillement, sa posture humble, son assiduité à la priere.* 32
XIX. *Son attention à Dieu en toutes choses.* 35
XX. *Il écoute Dieu dans les hommes qu'il consulte.* 36
XXI. *Sa paix & sa confiance en Dieu.* 37
XXII. *Comment il parloit de Dieu.* 40
XXIII. *Sa reserve à parler de Dieu.* 44
XXIV. *Soin qu'il a d'instruire les domestiques.* 45
XXV. *Ses conversations.* 46
XXVI. *Son détachement à l'égard de ses ouvrages.* 48
XXVII. *Il donne à diverses personnes diverses parties de ses ouvrages.* 50
XXVIII. *Son aversion des loüanges.* 51

XXIX. *Combien il craint & hait la vanité.* 56
XXX. *Comment il soûmet ses ouvrages à la censure des autres.* 58
XXXI. *Sa docilité & sa reconnoissance envers ceux qui lui envoyoient des remarques.* 61
XXXII. *Son humilité & sa simplicité dans toutes ses actions.* 63
XXXIII. *Son amour pour la pauvreté.* 65
XXXIV. *Sa douceur & son honnêteté.* 67
XXXV. *Sa charité envers les pauvres.* 70
XXXVI. *Ses égards pour les pauvres honteux.* 71
XXXVII. *Il anime les autres à l'amour des pauvres.* 72
XXXVIII. *Comment il se rabaisse avec les enfans, &c.* 75
XXXIX. *Il veut qu'on leur inspire le mépris de la vanité, & l'amour de la verité.* 77
XL. *Il les exhorte malades & les honore à leur mort.* 78
XLI. *Sa patience & sa tolerence.* 79
XLII. *Son horreur pour les divisions.* 81
XLIII. *Son amour pour l'union.* 83
XLIV. *Sa conduite dans les corrections.* 85

XLV. *Ses ſentimens ſur les difficultez & les fautes des Paſteurs, & ſur les obligations de toute ſorte de Benefice.* 87

XLVI. *Sa reſerve pour ne pas juger.* 91

XLVII. *Sa ſageſſe lorſqu'il étoit obligé de parler en ces rencontres.* 94

XLVIII. *Son empreſſement à ſatisfaire quelques perſonnes qu'il avoit choquées innocemment.* 95

XLIX. *Sa facilité à avoüer ſes fautes.* 102

L. *Sa reſerve à donner des avis de conſcience.* 103

LI. *Sa ſage ſeverité dans les avis qu'il donnoit.* 105

LII. *Son éloignement du monde.* 108

LIII. *Son amour pour la ſolitude & le ſilence.* 110

LIV. *Ses voyages.* 112

LV. *Ses abſtinences & ſes jeûnes.* 116

LVI. *Sa force dans les afflictions.* 119

LVII. *Sa pieté envers les morts.* 121

LVIII. *Commencement de ſa derniere maladie.* 122

LIX *Il ſe diſpoſe à la mort, & ſe rejoüit de ſouffrir.* 124

LX. *Il continuë autant qu'il peut ſes exercices ordinaires, & ſe retranche toûjours au neceſſaire.* 125

LXI. *Ses ſentimens pour ſon état.* 127

LXII. *Ses forces diminuent beaucoup.* 131
LXIII. *On ne peut tirer ſon portrait de ſon vivant.* 132
LXIV. *Il reçoit les derniers Sacremens.* 134
LXV. *Ses derniers ſentimens,* 135
LXVI. *Sa mort.* 138
LXVII. *Sa ſepulture à Port-Royal des Champs.* 140
LXVIII. *Extrait de deux Lettres ſur ſa mort.* 143

Fin de la Table.

REFLEXIONS
DE
M. LENAIN
DE TILLEMONT,
SUR
DIVERS SUJETS
DE
MORALE.

A COLOGNE.
M. DCC. XI.

l'amour de Dieu n'y trouve plus aucune place. Car nous ne pouvons
Matt. 6. 24. par servir tout ensemble Dieu & l'argent. On n'aime par non plus son prochain comme soi même. D'où viennent presque toutes les inimitiez, les envies & les divisions, finon de l'amour des richesses?

L'humilité est une vertu sans laquelle nous n'entrerons point dans le ciel: & le propre des richesses est de nous enfler de vanité, ce qui fait dire à S. Augustin que l'orgueil est un ver qui s'engendre naturellement dans le cœur des riches. Qui est assez humble pour se regarder comme le dernier de tous, lors qu'on nous rend sans cesse des respects & des déferences? Le moyen de reconnoître nos défauts avec humilité, lorsque tout le monde s'efforce de nous les cacher? lorsque pour nous flatter on nous met sans cesse devant les yeux les bonnes qualitez que nous avons, & celles même que nous n'avons pas? enfin lorsque tout ce qui nous environne, contribue à nous faire croire que nous sommes au-dessus des autres?

Nous sommes obligez de combattre nos mauvaises inclinations, & nous ne les pouvons vaincre sans

tre qu'en fuyant les occasions où nous les pouvons satisfaire : mais les richesses nous en présentent sans cesse. Si un riche est porté aux excés de bouche, il trouve toujours chez luy & chez les autres des tables magnifiques & des mets délicieux. S'il est porté à la vengence, combien de gens sont prêts a exécuter les ordres de sa fureur. S'il veut ravir le bien des pauvres, il trouve sans peine des ministres ou qui oppriment les foibles par une violence ouverte, ou qui les ruïnent par des vexations secrettes.

Toute la vie d'un chrétien doit estre une penitence continuelle, & les richesses ne portent qu'à des delices & à des voluptez continuelles. Un chrétien qui se souvient de ce qu'il a perdu dans le paradis par le peché d'Adam, & de ce qu'il espere un jour dans le ciel par la misericorde de J. C. ne peut regarder la terre que comme un lieu d'exil, d'affliction, & de larmes. Mais comment un riche qui se voit dans l'abondance de toutes choses, peut-il croire qu'il est né pour souffrir, qu'il est pauvre & malheureux tant qu'il vit sur la terre ? & qu'il ne peut avoir de bonheur que dans le ciel ?

Ce n'eſt pas que les riches n'aient des peines en ce monde. Plus même ils ſe voient élevez, plus les diſgraces dont Dieu les punit quelquefois, leur ſont ſenſibles. Mais comme ces peines ne viennent que de la corruption de leur cœur, elles ne font qu'irriter & augmenter en eux l'amour du monde, & ne les portent pas à avoir recours à Dieu. Ainſi au lieu de leur ſervir de penitence, ce ſont de nouveaux pechez & un commencement de damnation.

Que les pauvres reconnoiſſent donc leur bonheur d'être exempts de tant de tentations dont les richeſſes ſont accompagnées. Au lieu de s'affliger de leurs peines, qu'ils rendent graces à Dieu de les avoir établis dans l'état que Jeſus-Chriſt a choiſi, & qui eſt le plus favorable pour le ſalut. Mais qu'ils travaillent à uſer comme ils doivent de leur bonheur.

Jeſus-Chriſt dit que les pauvres ſont heureux,, mais il ajoûte que ce ſont les pauvres d'eſprit, c'eſt-à-dire ceux qui ſont pauvres de cœur & d'affection, ceux qui aiment leur pauvreté, & qui n'aiment point les richeſſes. Car un pauvre qui déſire d'être riche, a tout enſemble & les maux de la pauvreté & la malediction des

richeſſes. Dieu ne regarde ni nos habits, ni ce qui eſt dans nos coffres, mais ce qui eſt dans nôtre cœur. S'il voit dans le cœur du pauvre l'eſprit d'avarice & l'amour des richeſſes, il le condamne & le maudit comme riche. S'il voit dans le cœur d'un riche le mépris des richeſſes & l'amour de la pauvreté, il le regarde comme pauvre, & lui donne part aux benedictions des pauvres.

II.

Combien on doit être ardent & prompt à ſe reconcilier avec le prochain.

NOus n'avons que peu ou point de peine de voir nos freres fâchez contre nous. Nous nous mettons au deſſus de tout cela. Nous nous en faiſons preſque un divertiſſement. S'il eſt fâché, dit-on, qu'il ſe défâche. Il ſemble que cela ne nous regarde point. Cependant ſi nôtre frere ſe fâche ſans ſujet, il perd ſon ame; & cela nous eſt indifferent? S'il étoit ſeulement en danger de perdre un œil, & que nous ne fiſſions pas ce que nous pourrions pour le ſoulager, qui ne s'éleveroit pas contre nous? Les plus *V. Ber. ep. 65. 66.*

mêmes condamneroient nôtre indifference, & Dieu ne la condamnera pas?

Que si nous lui avons donné sujet de se fâcher, & que nous ayons eu tort aussibien que lui, comme cela est presque toûjours, voilà nôtre ame perduë avec la sienne: Et nous ne tremblons pas? Nous ne cherchons pas tous les moyens de nous reconcilier, nous craindrons de nous humilier un peu? Certes il est à craindre que cette froideur, quand il n'y auroit rien de plus, ne donne pas la mort à nôtre ame, mais ne marque qu'elle est déja toute morte. La charité n'est point froide ni insensible. Elle n'a point tant d'égards humains. Elle n'examine pas ce qui se doit selon la justice, mais ce qui sert à la satisfaire. Elle aime Dieu, elle aime le prochain. Tout ce qui va à obeïr à Dieu, & à sauver le prochain, lui est bon, lui est permis: qu'elle y soit obligée ou non. Si Dieu ne faisoit pour nous que ce que la justice demande, où en serions-nous? & qu'a-t'il fait qui ne soit le modele de ce que nous devons faire? *Non secundum in vobis. Superexaltat misericordia judicium.* Il ne nous est pas seulement com-

mandé d'être juste, mais aussi d'être bon, d'être miséricordieux, comme l'est nôtre Pere celeste à l'égard des méchans mêmes. Ainsi ce qui n'est même que de miséricorde, ne laisse pas d'être quelquefois d'obligation, aussi bien que ce qui est de justice. Le Sage nous avertit qu'on peut être trop juste: mais je ne sçai si l'on trouve de même qu'on peut être trop charitable. Que si de l'exemple & des commandemens de Dieu, nous passons aux exemples de ses Saints; voyons ce que S. Augustin a fait à l'égard de S. Jerôme & de l'Evêque Fortunat, dont le dernier sur tout n'avoit aucun juste sujet de se plaindre. Imitons la conduite de S. Bernard envers Alvise Abbé d'Anchin, envers Robert son neveu &c.

Ep. 65. Ep. 1.

III.

Faire bien tout ce qu'on fait, afin d'obtenir des graces dont nous avons un continuel besoin.

TOutes nos prieres, nos actions, nos exercices de pieté sont pour demander à Dieu le puissant secours du ciel, qui doit donner à nôtre cœur la force dont il a besoin pour ne point quitter Dieu, & pour

Ser. 95. §. 2. p. 133.

méchans même condamneroient nôtre indifference, & Dieu ne la condamnera pas?

Que si nous lui avons donné sujet de se fâcher, & que nous ayons eu tort aussibien que lui, comme cela est presque roûjours, voilà nôtre ame perduë avec la sienne: Et nous ne tremblons pas? Nous ne cherchons pas tous les moyens de nous reconcilier, nous craindrons de nous humilier un peu? Certes il est à craindre que cette froideur, quand il n'y auroit rien de plus, ne donne pas la mort à nôtre ame, mais ne marque qu'elle est déja toute morte. La charité n'est point froide ni insensible. Elle n'a point tant d'égards humains. Elle n'examine pas de qui se doit selon la justice, mais ce qui sert à la satisfaire. Elle aime Dieu, elle aime le prochain. Tout ce qui va à obeïr à Dieu, & à sauver le prochain, lui est bon, lui est permis: qu'elle y soit obligée ou non. Si Dieu ne faisoit pour nous que ce que la justice demande, où en serions nous? & qu'a-t'il fait qui ne soit le modele de ce que nous devons faire? *Non secundum peccata nostra fecit nobis, neque secundum iniquitates nostras retribuit nobis.* Il ne nous est pas seulement com-

mandé d'être justes, mais aussi d'être bons, d'être miséricordieux, comme l'est nôtre Pere celeste à l'égard des méchans mêmes. Ainsi ce qui n'est même que de miséricorde, ne laisse pas d'être quelquefois d'obligation, aussi bien que ce qui est de justice. Le Sage nous avertit qu'on peut être trop juste: mais je ne sçai si l'on trouve de même qu'on peut être trop charitable. Que si de l'exemple & des commandemens de Dieu, nous passons aux exemples de ses Saints; voyons ce que S. Augustin a fait à l'égard de S. Jerôme & de l'Evêque Fortunat, dont le dernier sur tout n'avoit aucun juste sujet de se plaindre. Imitons la conduite de S. Bernard envers Alvise Abbé d'Anchin, envers Robert son neveu &c.

Ep. 65. Ep. 1.

Faire bien tout ce qu'on fait, afin d'obtenir des graces dont nous avons un continuel besoin.

TOutes nos prieres, nos actions, nos exercices de pieté sont pour demander à Dieu le pain vivant descendu du ciel, qui doit donner à nôtre cœur la force dont il a besoin pour ne point quitter Dieu, & pour

Ser. 95. S. 2. p. 133.

être riche, aprés que Jesus-Christ a declaré que les pauvres sont heureux, & les riches malheureux.

Peut-être que nous n'aimons pas l'argent, mais que nous craignons les incommoditez & le mépris qui accompagne la pauvreté. Et c'est en cela même que consiste le bonheur que J. C. lui attribuë. Il n'est pas necessaire d'être chrétien pour haïr les soins & l'embaras des richesses. Les philosophes les ont même quittées pour cela. Ils ont voulu être libres de tout. Ils ont renoncé à tout le reste, pour se donner entierement à eux-mêmes. Ils ont renoncé à l'argent pour se donner à la vanité : mais la pauvreté chrétienne oblige à donner tout & soi-même avec le reste, pour acheter la perle évangelique, pour trouver le tréſor de sagesse, pour avoir Dieu même. Elle embrasse avec joie les peines & les humiliations qui sont les suites de la pauvreté, parce qu'il est avantageux à un pecheur d'être puni, & à un superbe d'être humilié. Si la pauvreté pouvoit être separée de ces deux choses, elle seroit moins heureuse, ou plûtôt elle ne le seroit point du tout. Est-ce un sujet d'esperer les recompenses du ciel que de vivre

ſans ſoin & ſans peine, honoré des hommes & dans l'abondance des choſes dont nous pouvons avoir beſoin ?

Ne nous flatons point, ne nous trompons point, Seigneur, en preſence de vôtre verité. Si nous ne nous ſentons point encore portez à embraſſer la pauvreté, ne prétendons point que c'eſt une ſage diſcretion qui nous empêche. C'eſt que nous ſommes lâches, c'eſt que nous voulons ne manquer de rien, parce que nous n'aimons pas la mortification de la croix; c'eſt que nous ſommes ſuperbes & que nous ſommes bien aiſes d'avoir quelque choſe qui nous éleve au-deſſus des autres. Tout le monde n'eſt pas obligé de quitter ſon bien. Mais qui peut n'être pas obligé de ſouhaiter de le quitter, comme un fardeau qui nous accable, qui nous enfle, qui nous rend encore plus étroite la porte du Ciel, déja étroite par elle-même ?

V.

Dangers des loüanges : Priere pour demander à Dieu de n'y point être exposé.

Pſ. 72. p. 35. QUe les loüanges qu'on nous donne, que l'eſtime qu'on fait de nous, Seigneur, nous paroiſſe un poids qui nous accable, qui nous abaiſſe, qui nous humilie, qui nous effraye, par la juſte crainte de nous enfler & de nous perdre. Aimons à être aimez de ceux qui vous aiment : mais à être aimez tels que nous ſommes, & non pas tels que leur charité nous croit être. Et que ſommes-nous, ſinon un vide & un néant par la nature, & des criminels par le peché ? Si nous ſommes autre choſe, c'eſt par vôtre bonté toute gratuite, mais prêts à perdre par nous, ce que nous ne pouvons avoir que par vous, ſi par une plus grande miſericorde vous ne nous conſervez ce que vous nous avez donné. Y a-t'il rien en cela qui merite que les hommes nous eſtiment & nous honorent ? s'ils honorent en nous vos dons, comment peuvent-ils les connoître, puiſqu'on s'y trompe ſi ſouvent ? mais qu'au

moins ils épargnent nôtre foibleſſe, qu'une ſeule parole d'eſtime peut quelquefois renverſer. Plus on nous eſtimera, plus les fautes que nous faiſons ſeront dangereuſes pour les autres, & déhonoreront vôtre don. Que vos ſerviteurs me donnent des marques de leur charité ; car plus je ſuis foible, plus j'en ay beſoin ; & je ſçai qu'ils les doivent encore plus aux foibles qu'aux forts. Mais ne permettez point que mon orgueil ſoit tenté par des marques d'eſtime, qui demeurent ſouvent dans le cœur, au lieu de retourner à vous, & s'y corrompent auſſi-tôt par la corruption qu'elles y trouvent & qu'elles y augmentent. Que j'aime à me connoître moi-même tel que je ſuis, pour pouvoir obtenir de vous d'aimer que les autres connoiſſent mes défauts, & de ſouhaiter que ceux qui ont trop bonne opinion de moi, rougiſſent d'avoir eſtimé une perſonne ſi peu digne d'eſtime. Les hommes du monde s'en moqueront ; & peut-être que leurs moqueries vous porteront à avoir pitié de moi, comme vous le promettez à Jeruſalem par vos Prophêtes. Mais vos ſerviteurs auront compaſſion de ma miſere, & intercederont pour moi au-

prés de vous, afin qu'ils ne soient pas tout-à-fait confondus à mon occasion. Mon Dieu que je suis encore éloigné de cette disposition ! mais accordez-moi au moins la grace de ne me point déguiser volontairement pour paroître meilleur que je ne suis. Il me semble quelquefois que je dois cacher mes défauts & mes fautes aux hommes, afin que vous ne soyez pas déhonoré ou moi. Qu'est-ce que cela, Seigneur ? éclairez mes tenebres. Délivrez-moi de la tentation & du scandale de l'hypocrisie. Est-il légitime qu'un pecheur passe pour innocent ? Que faire donc, sinon de travailler à être effectivement ce que l'on voit que l'on doit être. Je ne le puis que par vous, Seigneur. *Da quod jubes, & jube quod vis.* Faites-moi faire ce que vous me commandez, & commandez-moi ce que vous voudrez.

VI.

Persévérance necessaire dans l'état où l'on se trouve lorsqu'il est bon par luy-même.

Ep. 87. c. 9. p. 43. Il faut être sage à ne pas quitter l'emploi auquel nous nous trou-

vons engagez. Que s'il arrive que nous l'ayons fait pour en embrasser un autre plus seur en lui-même & plus favorable à nôtre salut, il faut regarder comme une tentation trés-dangereuse, de nous dégoûter de nôtre état present, & de songer à rentrer dans celui que nous avons quitté. Consentir à ces pensées, même pour un moment, c'est reculer beaucoup dans la pieté.

Il faut aussi bien prendre garde à un autre piege du diable, qui tâche de nous persuader quand nous ne sommes pas bien entrez dans un état, que Dieu n'agrée point tout ce que nous y pouvons faire, & qui cherche ainsi à nous jetter dans la défiance & dans le déseſpoir, en nous persuadant que nous ne pouvons pas nous sauver dans un état dont il ne nous est pas libre, ou dont il ne nous est pas même permis de sortir. Mais il ne faut pas seulement écouter ces pensées: il faut les rejetter aussi-tôt, & dire avec confiance: il est vrai, j'ai eu tort, mais c'est une chose faite, & on ne peut plus faire qu'elle ne soit pas. Qui sçait si Dieu n'a point vû que cette faute même m'étoit utile, & si sa souveraine bonté n'a point voulu permettre ce mal, afin d'en

tirer même un bien pour moi. Qu'il puniſſe donc & qu'il me faſſe punir le mal que j'ai fait, mais que je n'empêche pas par mon découragement le bien qu'il a eu deſſein de me procurer par mon mal même. Sa miſericorde envers les enfans d'Adam eſt inconcevable: & il ne ceſſe point de repandre ſes faveurs non ſeulement ſur ceux qui ne les méritent pas, mais ſur ceux mêmes qui ne méritent que les effets de ſa colere?

VII.

Vanité ſacrilege à craindre dans l'étude des choſes les plus ſaintes.

Ser. 72. §. 3. NOus concevons aiſément que c'eſt une vanité aux Philoſophes de s'appliquer à conſiderer ſimplement les creatures, à en chercher les ſecrets, à examiner comment toutes les choſes ſe font, lors qu'ils ne paſſent point au fruit que doit produire cette connoiſſance, qui eſt de connoître, d'admirer, de loüer, & d'aimer celui qui a fait les creatures. Mais n'eſt-ce pas tomber dans la même vanité de travailler beaucoup pour connoître les choſes ſaintes, les

actions des Saints, l'histoire de l'Eglise, sa discipline, sa doctrine même, & sur les mysteres, & sur les mœurs, si l'on s'arrête à cette connoissance sans passer au fruit & à l'utilité qu'on en doit tirer pour regler sa vie? N'est-ce pas même ajoûter la profanation à la vanité? Et ne faut-il pas dire que plus les choses que nous étudions sont saintes, plus nous sommes coupables de n'en pas user saintement, & de rapporter ou à la vanité ou à la curiosité ce qui ne nous est donné que pour étouffer en nous ces passions mêmes.

Mon Dieu plus je me sens foible à éviter cet abus, plus j'ai recours à vôtre misericorde toute puissante. Eloignez de moi l'esprit de curiosité. Ne permettez pas que j'étudie les actions de vos Saints, ou pour me repaître moi-même d'une vaine idée de science, ou pour m'enfler par les vaines loüanges des autres. L'experience m'apprend qu'on y trouve encore plus de tenebres que de lumiere; qu'il faut souvent se contenter de conjectures incertaines; qu'on se trompe souvent lorsqu'on prend plus garde à ne se pas tromper. Mais enfin quand on y réussiroit mieux que tous les autres, on ne

fait que ce que peuvent faire des gens sans pieté & des heretiques; & aprés tout les demons sçauront encore mieux cela que nous. Est-ce là où nous mettons nôtre gloire d'approcher un peu des démons?

Seigneur qui nous avez rachetez par vôtre sang, donnez-nous des désirs, & si je l'ose dire, une ambition plus digne de ceux que vous avez fait vos freres & vos enfans. Que les désirs de mon cœur ne tendent qu'à vous: & s'il faut que mon esprit s'applique à d'autres choses, parce qu'il est trop foible pour ne s'occuper que de vous, que j'en me plaigne & que je m'humilie de mon malheur, comme un homme à qui le Prince donneroit le soin de ses bâtimens, parce qu'il ne seroit pas capable des affaires plus importantes de l'état.

Que je m'occupe donc à mon travail avec humilité, ou plûtôt avec confusion, comme à la penitence que j'ai méritée. Si j'y découvre quelque chose, que je croye l'avoir reçû de vous mais que je ne croye pas en avoir rien reçû de considérable, tant que je ne vous posseder ai pas vous-même, ô source de toute verité. Qu'en voyant ce que vos Saints ont fait, ont dit, ont

souffert ; je considére avec action de graces, & en même tems avec frayeur, que c'est un talent que vous me mettez entre les mains, afin que je le fasse profiter, & que dans cette vûë je fasse effort pour obtenir de vous ce que vous leur avez donné, ou qu'au moins je me confonde dans la vûë de ma foiblesse, qui se trouve si disproportionnée à ce que vos Saints nous enseignent. Si je ne m'appliquois à l'étude qu'en cette maniere, elle n'enfleroit point mon esprit : elle ne secheroit point mon cœur ; je serois toûjours disposé à la quitter pour prendre des lectures encore plus saintes, & pour me presenter devant vous dans la priere ; je n'étendrois point insensiblement & sous divers prétextes le tems de l'étude, pour diminuer par dégoût le tems dû à d'autres emplois. Si je ne travaillois que pour satisfaire à l'ordre où vous me mettez, je n'aurois point de chagrin lors que vous changez cet ordre par les diverses circonstances que vous faites naître.

Ayez pitié de moi, Seigneur. Vous voyez mes playes mieux que je ne les voi moi-même. Faites-moi au moins la grace de les haïr sincerement. Car je crains beaucoup qu'é-

tant obligé d'avoüer la corruption de mon cœur, lors que je me considere dans les regles saintes de vôtre loi, je n'aime néanmoins cette corruption même dans le fond de mon cœur. Et comment même en puis-je douter, voyant tous les jours tant d'effets de cette mauvaise racine? Mais, Seigneur, vous ne vous êtes fait homme que pour guerir le cœur des hommes, & des hommes les plus indignes de vôtre grace, & les plus ingrats à vos bontez. Ecoutez donc les prieres que vos serviteurs vous font pour moi, & regardez-moi dans vôtre misericorde. Prenez mon cœur, & rempliſſez le de vous-même. Ne ſouffrez point que l'orgueil de la ſcience l'enfle, que la vanité ou la curioſité le poſſedent. Soyez-en ſeul le maître, comme vous en êtes le ſeul Createur, & qu'il ne peut avoir aucun mouvement legitime & innocent que par vous.

VIII.

Triple obstacle remede de la triple cupidité.

NOtre cœur ne peut être ſans aimer. Et que quand il le pour-

toit il ne le devroit pas vouloir; puisqu'être sans amour, c'est être sans chaleur, sans ardeur, sans action, sans mouvement, en un mot sans vie. C'est n'être pas un homme, mais une pierre. Il faut donc aimer, & nous ne pouvons aimer que le Créateur ou la creature. Mais l'amour de la creature nous attachant à elle, nous rend changeans, perissables, & par consequent miserables. Il faut quitter cet amour & y substituer celui de Dieu, afin qu'une triple charité nous délivre de la triple cupidité, c'est-à-dire de la concupiscence de la chair, de la concupiscence des yeux, & de l'orgueil de la vie. La premiere se peut bannir par l'amour de J. C. qui s'est fait chair & homme pour l'amour de nous. Si nous considerons avec attention & avec foi cet excés de bonté qu'il nous a fait paroître, nous serons étrangement durs si nôtre cœur n'en est attendri, & ne se porte à aimer celui qui s'est livré pour nous à toutes les humiliations & à toutes les douleurs imaginables. Il faut combattre la concupiscence des yeux par la contemplation de nos mysteres, & exclure par la meditation des veritez éternelles la curiosité & le desir de *Dio. 19. 21.*

voir & de connoître des choses temporelles & passageres. Dés que nous aurons pris quelque goût aux choses du Ciel, nous n'aurons pas de peine à reconnoître le vuide & le néant de celles de la terre. Enfin il faut ruiner l'orgueil de la vie en portant nôtre ambition à quelque chose de plus grand que tout ce que le monde peut nous presenter. Nous n'aurons que du mépris pour les dignitez, pour les honneurs, & pour tout le faste du siécle, si nous nous considerons appellez à la possession du Royaume des Cieux.

IX.

Suppléer par une profonde humilité aux mortifications exterieures dont on n'est pas capable.

Ser. 73 §. 8. QUe l'exemple de la penitence de S. Jean serve au moins à nous humilier & à nous confondre, s'il ne sert pas à nous animer pour l'imiter. Ne cherchons point de vaines excuses dans nos pechez, & ne disons point que nous ne sommes pas appellez aux mêmes choses, & que ce ne sont pas les exercices exterieurs qui nous sanctifient, mais la pureté interieure. Si nous

nous sentons en nous-mêmes un grand desir de faire penitence, mais que la vûë de nôtre état, avec le conseil d'une personne sage, nous oblige de reduire nôtre pénitence à peu de mortifications extérieures, nous avons quelque sujet de nous consoler. Mais si dans le fond du cœur nous nous sentons veritablement peu touchez de nos pechez, & élo'gnez de tout ce qui nous peut mortifier, ne nous trompons point, nous-mêmes, & avoüons au moins devant Dieu nôtre foiblesse, nôtre lâcheté, & nôtre peu de vertu, afin que cet aveu en nous humiliant supplée en quelque sorte à nôtre peu de ferveur.

X.

Tiédeur dangereuse, & pénitence necessaire aux personnes élevées dans la crainte de Dieu.

DIeu oublie la justice qui passe & qui n'est que pour un tems. Il ne connoit point, il n'approuve point, il ne conte point celle qui est venduë, & qu'on ne pratique que pour acheter un interêt sordide, ou une gloire vaine & terrestre. Mais celle qui est tiéde lui cause un si grand 77. §. 6. 7.

dégoût, qu'il la rejette & la vomit, ſelon l'expreſſion terrible de l'Ecriture. Et cependant c'eſt ce qu'ont beaucoup à craindre les perſonnes qui ayant toûjours été élevées dans la crainte de Dieu, ne ſont pas tombées dans des fautes groſſieres & qui leur paroiſſent conſiderables. Ils devroient ſe ſouvenir ſans ceſſe de cette miſéricorde ſi extraordinaire que Dieu leur a faite, ſans qu'ils ayent pû la mériter, & l'aimer encore plus que ceux qu'il a tirez des plus grands pechez, comme ayant plus reçû de lui; puiſque c'eſt un plus grand bien de conſerver toûjours la ſanté, que de la recouvrer aprés avoir été malade. Et ils ne manquent pas d'en juger ainſi, quand il ne faut que s'élever au-deſſus des autres par la vanité.

S'ils ne ſont pas obligez de ſe mortifier pour punir de grands pechez, ils le devroient faire au moins pour être conforme à J. C. pour imiter S. Jean-Baptiſte, & beaucoup d'autres Saints qui étoient plus innocens qu'eux, & qui ont embraſſé la vie la plus pénitente & la plus auſtere. Eſt-ce que ces Saints faiſoient ſouffrir à leur corps plus qu'il ne méritoit de ſouffrir? ç'auroit été une in-

juſtice, non une vertu. Mais c'eſt qu'ayant plus de lumiere & plus d'amour pour Dieu, ils comprenoient mieux que les moindres fautes méritent de trés-grandes peines. Et qui ne confeſſe que les pechez veniels ſeront punis dans le purgatoire par des ſupplices trés-rigoureux.

Quand on n'auroit auſſi que des paſſions legeres & aiſées à ſurmonter, on ne les ſurmontera jamais ſi on ne les combat avec force & avec vigueur: au contraire elles s'augmenteront aiſément, & pourront même devenir ſi fortes qu'il n'y aura plus moyen de les ſurmonter qu'avec un ſecours extraordinaire de Dieu, que la lâcheté & la tiédeur ne mériteront jamais. Que ſi nos paſſions ſont foibles, ne ſommes-nous pas d'autant plus coupables de ne les pas ſurmonter?

Mais ſe ſont des défauts qui n'empêchent pas le ſalut, & que Dieu laiſſe aux plus juſtes, afin de les humilier. Humilions-nous-en donc au moins. Mais s'en humilie-t'on quand on ne les haït pas? Et peut-on les haïr ſans faire ce qu'on peut pour les diminuer & les abattre? S. Auguſtin conſole les foibles & les imparfaits, mais non ceux qui aiment leur im-

perfection, qui veulent bien y demeurer, qui ne font point d'efforts pour en sortir & pour s'avancer vers le ciel. Nous ne sommes pas tous apppellez à la perfection des Apôtres: mais nous sommes tous appellez à la perfection propre à nôtre état, & obligez d'y tendre par de grands efforts, & en nous faisant violence.

Connoissons donc au moins nôtre maladie: soyons persuadez qu'elle est dangereuse, & qu'elle peut même être mortelle, & crions avec quelque ardeur vers lui qui peut sauver nos ames, & faire descendre sur nous le feu du ciel. Ayons soin d'avoir Jesus-Christ pour fondement, c'est-à-dire de conserver inviolablement un reglement de vie, qui soit bon & saint en lui-même. Gemissons de nous voir dans un état si disproportionné à ce que nous devons être, & de ce que nôtre tiedeur est peut-être capable de causer du relâchement à ceux avec qui nous vivons. Avoüons avec simplicité aux ministres de Jesus-Christ le mal que nous sentons dans nous-mêmes, pour pratiquer avec courage les remedes qu'ils jugeront les plus propres pour nous guerir. Mais embrassons aussi la voie étroite

& l'affliction de la penitence, sinon autant que nos fautes le méritent, au moins autant que nôtre foiblesse le peut porter. Et n'examinons point si nous la pratiquons avec quelque joye interieure. Nous ne méritons pas encore de goûter combien le Seigneur est doux. Il faut pleurer dans l'amertume de nôtre cœur avant que de demander à entrer dans la joye de Dieu. Que si nous pouvons nous rendre ce témoignage que nous avons la componction du cœur, que nous reconnoissons sincerement nôtre imperfection devant Dieu & devant les hommes, & que nous punissons nos fautes par l'austerité de la penitence, nous aurons sujet d'esperer de n'être pas rejettez par celui qui connoit nôtre foiblesse, & qui veut sauver tous les hommes, les imparfaits même aussibien que les forts & les parfaits.

XI.

Nous sommes tous obligez de tendre à la perfection : voir dans l'exemple & les instructions des Saints combien nous en sommes éloignez.

NOus sommes adroits à nous tromper nous-mêmes à nôtre *Ser. 16.*

malheur. Nous devons être convaincus & par nôtre experience propre, & par celle des autres que nous nous estimons toujours plus que nous ne sommes en effet. Et cependant nous ne cessons point de nous entretenir dans cette erreur, en pensant plus volontiers au bien que nous croyons avoir qu'à celui que nous n'avons pas. Et qui produit en nous cette vûë. Si elle ne sert qu'à nous faire rendre grace à Dieu; à la bonne heure. Mais n'est-il pas vrai qu'elle ne vient d'ordinaire que d'orgueïl, & qu'elle ne sert qu'à entretenir & à augmenter ce même orgueïl? Nous nous imaginons estre grands, estre avancez dans la vertu; & par là nous negligeons de nous avancer davantage. Nous nous regardons comme asseurez de nôtre salut; & nous nous faisons presque une regle de pieté & d'humilité de ne pas prétendre à une vertu plus élevée. Et ainsi en nous arrêtant dans la voie de Dieu, s'il est vrai même que nous y soyons entrez, nous reculons, & nous nous mettons en état d'en sortir bientôt entierement, parceque Dieu resiste aux superbes. Songeons donc particulierement à connoître nos fautes, & à voir ce qui nous manque pour

nous humilier profondément, pour nous animer à travailler, à prier, à nous mortifier, & à prendre tous les moyens qui nous peuvent faire avancer vers le ciel.

Pour connoître ce qui nous manque, nous avons ce que l'Ecriture & les Peres nous disent, soit de nôtre état particulier, soit de la perfection à laquelle tous les chrêtiens sont appellez. Car quoi qu'il ne soit pas necessaire d'être parfait pour être sauvé, je ne sçai si l'on peut l'être sans désirer d'être parfait, c'est-à-dire, d'accomplir avec perfection tous les devoirs de son état. Nous avons encore les exemples, soit des Saints dont nous avons l'histoire, soit des personnes de pieté que nous connoissons. A l'égard de ces derniers, nous sommes plus attentifs à remarquer leurs défauts vrais ou apparens, que leurs vertus; & par là nous nous rendons inutile le dessein que Dieu a eu en nous les donnant pour exemple. Ne soyons pas assez malheureux pour abuser ainsi de ses plus grandes faveurs; mais soyons de ces enfans de la sagesse qui trouvent toûjours sujet de justifier & de glorifier Dieu dans les differens dons qu'il met dans ses Saints. Car si nous avions des

yeux humbles & chrêtiens, il n'y a peut-être point d'homme de bien en qui nous ne trouvassions quelque vertu que nous n'avons point, ou que nous n'avons pas autant que lui. C'eſt le vrai moyen de nous conſerver dans l'humilité & dans la ferveur, d'avoir pour tous nos freres ce reſpect interieur qui produit ou qui entretient admirablement la charité que nous leur devons, & d'étouffer ces jugemens déſavantageux qui bleſſent ſi ſouvent & nôtre conſcience & celle de ceux à qui nous en parlons autrement que nous ne devrions.

XII.

On ſe rend quelquefois coupable d'une grande negligence dans de petites fautes.

Div. 22. POur prendre part à la conſolation que l'Ecriture donne aux Saints, il n'eſt point neceſſaire de ſentir en ſoi une devotion ardente & ſenſible. Cela appartient à la recompenſe & à la paix du ciel, plûtôt qu'aux miſeres de cette vallée de larmes: & ceux qui ſont en cet état, n'ont pas beſoin de conſolation. Il nous ſuffit donc d'être dans la reſolution de faire le bien, d'éviter le mal, de pratiquer ce qu'on nous dit

pour nôtre instruction, & d'avancer toûjours dans le bien. Que si la fragilité humaine nous fait tomber dans quelque faute, il n'y faut pas persister, mais en avoir du regret, en faire penitence, & s'en corriger à l'avenir. Quiconque est en cet état, a sujet de croire qu'il est de ces Saints, à qui tout coopére en bien, mais de ces Saints néanmoins qui doivent prier Dieu avec le Prophête, de conserver leur ame, parce qu'ils sont saints par sa grace, mais pauvres & indigens par la foiblesse qu'ils sentent en eux.

Donnez-nous part, Seigneur, à cette unique solide consolation, que nous puissions avoir sur la terre, & augmentez en nous vôtre grace. Nous voulons assurément faire quelque bien: nous voulons éviter quelque mal. Mais combien y a-t'il de choses que nous voyons bien devoir faire ou éviter, & nous ne sommes pas fideles à suivre la lumiere que vous nous donnez. Ce sont peut-être de petites choses; mais nôtre negligence & nôtre infidelité par laquelle nous tombons si souvent, est-elle petite? Que nous reste-t'il donc sinon de nous humilier devant vous, & de crier vers vous, afin que vous que

rissiez nôtre ame qui vous offense par ses pechez, parce qu'elle est bien malade? que de vous demander le desir sincere d'avancer dans vôtre voye? que de vous importuner sans cesse pour obtenir de vous un veritable esprit de pénitence qui nous les fasse reconnoître, haïr, avoüer, & punir selon les regles de vôtre loi? Les plus grandes rigueurs nous paroîtroient douces, si nous sentions comme il faut les fautes que nous commettons contre vous, si nous considerions quel avantage c'est pour nous d'effacer les pechez passez, & de nous fortifier pour les éviter à l'avenir.

XIII.

Ne pas faire faire le bien ou empêcher le mal quand on le peut, c'est empêcher le bien & commettre le mal.

Diu. 40. §. 8. MOn Dieu, mettez dans mon cœur cette verité que vous nous avez annoncée par vôtre Ecriture, & qui est si palpable que les payens mêmes l'ont reconnuë, que qui n'empêche pas un autre de pecher, quand il le peut, le fait pecher; & par la même raison, qui ne leur fait pas faire le bien quand il

le peut, les empêche de le faire: Ne regardons point si nous sommes chargez d'eux ou non. Il y a une obligation plus grande à l'égard de ceux dont nous repondons à Dieu & aux hommes. Mais à l'égard des autres mêmes, Dieu ne nous avertit-il pas qu'il nous a chargé chacun de nôtre prochain? *Unicuique &c.* Si nous les aimons tous comme nos freres & comme nos membres, pouvons-nous manquer à rien de ce que nous pouvons faire pour leur salut? Si nous avons quelque amour & quelque zéle pour Dieu, pouvons-nous manquer à le faire obéïr & par nous-mêmes & par les autres? N'est-ce pas consentir au mal, que de ne les pas empêcher, & par consequent s'en rendre coupable, selon S. Paul, & digne de la peine dûë aux pecheurs. C'est alors qu'il faut se souvenir de ce que l'on est & selon le monde & selon Dieu; se sentir, & avoir une ame noble & élevée, non pour dominer sur les autres avec orgueïl, mais pour arrêter le mal, & rendre à Dieu des services dont nous ne serions pas capables dans une condition qui nous donneroit moins d'autorité.

Il faut, sans doute, en cela de la discretion; il ne faut pas mettre la

verité en état d'être mépriſée. **Mais** mon Dieu, que mon cœur ne **cherche** point des paroles de malice **pour** trouver de vaines excuſes dans **mes** pechez. La timidité naturelle, **&** le peu d'uſage peut me retenir : **mais** un peu d'ardeur de charité ſurmonteroit bientôt ces obſtacles. La **pareſſe** eſt un peché comme les **autres**, & vôtre grace eſt donnée pour ſurmonter même les défauts **naturels** : Il faut donc avoüer que c'eſt que **je** ne vous aime pas aſſez, & que je n'aime pas aſſez mon prochain.

Je n'ai pas ſoin de me tenir intérieurement en vôtre preſence, & de vous reſpecter dans moi. Je ne m'entretiens pas avec vous ; & ainſi je ne me trouve pas en état dans le recueillement & l'onction neceſſaire pour en entretenir les autres. Je m'occupe l'eſprit de mille niaiſeries ; & ſi je penſe à des choſes qui ont quelque utilité, je m'y donne tout entier, au lieu de vous reſerver toûjours la premiere place & dans mon eſprit & dans mon cœur ; & ſi j'étois occupé & rempli de vous, je n'aurois pas de peine à paſſer juſques à vos membres. Je plains quelquefois le tems qu'il faudroit mettre ou à parler aux autres, ou à penſer à ce que je leur dois dire,

Je plains les livres qu'il leur faudroit donner. Et ainsi l'avarice me domine en plusieurs manieres ; au lieu que je ne dois être qu'à vous seul ; & l'attache que j'ai à un certain emploi de mon tems ou du bien qu'il vous a plû me donner, m'empêche ou de voir ce que vous demandez de moi, ou même de l'exécuter quand je l'ai connu.

Il est vrai, mon Dieu, & vôtre verité me force de l'avoüer : je rougis d'exhorter les autres à des choses que je ne fais pas moi-même, & je crains la condamnation dont vous menacez ceux qui disent & qui ne font pas. Mais d'autre part vous condamnez aussi ceux qui n'ont pas soin des personnes dont ils sont chargez. Que faire entre ces deux écueils, sinon de recourir à vôtre miséricorde, afin que vous me faſſiez la grace de pratiquer le premier vôtre loi, pour la pouvoir enseigner aux autres, & leur donner ce que j'aurai veritablement reçû de vous.

Que je puisse, mon Dieu, me rendre avec verité ce témoignage au fond de mon cœur, que je suis à vous singerement, & non point à quelque creature, ni à quelque vice que ce puisse être, que J. C. crucifié est mon

fondement; & que vôtre amour tient au moins la principale place dans mon cœur, s'il ne l'occupe pas encore tout entier; que si je n'agis pas toûjours pour vous, je vis néanmoins pour vous, & non pour moi. Aprés cela si je suis obligé de reprendre dans les autres des choses dont je suis moi-même coupable, que je le fasse avec une humilité qui puisse attirer vôtre miséricorde aussi bien sur moi que sur les autres, & nous guerir tous ensemble de nos foiblesses.

Donnez-moi, mon Dieu, cet esprit recuëilli & occupé de vous, ce cœur rempli du desir de vous obéïr & de vous suivre selon les diverses occasions que vous m'en donnez, cette onction & cette chaleur de charité qui rend disposé à parler de vous, à exhorter les autres, & à profiter de toutes les rencontres que vous nous presentez pour vous servir. Aprés cela, s'il faut de la discretion, j'espere, mon Dieu, que vôtre grace qui porte avec elle la lumiere aussi bien que la chaleur, me la donnera; & aprés tout, la discretion est plus necessaire à ceux qui ont trop de zéle, qu'à ceux qui en manquent. Ce que les Saints ont dit de la reserve avec laquelle il faut parler de vous & de

vos veritez, eſt moins pour eux que ce que dit S. Juſtin qu'il faut ſemer ſans ceſſe la parole de Dieu, dans l'eſperance que parmi beaucoup de mauvaiſe terre, elle en trouvera quelque peu de bonne, dont les fruits conſoleront le laboureur de tous ſes travaux.

XIV.

Diſpoſitions neceſſaires pour recevoir le Saint Eſprit.

LA vraie diſpoſition pour recevoir le Saint Eſprit eſt de l'attendre comme les Apôtres aprés l'Aſcenſion. Ils demeurent à Jeruſalem, comme J. C. leur avoit ordonné, nous apprenant qu'il faut commencer par nous mettre dans l'état où nous avons lieu de croire que Dieu nous demande. Là ils demeurent tous enſemble, parce qu'une entiere ſolitude eſt propre à peu de perſonnes: Mais ils ne ſe mêlent point avec le monde, avec ceux qui n'étoient pas diſciples de Jeſus-Chriſt comme eux. Ils demeurent renfermez dans une maiſon, dans la retraite & l'éloignement de tous les divertiſſemens & de toutes les occupations qui les pourroient détourner de Dieu: car pour trou-

ver la joye de Dieu, il faut renon-
Div. 43. cer à celle du monde. Dans cette re-
traite leur occupation eſt la priere
animée du déſir d'obtenir la grace
qu'ils attendoient, & ſoûtenuë par
une foi ferme & genereuſe que celui
qu'ils aimoient comme leur Pere,
les voyoit du ciel & ne les oublioit
point, ne pouvant pas mépriſer la
priere de ces veritables pauvres qui
n'avoient & ne vouloient rien avoir
des richeſſes, des honneurs, des
plaiſirs du monde, & qui pour les
biens du ciel n'en attendoient rien
que de la bonté toute gratuite de
Dieu. Ils perſiſtoient dans cette prie-
re avec patience, ne ſe laſſans point
d'attendre une grace dont ils con-
noiſſoient le prix, & ne ſe plaignans
point qu'on la leur fit trop atten-
dre, parce qu'ils ſavoient combien
ils la meritoient peu.

Mais ils perſiſtoient encore dans l'u-
nion d'un même eſprit & d'un même
cœur, ce que l'Evangeliſte a eu grand
ſoin de marquer, parcequ'il n'y a que
cette union qui puiſſe nous faire mé-
riter les dons & les graces du S. Eſprit.
Auſſi c'eſt ce que Jeſus-Chriſt nous
a particulierement commandé, c'eſt
ce qu'il a demandé pour nous à ſon
Pere; c'eſt ce qu'il a mis pour le

propre caractere de ſes diſciples. Il a declaré à St. Cyprien qu'il n'agréoit point les prieres qu'on lui faiſoit, parce que les voix & les cœurs ne s'y étoient pas accordez. Une petite diſpute entre Optat & un autre fit paroître des taches dans eux. Un Prince payen voulant prendre Niſibe, on lui dit qu'il falloit que tous ſes ſoldats priaſſent d'un même cœur.

Cependant, Seigneur, qu'y a-t'il aujourd'hui de plus rare, je ne dis pas entre les Chrêtiens, mais entre ceux même en qui il paroît quelque pieté? Seigneur ayez pitié de vôtre heritage & de vôtre peuple, & ne nous abandonnez pas à cet eſprit de diviſion ſi oppoſé à vôtre eſprit d'unîon, de charité & de paix.

Mais, dira-t'on, les eſprits & les penſées ne peuvent pas être les mêmes: & faut-il gêner & captiver les perſonnes dans les choſes où Dieu & l'Egliſe leur laiſſent la liberté de croire ce qu'ils veulent? Toutes les ſciences humaines ſont de ce genre. Dans les choſes même les plus ſaintes, il y en a beaucoup qui ne ſont point déterminées. Si on gêne les eſprits dans ces choſes, c'eſt les abatre, & les rendre incapables de rien

faire de grand & d'élevé. En un siécle où les plus méchans & les plus ignorans dominent d'ordinaire, si l'on veut établir cette unité d'esprits & de sentimens, il faudra se reduire à ce qu'il y a de plus mauvais. Jamais on n'examinera & on n'éclaircira rien.

Verité éternelle & immuable, n'y a-t'il pas en cela quelque chose qui vient de vous? Mais n'y en a-t'il point aussi beaucoup qui vient de nous? c'est-à-dire des tenebres & du mensonge? Faites-nous faire ce discernement par vôtre lumiere & par vôtre charité.

XV.

La douleur d'un cœur contrit & humilié en fait la paix & la joye, bien loin de l'empêcher.

Ser. 84. §. 2. LEs Saints parlent assez souvent de la paix & de la joye que donne la bonne conscience. Cependant n'est-il pas vrai que l'accroissement de la science est une augmentation de douleur? que plus leur pieté croît, plus leur cœur est pur, plus ils connoissent la grandeur de leurs devoirs, plus ils aiment Dieu, plus aussi ils connoissent leurs fautes, les haïssent,

& les voyent avec douleur? de ſorte qu'ils ſont plus dans la triſteſſe & dans l'amertume que les autres.

Peut-être peut-on dire que Dieu a differentes voyes pour conduire ſes élûs; qu'il en laiſſe pluſieurs dans cette triſteſſe ſalutaire, pour les préſerver contre la diſſipation, & pour achever de dompter ce qui reſte d'orgueïl dans tous les hommes; & que donnant à d'autres d'autres remedes contre ces maux, il les met dans un plus grand calme au dedans, ſur tout lorſqu'il les veut purifier par des maux exterieurs.

Mais n'eſt-il point vrai auſſi que ceux mêmes à qui il donne une horreur & une douleur plus ſenſible de leurs fautes, arrivent par là non ſeulement à la paix, mais même à la joye d'une bonne conſcience. Car le cœur qui voit l'amertume dont ſon ame eſt penetré, ſent en même-tems une joye que ceux qui ſont étrangers à l'égard de Dieu ſont incapables de reſſentir, & même de concevoir. Et cette joye vient de ſa douleur même; puiſque l'eſprit de penitence & de componction eſt l'un des plus grands dons que Dieu nous puiſſe faire, & l'un des plus grands gages de ſon amour.

Ainſi une ame qui ſe voit par la grace de Dieu exempte des grands pechez, & vigilante, ardente, zélée à purifier par les larmes les petites fautes qu'elle commet, pourquoi ne ſeroit-elle pas dans la paix & dans la joye par l'eſperance qu'elle a en la bonté de celui qui lui ayant déja fait tant de graces, achevera ce qu'il a commencé en elle.

Il eſt vrai qu'il faut ſouvent craindre que lors que tout nôtre extérieur paroît bien reglé, il n'y ait au fond de nôtre cœur quelque ver qui le ronge, ou quelque pierre qui empêche la charité d'y prendre d'aſſez fortes racines pour réſiſter à la chaleur de la tentation. Mais cependant il y a des ames qui diſent avec verité, Seigneur, je ſçai que je vous aime, par le témoignage que l'Eſprit de Dieu leur rend dans eux-mêmes. Il y en a même qui diſent; Qui me ſeparera de l'amour de J. C.? Et quel plus grand témoignage peut-on deſirer du S. Eſprit dans l'ame, que la lumiere de la verité qui nous fait voir ce qui déplait à Dieu dans nous, & cette chaleur de la charité qui nous le fait haïr, & prendre tous les moyens neceſſaires pour expier les fautes paſſées & ne les plus commettre à

l'avenir, autant que la fragilité humaine en eſt capable.

Mon Dieu, que vos ſerviteurs qui ſont déja arrivez à ce degré, vous demandent des graces plus relevées. Pour moi, je me contente de celle-là. Accordez-la moi, Seigneur, & faites que je vous la demande avec une entiere ſincerité, avec une humble importunité, & avec une fidele perſéverance, ſans me laſſer jamais juſqu'à ce que vous me l'ayez accordée.

XVI.

Douceur lâche, zéle amer, ſource, danger, remede de ces vices.

NOus ſommes en peine de ce que nous devons faire pour avoir l'eſprit de compaſſion pour les pécheurs, & le zéle de la juſtice contre les pechez; & S. Bernard nous dit qu'il faut acheter ces deux perles en donnant nôtre propre eſprit & nôtre propre volonté. Comment cela s'entend-t'il? Ceux qui ſont dans les monaſteres peuvent donner leur volonté, en ſe ſoumettant à l'obéïſſance; & ce vœu eſt aſſurément un grand moyen d'obtenir de Dieu de grandes graces, quoi qu'il ſoit difficile de *Div. 58. §. 1.*

voir qu'il ait un raport particulier aux deux graces dont nous parlons. Mais quoi qu'il en ſoit, tout le monde n'eſt pas Religieux, & ne peut pas ſe ſoûmettre abſolument à la volonté d'un autre.

Cependant, Seigneur, vôtre ſerviteur à qui vous avez donné tant de lumieres de nature & de grace, n'a point parlé en l'air & pour faire une figure. Eclairez-nous & fortifiez-nous pour comprendre ce qu'il a voulu dire, & le pratiquer.

Il ſemble en effet que ſi nous ne ſommes pas en état de ſoûmettre abſolument nôtre eſprit & nôtre volonté à un homme, nous ſommes tous dans l'état & même dans l'obligation de les ſoumettre à Dieu; de lui ſoumettre nôtre eſprit en croyant avec une foi humble & ferme tout ce qu'il nous dit, que nous ſommes obligez de l'aimer lui ſeul, & le prochain pour l'amour de lui, de n'aimer point le monde ni tout ce qui flate nos ſens, nôtre orgueïl, nôtre curioſité, & toutes les autres veritez de l'Evangile : Et nous ſommes encore obligez de lui ſoûmettre nôtre volonté, en aimant veritablement ce qu'il nous oblige d'aimer.

En ce ſens la parole de S. Bernard

revient à ſon grand principe, qu'il faut avoir rétabli fortement en ſoi-même l'amour de Dieu, avant que de ſonger à l'établir dans les autres: outre que le ſecond commandement de Dieu étant l'amour du prochain, nous ne pouvons lui donner nôtre eſprit & nôtre volonté ſans accomplir ce ſecond commandement par une veritable charité, qui ne peut manquer de nous donner le zele & la compaſſion pour le prochain. Quand nous donnons tout à Dieu, il ſe donne auſſi tout à nous; & il n'eſt point ſans ſes graces, dont ce zele & cette compaſſion ſont des principales & des plus neceſſaires pour nous mêmes.

La parole de S. Bernard nous avertit peut-eſtre encore d'une autre verité importante. Car nous ſommes preſque tous porté naturellement les uns à la douceur, les autres à la ſeverité & au zele. Les premiers voyent ce qui manque aux ſeconds, & en quoi ils doivent renoncer à leur volonté, à leur eſprit, à leur humeur, ſans ſonger qu'ils ont la même obligation d'un autre coſté: & les ſeconds voient la meme choſe à l'egard des premiers. Il n'eſt pas même difficile que nous voyons nous même ce qui

nous manque tout à fait.

Mais il faut aller encore plus avant. Il faut que les doux reconnoissent qu'ils ont besoin dans leur douceur, même de renoncer à leur volonté & à leur esprit, pour demander à Dieu qu'il les fasse agir non par leur inclination, mais par sa grace. Autrement leur douceur ne sera qu'une douceur naturelle & humaine, qui venant d'eux mêmes, ne les pourra aussi porter qu'à eux-mêmes, c'est-à-dire à l'amour propre & à l'orgueil. Il est aisé même qu'elle tombe dans l'excés, & qu'elle degenere en molesse & en lâcheté.

S'ils s'examinent bien eux-mêmes, ils trouveront qu'ils sont doux & bons envers les autres, parcequ'ils aiment leur propre repos: & c'est pour cela qu'ils ne veulent pas troubler le repos des autres. C'est pourquoi quand leur devoir les oblige à parler avec quelque force, ils ne le peuvent, parce qu'ils troubleroient la tranquillité qu'ils aiment, & dont ils se flattent ou dans eux-mêmes ou encore à l'égard des autres. Car c'est en cela qu'ils mettent leur reputation. C'est pourquoi s'il s'agit de faire quelque action de zele & de force, ils n'osent le faire, moins

dans

dans la crainte d'offencer Dieu en se mettant en colere, que de peur d'offencer les hommes, & de perdre la reputation qu'ils ont d'être bons & doux. On peut dire la même chose de ceux qui sont portez à la fermeté & au zele.

Mon Dieu, gardez nôtre cœur de ces fausses vertus & de ces vrais vices. Car il n'y a point de pechez qu'elles ne puissent produire si vous n'en arrêtez les suites naturelles par vôtre puissance & par vôtre misericorde. Il est clair qu'une fausse douceur, un amour déregle du repos est capable de nous faire manquer aux plus importans de nos devoirs, & nous rend responsables du sang des ames, à qui nôtre condition nous engage de dire la verité, & de faire entendre le son de cette trompette effroyable qui menace les pecheurs de la colere de Dieu.

Quel moyen encore de porter la croix de Jesus-Christ quand on craint de faire murmurer les autres, ou de s'incommoder tant soit peu? car la croix & les épines ne sont nullement propres à flater nôtre sensualité. Il faut remuer les bras, il faut s'agiter, il faut s'inquieter, il faut suer, si l'on veut n'être pas vaincu

par les ennemis qui nous font faire ceſſe la guerre.

Mais il faut ajoûter encore que la molleſſe eſt capable de nous faire commettre les plus grands crimes, lorſque nous ne voyons point d'autre voye pour conſerver ce repos humain que nous aimons avec excés. Et n'eſt ce pas pour cela que durant les perſecutions les riches tomboient les premiers juſques dans le crime de l'apoſtaſie.

XVII.

Combien on doit travailler à couper la racine des moindres fautes.

Ser. 88. c. 3. CE que S. Bernard dit des grands pechez, ſe peut dire à proportion de ceux auſquels tombent trop ſouvent ceux mêmes qui paroiſſent être dans le deſſein de ſervir Dieu. Ils doivent craindre, lors qu'ils tombent dans une faute, quelque petite qu'elle paroiſſe, puiſqu'il n'y a rien point ſi on la neglige, qui ne diminuë en nous la charité, qui n'augmente nôtre concupiſcence & nos tenebres, & qui ainſi ne nous conduiſe à une plus grande faute, & à la mort même, ſi Dieu n'en arrête le cours. Tremblons donc, & que ner-

te crainte salutaire fasse comme mourir nôtre faute, de peur que cette malheureuse racine ne produise bientôt de nouveaux fruits.

Mais de la crainte il faut passer à combattre la concupiscence qui a produit nôtre faute, & que nôtre faute a augmentée. Car souvent une faute est petite en elle-même, & vient d'une mauvaise inclination que nous ne voyons pas en nous, ou plûtôt que nous y entretenons sans y penser, & qui est capable d'en produire beaucoup d'autres: & il faut encore plus penser à déraciner cette mauvaise inclination qu'à en arrêter les effets. C'est là ce qui nous doit causer un nouveau sujet de douleur quand nous voyons cette corruption qui est dans nous, si éloignée de la pureté que Dieu nous ordonne, & qui est necessaire pour voir cette source infinie de pureté & de justice, & pour nous unir à elle & en jouïr, ce qui est le seul moyen d'être heureux.

La vûë de cette pureté souveraine & de nôtre extrême impureté nous fera entrer dans une confusion salutaire, & dans une profonde humilité, qui portant la lumiere dans nôtre cœur, nous y fera voir bien d'autres

fautes que nous n'y appercevions pas auparavant. Nous ne nous diſſimulerons plus, nous ne nous déguiſerons plus & aux autres & à nous-mêmes. Nous verrons la grandeur de nos miſeres; nous ſerons des juges ſeveres & équitables contre nous-mêmes: nous nous punirons ſans nous épargner.

Seigneur mettez dans mon cœur quelque choſe de cette diſpoſition, dont mon eſprit voit la neceſſité & l'utilité. Faites-moi connoître & aimer vôtre juſtice & vôtre pureté divine, à la participation de laquelle vous me faites la grace de m'appeller: Faites-moi ſentir combien mes pechez m'en éloignent: Faites que dans ce ſentiment je n'aye point d'autre conſolation que de pleurer en vôtre preſence, que de m'oublier moi-même avec toutes mes attaches & toutes mes inclinations, pour me jetter entierement entre les bras de vôtre miſericorde, afin que vous me receviez, que vous me tiriez de moi-même pour me porter à vous, & me faire faire ces ſaintes violences que vous nous ordonnez pour nous élever au deſſus de la terre, & ravir le ciel.

Ce ſera alors que les regles les plus étroites de vôtre ſainte loi, ne me ſeront pas une haine qui me ſerre & qui m'accable, mais un colliet de gloire & d'honneur. Ce ſera alors que tout ce qui paroît de plus dur & de plus inſuportable, ſoit dans la mortification du corps & de l'eſprit, ſoit dans tout ce que l'on peut ſouffrir pour vôtre ſervice, ne me paroîtra plus un joug peſant, mais des aîles qui m'aideront à m'élever vers vous, mais la veritable nourriture de mon ame qui la rendra forte & vigoureuſe pour réſiſter à toutes les attaques de mes ennemis. Je ne me contenterai plus d'admirer le courage de vos Martyrs, & de voir avec quelque reſpect ces pénitences prodigieuſes des ſaints ſolitaires; mais je vous loüerai & je vous benirai ſi vous me donnez occaſion d'imiter en quelque choſe les premiers, & je m'efforcerai de ſuivre les autres, quoi que de loin, ſans écouter les vaines raiſons qu'une fauſſe diſcrétion, & une vraie prudence de la chair, me fait regarder preſentement comme ſolides. *Noverim te, noverim me.* Que je connoiſſe vôtre pureté: que je connoiſſe ma corruption, que je la haïſſe, que je la combatte ſerieuſement

& fortement. C'eſt la grace que je vous demande par celui qui a voulu prendre part à la corruption & à la mort de nôtre corps, pour nous racheter de la mort & de la corruption de l'ame. *Amen.*

XVIII.

Illuſion de ceux qui different leur converſion à l'extremité de leur vie.

Div 75. QUe les hommes ſont malheureux de ne vouloir pas faire pénitence durant leur ſanté, & de s'attendre à ſe convertir à la mort! Qu'eſt-ce que ſe convertir, ſinon détourner ſon cœur des creatures, & ſe retourner vers Dieu? Et peut-on ſans folie s'imaginer que ce ſoit là une action d'un moment, une action d'un malade & d'un mourant, dont l'eſprit eſt d'ordinaire auſſi foible & auſſi abattu que le corps?

Nôtre ame s'attache à tout ce qu'elle aime: plus elle aime, plus ſon attache eſt forte & difficile à rompre. Ainſi ſi au lieu de n'avoir que Dieu pour objet de ſon amour, elle ſe repend dans la multiplicité des creatures, elle ſe forme autant de chaînes qu'il faut rompre pour ſe convertir, & qu'on ne rompt que par

un effort & une violence proportionnée à la dureté de ces chaines. Et on croira le pouvoir faire en deux heures ou deux jours si vous voulez, qu'on se verra prés de mourir ? On croira que cette ame qui s'eſt répanduë de toutes parts, qui s'eſt attachée à mille choſes differentes, ſe retirera en un moment de toutes ces choſes, pour ſe réünir en elle-même & en Dieu ? Combien de peines ſouffrent d'ordinaire ceux qui dans la ſanté & dans la vigueur entiere de leur eſprit & de leur raiſon veulent ſe retirer du monde pour ſervir Dieu ?

Mais dira-t'on, la langueur même de la maladie amortit les paſſions & fait qu'on oublie tout ce qu'on avoit aimé. Il eſt vrai, elle empêche les actions, & ôte même ſi l'on veut les ſentimens, ce qui ſouvent néanmoins n'arrive pas. Mais éteint-elle la racine des paſſions ? N'eſt-il pas viſible qu'elles demeurent toûjours dans le cœur, & qu'elles produiſent leurs effets naturels dés que la ſanté eſt revenuë. On voit des perſonnes à qui la maladie a fait oublier tout ce qu'elles avoient ſçû : mais je ne ſçai s'il y en a qui n'aiment plus étant gueris ou les choſes ou les perſonnes qu'ils avoient aimées auparavant.

Qu'est-ce que ce feu dont Dieu dit, que les mechans seront brûlez du feu qu'ils ont allumé, sinon leurs passions, qui devenant beaucoup plus vives par la mort, bien loin d'avoir été éteintes par la maladie ; & ne trouvant rien qui les satisfasse, leur causeront un tourment que nous ne pouvons pas même concevoir.

Il n'y a donc que la toute-puissance de la grace dont nous puissions esperer une chose qui nous est si impossible. Et elle le peut assurément. Elle peut malgré la langueur de la maladie rompre toutes les attaches de nôtre cœur, & luy faire aimer cette bonté & cette justice souveraine pour laquelle nous n'avions eu que de l'aversion ou du mépris. Mais qui nous a promis qu'elle le fera ? C'est un Esprit tout-puissant qui ne souffle qu'où il veut & quand il veut.

Tout le corps de l'Ecriture ne nous donne qu'un seul exemple de cette grande misericorde, peut-être afin que nous puissions suspendre nôtre jugement sur ceux qui ayant mal vécu donnent à la mort des marques d'une sincere pénitence. Elle nous en propose d'autres qui ont demandé misericorde dans la maladie, & ne l'ont point obtenuë ; & elle

nous assure souvent que cela arrivera ainsi. J. C. nous assure qu'on le cherchera, & qu'on ne le trouvera point. Nous ne voyons pas même que le bon larron eût eu auparavant des occasions de se convertir & les eût mépriſées. Il n'avoit point violé la grace du baptême & des autres Sacremens de l'Egliſe. Il n'avoit point foulé aux pieds le sang de J. C. Nous voyons dans l'hiſtoire de l'Egliſe beaucoup de payens convertis tout d'un coup, & auſſitôt devenus saints & martyrs. Mais il eſt fort rare d'y voir rien de semblable d'un mauvais chrétien. Je ne me souviens point qu'on le diſe que de S. Ceſaire d'Arabiſſe; & c'eſt même une hiſtoire très-peu aſſurée. Mais il y auroit toûjours bien de la difference entre ces perſonnes qui quittent leurs pechez afin de mourir pour J. C. & ceux que leurs pechez quittent avec la vie.

Enfin néanmoins il eſt vrai que Dieu peut nous sauver même à l'extremité de la maladie. Mais puis qu'au lieu de nous promettre de le faire, il nous menace au contraire de ſe moquer alors de nos cris, n'eſt-ce pas le comble de l'extravagance de hazarder l'éternité ſur l'eſperance d'une choſe qui, ſelon toutes les ap-

parences, n'arrivera pas, pendant que Dieu nous ouvre le chemin de la pénitence, à laquelle il a promis le pardon? Dieu eſt ſouverainement bon : mais il n'eſt pas moins ſouverainement juſte. Et eſt-il juſte qu'il faſſe un miracle dans l'ordre extraordinaire de la grace en faveur de ceux qu'on peut appeller des miracles ou plûtôt des monſtres de peché, de dureté, de mépris pour Dieu, pour ſes graces & pour ſon ſalut?

L'Eſprit de ſageſſe eſt plein de bonté : mais il s'éloigne de ceux qui, faiſant profeſſion de l'adorer, n'adorent qu'eux-mêmes, ou l'eſprit du monde ſon ennemi. Il ſe ſepare & s'éloigne des penſées folles de ceux, qui ſe croient les maîtres de ſa grace. L'iniquité d'un cœur qui ne veut l'aimer que quand il ne pourra plus aimer autre choſe, le fait fuïr. Enfin, il ne délivrera pas celui que ſes propres levres & ſes propres mains ont engagé dans la malédiction. Et celui là eſt maudit, ſelon le Prophête, qui peche en eſperance, que l'eſperance d'un pardon, qu'il s'imagine ne lui pouvoir être refuſé, qu'une fauſſe confiance en la bonté de Dieu porte à pecher plus librement.

XIX.

Ce que nous devons juger de nos troubles, de nos impatiences, de nos chagrins.

IL y a trois dégrez dans la paix que Jesus-C. nous a donnée : le premier d'être paisibles, d'aimer la paix, & de la garder tant dans nous-mêmes qu'avec les autres, lorsque rien ne nous porte à la troubler : le second d'estre patient, & de conserver la paix dans nous, quelque effort que les hommes & les demons puissent faire pour nous troubler ; le troisiéme d'estre pacifiques, en rendant mesme la paix aux autres qui l'ont perduë. Mais comment pouvons-nous prétendre au bonheur promis aux pacifiques, si nous ne sommes pas même arrivez au second dégré ? *Div. 98.*

S'il n'y a que nos pechez ou les pechez des autres, s'il n'y a que les maux de l'Eglise, que les scandales, que les afflictions de nos freres qui nous troublent & qui nous attristent, nous avons sujet de nous consoler. Encore faut-il prendre garde que cela n'aille pas trop loin. Si nôtre patience cede un peu à de violentes douleurs, à de mauvais trais

temens, & à des outrages extraordinaires, peut-estre avons-nous quelque prétexte de nous excuser. Mais Dieu qui sçait nôtre foiblesse, ne nous expose point la plûpart à de si grandes tentations.

Cependant nous nous sentons souvent troublez, tristes, chagrins, impatiens. Et pourquoi cela? Pour des riens, pour une parole un peu moins civile; pour un traitement moins obligeant, pour manquer de quelques petites commoditez. Est-ce donc là la force que doivent avoir des chrêtiens, des disciples d'un Dieu crucifié, des pecheurs qui doivent embrasser avec joye toutes les occasions d'expier leurs fautes par la penitence? Et que ferions-nous s'il falloit confesser J. C. devant les Tyrans?

Mon Dieu, que nous sommes foibles, mais que nous sommes foibles parce que nous sommes corrompus! *Perditio tua ex te Israël.* N'accusons point l'injustice, l'indiscretion, le peu de charité des autres. Nous ne sentons point tous ces défauts quand ils ne nous regardent pas. N'accusons donc que nous-mêmes. Dieu nous demandera compte de nôtre conduite, & non de celle des autres. Nous aimons nos com-

moditez., nous aimons l'eſtime des hommes, nous aimonss à être crus, à être obéïs. Tout ce qui nous choque en cela, nous bleſſe dans nôtre ſenſible, & nous le ſentons auſſitôt.

Reconnoiſſons donc le mal qui eſt dans nôtre cœur, pour nous en humilier, pour y remedier, pour crier vers celui qui nous peut guerir. On ſe trompe ſouvent ſoi même : on croit n'aimer pas ce qu'on aime effectivement. Mais nous ne pouvons nous déguiſer nos triſteſſes : & il ne nous eſt pas difficile de voir quelle en eſt la cauſe, pour connoître par là nôtre cœur, & où ſe porte ſon poids & ſon amour. Car nous ne perdons avec douleur que ce que nous avons aimé avec attache.

Il eſt vrai que comme les enfans de Dieu ne laiſſent pas d'être encore en partie enfans de l'homme & de la chair, il eſt difficile qu'ils ne ſentent pas encore les choſes qui ſont contraires à leurs ſentimens humains & charnels. Et même ils les peuvent ſentir plus vivement par la foibleſſe du corps, qui ne ſera délivré de ſa corruption que par la derniere action. Si donc ce qui nous touche ſelon l'homme, nous fait impreſſion auſſi

XX.

Ne se pas rebuter des peines qu'on sent dans les exercices de la pieté & de la penitence.

Ser. 114. c. 4. LA vie chrestienne & la penitence est un joug, une chaine, un collier &c. Ce joug est doux, cette chaine est legere, ce collier est un sujet de gloire pour ceux qui ont beaucoup de charité. Ceux qui en ont peu au contraire, trouvent ce joug pesant & accablant. Mais qu'ils considerent qu'il vaut mieux sentir le poids d'un casque & d'une cuirasse, que d'estre percé des traits que nous lancent nos ennemis. Qu'ils ne se découragent point, qu'ils ne se lassent point, qu'ils soient fideles aux regles que leur prescrit la medecine spirituelle qui se proportionne à leur foiblesse. Ils verront croître peu à peu leur santé, leurs forces, leur charité: & alors ils trouveront mesme leur joye, où ils ne trouvoient auparavant que de la peine. L'étude, l'exercice &c. fatigue un malade, & divertit un homme qui se porte bien.

XXI.

Redoubler sa ferveur & sa vigilance dans le tems des tentations.

SI les demons nous tourmentent, bien loin de nous acquitter de nos devoirs avec plus de tiédeur, ou il les faut augmenter, ou il les faut faire avec plus de soin, plus d'application, plus de ferveur qu'à l'ordinaire. Ce sont les armes que Dieu nous a mises entre les mains. Si nous les quittons, si nous les négligeons, nous sommes en grand danger d'être vaincus, ou plûtôt nous le sommes déja; & l'un des plus grands avantages que le demon puisse remporter sur nous, est de nous rendre lâches, tiédes, & paresseux. S'il en vient à bout, il nous poussera bientôt plus loin, & peut-être jusqu'à faire des choses auxquelles nous avons seulement horreur de penser. Ne nous laissons point de combattre dans la pensée que le combat durera toûjours. Le demon s'en lassera peut-être le premier, si nous persistons à lui résister. Car ce combat lui est pénible aussibien qu'à nous. Si ses tentations nous font de la peine, nôtre priere lui en fait encore plus. Nôtre simplicité, nôtre *Ser. 115. c. 2.*

misericorde pour nos freres lui est un tourment. Il ne peut souffrir nôtre humilité. Nôtre charité lui est un feu qui le brûle. Nôtre douceur, nôtre obéissance à la raison, aux regles de Dieu, aux hommes que Dieu a mis au-dessus de nous, & souvent même aux autres, lui est un supplice.

XXII.

A quoi nous doit servir la foible idée que nous avons du souverain bien.

Ser. 116. c. 3. IL faut que nous soyons bien éloignez du souverain bien, puisque nous n'en avons presque pas même d'idée. Car nous regardons comme une grande vertu & une grande justice de ne faire point de fautes. Nous regardons comme un grand bonheur de ne souffrir aucune misere. Nous n'avons point la plûpart de plus grande idée. Servons-nous néanmoins de cette foible lumiere, afin de meriter qu'elle s'augmente peu à peu. Concevons combien nous sommes miserables, puisque la seule exemption de la misere nous paroît une souveraine felicité. Concevons combien doit estre grande la gloire du Ciel, puisque ce qui nous paroît un si grand bien, n'en est pas seulement l'ombre,

le commencement, & le degré le plus bas.

XXIII.

Que la generosité & l'humilité sont également necessaires à un chrétien.

IL faut qu'un chrétien soit petit & grand, qu'il soit humble & courageux. Car nous ne pouvons non plus estre capables des grands biens que Dieu nous promet & faire violence au royaume des Cieux sans un cœur genereux & élevé, que nous ne pouvons entrer dans ce royaume sans devenir petits comme des enfans. Cela paroît bien contraire. Mais Dieu qui allie tous les jours dans un même homme par un miracle incomprehensible deux choses aussi contraires que le corps & l'ame, sçait bien aussi allier dans une même ame la magnanimité & l'humilité. Il est vrai mesme de dire que rien ne rend l'homme si courageux que la vraie humilité, qui lui apprenant à ne rien attendre de son extrême foiblesse, lui fait tout esperer de la force toute-puissante de Dieu. Car ce sont deux choses que nous devons toûjours avoir en vûë, ce que nous sommes en nous mesmes, & ce que nous sommes, ou. *Ser. 116 §. 2.*

plûtôt ce que nous esperons estre un jour par la bonté que Dieu a pour nous, &c.

XXIV.

De nos dégouts au service de Dieu.

SI nous ne goûtons pas que le Seigneur est doux, & que son joug est leger, reconnoissons que nous sommes dégoûtez par la maladie de nôtre ame, & faisons tous nos efforts pour guerir cette maladie, de peur qu'elle ne nous mene à la mort. Un malade sçait que c'est par dégoût qu'il trouve le pain mauvais, parce qu'il l'a trouvé bon. Est-ce que la parole de la verité ne vaut pas bien nôtre experience? Renonçons nettement à J. C. si nous ne voulons pas le croire.

XXV.

Des tiédes plus condamnables que les froids, & pourquoi.

Ep. 2. §. 9. PRoprement estre tiéde, c'est de chaud devenir moins chaud; c'est d'un état saint tomber dans une vie non pas criminelle, mais moins sainte Et ce crime de tourner la teste en-arriere, déplaît plus aux yeux de

Dieu, que la froideur de ceux qui n'ayant point encore été échauffez par la grace, ſont dans des déſordres viſibles. Ceux-ci ſont des pecheurs, les autres ſont des prévaricateurs. Quoi qu'ils vivent dans la chaſteté, dans la ſobrieté, dans toutes ſortes d'exercices de pieté; Dieu ne peut agréer tout ce qu'ils font, parce qu'il le voit ſoüillé par leur prévarication, & par l'infraction de leur vœu.

Mais quand nous n'aurions pas fait de vœux exprés & ſolennels, embraſſer un genre de vie avec déliberation & avec conſeil, c'eſt faire un veritable vœu devant Dieu; & quitter cet état par legereté ou par tiédeur, c'eſt violer le vœu & la promeſſe qu'on a faite à Dieu. Mais au moins perſonne ne peut douter que ce ne ſoit regarder derriere ſoi, & par conſequent c'eſt n'eſtre pas propre pour le royaume de Dieu; c'eſt meriter d'eſtre puni d'une maniere exemplaire, qui ſerve à rendre les autres plus ſages.

Mon Dieu, faites-nous embraſſer avec courage, avec joie, avec ferveur tout ce qui nous eſt propre pour nous avancer vers vous, en nous confiant non en nos forces qui ne ſont que foibleſſe, mais en vôtre grace toute-puiſſante. Que nous ne crai-

gnions point de nous engager dans des liens qui ſont pour nous donner une parfaite liberté. Mais quand une fois nous avons commencé une choſe, faites que nous ne nous-en relâchions jamais de nous-mêmes, ni ſur des raiſons & des conſeils humains. Que ſi la ſageſſe nous oblige de changer, que ce ne ſoit qu'avec crainte, aprés beaucoup de prieres, & par l'avis de perſonnes véritablement ſaintes & éclairées.

XXVI.

Combien la charité, ſi elle poſſedoit nôtre cœur, nous rendroit ſenſibles, ſoûmis, indulgens envers tous les hommes.

Ep. 7. §. 1. SI nous avions de la charité, nous reſſentirions tout ce qui bleſſe la charité, ſoit dans nous, ſoit dans les autres, mais encore plus dans nous. La charité ne ſouffriroit point que nous bleſſaſſions la charité, ni que nous demeuraſſions froids & indifferens quand nous la voyons bleſſée par qui que ce ſoit. Tous les ſcandales des petits & des humbles nous brûleroient. Les diviſions qui ſe voyent ſi ſouvent entre les gens de bien nous déchireroient le cœur. Nous nous

prudence bien de tomber nous-mêmes dans ces fautes. Si nous avions blessé quelqu'un même par inadvertance, nous nous hâterions de la guerir, sans craindre de nous humilier, d'estre obligez de suivre leur volonté plûtôt que la nôtre. Et nous chercherions de même avec zéle les moyens de reconcilier ceux en qui nous appercevons quelque refroidissement : car la charité n'est ni froide ni paresseuse. Le feu & l'amour sont les principes de toutes les actions. Ils portent même la lumiere avec eux, & font trouver le moyen de faire ce qui paroît impossible quand on aime peu.

Cet amour doit s'étendre à ceux mêmes qui ne sont pas encore à Dieu, non pour nous embarasser dans leurs interests bas & temporels, mais en sorte néanmoins qu'ils voyent que nous les aimons. *Charitas benigna est.* C'est le vrai moyen de nous faire aimer d'eux ; & quand ils nous aimeront, ils écouteront aisément ce que nous leur dirons dans les rencontres pour leur salut.

Mais helas ! il faudroit commencer par nous aimer veritablement nous-mêmes, n'aimer que nôtre salut éternel, n'aimer que Dieu & ce qui nous

approche de Dieu. Car comme aucun homme n'a la force de nous troubler dans cet amour, nous n'aurons aucun sujet de ne pas aimer tous les hommes. Ceux mêmes qui semblent nous détourner de Dieu & nous porter au mal, soit par leur mauvais exemple, soit en nous voulant obliger à des choses qui nous peuvent estre dangereuses, se trouveront nous porter au contraire à Dieu, si nous avons appris de lui à bien user de leur mauvaise volonté.

Il n'y a que ceux que l'on voit ruiner le salut des ames foibles par les mauvaises maximes qu'ils introduisent, & par mille autres moyens que le demon leur inspire, & que Dieu permet dans sa colere. C'est là où la charité doit estre vraiment forte comme la mort, pour détester en eux de si grands crimes, & aimer néanmoins leurs personnes, dans l'esperance que Dieu qui est tout-puissant, les touchera enfin, sa bonté étant assez grande pour sauver quelquefois ceux mêmes qui ont été cause de la damnation de beaucoup d'autres.

Mais ce qui nous empêche bien plus ordinairement d'aimer nos freres, c'est que nous aimons autre chose

se que Dieu ; c'est que nous avons deux yeux, deux pieds, & deux mains, au lieu de n'avoir que l'intention pure & simple d'obéïr à Dieu, & de raporter à cela tous les mouvemens de nôtre volonté, & toutes les actions de nôtre corps ; c'est que nous aimons des biens que les autres nous peuvent faire perdre, des biens où nous avons d'autant moins de part que d'autres y en ont d'avantage. Et il ne faut pas s'étonner que nous n'aimions pas ceux qui nous empêchent d'arriver à ce que nous aimons. C'est là d'où viennent les disputes, les aigreurs, les querelles, les procés, les inimitiez, les guerres.

N'ayons point de cupidité, & nous n'aurons point de difficulté à aimer les autres. N'aimons que la loi de Dieu, & nous serons toûjours dans la paix, sans scandaliser les autres, & sans que les autres puissent aussi nous scandaliser. Arrachons nous l'œil, coupons-nous le pied & la main, retranchons l'amour & l'attache de tout ce qui nous paroît le plus agréable & le plus necessaire des choses de la terre ; & nous ne tomberons point dans le malheur de ceux qui scandalisent leurs freres.

leurs maîtres. Il n'y a qu'un maître & qu'un Seigneur qui est Dieu même, lequel n'a besoin de personne; au lieu que si les autres ont besoin de nous, nous n'avons pas moins besoin d'eux. Ils sont hommes comme nous, égaux à nous selon la nature; & ils sont peut-être au dessus de nous selon la grace. Ainsi il ne nous est point permis de nous élever au dessus d'eux, de nous préferer à eux, de nous croire quelque chose de plus qu'eux. Ils sont aussi nobles que nous: & un homme ne doit rien à un homme que l'amitié. Est-ce qu'étant hommes, nous méritons d'être servis par des hommes? Et étans pecheurs ne méritons-nous pas d'être au dessous de tous les hommes? Ne nous flattons point. Ne nous enflons point. Voilà la regle. Quiconque consultera la verité & la justice, l'y trouvera écrite dans l'éternité.

TAYLOR INST. OXFORD

Mais pourquoi donc voyons-nous dans le monde un ordre si different? Cet ordre est-il donc mauvais? Non. Mais c'est un ordre que la necessité a fait établir, & la necessité des fiches comme des pauvres. Etans pecheurs nous sommes reduits par la justice de Dieu à beaucoup de be-

soins, auſquels nous ne pouvons pas pourvoir par nous-mêmes. Et comme l'extinction de la charité fait que nous ne nous ſecourons point les uns les autres volontairement, Dieu a voulu ſuppléer en quelque ſorte à ce défaut, en donnant aux uns en abondance les choſes neceſſaires pour la vie, ſoit en eſpeçe, ſoit en argent, dont il laiſſe manquer les autres, à qui il donne en même tems le moyen de faire pluſieurs autres choſes neceſſaires pour la ſocieté humaine. Ainſi ceux qui ont de l'argent trouvent dans ceux qui n'en ont pas, les ſervices dont ils ont beſoin: Et cette ſubordination que la neceſſité introduit, fait une beauté dans l'ordre de l'univers, dont Dieu eſt auteur, ſelon ce que dit l'Ecriture, qu'il n'y a point de puiſſance qui ne ſoit ordonnée de Dieu, & que qui reſiſte à la puiſſance, reſiſte à ſon ordre.

C'eſt donc cet ordre de Dieu que les maîtres & les ſerviteurs doivent honorer; les uns pour s'y ſoûmettre avec humilité, les autres pour en uſer ſelon les regles & la volonté de celui qui l'a établi. Les Serviteurs doivent reſpecter Dieu dans ceux qu'il a mis ſur eux, quelque peu di-

gnes de reſpect qu'ils puiſſent être en eux-mêmes; & faire dans cette vûë leur devoir, lors même qu'ils peuvent abuſer de la negligence ou de la bonté de leurs maîtres. Et les maîtres doivent ſonger qu'ils ſont obligez non ſeulement de pourvoir aux beſoins temporels de leurs domeſtiques, mais encore à ceux de leur ame, dont ils ſont reſponſables en vertu même du pouvoir qu'ils ont ſur eux: mais que hors cela les maîtres & les ſerviteurs ſont égaux, également hommes & conſerviteurs de Jeſus-Chriſt.

S'ils ont ces ſentimens dans le cœur, ils ne trouveront point que leurs domeſtiques manquent jamais de reſpect & d'obéïſſance à leur égard. Ils ne doivent rien qu'à Dieu, & ainſi les fautes qui ſe font dans nôtre maiſon ne nous doivent pas plus toucher que celles qui ſe font chez les autres, puiſqu'elles ſont toutes contre Dieu, & bleſſent également ſon ordre. Cependant eſt-ce l'état où nous ſommes? Que ne nous élevenons-nous donc contre nous-mêmes? Que ne reconnoiſſons-nous nos propres défauts, quand nous nous plaignons avec tant d'aigreur de ceux des autres? Aſſurément, nous

nous attribuons ce qui n'appartient qu'à Dieu: & nous croyons que les hommes nous font injure, parce que nous nous jugeons dignes d'être honorez & d'être obéïs. Nous mettons nôtre confiance dans les richesses incertaines & périssables: & nous croyons être au dessus des autres, parce que nous avons plus d'argent qu'eux.

Est-ce donc qu'il faut laisser faire aux domestiques tout ce qu'ils veulent, sans nous en inquieter & les en reprendre! Non. Ce seroit même manquer à l'obligation que Dieu nous impose par l'autorité qu'il nous a donnée sur eux. Si donc nous avions toute la charité & toute l'humilité que nous devons, nous pourrions sans rien craindre les reprendre toutes les fois que nous voyons qu'ils font des fautes. Mais comme nous avons sujet de craindre que la peine que nous sentons de leurs défauts, ne vienne de nôtre amour propre & de nôtre orgueïl, ne nous est-il point utile de souffrir d'eux tout ce qui se peut sans blesser visiblement la discipline, & intéresser notablement leur salut? c'est-à-dire, souffrir tout ce qui vient generalement d'inadvertance, & qui ne va qu'à gâter ou à

perdre quelque chose; souffrir beaucoup de legeretez & d'indiscretions, sur tout quand ils peuvent douter si on les fait, souffrir beaucoup ce qui ne regarde que nous, & corriger au contraire avec zele ce qui peut regarder les autres, & sur tout ce qui regarde Dieu & leurs mœurs.

Je ne sai, mon Dieu, ce que je dis: mais vous savez ce qu'il me faut. Donnez-moi la lumiere, donnez-moi le zele, donnez-moi la discretion, donnez-moi la charité, qui me fasse vouloir ce que vous voulez, & faire ce que vôtre loi m'ordonne, qui m'empêche d'agir par chagrin, par fantaisie, par envie, par orgueil, & de souffrir par indifference, par negligence, par molesse; qui me fasse demeurer en paix, lors même que quelque cause juste me donne de la douleur & du trouble, & qui me fasse supporter ma peine avec douceur & humilité, persuadé dans le cœur plus que dans l'esprit, qu'ayant offensé mon unique maître, je mérite de ne pas trouver de soûmission dans les autres.

XXVIII.

L'obligation des promesses.

JE ne sçai si c'est toûjours un mensonge de ne pas accomplir ce qu'on a promis. On promet ce qu'on ne doit point, & ainsi il semble qu'on n'est pas fort obligé de tenir ces sortes de promesses. Il semble qu'on promet en cas que rien ne nous en empêche. On promet quelquefois par civilité & comme par maniere d'acquit; & on se moqueroit d'une personne qui exigeroit l'exécution de ces sortes de promesses.

Cependant si toutes ces promesses étoient confirmées par des sermens, est-ce que ce ne seroit pas un parjure que d'y manquer? Et une simple promesse n'est-elle pas un serment pour un homme d'honneur? Qui ne s'estimeroit honoré qu'on dit de lui, ce qu'on a dit du Comte Thibauld: Nous ne pouvons soûffrir qu'on l'accuse de dire oüi ou non, lui à qui une simple parole est un serment, & qui regarde un leger mensonge comme un grand parjure. Il ne semble donc pas qu'on puisse être sans faute devant Dieu, en manquant à ce qu'on a promis, que dans les mêmes cas où *Bern. Ep. 32.*

l'on peut ſans faute, ne pas exécuter un ſerment, c'eſt-à dire, l'ors qu'aprés la promeſſe il ſurvient des accidens qui changent tout-à-fait l'état des choſes, & font que ce qu'on avoit promis devient ou impoſſible ou illegitime.

La difference qu'on y peut mettre, c'eſt que l'une de ces deux choſes eſt abſolument neceſſaire, parce que l'obligation du ſerment eſt abſolument indiſpenſable, ce qu'il ſeroit difficile de dire d'une ſimple promeſſe, ſur tout quand c'eſt dans des choſes peu importantes à celui à qui on a promis. C'eſt une obligation, mais qui peut eſtre balancée par d'autres; & alors il faut ſuivre celle qui eſt plus importante. Mais quand les raiſons ont précedé nôtre promeſſe, & que nous avons dû les voir, il faut reconnoître que nous avons eu tort de promettre ce que nous ne devions pas. Et ſi les raiſons ſont aſſez fortes pour nous obliger de ne pas exécuter nôtre parole, il ne faut pas regarder ce manquement de parole comme un jeu, mais demander humblement pardon à Dieu, & ſouvent aux hommes de promettre ce qu'il ne nous étoit pas permis d'exécuter. On trouve dans les Peres que

ceux qui ont ainsi manqué à leur ſerment, ont été regardez comme parjures, & comme coupables d'un peché conſiderable, quoi que moins grand que n'auroit été l'exécution d'un ſerment contraire à la loi de Dieu.

Mais quand ce ne ſeroit pas toûjours un menſonge de manquer à ce qu'on a promis, qui peut douter au moins que ce ne ſoit une choſe indigne de la gravité d'un chrétien, ou de promettre ce qu'on n'a pas deſſein de faire, ou de changer de deſſein ſans en avoir des raiſons tres-importantes. L'un eſt viſiblement contraire à la ſincerité d'un chrétien, & l'autre eſt une legereté également condamnée de Dieu & des hommes.

Mais la civilité oblige de promettre à une perſonne de l'aller voir, de lui rendre ſervice, &c. Si la civilité oblige veritablement à le faire, promettons-le & faiſons-le. Si ce n'eſt qu'une civilité humaine, qui ne s'accorde pas à nôtre état, craignons plus de déplaire à Dieu, en quelque petite choſe que ce ſoit, que de déplaire aux hommes. Mais les hommes mêmes aimeront noſtre ſincerité: & s'ils ſe plaignent, ce ne ſera pas de ce que nous ne voulons point promettre ce

que nous ne croyons pas devoir faire. Il ne faut point craindre de passer pour scrupuleux en ce qui regarde la sincerité. Ceux mémes qui ne le veulent pas estre, voudroient que tous les autres le fussent.

Mais nous promettons avec legereté ce que nous croyons plaire aux autres; & aprés cela nous nous trouvons engagez, ou à faire des choses qui sont contre nôtre devoir, ou à offenser souvent Dieu & les hommes en manquant à ce que nous avons promis. Promettons donc peu, & aprés y avoir bien pensé. Regardons comme une grande obligation d'accomplir nostre promesse: Et si des raisons considerables & des obligations encore plus grandes nous en empéchent, ne rougissons point de satisfaire avec humilité à ceux qui s'en peuvent tenir offencez.

XXIX.

Pourquoi Dieu permet que des Saints ignorent certaines veritez.

Ep. 46. 47 SAint Bernard louë les interdits, comme utiles, comme justes, comme necessaires. Cependant nous avons l'autorité de S. Augustin, & bien des raisons representées au Pape

Innocent III. par les Egliſes d'Eſpagne pour montrer que c'eſt un moyen de ſoûtenir l'autorité de l'Egliſe aux dépens du ſalut des ames, pour lequel l'Egliſe même eſt établie.

Que dire à cela, ſinon que Dieu permet que des veritez ſoient éclaircies en un tems & obſcurcies en un autre, même à l'égard des plus grands hommes. La diſcipline eſt neceſſaire pour le ſalut des ames. L'autorité de l'Egliſe eſt trés-utile pour la maintenir; & il eſt certain que les interdits ſoûtiennent beaucoup cette autorité, en intimidant les plus puiſſans par cette marque de la colere de la colombe, & en leur faiſant craindre que les peuples ne ſe ſoûlevent contre leur iniquité. Cette utilité d'un moyen qui étoit alors dans l'uſage public & ordinaire, a frapé l'eſprit des plus éclairez & des plus ſaints de ce tems là; & Dieu n'a pas porté plus loin leur lúmiere.

Mais pourquoi Dieu laiſſe-t'il ces tenebres dans ceux qu'il a remplis de ſa charité? N'eſt-ce point pour nous apprendre qu'il fait beaucoup moins d'état de la ſcience que de la charité? Car il a ſanctifié beaucoup de perſonnes ſans aucune ſcience particuliere; & il eſt certain qu'il ne

ſauve perſonne qui ne l'aime plus que toutes les creatures & plus que ſoi-même. Entre ceux mêmes qu'il a rendu illuſtres dans l'Egliſe, beaucoup ont eu une lumiere trés-mediocre. Mais tous ont eu une charité trés-ardente.

On a peine à concevoir comment tant de Martyrs, qui n'ont connu Jeſus-Chriſt que pour mourir auſſitôt pour lui, ont pû même ſavoir quelque choſe des principaux myſteres de la Foi. Il n'y a que leur charité qui paroiſſe: mais elle paroît avec éminence. Auſſi il eſt certain que c'eſt la charité ſeule qui fait les Saints: au lieu que la ſcience, je dis celle de l'Ecriture, des dogmes de l'Egliſe, de la doctrine des Conciles & de la Tradition, eſt ſouvent le partage de ceux qui aiment le moins Jeſus-Chriſt, & que Jeſus-Chriſt aime le moins.

XXX.

Comment ne pas avancer dans la pieté, c'eſt non ſeulement reculer, mais tomber.

Il n'eſt pas ſi difficile de comprendre que ne pas avancer dans la voye de Dieu, c'eſt reculer: Car n'y

ayant point d'action qui ne ſoit bonne ou mauvaiſe, qui n'ait pour fin ou le Createur ou la creature, il n'y en a point qui n'augmente en nous l'amour de Dieu ou de nous-même, qui ne nous approche du ciel ou qui ne nous en éloigne. Si l'on pouvoit même être ſans action, on ne ſeroit pas ſans peché, puiſque nous ſommes obligez d'aimer Dieu & le prochain, & d'employer le tems que Dieu nous donne à meriter l'éternité. Mais S. Bernard va plus loin. Il dit que s'arrêter, c'eſt tomber infailliblement: que qui ne veut pas être meilleur, n'eſt point du tout bon; & que dés lors qu'on commence à ne vouloir plus avancer dans le bon chemin, on ceſſe d'y eſtre. Ep. 91. §. 3.

Cette parole eſt terrible pour les lâches & les tiedes. Mais vous, Verité éternelle, qui l'avez inſpirée à vôtre ſerviteur, écrivez-la vous-même dans mon cœur par le doigt de vôtre Eſprit Saint, afin qu'elle me donne une crainte humble qui me faſſe recourir à vous, & qu'ainſi elle ne ſoit point ma condamnation lorſque vous viendrez me juger. Donnez-m'en auſſi la veritable intelligence, afin que je ne m'égare pas en penſant courir dans vôtre voie.

Et ne m'apprenez-vous point, Seigneur, que ce progrés que nous devons toujours faire ne consiste pas à multiplier toujours les actions & les pratiques exterieures de la pieté? Car vos Saints ont mis en cela de certaines bornes. Quelques uns même les ont diminuées à cause de leur âge, ou pour d'autres necessitez. Vous n'avez pas voulu vous-même obliger vos Apôtres encore foibles, à des mortifications qui eussent pû les porter ou au découragement, ou à l'orgueil. Les actions exterieures les plus saintes dissipent quelquefois l'esprit, & font tort à cette pieté interieure qui est utile à toutes choses.

Mais n'est-ce point dans cette pieté interieure qu'il faut travailler à s'avancer sans cesse? car il est certain qu'elle n'a point de bornes. La mesure de vous aimer, Seigneur, est de vous aimer sans mesure. Nous ne devons point craindre non plus d'exceder dans l'amour du prochain, pourvû que nous l'aimions en vous. Qui peut craindre de s'humilier trop devant vous? Nous ne nous humilierons jamais au dessous du néant: & c'est tout ce que nous sommes par nous-mêmes; si nous ne voulons di-

se que le peché nous réduit même en un ſens au-deſſous du néant.

C'eſt donc là à quoi nous devons travailler ſans ceſſe à augmenter en nous de plus en plus l'amour de Dieu, à augmenter le reſpect intérieur que nous devons avoir pour cette majeſté ſi grande & ſi ſainte, à augmenter le deſir que nous devons avoir de nous en approcher par une vie pure & digne de lui : *Sanctí eſtote, quoniam ego ſanctus ſum* : à augmenter le deſir d'en joüir pleinement dans le ciel ; & le gémiſſement que ce deſir doit produire en nous, tant que nous nous voyons ſi éloignez de cette juſtice ſouveraine & en danger même de n'y arriver jamais : à augmenter la charité que nous devons au prochain, juſqu'à ce que nous nous ſentions en état de partager également avec lui tous les biens temporels, puiſque nous le devons aimer autant que nous mêmes, & à ſacrifier pour ſon ame non ſeulement tout ce que nous avons de biens, tout nôtre tems, tout nôtre repos, toutes nos peines, mais nôtre vie même, comme nous devons expoſer cela pour ſauver nôtre ame.

Car pour vouloir bien donner nôtre ame même pour la ſienne, ſi la

miſéricorde de Dieu pouvoit accepter cette échange, c'eſt ce qui eſt reſervé à des Moïſés & à des Pauls. Et néanmoins qui doute qu'un paſteur ne ſoit obligé d'expoſer ſon ſalut pour procurer celui de ſon peuple?

Il faut avancer ſans ceſſe dans le mépris de nous-mêmes; dans la connoiſſance de nos miſeres dont l'abîme eſt ſi profond que nous ne pouvons pas même eſperer de le ſonder; dans le ſentiment de noſtre infirmité, ou plûtoſt de noſtre entiere impuiſſance à faire ce que nous nous voyons obligez de faire: Et ce ſentiment, s'il eſt ſincere, nous portera de lui-même à prier, non des levres, mais du cœur, & à nous adreſſer à celui qui peut ſeul nous donner la force de faire ce qu'il nous commande. Et cette priere du cœur eſt encore une des choſes dans leſquelles nous ne pouvons exceder, & où il faut par conſequent s'avancer ſans ceſſe.

Si nous avançons veritablement dans cette pieté intérieure, pourquoi n'ajouterons-nous pas auſſi quelque choſe aux exercices extérieurs de la vertu? Car n'augmenterons-nous pas avec plaiſir les tems deſtinez à la priere, & à ne nous occuper que de Dieu, pour lui repreſenter nos be-

soins, si nous sommes penetrez de ces besoins, & de nostre entiere indigence pour y satisfaire ? N'embrasserons-nous pas avec joie les jeûnes, les veilles, & toutes les autres mortifications, si nous n'avons point de plus grand desir que d'appaiser la justice souveraine irritée par nos fautes continuelles, & de nous rendre conformes à sa pureté infinie, afin qu'elle ne nous rejette pas ? Nous trouverons toûjours le tems de la veille trop court, si nous sçavons l'employer comme il faut. Et si nous n'en avons pas besoin pour autre chose, en avons-nous jamais assez pour prier ? Que si nous ne nous trouvons pas capables de prier long-tems, qu'est-ce qui nous cause cette incapacité, sinon le défaut du gemissement intérieur. Si nous aimons les pauvres, comme nous-mêmes, n'aurons-nous pas toûjours du superflu à leur donner tant que nous ne nous serons pas encore reduits à être aussi pauvres qu'eux dans le vivre, dans les habits, dans les meubles, dans toutes les choses où nous dépensons, souvent inutilement nôtre argent ?

Il faut quelque discretion : à la bonne heure. Mais voilà jusqu'où doit aller la pente de nôtre cœur. Si nous

avons ou quelque engagement, ou seulement le pouvoir de servir nos freres pour leur salut, avec quel zéle, avec quelle application, ne le fesons-nous pas, si nous regardons cet emploi comme plus important que de gouverner tout un monde?

Ne disons donc point qu'il faut de la modération pour les exercices extérieurs. Il en faut: mais cela n'excuse point nôtre lâcheté. Il en faut, mais parce que nôtre pieté intérieure n'est pas assez forte. Si nous étions fervens, les travaux ne nous décourageroient point. Si nous étions bien humbles, l'éclat extérieur de la vertu ne nous éleveroit point. Si nôtre cœur étoit assez attaché à Dieu, les affaires du dehors entreprises dans l'ordre de Dieu & conduites selon les regles, ne nous dissiperoient point. Si avec tout cela il y avoit encore quelque mesure à garder, ce seroit aux autres à nous l'imposer & non à nous à nous y porter par nous-mêmes. Il faudroit que les autres arrêtassent nôtre ferveur, & nous retinssent, au lieu qu'ils sont obligez de nous pousser. Et peut-être même qu'ils n'osent pas nous pousser, tant ils nous voyent foibles & lâches à rien entreprendre, ou superbes & prêts à nous enfler des

moindres choſes. Nous cherchons mille prétextes pour nous excuſer de tout ce qui nous fait un peu de peine. Diminuer ou interrompre nôtre ſommeil, jeûner, &c. cela peut, diſons-nous intereſſer nôtre eſtomac & nôtre vûë. Nous avons beſoin de forces pour étudier. Je ne ſçaurois m'appliquer quand je ſouffre un peu de froid. Mais nous ſommes-nous éprouvez nous-mêmes pour voir ſi nous manquons de force ou de courage? Nous ſommes-nous fait quelque violence? N'eſt-il pas vrai que nous avons plûs ſouvent été incommodez d'avoir trop mangé, que d'avoir trop jeûné? Le corps obéït quand on le ſçait dompter. Quand on lui retranche peu à peu ce qu'on lui donne de trop, ſans écouter ſes premieres réſiſtances, il ſe taît, il s'accoûtume; & trouve même plûs de forces qu'on en eût attendu d'abord. Quand nous avons quelque lecture ou quelque travail qui nous plaît, nous ne craignons point alors d'uſer nôtre vûë: & nous le craignons quand il s'agit de ſatisfaire à la juſtice de Dieu. Et Dieu n'eſt-il pas le maître pour nous la conſerver tant qu'il voudra que nous en ayons? Nous avons beſoin de forces pour travail-

ler. Et peut-être ne devrions-nous pas tant travailler. Peut-être devrions-nous employer la plus grande partie de nôtre tems à la priere & à des lectures paisibles qui s'accorderoient fort bien avec la mortification du corps. Et n'avons-nous point besoin de nous mortifier, non seulement pour expier les pechez passez, mais encore pour nous en préserver à l'avenir, & pour des raisons auxquelles toutes sortes de raisons doivent céder?

Je ne sçai même s'il faut tant accuser nôtre lâcheté. Ce n'est peut-être que le moindre de nos maux; & nous avons sujet de craindre que nôtre lâcheté ne soit l'effet de nôtre orgüeil. Nous évitons les fautes grossieres des autres, nous vivons dans la retraite, & dans quelque reglement de vie. Et nous nous reposons sur cela; nous croyons avoir beaucoup fait; nous nous regardons comme assurez de nôtre salut. Et aprés cela, faut-il s'étonner si nous ne voulons pas nous donner des peines, que nous jugeons dans le fond de nôtre cœur nous être inutiles. Car avec cet orgüeil nous sommes humbles; nous n'aspirons point à avoir les premieres places dans le

ciel ; nous nous contentons d'avoir la derniere. Et plaise à Dieu que nous ayons la derniere dans le ciel, & non dans l'enfer.

Car que faisons-nous, que des Philosophes n'ayent pas fait? Nous faisons peut-être moins que les pharisiens, si nous n'agissons par le Saint Esprit. Chacun n'a-t'il pas ses inclinations dans le monde? Et pourquoi n'y en a-t'il pas qui soient portez à la retraite & à la regle? Ce sont même souvent les genies les plus foibles & les plus bas. Benissons Dieu néanmoins de nous avoir donné quelque inclination pour une vie qui en elle-même est bonne ; mais ne nous fions pas sur cela ; & travaillons à assurer nôtre vocation par toute sorte de bonnes œuvres, & par un désir sincere de combatre nos inclinations, même indifferentes : car c'est à quoi la nature ne porte jamais, & la vanité assez rarement. Quand même nous serions assurez d'avoir eu ou d'avoir encore l'esprit de Dieu, la negligence peut l'éteindre. La tiédeur nous peut faire rejetter non de devant la face du Seigneur, mais de sa bouche même & de son union la plus intime. Craignons, & tremblons, afin que ce tremblement nous fasse operer nôtre salut.

Gardons-nous bien de désapprouver le zéle que nous voyons dans les autres pour quelques bonnes œuvres. S'il n'eſt pas ſelon la ſcience & ſelon la diſcretion, ils ont leur juge qui condamnera peut-être moins les défauts de leur zéle que nôtre innocence froide & inanimée. *Un homme* qui agit & qui travaille, *quoi qu'il faſſe des fautes, vaut* ſouvent *mieux qu'une femme*, & qu'une ame lâche & effeminée qui ne fait ni bien ni mal, ou même *qui fait diverſes choſes bonnes* en elles-mêmes, mais ſans avoir la chaleur de l'Eſprit de Dieu. En eſtimant le zéle de ces perſonnes, nous nous animerons peut être à les imiter, & la charité qui nous fera aimer ce qu'ils ont de bon, & nous couvrira leurs fautes, nous obtiendra la grace de les éviter. *Bonus eſt Dominus timentibus eum, animæ quærenti eum.*

Eccli. 42. 14.

Thren.

Que ſi nous ſommes encore trop foibles pour imiter tant de Saints qui ont entrepris avec joye les choſes les plus difficiles pour lui témoigner combien ils l'aimoient, parceque rien n'eſt pénible à celui qui aime, faiſons au moins ce qui eſt de plus facile, retranchons peu à peu les choſes où nous ne pouvons douter

quelque

quelques lâches & quelques aveugles que nous soyons, que nous n'agissions contre l'ordre & contre la regle de nôtre devoir. Retranchons quantité de petits plaisirs que la nature demande plûtôt par accoûtumance ou par fantaisie, que par besoin, en nous souvenant toûjours de cette verité que pour joüir de la joye de Dieu, il faut se priver des vaines satisfactions du monde, qui nous agacent les dents, pour parler ainsi, & qui rempliſſant nôtre cœur, empêche qu'il ne demeure vuide pour y recevoir la grace. Nous ne voulons pas jeûner. Mais ne pouvons-nous pas nous contenter de viandes plus simples? Ne pouvons-nous pas dans une même viande prendre ou ce qui se trouvera devant nous, ou ce qui flatera moins nos sens. La santé n'est point interessée par cette petite mortification, & nôtre cupidité n'a point de prétexte dont elle puisse se couvrir.

Comment donc nous excuser, Seigneur, en vôtre presence, si nous y manquons? Ce n'est rien, disons-nous. Mais n'est-ce rien de ne nous pas mortifier dans des choses même si faciles? Ayez pitié, Seigneur; non de nostre infirmité, mais de nostre

corruption. Nous ſommes eſclaves de nôtre cupidité dans les plus petites choſes ? Et comment eſperons-nous de la vaincre dans les plus grandes ? Que vôtre grace ſoit nôtre conſolation. Accordez-nous d'être fideles dans les petites choſes, afin que nous ayons ſujet d'eſperer que vous nous le ferez être auſſi dans les grandes. Il ne faut que le vouloir, & c'eſt ce qui nous rend plus coupables. Mais c'eſt cette volonté même que nous vous demandons, cette volonté veritable, ſincere, & forte qui nous fait agir.

XXXI.

Moderation difficile mais neceſſaire pour ne point pecher par la langue.

NOus ne pouvons pas demeurer dans une entier ſilence. Nous ne pouvons pas même ne parler que de choſes ſaintes, parce que nous ne les avons pas aſſez dans le cœur, & que nous ne veillons pas aſſez ſur nous-mêmes, pour trouver toûjours Dieu dans nous. Mais pourquoi au moins ne nous preſcrivons-nous pas quelque ſorte de ſilence, en ne diſant rien qui ne ſoit tout-à-fait neceſſaire dans les tems où cela ſe peut aiſément

pratiquer ? Cette petite gêne ſervira même à nous recueïllir & à nous tenir dans une gravité & une modeſtie plus digne d'un chrétien. Mais peut-être auſſi que cette gêne nous rendra plus triſtes, plus farouches, & plus difficiles à ſupporter ce qui nous déplaira.

Mon Dieu, quelle eſt la multiplicité de nos miſeres ! Eſt-il poſſible que les remedes mêmes nous cauſent du mal ? Il faut que nous ſoyons bien foibles, bien mal diſpoſez. Et comment guerirons-nous ſi nous n'avons pas même la force de ſupporter les moindres remedes ? *Miſerere mei Domine, quoniam infirmus ſum : Sana animam meam, quia peccavi tibi.* Pſ. 6. Pſ. 40. Faites-moi craindre ce compte exact que nous vous devons rendre de toutes les paroles inutiles. Faites que dans les converſations que ma foibleſſe me rend ou me fait croire neceſſaires, je m'abſtienne au moins de rien dire qui puiſſe bleſſer mon ame ou celle de mes freres. Que je ne diſe rien ni par paſſion, ni contre la verité, ni contre la diſcretion. Que je craigne cet eſprit de raillerie & de bouffonnerie qui paroît ſi agréable & ſi neceſſaire dans le monde, mais que vous condamnez ſi fort par vôtre

Apôtre. Si je ne mérite pas de recevoir de vous cette gayeté honnête & modeſte, qui eſt le fruit d'une conſcience pure; qu'en l'attendant j'aime mieux paroître trop triſte qu'enjoüé. Les gens du monde qui me condamneront en cela, ne ſeront pas mes derniers juges.

XXXII.

Empreſſement à craindre dans l'exécution des choſes légitimes & ſaintes.

SI je ne dois point quitter l'emploi & l'étude où je me trouve engagé, ne devrois-je pas au moins la moderer? ſurtout avant la Meſſe & au moins les Dimanches & les Fêtes? Eſt-il poſſible que je ne puiſſe m'occuper quelques heures à quelque lecture ſainte, ſans m'y ennuyer, & ſans craindre que cet ennui me jette dans la pareſſe? Mais ce mauvais effet ne vient-il point de quelque cauſe plus mauvaiſe, qu'il faudroit combatre avec plus de ſoin? N'eſt-il point vrai que je me dégoûte des choſes ſaintes, parce que j'ai trop de goût, trop d'attache, trop d'empreſſement, pour mon travail? Si cette attache vient de vanité, elle eſt abſolument

mauvaise & condamnable. Si elle vient de la pente & de l'inclination naturelle, ne faut-il pas moderer cette inclination, la soûmettre à la raison, à la religion, à la foi ? Ne faut-il pas arrêter son empressement & son activité naturelle dans de justes bornes ? Quand cet empressement viendroit même du desir d'avoir bien-tôt achevé ce travail, pour m'occuper à quelque autre plus saint, n'y a-t'il pas en cela de l'excés ? Ne vaudroit-il pas mieux être un peu plus long-tems, & faire dés à present en partie ce que je m'imagine vouloir faire un jour entierement ?

Mon Dieu, vous voyez ce que je suis mieux que je ne le vois moi-même. Ayez pitié de ce que vous avez fait en moi ; & corrigez ce que j'y ai fait moi-même, puisque je n'ai pû ajoûter que du mal à vôtre ouvrage. Il me semble assez souvent que si vos serviteurs m'ordonnoient en détail & avec autorité ce que je devrois faire, il me semble, dis-je, que cela m'aideroit, & me feroit faire plus que je ne fais. Mais ils voyent peut-être dans vôtre lumiere que ma foiblesse est trop grande, & qu'en m'ordonnant ce que je n'accomplirois pas avec assez de fidelité,

vôtre loi ſainte ne ſerviroit qu'à me rendre plus coupable en me rendant prévaricateur. Ainſi ils ſont reduits à me repreſenter les regles genérales de vôtre Evangile, en attendant que vôtre grace m'en faſſe tirer les conſequences particulieres, ou qu'au moins je leur diſe avec une entiere plenitude de cœur. *Domine quid me vis facere?* Faites-moi donc Seigneur, cette grande grace. Donnez-moi & l'ardeur & la ſimplicité pour vous obéïr en la perſonne de vos ſerviteurs: & inſpirez-leur en même tems de m'ordonner ce que vous ſavez m'être le plus utile. *Suſcipiant montes pacem populo & colles juſtitiam.*

XXXIII.

Combien l'orgueïl peut nous ſeduire par un amour apparent des vertus & de l'humilité même.

8. iio. §. 4. LA plus grande marque que nous ayons de la grace de Dieu en nous, c'eſt le déſir d'avoir de nouvelles graces, puis que ceux qui mangent veritablement ce pain de vie, en ont toûjours faim, juſqu'à ce qu'ils en ſoient pleinement raſſaſiez. Cependant pluſieurs déſirent la grace & ne l'obtiennent pas néanmoins.

Mais c'eſt qu'ils ne la déſirent pas autant qu'ils doivent; c'eſt qu'ils ne la cherchent pas, ne la demandent pas, ou ne la demandent qu'avec froideur, avec tiedeur, avec negligence.

N'eſt-il point vrai même qu'on la ſouhaite & qu'on la demande, ſans la ſouhaiter & la demander? Car ce n'eſt pas elle qu'on demande, quand on la demande pour autre choſe. On a renoncé à la vanité & à la grandeur du monde; & on ſe fait une grandeur ſpirituelle dont on veut auſſi tirer de la vanité. On eſt bien aiſe d'être eſtimé humble, doux, genereux, charitable &c. Et lors même qu'on ne ſe ſoucie pas tant d'être eſtimé des autres, on eſt bien aiſe de pouvoir s'eſtimer ſoi-même, de trouver au dedans de ſoi la paix d'une vie irreprochable, qu'on croit eſtre la paix & la joye d'une bonne conſcience.

Ainſi on haït ce qui bleſſe la pureté, ce qui bleſſe l'humilité & toutes les autres vertus: Et ce n'eſt peut-être pas cependant qu'on aime ces vertus, mais parce qu'on aime l'idée qu'on s'en forme en ſoi-même, & la vanité qu'on en tire. Cela n'eſt-il pas vrai? Et n'eſt-ce pas là propre-

ment la vertu des Stoïciens, les plus superbes de tous, & par conſequent les plus criminels?

Cependant, Seigneur, vous voulez que nous cherchions cette pureté & cette paix de la bonne conſcience: & vous en faites une de vos beatitudes, & celle à laquelle vous promettez la vûë de vôtre pureté infinie. Quelle eſt donc la difference entre le comble de la vertu, & le plus profond abyſme de l'orgueïl?

Seigneur quel eſt mon aveuglement d'avoir peine à diſcerner les choſes les plus oppoſées, & à ne le pouvoir peut-être point du tout! Je ſai ce que ne ſavoient pas les Stoïciens, que toutes ces vertus que je m'imagine aimer, ne me peuvent venir de moi-même, mais de vous ſeul. C'eſt un grand pas que vôtre verité me fait faire vers elle: Et plaiſe à vôtre miſericorde que je le faſſe encore plus du cœur que de l'eſprit.

Mais quoi, ſi ſur cela je m'adreſſe à vous, & vous demande les vertus pour m'en rejouïr en moi-même, que fais-je autre choſe, ſinon abuſer de vous-même, pour vous rendre le miniſtre de ma vanité, c'eſt-à-dire faire peut-être un crime encore plus grand que celui des Stoïciens. Mais au-

moins c'eſt tomber dans l'orgueïl du Phariſien, qui vous rendant grace des vertus qu'il croyoit avoir, reconnoiſſoit ſans doute les tenir de vous, & ne pouvoit pas faire difficulté de vous demander celles qu'il eût cru ne pas avoir.

Je ſai que nous vous devons raporter toutes nos actions, & toutes nos vertus, & que nous ne devons aimer que vous. Je vous rends graces de me l'avoir appris. Ajoutez-y la grace de me le faire pratiquer. Mais cela ne me ſuffit point encore. Car qu'eſtes-vous, Seigneur, (ſi vous ſouffrez que je vous faſſe cette demande,) qu'eſtes-vous, dis-je, ſelon la foible idée que nous pouvons tirer de vos Ecritures & de vos Saints, ſinon la charité, la verité, la ſageſſe, la juſtice, & tout ce que nous pouvons nous figurer être éternellement, eſſentiellement, immuablement bon & vrai, raſſemblé dans une union, ou plûtôt une unité & une ſimplicité parfaite. Quand donc je crois avoir quelque amour pour la juſtice, pour la charité, pour la ſageſſe, ne puis-je pas m'imaginer que c'eſt vous que j'aime? Et néanmoins ſi je veux eſtre juſte & eſtre ſage, pour eſtre eſtimé des hommes,

ou pour me plaire en moi-même, ce n'eſt pas vous que j'aime, mais l'orgueïl vôſtre ennemi capital.

L'humilité même ne ſemble-t'elle pas s'accorder avec cette vertu fauſſe & ſuperbe ? Car l'humilité n'eſt pas de nous croire moins bons que nous ne ſommes. Elle ſeroit contraire à la verité, & par conſequent à mon Dieu qui eſt la verité. Si donc je me crois charitable, ſi je me crois chaſte, & ſi je me crois ſobre, prêt à ſouffrir les plus mauvais traitemens, & que cela ſoit effectivement, puiſque l'orgueïl peut tout à l'exterieur, pourvû que je reconnoiſſe tenir cela de Dieu & non de moi-même, pourquoi ne me croirai-je pas humble ?

Mais, mon Dieu, ne commencez-vous pas à nous découvrir ici quelque choſe. Car la foi nous apprend que nous ſommes bien éloignez de la ſouveraine juſtice que vous nous donnez pour modele, & que nous commettons tous beaucoup de fautes. Si donc nous ne voyons point en nous beaucoup de fautes, nous nous ſommes aveuglés, & par conſequent bien éloignez de la ſainteté & bien dépourvûs de cette vraie charité, dont le feu eſt également plein de chaleur

& de lumiere. Si nous voyons beaucoup de fautes en nous, & que nous en soyons peu touchez, que pouvons-nous faire que d'avoüer au moins nôtre endurcissement, & reconnoître que nous sommes bien éloignez de la vraie vertu? Il reste donc que nous sentions nos fautes, & que nous en gemissions de tout nôtre cœur. Et si cela est, nous ne serons pas tentez de nous croire fort vertueux & fort parfaits.

Ainsi il est vrai que c'est l'humilité qui distingue même aux yeux des hommes la vraie vertu de la fausse, comme la charité la distingue aux yeux de Dieu. Mais c'est cette humilité qu'on ne voit point dans le Pharisien qui presente au medecin ce qu'il croyoit sain, sans lui découvrir ses playes, bien loin d'en chercher les remedes, & sans demander même s'il n'y avoit point en lui quelque accident qui le pût faire craindre pour l'avenir. Il ne demande rien & il n'obtient rien. Ne sommes-nous point encore aussi peu avancez qu'au commencement? Car un homme qui veut se plaire dans l'idée de sa vertu, ne doit-il pas gemir quand il se voit tomber dans quelques fautes, souhaiter de guerir de ses vices, & re-

courir même à Dieu pour cela ? Il semble qu'il le peut. Mais peut-il souhaiter de voir ses défauts? Celui qui aime l'estime des hommes, peut vouloir voir les fautes qui blessent les yeux des hommes, & prier ses amis de l'en avertir. C'est ce qui faisoit aimer Mecenas à Auguste.

Mais pour les fautes qui ne blessent que vous, Seigneur, il n'y a que vous qui nous puissiez faire désirer de les connoître. La subtilité de l'orgueil n'a point encore été jusques là. Accordez-moi donc cette grace, Seigneur, accordez-moi de travailler serieusement à corriger en moi ce que je suis contraint d'y condamner. Mais accordez-moi encore de souhaiter sincerement de connoître ce que j'y dois condamner, & d'y travailler par une vigilance fidele sur moi-même, & en lisant avec application vos Ecritures, & les ouvrages de vos Saints pour y apprendre les veritables regles que vous me commandez d'observer.

XXXIV.

L'humilité fait tout le prix de tout ce que nous pouvons faire de bien.

C'Eſt une grande choſe de paſſer d'un état qui eſt bon & ſaint, à un autre qui ſoit encore meilleur. Mais ce qui rend ce changement grand & eſtimable, c'eſt qu'il fait voir qu'on eſt humble, qu'on a mené une vie ſainte ſans ſe croire ſaint, & qu'en faiſant bien on s'eſt regardé comme un ſerviteur inutile. C'eſt donc l'humilité qui fait le prix de ce changement, & qui le rend plus glorieux devant Dieu & devant l'Egliſe que les jeûnes, les veilles, & toutes les mortifications exterieures. De ſorte que ſi en embraſſant une vie plus ſainte, on en devenoit plus ſuperbe; au lieu d'avancer vers le ſalût, on s'en éloigneroit, & on s'approcheroit de l'enfer. Ep. 142.

Travaillons donc à ſortir de nôtre lâcheté & de nôtre pareſſe, & à faire quelque choſe de plus que nous n'avons fait: mais travaillons encore plus à nous affermir & à nous avancer dans l'humilité, à reconnoître que tout ce que nous faiſons, eſt bien peu de choſe en comparaiſon de ce

qu'ont fait les Saints qui étoient plus innocens que nous, & que ce peu même n'eſt point l'effet de nos forces, mais du ſecours de Dieu avec lequel nous pouvons tout, & ſans lequel nous ne pouvons rien. Remercions-lui donc graces de ce qu'il a déja fait en nous : que ſes premieres faveurs nous ſervent à lui demander avec plus de confiance en ſa bonté, ce que nous voyons qui nous manque encore, & la grace même de connoître les beſoins qui ſont en nous, quoi que nous ne les voyons pas.

XXXV.

Se porter à la retraite comme en ſon centre, & n'en ſortir que pour les beſoins de l'Egliſe.

IL faut diſtinguer le tems de la paix de l'Egliſe & le tems de ſa guerre. Dans le premier chacun doit chercher la retraite & le ſilence autant que ſon état le ſouffre, pour ſonger à ſe purifier & à ſe ſanctifier. Dans l'autre tout homme eſt ſoldat. Dieu qui n'a beſoin de perſonne, veut alors avoir beſoin de ceux qui font profeſſion d'être ſes ſerviteurs. Et il leur eſt glorieux de ſe pouvoir dire les coadjuteurs de celui qui eſt la force

Ep. 125.

de tous les hommes.

Qu'ils voyent donc quels ſont les talens dont ils lui ſont redevables, ils les ont reçûs de lui, & les doivent employer pour lui. Car voudrions-nous demeurer dans le repos durant que l'on attaque nôtre mere; durant qu'elle eſt dans la guerre & dans le trouble? Il faut agir, étendre les mains & les bras quand on diſſipe & quand on viole la loi de Dieu. Il faut travailler pour rompre les liens dont on nous veut ſerrer les mains pour rejetter de deſſus nos têtes le joug du demon dont les méchans nous veulent charger.

Il ne ſuffit pas de ne point abandonner l'unité, de ne point trahir la verité. Il faut la deffendre & combattre de toutes ſes forces ceux qui en ſont les ennemis. Si nous perdons quelque choſe de nôtre repos, celui pour qui nous combattons, ſçaura bien nous recompenſer de cette perte. Quand le temps de la gloire de J.C. ſera venu, ceux qui auront été les compagnons de ſes travaux, le ſeront alors de ſon triomphe. Ainſi ſongeons ſeulement à compatir aux travaux de nôtre mere, & travaillons à ſoulager l'Egliſe dans ſes afflictions, afin qu'elle n'ait pas ſujet de faire de nous Ep. 147.

cette plainte : Ceux qui m'étoient les plus proches & les plus obligez de me secourir, se sont tenus loin de moi, de peur d'avoir quelque part aux maux que je souffre.

Mais aprés avoir quitté la retraite, le repos, le silence pour servir l'Eglise, il faut prendre garde à ne pas aimer le tumulte, les affaires, l'éclat extérieur des bonnes œuvres, de peur de nous perdre en prétendant sauver les autres. Distinguons ce qui est le meilleur par soi-même, de ce que les malheurs du tems rendent necessaires. Souffrons l'un avec patience dans la vûë de l'ordre de Dieu à qui nous devons tout : mais soûpirons toûjours aprés l'autre, & tendons-y comme à nôtre centre, dont il n'y a que la necessité qui nous puisse tenir separez. Ayons devant les yeux l'exemple de S. Bernard, qui au milieu des emplois les plus necessaires, les plus importans, les plus utiles, & où Dieu lui donnoit de plus grands succés, se tenoit néanmoins malheureux, parce qu'il étoit privé de sa solitude & des enfans que Dieu lui avoit donnez à nourrir.

S. Bernard n'est pas le seul qui nous apprenne qu'il faut préferer la

deffenſe de l'Egliſe à la retraite & au repos. On voit le même eſprit dans l'explication que donne S. Nil à ces paroles de J. C. *Mais maintenant que celui qui a un ſac ou une bourſe, les prenne; & que celui qui n'en a point vende ſa robe pour acheter une épée.* Luc. 22. v. 36. Car il dit dans un traité qu'il a fait ſur ces paroles, que dans la paix de l'Egliſe, il faut travailler à acquerir une paix & une douceur, qui nous mette dans le calme au dedans, & qui nous attire au dehors l'amour & l'eſtime des hommes, comme un vétement de gloire & d'honneur: mais que quand J. C. eſt attaqué dans ſa verité ou dans ſes membres, il faut alors abandonner cette douceur, ſouffrir la perte de la gloire qu'elle nous acqueroit parmi les hommes, & deffendre J. C. avec l'épée, c'eſt-à-dire, avec une vigueur genereuſe, qui perce ſes adverſaires juſques dans le cœur, ſans nous mettre en peine ſi les hommes qui ne ſont animez que pour leurs interêts temporels, nous regardent comme des perſonnes violentes & emportées. On ne demande point de douceur & de froideur à un ſoldat qui combat l'épée à la main.

XXXVI.

Qualitez necessaires à un historien de la Vie des Saints.

Ep. 312. ON ne peut douter que les regles que donne S. Bernard sur la maniere de composer l'office d'un Saint, ne se puissent appliquer à la maniere dont il en faut faire l'histoire. Il faut que celui qui l'entreprend soit digne d'une chose si grande & si sainte, qu'il ait non seulement de l'érudition, mais aussi du zéle pour ce qu'il fait; que l'autorité de sa personne, que la gravité de son stile, & surtout qu'une vie sainte proportionnée à la saintetè de son sujet, donne du poids à ce qu'il dit, & honore la verité qu'il annonce. Il faut qu'il ait soin de ne rien avancer que de veritable, & même s'il est possible, qui ne soit indubitablement vrai. Mais cela ne suffit pas encore, il faut que tout son ouvrage ait un air de pieté, qu'il persuade l'humilité & toutes les autres vertus, qu'il porte dans les esprits la lumiere de la verité, & la chaleur de la charité; qu'il enseigne à régler les mœurs, à crucifier les vices, qu'il inspire la devotion & la modestie qu'il faut

garder dans tous les ſens. Il faut évi-
ter dans le ſtyle une ruſticité qui
choque, & une politeſſe qui ſente
l'affectation. Il faut qu'il ſoit grave,
mais ſans rudeſſe; qu'il plaiſe, mais
en touchant; qu'il n'arrête pas les
lecteurs par des agréemens étudiez,
mais qu'il les faſſe paſſer au ſens,
qu'il les éleve, qu'il les anime; qu'on
voie que l'auteur n'a point cherché à
faire eſtimer ſon ſtyle & ſon eſprit,
mais à faire eſtimer, honorer, aimer,
embraſſer les exemples ſaints qu'il
raporte.

XXXVII.

Combien on eſt obligé de s'intereſſer dans tout ce qui touche l'Egliſe.

PLus Dieu nous a élevez dans l'Egliſe ſoit par les emplois & la dignité, ſoit par l'autorité & la créance, ſoit par la lumiere & la ſcience, ſoit par les autres talens qu'il nous a donnez, plus nous devons avoir de zéle pour la maiſon de Dieu, & être touchez des maux qu'elle ſouffre. Que ſi nous nous bouchons les yeux & les oreilles, ſi nous fermons nos entrailles, ſi nous endurciſſons nos cœurs, pour ne point ſentir les ſcandales, ſi nous négligeons les plaies

qu'on fait à l'Eglise comme des choses de peu de conſequence, ſi nous ne nous affligeons point dans les extrêmes douleurs de Joſeph, où eſt nôtre amour pour Dieu? où eſt nôtre charité pour le prochain?

Quand les maux des autres n'arriveroient pas juſques à nous, à cauſe de quelques conſiderations humaines; quand nous ſerions hors d'état d'être entraînez par le débordement des vices, parce que Dieu nous a mis dans une ſainte retraite, & nous a cachez dans le ſecret de ſon tabernacle; quand nous n'aurions point à craindre cette terrible famine de la parole, parce que Dieu nous fait recueïllir les herbes ſalutaires de ſa parole, de la doctrine de la tradition, & des inſtructions de ſes ſerviteurs; plus Dieu nous comble de graces, plus nous ſommes obligez de prendre ſes interêts.

Nous ſommes des ingrats ſi nous n'employons tout ce que nous avons de force & de pouvoir pour chercher les moyens de tirer ſes membres des dangers qui les ménacent, & pour exécuter ce que nous verrons ou par nous mêmes ou par d'autres, y pouvoir contribuer. Cette indifference pour la gloire de Dieu

& pour le salut de nos freres nous rendroit plus coupables que les fautes où tombent les autres, & dans lesquelles nôtre état plûtôt que nôtre vertu nous empêche de tomber.

C'est ainsi que Saint Aphraate, S. Antoine, S. Dalmace ont quitté leur solitude, pour venir rendre témoignage à la verité. S. Macedone l'a fait même pour détourner des maux temporels que le peuple d'Antioche craignoit, & qu'il avoit merité.

XXXVIII.

Necessité de rompre tout commerce avec les méchans.

C'Est une chose bien fâcheuse d'être uni de societé avec ceux qui ne craignent pas Dieu, & ne le servent pas comme il faut. Il est bien difficile, comme l'Ecriture nous en avertit, de ne pas devenir méchant avec les méchans, de toucher à la poix & de n'en être point taché. Mais quand effectivement on ne prendroit aucune part aux pechez de ceux avec qui nous sommes, les autres auront peine à se le persuader. Les méchans même s'autorisent de l'amitié qu'ils ont avec ceux qui passent pour gens de bien; & les foibles se portent ai- Ep. 364.

sément à croire innocent ce qu'ils voyent n'être point condamné par ceux pour qui ils ont de l'estime. Ainsi quand nôtre vie seroit pure & innocente, nôtre reputation pour laquelle nous devons avoir un extrême soin, en est extrêmement blessée. Et je ne sai même si l'on peut dire que nôtre conscience soit sans tache, lorsque nous autorisons les méchans, que nous scandalisons & faisons tomber les foibles, & que nous affligeons & blessons les forts. Que reste-t'il donc, sinon de rompre un commerce qui nous est si désavantageux, & de témoigner en nous rétirant que nous désaprouvons au moins le mal que nous ne pouvons pas empêcher.

XXXIX.

Les Proverbes & l'Ecclesiaste préparent à la lecture du Cantique des Cantiques.

Is Cant. f. 1. c. 1.

LE livre des Proverbes qui nous donne des maximes pour la conduite de nôtre vie, nous apprend à combatre & à détruire nôtre amour propre par la discipline & la regle d'une vie qui retranche les désirs inutiles de la sensualité & le déreglement des mœurs. Celui de l'Eccle-

faste nous fait découvrir par la lumiere même de la raiſon la vanité & le néant de tout ce qu'on peut aimer & eſtimer dans le monde, ſoit dans les biens du corps, même dans ceux de l'eſprit. Il nous fait diſcernet ces fauſſes joyes de la joye ſolide que donne la verité. Et aprés nous avoir convaincus qu'on ne trouve dans le monde que vanité & affliction, il nous porte à craindre Dieu & à obſerver ſes commandemens, dont l'un eſt le commencement de la ſageſſe, & l'autre en eſt la conſommation & la perfection, quand on le fait parfaitement.

Quand une fois on a pû détruire ces deux peſtes de l'ame, l'amour de ſoi-même, & l'amour du monde, c'eſt alors qu'on peut entrer dans la lecture du livre des Cantiques qui doit être le fruit du profit qu'on a tiré des deux autres, & qui ne doit être confiée qu'à des eſprits & à des oreilles toutes pures, à des ames qui ont reçu la paix du Saint Eſprit, & qui ne ſont plus troublées par la guerre des paſſions & par les tumultes des ſoins du ſiécle.

XL.

L'humilité doit être l'ame de la penitence.

S.4.c.2. COmme l'orgueil est non seulement le commencement du peché, mais qu'il est encore la source & comme l'ame de tous les pechez, il faut aussi que l'humilité soit l'ame de la penitence, & qu'elle se trouve dans tout ce que nous faisons pour effacer le peché. Ainsi c'est une mauvaise marque quand la crainte de nous rabaisser & de nous humilier devant les hommes, nous empêche de faire ce que la loi de Dieu nous ordonne, ou ce que nous conseille un sage directeur.

XLI.

Cause & pernicieux effets de nôtre dégoût dans la lecture de l'Ecriture sainte, ou de nôtre précipitation à la lire.

S.7.c.5.6. QUelle est nôtre misere d'avoir sans cesse devant nous les viandes les plus nourrissantes & les plus agréables, & de nous trouver sans appetit & sans force! Dieu nous présente à toute heure les veritez de son

Ecriture

Ecriture & dans nos lectures & dans nos prieres. Ce sont les mêmes dont les Anges se nourrissent avec un plaisir ineffable, & qui leur donnent une force invincible. Elles sont seulement préparées d'une maniere plus proportionnée à nôtre foiblesse, & nous dormons en lisant, nous languissons en priant. Toute autre nourriture nous plaît davantage, comme ces appetits déreglez qui n'ont que du dégoût pour le pain & les autres bonnes nourritures, & qui cherchent du plâtre, du charbon, & d'autres choses de même nature; pourvû encore que nous n'allions pas jusqu'à des choses qui nous empoisonnent & qui nous tuent.

Cependant Dieu nous parle quand nous lisons des choses saintes; & nous lui parlons, ou au moins nous prétendons lui parler, quand nous prions. Comment donc ne respectons-nous point cette majesté si auguste accompagnée de tous ses Anges, qui ne s'en separent jamais, & qui sont prêts de lui présenter nos prieres, pourvû qu'elles soient dignes de lui être offertes?

Mais sans parler maintenant de la priere, pourquoi lirons-nous avec attention une lettre qui nous regar-

dera, quelque longue qu'elle puiſſe être, & nous trouverons-nous aſſoupis quand nous lirons des choſes de pieté? N'eſt-ce point que l'un nous regarde plus que l'autre; parce qu'en effet nous prenons beaucoup d'intérêt à ce qui regarde les choſes temporelles, & peu à ce qui regarde les éternelles; c'eſt-à-dire, pour parler plus nettement, que nous avons beaucoup de cupidité, & peu ou point de charité.

Il eſt vrai; la charité quoique veritable, eſt moins ſenſible que la cupidité, parce que le corps qui eſt plein de corruption, appeſantit l'ame. Mais ne nous flatons point, ne nous trompons point. Il eſt bien à craindre qu'il n'y ait point de feu où il y a ſi peu de chaleur. L'amour ſpirituel ne peut pas demeurer ſans action & ſans mouvement: non plus que le charnel. Quelque froids que nous ſoyons, les interêts du monde ſçavent bien nous échaufer. Et pourquoi, ſinon parceque nous les aimons beaucoup?

Mais nous ne trouvons rien de nouveau dans ce que nous liſons. Ne mangeons donc le pain & les autres viandes ordinaires qu'avec dégouſt, puiſque c'eſt toûjours la même choſe;

N'en prenons que le moins que nous pouvons: Ne venons à table qu'avec peine, & retranchons toûjours quelque chose sur nôtre repas. Mais ce n'est point du tout ce que nous faisons. Nous aimons la vie de nôtre corps. Nous sentons le besoin que nous avons du pain pour l'entretenir. C'est pourquoi nous en mangeons avec plaisir.

Voyons donc si nôtre ame vit, & faisons tous nos efforts pour obtenir de Dieu cette grace. Que si elle vit, elle ne manquera point d'aimer sa vie, & tout ce qui peut l'augmenter & l'entretenir, c'est-à-dire, tout ce qui nous fait connoître & aimer la verité qui est son unique vie. Je ne sai si cet amour de la nourriture de nôtre ame peut être en nous sans y être sensible. Mais quand cela seroit, la foi doit suppléer à cette sensibilité, & nous faire faire pour nôtre ame ce qu'un appetit sensible nous fait faire pour nôtre corps.

Les nourritures de l'ame ont un trés-grand goût, pourvû que nous en ayons nous-mêmes, & que la fiévre des passions ne nous l'ait point fait perdre, ou que les mauvaises nourritures que nous prenons en d'autres plaisirs, ne nous ayent pas agacé les

dents. La manne ennuyoit & dégoûtoit ceux qui aimoient les viandes d'Egypte. Mais ceux qui recevoient avec action de graces ce pain de ciel, y trouvoient toutes les delices qu'ils ſouhaitoient.

La moindre verité que nous liſons eſt capable de nous faire goûter encore plus de plaiſir, pourvû que nous ayons ſoin de la broyer & de la piler. Il n'y a point de viande qui paroiſſe avoir du goût, quand on l'avale toute entiere ſans la rompre & ſans la mâcher. C'eſt ce que fait l'imprudent, parce qu'il n'eſtime guere cette nourriture. Au contraire celui qui la regarde comme un threſor précieux, & qui l'aime comme le remede de ſes maux, la laiſſe longtems repoſer dans la bouche de ſon cœur, ou plûtôt il ſe repoſe lui-même dans elle.

Mais pour nous, nous ſongeons plus à avaler qu'à manger, plus à lire qu'à profiter de nôtre lecture. Nous mettons nôtre pieté, & plaiſe à Dieu que ce ne ſoit pas nôtre vanité, à lire l'Ecriture tous les ans. Mais ce n'eſt point ce que nous ordonne l'Ecriture même. Elle veut que nous la liſions & que nous la meditions ſans ceſſe: Mais elle ne marque jamais en

combien de tems nous la devons lire. C'eſt une bonne choſe de la lire tous les ans; mais pourvû que nous la puiſſions bien lire. Que ſi nos autres occupations neceſſaires ne nous laiſſent pas tout le tems qu'il faut pour cela, ne vaut-il pas mieux regler le tems que nous y pouvons donner, & l'employer à lire comme il faut, ſans regler combien de pages nous devons lire?

Mais helas! il n'y a jamais aſſez de remedes pour la multiplicité de nos maladies. Quand rien ne nous preſſeroit de lire, & que nous ne nous preſſerions pas nous-mêmes par nôtre impatience naturelle, nôtre tiedeur ſeule ſuffira toûjours pour nous empêcher de tirer du profit de nos lectures. Il faut du feu pour cuire cette divine nourriture, non en elle-même, mais en nous, pour la ruminer, pour la digerer, pour en tirer le ſuc qui nous doit nourrir. Il faut connoître & haïr nos maladies pour chercher les remedes qui y ſont propres, pour les diſcerner, pour les prendre avec plaiſir. Il faut combatre nos paſſions, & tuer ces malheureux ſerpens pour être enſuite alterez de ces eaux ſaintes qui ſont fades à ceux qui n'ont point de ſoif pour

la juſtice. Il faudroit peut-eſtre nous priver des autres nourritures plus propres à entretenir & à augmenter nos mauvaiſes humeurs qu'à les chaſſer. Car c'eſt peut-être cette fauſſe douceur, qui nous remplit, & qui nous donne du dégoût pour des viandes plus ſolides & plus ſalutaires.

C'eſt donc à vous, divin medecin, que nous devons avoir recours, afin que vous nous faſſiez connoître les remedes propres à nos maux, & encore plus afin que vous nous les faſſiez aimer. Car aſſurément c'eſt être bien malade que de manquer d'appetit pour des viandes ſi excellentes & ſi utiles. Gueriſſez-nous donc, Seigneur, par vôtre grace toute puiſſante, gueriſſez-nous d'une langueur qui mene à la mort, ſi même elle ne marque pas que nous ſoyons déja morts. S'il nous faut priver de toute autre viande, cette perte ſeroit bien recompenſée. Il faut pour cela une grande violence: mais vôtre grace peut tout. Faites-nous faire ce que vous nous commandez: & commandez-nous ce que vous voudrez.

XLII.

Nôtre orgueïl ne vient que de ce que nous nous attribuons ce que nous avons reçu de Dieu.

IL ne suffit pas de reconnoître de la bouche ou de l'esprit même, que nous n'avons aucun bien de nous, & que tout nous vient de Dieu. Il faut le reconnoître de cœur. Qui est assez fou, dit Saint Bernard, comme une chose avoüée de tout le monde, pour croire avoir aucun bien qui ne nous vienne de Dieu? Les sciences, la sagesse, la prudence, l'éloquence, la continence, la rectitude de la volonté, tout nous vient de Dieu. Et si nous avions de lui les richesses exterieures, mais que les richesses de la vertu, & l'inclination de la volonté vers le bien, qui en est l'essence, vinssent de nous, nous nous donnerions à nous-mêmes beaucoup plus qu'il ne nous donne. *In Cant. 13. 5. 1. 2.*

Mais si tout le monde reconnoît que les biens particuliers ne peuvent venir que du souverain bien, pourquoi donc y a-t'il tant de superbes? Car l'orgueïl n'est que de nous attribuer une excellence qui ne nous appartient pas. C'est que nôtre cœur

eſt bien éloigné de nos paroles, & même de nôtre penſée. Car ſi nous n'avons rien de nous-mémes, nous n'avons donc rien que nous n'ayons reçu. Quel ſujet avons-nous donc de nous élever audeſſus de ceux que nous croyons avoir moins reçu que nous; Nous avons ſeulement ſujet de rendre graces à celui qui nous a donné ce que nous ne méritions pas. C'eſt comme ſi de deux freres coupables d'une même faute, le pere ayant pardonné à l'un, & differant encore de pardonner à l'autre, le premier inſultoit au ſecond; au lieu de ſe joindre à lui pour obtenir auſſi ſa grace. Qui n'auroit horreur de cette ingratitude dénaturée? Et ne mériteroit-il pas que ſon pere le châtiaſſe dans toute ſa ſeverité, & pardonnât à ſon frere? Quand nous nous élevons audeſſus d'un autre, c'eſt que nous nous croyons plus digne d'honneur que lui. Et le moyen de nous en croire plus dignes, ſi nous ſommes perſuadez ſincerement que nous n'avons rien que nous n'ayons reçu par une bonté toute gratuite, dont nous étions tout auſſi indignes que ceux qui n'ont rien reçu du tout? Ajoûtons à cela que Dieu peut nous ôter quand il voudra tout

ce que nous avons, & que rien n'eſt plus capable de porter Dieu à nous traiter ainſi que cet orgueïl qui fait que nous nous préferons aux autres. Mais ne l'a-t'il point même déja fait, puiſque dés que nous ſommes vaincus par l'orgueïl, quoique nous ayons ou que nous paroiſſions avoir, nous n'avons aucun veritable bien? au lieu que ceux que nous mépriſons ont tout, s'ils ont l'humilité, parce que Dieu donne ſa grace aux humbles, & qu'il reſiſte aux ſuperbes.

Reconnoiſſons donc que nous ne nous préferions point aux autres, ſi nous ne nous attribuions point les dons de Dieu; c'eſt-à-dire, ſi nous ne lui volions point ſa gloire même, qu'il proteſte de ne communiquer à perſonne. Et cette gloire incommunicable eſt proprement celle d'être auteur du bien: car il en communique aſſez d'autres à ſes Saints. Mais pour celle-là, il ne la donne à perſonne. Adam dans ſon innocence, & les Anges ont pû par la ſanté de leur libre arbitre aidé par la grace, ſe conſerver dans la bonne volonté: mais ils n'ont pû recevoir cette bonne volonté que de celui dont ils avoient reçu l'être.

Regardez-nous donc, Seigneur,

dans vôtre miſericorde. Ayez pitié de cette pourriture que nous avons heritée de la déſobéïſſance de nôtre premier pere. Nous ſerons toûjours ſuperbes, ſi vous ne nous rendez humbles. Apprenez-nous donc, mais apprenez-nous dans le cœur que nous n'avons de nous-mêmes que le néant par nôtre premiere origine, & que le menſonge & le peché par nôtre corruption. Voilà ce que nous n'avons point reçu. C'eſt à nous à voir ſi nous nous en voulons glorifier. Pour tout le reſte, ſoit dans le corps, ſoit dans l'eſprit, ſoit dans la volonté, nous l'avons tout reçu.

Si vous voulez bien ſouffrir que nous acquerions par nôtre travail, cela eſt toûjours fondé & dans la nature & dans la grace ſur des dons abſolument gratuits, auſquels nous n'avons pû avoir aucune part. C'eſt encore par vôtre miſericorde que nous avons uſé de ces premiers dons pour en acquerir d'autres, & les obtenir de voſtre bonté. Ainſi nous n'avons rien abſolument que nous n'ayons reçu. Il ne nous reſte qu'à nous humilier ſous voſtre miſericorde infinie, & à lui rendre par l'action de graces ce que nous en ayons reçu, afin d'en obtenir ſans

ceſſe de plus grandes faveurs, qui nous rendans plus redevables, nous rendent auſſi plus humbles.

De ſorte qu'il nous eſt impoſſible de douter que le plus grand de vos Anges, ne ſoit auſſi le plus humble. Et nous ne craignons point de dire que noſtre divin Sauveur ſurpaſſe infiniment tous ſes membres en humilité, comme il a reçu infiniment plus qu'eux dans ſon humanité devenuë un même Dieu avec vous par une grace incomprehenſible. Nos pechez ſont pour nous un grand ſujet d'humilité, ou au moins d'humiliation: mais c'eſt parceque nous ſommes ſuperbes. Ceux que vous avez rendu incapables de pecher, reconnoiſſent avoir encore plus reçu de vous que ceux que vous avez gueri des pechez. Par conſequent ils vous aiment encore davantage, & s'abaiſſent encore plus profondement devant l'abîme de vôtre infinie miſericorde.

XLIII.

Quels effets doit produire en nous la connoiſſance de nos miſeres.

L'Effet que doit produire en nous la connoiſſance que nous avons de nos pechez & de nôtre peu de *In E. c. 17.*

merite, c'eſt de nous rendre plus humbles & plus rabaiſſez à nos propres yeux, plus agréables à Dieu par nôtre modeſtie & nôtre pudeur; plus preſts à lui obéïr, plus exacts & plus ardents à lui rendre graces; plus doux dans les corrections que nous recevons de lui ou des autres, plus patiens dans les travaux, plus enflammez d'amour, plus éclairez à voir ce qui nous peut nuire, & plus ſoigneux à l'éviter.

XLIV.

Ce que c'eſt que lire l'Ecriture ſainte comme les Juifs.

LIre la parole de Dieu comme les Juifs, ſans en profiter pour nôtre ſalut, c'eſt manier & porter un vaſe qui renferme un beaume trés-précieux, & le tenir fermé, ſans en ſentir ſeulement l'odeur. Ouvrons-le: mettons-le ſur nos playes: que ſon odeur nous réjouïſſe: que ſa force gueriſſe nos maux, & Dieu ne nous rejettera plus comme des endurcis, des obſtinez & des rebelles.

XLV.

D'où vient que nous ne sommes pas exaucez lors même que nous demandons ce que Dieu veut : Ne nous en rebutons pas, mais persevérons à prier avec plus d'ardeur.

L'Esprit de la sagesse est plein de bonté : & il n'a point accoûtumé de se rendre difficile à ceux qui l'invoquent. Pourquoi donc en obtenons-nous si peu de choses, nous qui l'invoquons si souvent ? N'est-ce point parce que s'il est bon, il est juste aussi, & qu'il est juste de ne point exaucer des pecheurs ? Il est vrai ; cela est trés juste : & l'Esprit de Dieu est la justice même. Mais puisqu'il n'est pas moins la bonté que la justice, & que s'il est juste de rejetter des coupables, il n'est pas néanmoins injuste de leur faire grace, pourquoi la bonté n'agira-t'elle pas en ma faveur, lorsqu'elle le peut sans rien faire contre la justice ? 15. 5. 1.

Mais helas ! Dieu est encore la sagesse souveraine. Et peut-être que cette sagesse me laisse dans le nombre de ceux à qui elle ne veut pas faire une misericorde qu'elle ne doit à personne. Car cette sagesse a des abîmes qui sont impenetrables à toutes les

lumieres des hommes. Il eſt vrai : mais puiſque ces abymes ſont impenetrables, pourquoi les penétrerai-je contre moi-même? Puiſque nul ne ſait s'il eſt digne d'amour ou de haine, pourquoi me croirai-je digne de haine plûtôt que d'amour? Au contraire l'Apoſtre me propoſe l'eſperance comme la compagne de la foi & de la charité. Il faut donc eſperer, comme il faut croire & aimer: & l'eſperance ne nous confondra point. Toute la vie humaine n'eſt fondée que ſur l'eſperance.

Mais nous avons plus ici, Seigneur, nous avons vôtre parole, la parole de la verité, qui nous aſſure, que quiconque demandera, obtiendra; que quiconque invoquera vôtre nom ſera exaucé. Pourquoi donc demandons-nous ſi ſouvent ſans obtenir, je ne dis pas la ſanté, la vie de nos amis, des biens terreſtres. Ce n'eſt point là de quoi vous avez parlé. Ces choſes ne ſont que vanité & que néant. Vous qui êtes l'Être ſouverain, vous ne nous parlez que de ce qui eſt veritable, de ce qui eſt pour demeurer éternellement. Quand on promet, on promet un bien. Et y en a-t'il d'autre que vous-même, ou ce qui nous peut porter à vous?

Mais n'eſt-il pas vrai, Seigneur, que nous vous demandons ſouvent vôtre miſericorde, vôtre grace, les vertus que vous voulez certainement que nous vous demandions ? Et les obtenons-nous cependant ? Que dire à cela ? Dieu eſt la bonté même : nous n'en pouvons douter. Il eſt veritable dans ſes paroles. Il eſt infaillible dans ſes promeſſes. Mais puiſque tout homme eſt menteur, ne mentons-nous point juſques dans nos prieres mêmes ? Noſtre cœur demande-t'il ce que nos levres & nôtre penſée demandent.

Certes ce n'eſt pas ſans raiſon que Jeſus-Chriſt demandoit aux malades & aux aveugles s'ils vouloient être gueris. Qui peut douter qu'ils ne le vouluſſent ? Mais il voyoit bien des malades ſpirituels qui demandent à être gueris, & ne ſe ſoucient guere de l'être. S'ils s'en ſoucioient, ſi nos pechez nous donnoient du ſoin & de l'inquietude, nous ferions toute autre choſe que ce que nous faiſons. Voyons ce que font ceux qui ont des ulceres & des maladies douloureuſes.

Ne nous plaignons donc point de Dieu. Il eſt fidele dans toutes ſes paroles. Mais plaignons-nous de nous-

mêmes; & ſongeons à le prier ſerieuſement & ſincerement, c'eſt-à-dire, à ſouhaiter veritablement la gueriſon de nos maux. Et comme c'eſt lui ſeul qui peut donner ce deſir, tâchons de l'obtenir par tout ce que nous ſçavons pouvoir attirer ſa miſericorde. Employons-y les prieres de ceux que nous ſçavons l'aimer & dans le ciel & ſur la terre. Prions nous-mêmes avec le plus de pureté, le plus d'attention, le plus d'ardeur, le plus d'humilité que nous pourrons. Et tant que nous n'obſtiendrons pas, ſoyons perſuadez que nous ne deſirons pas encore aſſez, que nous ne prions pas encore comme il faut.

Mais bien loin de nous relâcher, animons-nous de plus en plus. Nos prieres obtiendront peut-être par leur perſeverance ce qu'elles ne peuvent pas obtenir par cette perfection qui trouve Dieu tout prêt à nous exaucer. Il ne nous l'a point promis: mais il fait beaucoup au-delà de ce qu'il a promis. Cette ardeur & cet effort même élargira nôtre cœur, & le rendra aſſez étendu pour contenir des graces dont il n'étoit pas capable d'abord.

XLVI.

Ce qu'il faut faire pour que Dieu habite en nous.

SI nous voulons que Dieu habite en nous, & qu'il s'y promene, comme en un jardin où il se plaît, il faut que nôtre ame soit nette & vuide de tout ce qui peut offenser ses yeux & blesser sa pureté. Il ne faut point qu'elle soit sujette ni aux plaisirs de la bouche & à tout ce qui peut flatter les sens, ni à la curiosité & au désir de voir, de savoir, de connoître ce qui ne lui est point necessaire, ni à aimer de commander aux autres, ou à s'enfler quand elle se voit au dessus d'eux. Il faut encore être entierement éloigné de haine, d'aigreur, & d'envie, parceque la sagesse n'entre point dans une ame qui est sujette à ces passions malignes. Mais il faut même se débarasser des affaires & des soins du siécle, afin d'avoir le loisir & la liberté de voir que le Seigneur est nôtre Dieu, de goûter qu'il est doux à ceux qui esperent en lui, à ceux qui le cherchent, qui veulent s'abandonner absolument à lui comme à leur Dieu, dont la puissance & la bonté sont infinies. *S. 27. in C. 5. 10.*

XLVII.

Comment il se faut conduire pour conserver la paix & la charité à l'égard de ceux avec qui l'on a à vivre.

29. §. 3. IL n'y a rien assurément de meilleur que la charité ; & la charité paroit sur tout dans l'union & la paix que les personnes qui vivent ensemble gardent entr'elles. Cette paix paroit moins difficile à conserver entre ceux qui ne sont point chargez de veiller les uns sur les autres. Car qu'ont-ils à faire sinon de supporter avec patience ce qui peut leur déplaire dans leurs freres, de rejetter les soubçons qui nous viennent dans l'esprit, & qui nous font beaucoup plus de peine que les actions exterieures. Car on souffre bien des choses d'une personne quand on est persuadé qu'elle nous aime dans le cœur, quelque indiscretion, quelque brusquerie, quelque mauvaise humeur qu'elle puisse avoir. Et si nous aimons nôtre frere, nous n'aurons pas de peine à croire qu'il nous aime. Il nous est bien aisé de nous convaincre que nous ne pouvons connoître le fond de nôtre cœur, & moins en-

core celui d'un autre. Ainſi c'eſt pour l'ordinaire un jugement temeraire de croire qu'on ne nous aime pas, & qui ne vient que de ce que nous n'aimons pas nous-mêmes. De ſorte que quand nous ſentons nôtre charité bleſſée par ce qui nous paroit une faute dans un autre, ſongeons moins à lui qu'à nous, & travaillons à nous guerir nous-mêmes dans nos maladies.

Quand même nous aurions un juſte ſujet de croire que nôtre frere a quelque averſion pour nous, nous ne ſaurions rien faire de plus utile pour nous-mêmes que de travailler par l'ardeur de nôtre charité à ranimer celle qui eſt éteinte dans ſon cœur. Que ſi ſon averſion ne va pas juſqu'à étouffer entierement en lui la charité, & à lui faire perdre la vie de l'ame, nous ſommes encore plus obligez de l'aimer comme un de nos membres & un membre de Jeſus-Chriſt, mais comme un membre malade qu'il faut menager avec grand ſoin, de peur que l'inflammation ne ſe mette à ſa playe, & ne la rende mortelle.

• Il n'eſt donc pas difficile de ſavoir ce qu'il y a à faire à l'égard de ceux dont on n'eſt point chargé, puiſqu'il

n'y a qu'à éviter de les bleſſer, à leur demander pardon avec humilité, quand on l'a fait, à les tolerer avec douceur, & à prier beaucoup Dieu qu'il conſerve & qu'il augmente ſa charité dans leur cœur & dans le nôtre.

Mais il y a plus de difficulté à l'égard de ceux dont nous ſommes chargez ou par nôtre miniſtere ou par l'autorité que Dieu nous a donnée ſur eux. Car il ne ſuffit pas de conſerver nôtre charité pour eux. Il faut encore travailler à les relever de leurs chûtes, ou plûtôt à aider, s'il faut ainſi dire, la grace divine, qui ſeule peut les relever, mais qui pour l'ordinaire ne le veut faire qu'en ſorte qu'il ſemble que ce ſoient les hommes qui le faſſent. Lors même que Dieu par une ſageſſe qui nous eſt incomprehenſible, ne veut pas corriger des pecheurs, il ne laiſſe pas de vouloir que ceux à qui il en a confié le ſoin, faſſent de leur côté tout ce qui y peut contribuer humainement, ſans leur découvrir ſi leurs ſoins auront du ſuccés ou non. Il nous défend même de déſeſperer du ſalut de qui que ce ſoit, afin que travaillant avec eſperance, nous travaillions avec courage. Auſſi c'eſt ſouvent plûtôt pour

nous qu'il nous oblige de travailler que pour les autres, ſa bonté étant ſi grande qu'il veut bien nous recompenſer, lors même que nôtre travail eſt ſans fruit & ſans ſuccés.

Lors donc que nous voyons que Dieu nous engage à travailler, il faut le faire avec courage, avec joye, & avec une humble confiance, non en nous-mêmes, mais en lui, qu'il fera réüſſir nôtre travail. Car il faut aimer ceux pour qui nous travaillons, & eſperer par conſequent que Dieu nous rendra utiles à leur ſalut. Sans cet amour & cette eſperance, on languit, & on ſe rebute dés la premiere difficulté qu'on rencontre.

Mais comme nôtre confiance doit être en Dieu, nôtre premier ſoin auſſi doit être de recourir à lui par la priere, afin que lui-même ouvre nos levres pour nous faire annoncer ſa juſtice, & qu'il ouvre encore le cœur des autres, afin qu'ils reçoivent la ſemence qu'il veut que nous y repandions. Et c'eſt peut-être parceque nous manquons à ce devoir envers Dieu, que les autres manquent à executer ce que nous leur diſons. La terre ne donne point ſon fruit, parceque nous n'attirons point ſur elle la benediction du Seigneur.

Juſques là il n'eſt pas difficile de ſavoir ce qu'on doit faire, quoi qu'il ne ſoit pas auſſi aiſé de le pratiquer. Mais il eſt extrémement difficile de ſavoir même joindre à propos la force avec la douceur. Car il faut ordinairement l'une & l'autre, & que tantôt l'une paroiſſe davantage, & tantôt l'autre. La douceur attire & perſuade, mais non ceux qui ont quelque dureté ou quelque froideur naturelle : & elle ne ſuffit pas non plus pour ceux qui ont de l'attache à leurs défauts. La force ſeule rebute abſolument ceux qui ont plus de douceur, & irrite les autres. Ainſi il faut mêler l'huile & le vin. Il faut que la diſcretion nous apprenne à tempérer l'un par l'autre ſelon les differentes occaſions : & c'eſt en quoi il eſt aiſé de ſe tromper.

Il ſemble qu'il faut conſiderer en cela non ſeulement l'état des autres, mais encore le ſien propre ; que ceux qui ſont portez naturellement à la ſeverité, travaillent plus à être doux qu'à eſtre ſeveres ; & que ceux qui ſont plûtôt trop doux, ſongent à forcer leur douceur & à s'animer de zéle, de peur de tomber dans la negligence & la lâcheté.

Seigneur, vous voyez mon cœur,

vous voyez combien il a besoin & de vôtre lumiere & de vôtre feu. Vous ne m'avez chargé que d'un trés-petit nombre de personnes ; & pour ce petit nombre même j'ai besoin de cette sagesse que Salomon vous demanda pour tout un grand peuple. Envoyez-la moi du thrône de vostre grandeur, afin qu'elle demeure & qu'elle travaille avec moi. On n'est pas digne de prendre part au soin de vôtre Eglise, ni par conséquent d'avoir part à vostre sacerdoce, si on n'a le soin qu'on doit de sa maison. Faites que j'aime de plus en plus ceux que vous m'avez donnez, mais que je les aime pour vous, pour eux-mêmes, & pour leur salut. Mettez dans mon cœur & dans ma bouche les veritez qu'il leur faut dire pour les instruire. Donnez-moi la patience nécessaire pour supporter leurs défauts sans aigreur. Mais donnez-moi aussi l'exactitude pour veiller sur leur conduite, puisque les soubçons mêmes, qu'il faut éviter à l'égard des autres, sont necessaires à l'égard de ceux dont nous sommes chargez, comme vous nous l'avez appris par Saint Augustin.

Donnez-moi encore la force de les reprendre : ils font des fautes un peu

importantes, sans crainte de troubler ni leur paix ni la mienne, ou plûtôt nostre molleſſe commune, puiſque la paix qui n'eſt point fondée ſur la verité, ſur la pieté, ſur la juſtice, n'eſt point une veritable paix. Que je ſois
S. 29. §. 7 fâché de leur cauſer de la triſteſſe: mais que je craigne encore moins de les attriſter que de les perdre & de me perdre avec eux. Que j'eſpere en voſtre miſericorde, que cette triſteſſe enfantera noſtre ſalut, & donnez-moi quelque part à la conſolation que ſentoit S. Bernard, qui ſe réjoüiſſoit d'être aimé avec encore plus de tendreſſe par ceux que ſes reprimandes fortes & ſeveres avoient retirez de quelque défaut, que par ceux qui ayant toûjours fait leur devoir, n'avoient pas eu beſoin de ce remede.

XLVIII.

Cauſes de nôtre ſechereſſe au ſervice de Dieu: Motifs de nôtre eſperance. Moyens de ſatisfaire ſains ou malades pour nos pechez.

NOus nous plaignons quelquefois que nous ſommes ſecs & arides; que nous ne trouvons point de goût dans le ſervice de Dieu; que nous ſervirions Dieu avec plus de courage;

ſi

ſi nous avions quelque part aux conſolations qu'il a communiquées à ſes Saints. Mais nous ne conſiderons pas que ces conſolations & ces goûts ſont proprement des recompenſes d'une vertu extraordinaire. Il faut pour cela regarder comme nôtre unique bien d'eſtre uni à Dieu. Il faut eſtre un homme de deſirs comme Daniel. Il faut deſirer d'eſtre hors des liens de ce corps, pour eſtre avec J. C. & le deſirer ardanment, avoir cette faim & cette ſoif de la juſtice que l'Evangile nous recommande; ne penſer qu'à Dieu & à ce qui nous peut conduire à lui. Il faut le chercher par les veilles, par les prieres frequentes, par de grands travaux, par une grande abondance de larmes. C'eſt aprés cela que nous aurons droit de demander à goûter combien le Seigneur eſt doux, & à reſſentir la paix & la joie de ſon ſaint amour. Et nous ne pourons néanmoins encore la ſentir qu'en partie, par intervalles, pour un tems & mêmes pour un peu de tems. Ce ſentiment eſt une partie de la recompenſe qui nous eſt promiſe dans le ciel, & n'appartient par conſequent qu'à ceux qui ont beaucoup travaillé. Il ne leur appartient pas même; & c'eſt par une faveur particuliere que Dieu

le leur donne. Car toute cette vie est le tems du travail & non de la recompense. On ne paye les ouvriers qu'aprés qu'ils ont travaillé.

Mais, Seigneur Dieu des misericordes, n'avez-vous qu'une benediction pour vos enfans? ceux qui sont encore foibles & imparfaits demeureront-ils sans consolation? s'ils ne peuvent encore prétendre à la recompense, ne peuvent-ils pas vous demander avec humilité les instrumens & la nouriture necessaire pour travailler? car vous voyez qu'ils n'ont rien d'eux-mêmes. Le medecin est necessaire non aux sains, mais aux malades.

Non assurément, Dieu n'abandonnera point à leurs propres forces ceux qui n'ont aucune force. Il les soutiendra & les consolera, mais d'une maniere proportionnée à leur état & à leur mérite, quoi que toûjours au dessus de leur mérite. Ceux qui perseverent depuis quelque tems dans une vie pure & chrétienne, ne peuvent douter que Dieu ne les ait soutenus de sa main; & ce leur est un sujet d'esperer qu'il les soutiendra encore à l'avenir. Ceux qui sont entrez dans un veritable esprit de penitence, ont un grand gage de son

amour éternel, & doivent avoir cette confiance en celui qui les aime, qu'il achevera en eux ce qu'il a commencé.

Que si nous sommes assez malheureux pour n'avoir point encore de marques que nous soyons enfans de Dieu, & que son esprit agisse en nous; veritablement nous avons peu de consolation à prétendre ni en ce monde ni en l'autre. Mais néanmoins tant que Dieu nous attend encore à la penitence, & que nous-en donnant quelque mouvement, il nous laisse du tems pour la faire, ne desesperons point de nous-mêmes. Cherchons nôtre consolation dans la bonté toute-puissante de Dieu, & travaillons à nous assurer de nôtre vocation par les bonnes œuvres.

C'est ce qu'on peut dire à des personnes qui ont des forces & de la santé. Mais que dire à celles qui sont malades, ou dans une telle infirmité, qu'on peut dire qu'elles sont incapables d'agir? mais ne sont-elles pas capables de souffrir? Et la souffrance est une grande action devant Dieu, & la meilleure de toutes les penitences qui nous est imposée par le Souverain Pasteur des ames. Recevons-la donc dans cet esprit. Souffrons avec humilité & avec douceur

& le mal & toutes ſes ſuites, les impatiences, les chagrins & les mauvaiſes humeurs qu'il nous cauſe, & qu'il cauſe quelquefois aux autres. Trouvons bon de manquer des choſes qui ſemblent nous pouvoir ſoulager, ou par nôtre pauvreté, ou par la négligence des autres, ou même quelquefois par leur peu d'affection. Ayant irrité nôtre Dieu, il ſeroit juſte que toutes les creatures animées & inanimées vengeaſſent l'iujure de leur Createur, & ſe ſoulevaſſent contre nous : & elles le feront quand le tems de la colere de Dieu ſera arrivé. Ainſi ſi quelques unes le font, adorons en paix la juſtice de Dieu qui nous purifie en nous puniſſant. Si d'autres au contraire nous rendent quelque aſſiſtance, reconnoiſſons avec action de graces la miſericorde de Dieu, & témoignons en même tems nôtre reconnoiſſance aux creatures, ſi nous avons ce ſentiment gravé dans nôtre cœur, & ſi la diſcretion le permet.

Il ne faut pas prétendre qu'étant pecheurs & foibles comme nous ſommes, nous puiſſions pratiquer ces regles ſans y faire de fautes. Mais ne nous troublons point pour cela, pourvû que nous reconnoiſſions

humblement nos fautes, que nous les confeſſions avec gémiſſement devant Dieu dans nôtre cœur, & devant ſes miniſtres, prêts à faire ce qu'ils nous conſeilleront pour guerir nos playes, & en cherchant nous-mêmes les remedes propres à nos fautes, & les moyens de les reparer. Les bons & les méchans pechent : mais les bons haïſſent le peché, & ſe hâtent de s'en relever.

Un excellent moyen pour retrancher une grande partie de nos fautes, & pour nous aſſurer de la vocation & de l'élection de Dieu, ſurtout quand la maladie nous met hors d'état de faire beaucoup de bonnes œuvres, ſeroit de nous priver de tous les ſoulagemens & de toutes les conſolations qui flatent nos ſens, & qui ne ſont point neceſſaires pour nôtre ſanté. Car toute la pieté conſiſte à aimer Dieu de tout nôtre cœur ; ce qui ne ſe peut tant qu'on aimera encore quelque creature. Et il eſt difficile d'uſer de quoique ce ſoit ſans y attacher ſon cœur : ce qui nous porte, ſi nous ſolidement chrétiens, à nous retrancher de toutes choſes autant qu'il ſe peut. Et il ne faut point craindre que ce retranchement de toutes les conſolations humaines

nous jette dans l'ennui & dans la triſteſſe. Quand Dieu le permettroit durant quelque tems pour nous éprouver, & nous purifier des taches que l'amour des plaiſirs nous a cauſées, il nous remplira bien-tôt d'une conſolation toute divine. Sa bonté n'a pû ſouffrir que ceux qui avoient quitté leurs villages pour le ſuivre durant trois jours, manquaſſent du pain materiel : & elle ſouffrira que ceux qui quittent tout pour le ſuivre dans la plenitude de leur cœur, manquent du pain ſpirituel & de la nourriture de l'ame, pour le ſalut de laquelle il s'eſt fait homme? cela ne ſe peut : cela n'arrivera jamais. Ceux qui ſont triſtes aprés avoir abandonné le monde, ne le ſont que parce qu'ils ne l'ont pas abandonné tout entier, & du fond du cœur.

Que ſi nous ne ſommes pas encore aſſez forts pour renoncer à tout, ſi Dieu n'a point encore fait luire dans nôtre cœur ce jour de la grace qui nous faiſant voir dans ſa verité combien tous les travaux de cette vie ſont peu proportionnez à la gloire qu'il nous promet dans le ciel, nous feroit embraſſer avec joye toute ſorte de peine, & rejetter avec mépris toutes les joyes qui ne viennent point

de lui : ſi, dis-je, nous ne ſommes pas encore arrivez à cette diſpoſition, ne nous négligeons pas néanmoins ; mais en nous humiliant de nôtre foibleſſe, efforçons-nous de nous préparer à cette grande grace, & de nous avancer peu à peu, en renonçant au moins à quelqu'une des choſes dont nous pouvons nous paſſer. C'eſt une marque que nous donnerons à Dieu, ou plûtôt que nous nous donnerons à nous-mêmes, que nous avons quelque amour pour lui. N'examinons point ſi nous le faiſons avec plaiſir ou avec répugnance. Le plaiſir de la grace qui nous fait agir, eſt moins dans les ſens que dans le cœur. Dés que nous faiſons ce que nous devons faire, avec quelque peine que nous le faſſions, nous devons eſperer en la bonté de Dieu que c'eſt ſa grace qui nous le fait faire. La force de la grace paroît même quelquefois davantage lorſqu'elle nous fait ſurmonter ces répugnances que les reſtes du viel homme & de la corruption de nôtre volonté forment dans nous, que lors qu'elle nous les ôte. Aprés avoir ſervi le monde & le demon en nous laiſſant tromper par les faux plaiſirs qu'ils nous offroient, il eſt raiſonnable de retourner à Dieu par

les peines & par les douleurs, & de purger des douceurs criminelles par une amertume salutaire. Ne faut-il pas que le sacrifice soit accompagné de sang & de mort? Par combien de peines & de travaux le monde nous fait-il acheter ses vaines joyes? Soutenons-nous par l'esperance des recompenses du ciel, & de celles mêmes que Dieu nous promet sur la terre. Si nous perseverons à faire le bien malgré nos repugnances & nos peines, nous le ferons enfin sans repugnance & avec plaisir. Dieu connoit nos foiblesses, & il n'abandonne point ceux à qui il a donné une volonté ferme de le servir, quoique cette volonté soit encore combatuë par la volonté contraire que les restes de nos pechez forment en nous. Sainte Perpetue entra avec horreur dans la prison. Elle y entra néanmoins, elle y persevera, & peu aprés la prison lui devint plus agréable que les palais.

XLIX.

Qui surmonte sa répugnance dans les souffrances, n'en perd pas le mérite: Qui l'entretient, doit beaucoup craindre & néanmoins esperer.

CE que S. Bernard dit que ceux qui souffrent avec patience & sans murmure, mais comme malgré eux, & non avec joye, ne sont pas humbles & ne méritent point, a besoin de quelque explication : car S. Pierre a souffert le martyre sans le vouloir, *& ducet quo tu non vis*, comme le remarque S. Augustin en divers endroits, ajoûtant que le mérite des Martirs seroit moins grand, s'ils n'avoient pas eu à vaincre la répugnance effroyable que la nature a pour la mort. Elle en a de même à proportion pour les douleurs, dont elle auroit été exemte aussibien que de la mort, sans le peché. Pour les choses qui humilient seulement, il semble que la répugnance que nous y avons vient plus de l'orgueil que de la nature : & ainsi elle est moins excusable. Ser. 34. §. 8

Non seulement S. Pierre a souffert en quelque sorte malgré lui; mais le Sauveur même a voulu sentir toute

la répugnance que la nature a pour souffrir, & prendre sur lui les sentimens des plus foibles de ses membres, pour les consoler dans leur foiblesse, & les assurer qu'ils ne sont point coupables, s'ils s'attristent dans les souffrances, pourvû qu'ils préfesent la volonté de Dieu à la leur, & qu'ils aiment encore mieux tout souffrir que de manquer à leur devoir.

Voilà donc plusieurs degrez dans la patience. Les uns souffrent avec une joye si pleine, qu'elle étouffe en eux toutes les répugnances de la nature, sans qu'ils les sentent : car il semble que c'est l'état où étoit S. Paul lorsqu'il se glorifioit dans ses tribulations. D'autres comme S. Pierre sentent ses répugnances, & voudroient pouvoir aller à Dieu par un autre chemin que par les souffrances & par la mort. Mais comme ils sçavent que Dieu ne leur ouvre que celui-là, ils y entrent avec courage, & avec joye, non de souffrir, mais d'aller à Dieu même par les souffrances ; & ne voudroient pas faire la moindre chose quelque innocente qu'elle fût, pour retarder leur mort.

Ceux-ci paroissent inferieurs aux premiers, si nous consultons nos foibles lumieres. Mais nous est-il par-

mis de croire que S. Pierre ait eu moins de vertu, je ne dis pas que S. Paul, mais que S. Taraque, & tant d'autres qui n'ont fait paroître que de la joye dans leur martyre? Reconnoissons plûtôt la foiblesse de nos lumieres, & avoüons que les operations de Dieu dans ses Saints sont fort differentes des pensées des hommes.

Ce n'est point, sans doute, de ces sortes de personnes dont parle Saint Bernard. Mais il y en a d'autres qui non seulement sentent la répugnance de la nature, mais qui y adherent, qui ont de l'attache à la vie, qui trouvent de la douceur dans les choses dont ils y joüissent, & qui y ont une partie de leur cœur, quoi que la principale soit au ciel. Ils ont J. C. pour fondement; mais sur ce fondement ils ne bâtissent que du bois & de la paille. Ainsi quand il vient une occasion de souffrir ils sentent toute la violence de ce feu qui consume ce qu'ils aiment. Ils ne murmurent pas, puisque ce seroit abandonner J. C. & cesser de l'avoir pour fondement. Mais ils souffrent avec peine & avec chagrin, prêts à faire avec joye tout ce qui se peut sans offenser Dieu pour diminuer leurs

souffrances, ou les faire finir tout-à-fait.

Ce sont apparemment ces personnes dont S. Bernard dit qu'ils n'acquerent pas de mérite, & que les humiliations ne les rendent pas humbles. Et il eût peut-être pû ajoûter que le martyre ne les rend pas Martyrs, & ne leur donne point cette gloire & cette recompense éminente qui releve les Martyrs au dessus des autres Saints. On peut voir ce qui est dit d'un Victor dans les actes de S. Theodole d'Ancyre.

Que ces personnes s'humilient donc dans l'imperfection avec laquelle elles souffrent. Qu'elles considerent qu'il n'y a qu'un degré d'une vie si foible à la mort du murmure, & même à l'enfer de l'apostasie. Mais qu'elles ne se découragent pas néanmoins. S. Bernard les assure qu'ils sont innocens dans leur tristesse, qu'ils possedent même leur ame, & qu'ils obtiennent la vie par leur patience, quoi que plus forcé que volontaire; suivant ce que dit S. Paul qu'ils seront sauvez, quoi que comme ayant passé par le feu, ce qui s'entend de ceux qui auront perseveré jusques au bout dans cette patience, & dans une humble soûmission à la volonté de Dieu.

Il semble même que ce sont eux dont J. C. a voulu prendre la tristesse dans son agonie par une misericorde incomprehensible, quoi qu'il fût incapable de cette attache aux biens de la terre qui la cause en eux. Qu'ils se joignent donc à J. C. affoibli avec les foibles pour les recevoir entre ses bras & les relever par sa force toute-puissante. Il a dit avec eux : Mon Pere, que ce Calice passe s'il se peut. Qu'ils disent avec lui : Néanmoins que vôtre volonté soit faite & non pas la mienne. Qu'ils prient avec ferveur, & avec un humble prosternement du cœur aussibien que du corps. Qu'ils reçoivent avec foi & avec soûmission ce que Dieu leur dira par les Anges du ciel ou de la terre pour les fortifier.

Mais qu'ils considerent en même tems qu'ils sont dans un état fort perilleux. Quiconque cherche à descendre de la croix, quoi que par des moyens innocens, est en grand danger de prendre pour innocens ceux même qui ne le seront pas, mais dont le mal est un peu couvert. Qu'ils ne fassent donc rien du tout d'eux-mêmes, mais avec le conseil de personnes également fortes & sages. Qu'ils demandent à Dieu de tout leur cœur

ce fidele conseiller ; & s'ils n'en trouvent pas qui ayent toute la prudence & toute la discretion necessaire, qu'ils en prennent qui ayent plûtôt trop de force que trop de molleſſe. Les affoibliſſemens ſont extrémement à craindre en ces rencontres, parce que tout contribuë à nous y porter. Et quand nous n'aurions pas eu toute la condeſcendence neceſſaire, Dieu nous le pardonneroit aiſément, puiſque nous n'aurions fait cette faute que par la crainte de tomber dans de plus grandes, & de l'abandonner pour nous ſauver en ce monde.

Qu'ils travaillent encore avec ſoin à ſortir d'un état au deſſous duquel il n'y a que le précipice. Qu'ils demandent ſans ceſſe à Dieu quelque goute de cette roſée divine, & de cette farine du Prophête qui nous fait trouver de la douceur dans les plus grandes amertumes de la terre. Enfin qu'ils s'appliquent tout de bon à rompre les attaches qu'ils ont encore pour les choſes de la terre, même les plus innocentes, puiſque c'eſt ce qui cauſe leur triſteſſe, & ce qui allume le feu dont ils ſentent les ardeurs. C'eſt le moyen d'obtenir la grace & les conſolations, dont Dieu

nous remplira d'autant plus que nous rechercherons moins celles de la terre.

Quelques Saints ont dit qu'on pouvoit relâcher un peu ſes auſteritez dans les tems d'affliction. Et cela peut être bon pour ceux qui ayant l'ame parfaitement ſoûmiſe à Dieu, n'ont à craindre que la foibleſſe de leur corps. Mais pour ceux qui par le ſentiment trop vif qu'ils ont de leurs peines, voient que le vieil Adam vit encore beaucoup en eux, il ſemble que s'ils le peuvent, ils doivent encore augmenter leur penitence, ou au moins ſe mortifier intérieurement en ſe privant de toutes les ſatisfactions des ſens & de l'eſprit qui ne ſont point neceſſaires pour leur ſanté.

Mais, Seigneur, en voyant que vos Saints témoignent ſi peu d'eſtime pour ceux qui ſe ſauvent par une patience ſans murmure, que dirons-nous de nous qui ſommes peut-être bien éloignés de ce dernier degré même? Nous ſentons ſi fort toutes les petites choſes qui nous arrivent contre nôtre inclination. Nous nous en plaignons trés-facilement: ou ſi nous ne le faiſons pas, peut-être par des raiſons tout humaines, nous nous

entretenons de nos mécontentemens, & nous avons peine à étouffer les mauvais sentimens qui s'élevent dans nôtre cœur contre ceux qui en sont les auteurs. N'est-ce point là murmurer & perdre tout-à-fait la patience.

Nous nous imaginons quelquefois haïr l'injustice des autres. Mais nous ne sommes pas chargez de leur conscience, & nous le sommes de la nôtre. Que ferions-nous, & que deviendrions-nous si Dieu nous éprouvoit par de fortes tentations, si nous sommes si foibles dans les plus petites? ces impatiences que nous avons de guerir des moindres maux, ou de l'infirmité d'une convalescence, ne montrent-elles pas que nous sommes bien peu préparez à souffrir, parce que nous nous aimons beaucoup nous-mêmes; & que nous aimons peu l'ordre & la volonté de Dieu, parce que nous ne songeons guere à satisfaire pour nos pechez.

Seigneur, qui voyez nôtre foiblesse, ayez-en pitié, & donnez-nous quelque part à vôtre force. Détachez-nous de nous-mêmes, & de toutes les creatures. Faites que nous n'aimions que vous, que nous ne trouvions nôtre repos qu'en vous.

Et aprés cela nous ne ſentirons point la plûpart des choſes les plus ſenſibles, ou nous les ſentirons avec une humble joye d'être affligez par celui qui nous aime, & avec une ferme eſperance que vous conſolerez un jour nôtre ame à proportion de la multitude de nos douleurs.

L.

La ſolitude la plus neceſſaire eſt le recuëillement intérieur & la vûë de Dieu dans tout ce qu'on fait. Moyens pour y arriver.

L'Epoux de l'ame eſt plein de pudeur. Il aime le ſecret, & craint la foule. Il faut donc que l'ame qui veut joüir de ſes communications & de ſes faveurs, le cherche dans la retraite & la ſolitude, même s'il ſe peut dans la ſolitude du corps, mais au moins dans celle du cœur; ſurtout lors que nous lui voulons parler dans la priere. Il dit qu'il nous menera dans la ſolitude pour parler à nôtre cœur. Il nous ordonne de nous retirer dans le cabinet, & de fermer nôtre porte pour prier nôtre Pere qui eſt dans le ſecret. Il ſe retire lui-même; il paſſe ſeul les nuits en priere; & ſe ſepare même des trois *In c. 42. §. 5.*

disciples qui lui étoient les plus chers. Il n'avoit pour lui nul besoin de cette retraite ; & ainsi il ne l'a fait que pour nous donner exemple.

Mais la solitude la plus necessaire est celle du cœur & de l'esprit. En parlant à Dieu, il ne faut penser qu'à Dieu, & rejetter tout autre objet qui se presente à nous pour nous troubler. Mais le moyen de le faire ? je ne sçai même s'il suffiroit de n'avoir que Dieu dans le cœur. Mais au moins c'est à quoi il faut travailler. Implorons sa grace, afin qu'il vienne en nous, & que son amour nous remplisse tellement, qu'il ne laisse point de place à tout autre amour que ce puisse être.

Nous serions heureux si nous pouvions n'avoir point d'autre occupation que de l'aimer & de travailler à l'aimer de plus en plus. Et il est certain que c'est à quoi doit rendre tout ce que nous faisons. Mais il est difficile que tout y tende directement & immédiatement. Nôtre foiblesse ou nôtre devoir nous oblige en allant même à Dieu de passer par beaucoup d'autres objets, ausquels il est impossible que nôtre esprit ne s'arrête pas, & ne s'en imprime par les images, qui nous troublent ensuite mal-

gré que nous en ayons. Encore, Seigneur, ſerions-nous heureux en quelque ſorte ſi nous n'avions point d'autres troubles : & vôtre bonté nous les pardonneroit aiſément.

Travaillons donc à ne rien faire que dans la vûë veritable & non imaginaire d'aller à Dieu, que lors que nous aurons ſujet de croire que c'eſt Dieu même qui nous y engage. Dans ces occupations même regardons toûjours Dieu autant qu'elles le pourront permettre, & invoquons-le de tems en tems, aſſurez que telles qu'elles ſoient, ce n'eſt ni nôtre prudence, ni nôtre eſprit, ni nôtre travail, mais lui ſeul qui nous y fait réüſſir, ſouvent par des voyes que nous ne ſçaurions comprendre. Si nous étions fideles à cela, ces occupations ne nous reviendroient pas ſi aiſément dans la priere, où nous aurions moins de peine à les chaſſer, en leur diſant que puiſque nous ne les aimons que pour lui, il eſt bien raiſonnable qu'elles nous laiſſent en repos quand nous ſommes avec lui.

Mais n'eſt-ce pas auſſi de lui ſeul que nous devrions nous occuper dans les voyages & dans d'autres tems, où nous ne pouvons pas continuer nos exercices ordinaires ? Si

nous l'avions bien dans le cœur, ce ſeroit la premiere penſée qui ſe preſenteroit à nôtre eſprit, lors que nous ne ſommes point obligez d'en avoir d'autre, & dont nous nous entretiendrions plus agréablement que d'aucune autre.

Cependant il faut avoüer que c'eſt ce que nous ne faiſons point du tout. Si nous ſommes pluſieurs, nous nous entretiendrons du chemin, de la campagne, du tems, d'autres badineries ſemblables. Et pourvû que nous ne diſions rien de mauvais, rien qui nous paroiſſe être contre la charité, nous croyons n'avoir rien à nous reprocher. Si nous ſommes ſeuls, nous nous amuſerons à chanter, nous réverons à la premiere imagination qui nous viendra, à des deſſeins chimeriques de choſes qui n'arriveront jamais, toûjours à des choſes qui flateront nôtre orgueil & nos autres paſſions.

Il eſt vrai qu'il n'eſt pas toûjours bon de parler de Dieu & de ce qui le regarde, parce qu'il n'en faut parler qu'avec gravité & avec le reſpect qui lui eſt dû. Mais pourquoi ne ſommes-nous pas toûjours dans ce reſpect intérieur que ſa préſence doit operer dans nous, qui nous por-

teroit à penſer à lui avec joye, & à nous en entretenir avec les autres d'une maniere ſainte & édifiante? Pourquoi faut-il que nous ayons toûjours l'eſprit jeune, leger, & volage, qui n'aime point la gravité & le recuëillement?

Quand ce ne ſeroit qu'un ſimple défaut d'eſprit & de naturel, nous ſommes obligez de travailler avec ſoin à nous en corriger, à cauſe des mauvaiſes ſuites qu'il produit. Car ſouvent nous avons occaſion ou même obligation de parler pour l'inſtruction des autres: & nôtre diſſipation nous en empêche, parce qu'elle ſeiche cette onction & ce recuëillement intérieur neceſſaire pour parler aux autres, & encore plus pour leur parler avec fruit.

Dans la priere, dans la lecture, dans les occupations les plus ſaintes, les imaginations dont nous nous ſommes entretenus en d'autres tems, nous reviennent malgré que nous en ayons: & nous ſouffrons la juſte peine des diſtractions auſquelles nous nous ſommes volontairement abandonnez: pourvû même que nous ſouffrions cette peine, & que par une plus grande peine nous n'allions pas juſqu'à l'aimer.

Car combien arrive-t'il de fois que nous recevons même les distractions avec plaisir ? Nous nous imaginons quelquefois avoir trouvé durant la priere, en révant à nos occupations ordinaires, des choses utiles, qui dans un autre tems ne nous viendroient pas en l'esprit. Et nous ne prenons pas garde que c'est une tentation du demon. Car l'esprit de Dieu ne peut être opposé à lui-même, & nous porter à songer durant la priere à autre chose qu'à la priere même. Si ce qui nous vient alors dans l'esprit est vrai, & s'il nous est utile de le sçavoir, l'esprit d'ordre & de verité sçaura bien nous le découvrir quand il sera tems de penser à ces sortes de choses sans violer l'ordre que lui-même a établi.

LI.

Tout peché doit être puni ou par la justice de Dieu, ou par la penitence de l'homme.

[Div. 7. LEs Philosophes mêmes ont reconnu que c'étoit une folie de mettre son bonheur & sa gloire dans l'estime que les hommes font de nous. Mais ils se sont arrêtez à eux-mêmes; comme si l'ame qui ne peut

pas ſe donner l'être, pouvoit ſe donner la gloire & le bonheur, qui eſt la perfection de l'être. Nous nous connoiſſons aſſurément mieux que les autres ne nous connoiſſent. Mais combien y a-t'il encore de tenebres dans cette connoiſſance même? Nous nous trompons tous les jours & volontairement & involontairement dans le jugement que nous portons de noſtre interieur, parceque le cœur corrompu de l'homme eſt un abîme impenetrable. Mais quand nous nous connoîtrions parfaitement, il faudroit de méme connoître la loi de Dieu, pour voir ſi nous y ſommes conformes; puiſque c'eſt cette loi qui nous jugera, & non la foibleſſe de nos lumieres.

Que nous reſte-t'il donc ſinon de crier à Dieu, afin qu'il éclaire nos tenebres, & qu'il conduiſe nos pas dans ſes ſentiers. Il nous eſt permis de nous glorifier en Dieu. Mais comment le pourrons-nous faire, nous qui ne voyons en nous que des ſujets de rougir en ſa preſence de ſa pureté & de ſa juſtice infinie. Il faut néanmoins eſperer en ſa miſericorde, & lui demander qu'il ait pitié de nous, mais ſelon les regles de ſa loi, & ſelon ce qu'il nous a appris

lui-même dans ſes Ecritures, & non avec une indulgence molle, que nous condamnerions nous-mêmes & dans un Magiſtrat à l'égard de ſes citoyens, & dans un pere de famille à l'égard de ſes domeſtiques & de ſes enfans.

Gardons-nous bien de lui demander que nos pechez ne ſoient pas punis. Ce ſeroit lui demander, ce qui eſt ſeulement horrible à penſer, qu'il fût ou aveugle pour ne les pas voir, ou impuiſſant pour ne les pas punir, ou injuſte pour agréer ce qui eſt contre la juſtice: ce ſeroit, dis-je, demander qu'il ne fût pas Dieu. Il eſt donc impoſſible que tout peché ne ſoit pas puni, puiſque cela ſeroit contre la juſtice, & que la juſtice eſt toute puiſſante. Mais il peut être puni ou par la colere de Dieu, ou par la penitence de l'homme: Et par cette derniere punition le peché eſt effacé, & l'homme eſt ſauvé.

Donnez-moi donc, mon Dieu, cette grande grace de punir moi-même mon peché. Faites que je n'aime pas mes œuvres; mais que je les craigne toutes, pour voir ſi elles ne ſont point contraires à vôtre loi ou par elles-mêmes, ou par l'intention ſecrette de mon cœur, ou parceque je les aurai entrepriſes ſans vous conſulter.

Quel-

Quelque défaut qu'il y ait, faites-moi la grace de le voir, de le sentir, de le haïr, de le punir. Que vôtre zéle ne s'éloigne jamais de moi. Reprenez-moi; châtiez-moi, mais dans vôtre misericorde, & en la maniere que vous traitez ceux que vous aimez. Cette severité me sera favorable, & elle éloignera de moi l'orgueil, la negligence, & l'ingratitude.

LII.

Misere de l'ame qui n'a pas la charité, & qui est separée de Dieu.

DIeu est la veritable ame de nôtre ame. Il lui donne la vie par la connoissance de la verité, & le sentiment en lui inspirant la charité. Car une ame doit passer pour morte, & ne se peut point appeller vivante, lorsqu'elle ne connoit point la verité: & elle est sans sentiment lorsqu'elle n'a point la charité. *Div.* 10. § 1.

Ces deux choses peuvent quelquefois être l'une sans l'autre: On le voit dans les payens, qui par leur raison naturelle aidée du secours de Dieu, ont connu beaucoup de veritez, mais sans glorifier & sans aimer celui qui les leur faisoit connoître. Ils avoient la grace pour en être éclairez, mais

non pour en être animez. Et qu'eſt-ce qu'une ame qui a la ſcience ſans la charité? On peut dire que c'eſt comme un arbre qui a quelque ſorte de vie, mais ſans ſentiment; de ſorte que ſi on le compare à un homme, on peut dire qu'il eſt moins vivant que mort.

Cependant comme il n'a point été fait pour avoir une plus grande perfection, il eſt bon & eſtimable tant qu'il conſerve cette vie inferieure qui lui eſt propre. Mais ce qui nous repreſente mieux l'état d'une ame qui n'a que la lumiere de la verité ſans l'ardeur de la charité, c'eſt un malade qui conſerve encore quelque reſte de vie, mais qui a perdu le jugement & le ſentiment. Cet état eſt par lui-même digne de larmes, & la mort qui doit bientôt éteindre ce peu même de vie qui lui reſte, afflige encore davantage ceux qui l'aiment.

Voilà quel eſt devant Dieu l'état d'une ame qui connoit la verité, & dont les hommes admirent ſouvent la penetration & la lumiere, lorſque les Anges de paix gemiſſent de la voir ſans ſentiment pour les veritez qu'elle connoit. Tout ce qu'elle peut dire & faire audehors ſont plûtôt des actions de mort que de vie; & la der-

niere mort qui eſt toûjours bien proche, quand elle ſeroit éloignée de cent ans, la va jetter dans ces tenebres exterieures, où elle ne connoîtra plus rien que ce qui ſera capable de la tourmenter.

Mon Dieu, détournez de nous un état ſi déplorable. Faites-nous connoître vôtre verité; puiſque la vie eſt le fondement du ſentiment. Mais faites-nous encore honorer, aimer, embraſſer, & pratiquer les veritez que vous nous aurez fait connoître, afin que nos actions ſoient des preuves de noſtre vie, & augmentent même cette vie de plus en plus, juſqu'à ce que vous lui donniez la perfection dans le ciel, où la vie & le ſentiment, la verité & la charité ne ſont qu'une même choſe.

LIII.

On ſe répand au dehors, parce que l'orgueïl ne peut ſouffrir les miſeres qu'on voit au dedans de ſoi.

LA curioſité, c'eſt-à-dire, le déſir déreglé de voir, d'entendre, de connoître tout ce qui eſt hors de nous, vient du peu de ſoin que nous avons de nous tenir dans nous-mêmes pour *Div.* 14. § 2.

veiller à la garde de nostre cœur. Le sage dit qu'un homme est contraint de sortir de sa maison, quand elle est pleine de fumée, quand il y aura une mauvaise femme, & quand il y pleut. Nôtre vraie maison est nôtre ame: car ce doit être le lieu de nostre demeure, & toute nostre occupation doit estre de l'assurer, de l'orner, & de la fournir de tout ce qui est necessaire. La fumée qui nous en chasse, sont nos pechez, dont il sort une odeur & une fumée qui nous blesse, lorsque nous voulons les envisager. Nous ne pouvons nous resoudre à nous voir si pleins d'imperfections & de défauts, & nous aimons mieux sortir de nous-mêmes, & nous divertir à d'autres choses qui blessent moins nôtre orgueil. Que faire donc pour étouffer cette fumée? Il est impossible d'éteindre entierement le feu qui la produit. Car qui peut estre sans peché? Mais il faut le diminuer par l'eau de nos larmes, par les actions de misericorde, & par les autres moyens que Dieu nous donne d'expier sans cesse les fautes que nous commettons sans cesse. Alors nous verrons nos fautes, mais sans que nos yeux en soient blessez, parceque nous en attendons

le pardon de la miſericorde divine. Nous verrons nos imperfections & nos maladies, mais nous eſpererons que Dieu les guerira peu à peu par le ſoin même que nous aurons de les conſiderer pour nous en humilier, pour en chercher les remedes, pour les preſenter au ſouverain medecin des ames, afin qu'il ait pitié de nous. Nous obtiendrons par ce moyen le don de la pieté entierement oppoſée à la curioſité, puiſque la pieté eſt le culte que nous rendons à Dieu dans le fond de noſtre cœur, où nous le trouvons quand nous l'y cherchons, & où nous l'adorons avec un profond reſpect, & un entier aneantiſſement de nous-mêmes, dans la vûë de noſtre foibleſſe & de ſa grandeur.

LIV.

De la Médisance.

Combien il eſt dangereux de découvrir les défauts des gens de bien, ſur tout lors qu'ils ſont en place.

S. 17. 6. 4. 5.

LE danger de la médiſance eſt grand en bien des manieres. Sans parler de celle qui eſt ſi commune parmi le monde, dont la malignité eſt ordinairement la mere, & où l'on mêle preſque toûjours le menſonge,

ce vice eſt même à craindre parmi les perſonnes de pieté, & il faut veiller ſur ſoi dans les entretiens que l'on a avec les plus ſages, les plus ſaints, les plus craignans Dieu, avec les anges, ſi l'on oſe dire, & les anges de lumiere.

Les parfaits mêmes ont leurs imperfections. Ils peuvent ſe prévenir. Ils peuvent croire trop legerement. Ils peuvent prendre mal des choſes faites innocemment. Quand même ils ne diroient rien qui ne fût exactement vrai, il eſt ſouvent dangereux, ſur tout aux foibles, de ſavoir les défauts des autres. Je ne parle pas de ceux dont la vie eſt viſiblement payenne: car qu'importe qu'on ſache ou qu'on ne ſache pas quelque faute particuliere de ceux dont toute la vie eſt criminelle, qui n'ont aucune reputation dans l'Egliſe, ou qui n'en ont, s'ils en peuvent avoir, que pour nuire aux ames.

Mais pour ceux qu'il nous eſt utile d'eſtimer, ſoit pour profiter de leurs inſtructions, ſoit ſimplement pour entretenir la charité que nous leur devons & nous édifier de leur exemple, quoique nous ſachions en genéral que leur vertu ne peut être ſans défaut, il eſt néanmoins fâcheux

de voir ces défauts dans le particulier, & ſurtout de les apprendre d'un autre que nous ſçavons avoir de la vertu, & de la lumiere. Car l'experience ne nous apprend que trop qu'un ſeul mot de cette nature eſt quelquefois capable de ruiner une ame, en affoibliſſant le reſpect qu'elle avoit pour une perſonne dont les avis lui étoient neceſſaires.

Il eſt vrai que nous avons quelquefois beſoin qu'on nous avertiſſe des défauts de ceux en qui nous avons creance, de peur que nous ne les imitions même dans leurs fautes. Mais ces occaſions ſont-elles communes? Ne peut-on point avertir un homme de ne pas tomber en tel ou tel défaut, ſans lui dire qu'un tel y tombe? Ne peut-on pas dire que ſi un tel ſemble faire quelque choſe d'approchant de ce que nous ne devons point faire, il y a des raiſons qui peuvent rendre innocent ou même loüable dans l'un, ce qui ſeroit dans un autre une faute conſiderable? Mais au moins ne peut-on pas nous faire voir le défaut d'un homme de bien recompenſé & couvert de tant d'autres bonnes qualitez, que nous ne perdions rien de l'eſtime & du reſpect qui ſeul nous peut

faire tirer profit de ſes avis & de ſon exemple.

C'eſt une foibleſſe & une grande foibleſſe de ne pas aſſez diſtinguer dans les Saints ce qui y eſt d'eux, & ce qui eſt de Dieu, & que la vûë de l'un nous donne moins de creance pour l'autre. Mais il ne faut pas mépriſer les petits, ni leur donner occaſion de tomber. Il ne faut pas achever de briſer le roſeau caſſé. La raiſon veut que ce ſoit la même choſe de ſçavoir en general qu'il y a des défauts dans un homme, & de ſçavoir en particulier quels ſont ces défauts. Mais l'experience fait voir que ce ſont des choſes tres-differentes pour bien des perſonnes.

Mon Dieu, gardez, s'il vous plaît, ma bouche & mes levres, gardez mes oreilles, gardez mon cœur. Qu'à l'égard de ceux même dont la vie eſt viſiblement contraire à vos regles, je ne parle jamais de leurs défauts ni par haine, ni par malignité, ni pour m'élever au deſſus d'eux. Que je n'en parle jamais qu'avec retenuë en prenant garde de ne bleſſer ni les foibles, ni ceux qui prennent quelque interêt à leur vaine réputation.

Mais à l'égard de ceux que je puis

croire être vos ſerviteurs & dont la réputation eſt utile à vos enfans, faites, Seigneur, que je veille exactement ſur ma langue pour ne parler jamais de leurs défauts, non ſeulement ſans être bien aſſuré de la verité, mais même ſans une grande neceſſité, & pour une véritable utilité. Que dans ces occaſions mêmes j'en parle conformément au jugement que vôtre verité porte des défauts de ſes Saints, en reconnoiſſant dans mon cœur, & en portant les autres à reconnoître qu'ils ſont recompenſez par des vertus plus grandes, & couverts par leur charité.

Gardez mes oreilles, mon Dieu, afin que je n'aime point à entendre parler des autres autrement que vôtre verité m'apprend que j'en puis parler moi-même. Faites-moi la grace d'éviter ceux que je vois violer ces regles, autant que la diſcretion peut permettre de les éviter. Donnez-moi la lumiere pour connoître quand vôtre loi m'ordonnera de les arrêter, & la force pour le faire : & quand je ne pourrai ni les éviter ni les arrêter, faites que je témoigne ou par mon ſilence, ou par un air ſérieux & triſte, que je ne puis approuver ce que vôtre juſtice condamne.

Gardez encore mon cœur, de peur que la charité ne s'y refroidisse ou pour ceux que l'on blâme, ou pour celui même qui les blâme, dont je dois craindre la langue sans mépriser sa personne, puisque s'il falloit condamner & exclure du nombre de vos serviteurs tous ceux qui ont des défauts, je serois le premier contre qui il faudroit prononcer une sentence si rigoureuse.

Que je respecte donc, Seigneur, ceux que j'ai sujet de croire être aimez de vous. Mais que je joigne la prudence du serpent avec la simplicité de la colombe, pour imiter la Sainte Vierge, qui examina les paroles mêmes de vôtre Archange. Que je distingue dans vos Saints les effets de vôtre grace, de ce qui y reste encore de l'infirmité humaine. Que je n'approuve point en eux les choses qu'ils y condamnent peut-être eux-mêmes plus que je ne puis le faire. Mais que ce que je n'y dois pas approuver, ne m'empeche point de respecter & d'imiter ce qu'ils ont reçû de vous. Accordez-moi ces deux graces par vôtre misericorde, & la derniere encore plus que l'autre, puisqu'elle m'est plus necessaire, & que je vois devant vous que j'en suis beaucoup plus éloigné.

L V.

Sur les diſtractions, ſur la perſeverance dans la priere.

IL n'y a rien qui nous ſoit ſi utile que la priere. Elle porte dans nôtre ame une lumiere qui ne s'éteint jamais, parce qu'elle penetre les cieux, & va juſqu'au trône de cette lumiere ſans laquelle nous ne ſommes que tenebres, & qui étant inacceſſible ne laiſſe pas de ſe laiſſer approcher à une priere humble & ardante. Une ame qui penetrée de la douleur de ſes pechez, a recours à celui qui eſt plein de miſericorde, en obtient bientôt le pardon de tous les crimes qu'elle confeſſe en ſa preſence. *Chry. t. 5. h. 60. p. 666. c.*

Le demon qui ſait donc combien la priere nous eſt neceſſaire, fait ſes plus grands efforts pour nous la rendre inutile. Il nous remplit de troubles & de diſtractions pour éteindre comme par la force des vents cette lampe de nôtre ame, afin qu'au lieu de la lumiere des penſées ſaintes, au lieu de l'ardeur des deſirs du ciel, elle n'ait plus que la fumée inutile des paroles. Il tâche de nous rendre tiedes & languiſſans, afin que nous ne faſſions point d'efforts pour ap-

procher de nôtre juge, qu'il fait être tout disposé à nous combler de ses graces, pourvû seulement que nous les souhaitions sincerement.

S'il pouvoit nous en éloigner malgré nous, nous serions au moins dignes de compassion dans nostre misere. Mais il ne peut rien sur nostre volonté. C'est nous-mêmes qui par nostre négligence tombons volontairement dans ses piéges: de sorte que nous sommes criminels aussi bien que miserables, indignes qu'on nous fasse grace & qu'on nous pardonne.

Il ne faut pas s'imaginer aussi que Dieu soit obligé de nous accorder aussitost tout ce que nous lui demandons. Sa sagesse a ses raisons & ses regles qui sont bien audessus de nos pensées. Il nous suffit d'estre asseurez de sa bonté: & de quelque maniere qu'il nous traite, nous sommes toûjours obligez de lui rendre graces. Isaac lui demanda des enfans vingt ans durant avant d'en obtenir. Cependant c'étoit un juste & un Saint. Et ce fut, peut-estre, pour cela que Dieu differa longtems de l'exaucer, voulant & nous faire connoître quelle étoit sa perseverance, puisqu'une si longue attente ne l'empéchoit point de continuer à prier, & augmenter

encore ſa patience par cet exercice. Il exauça au contraire fort promptement le Publicain, parcequ'il étoit foible & fort malade. Il apprit en lui aux pecheurs à ne déſeſperer point de ſa miſericorde, & il apprit aux juſtes dans Iſaac à ne ſe point élever dans leur juſtice, comme ſi Dieu étoit obligé de les exaucer.

Mais que l'humilité d'Iſaac confond noſtre orgueil! Ce juſte attend vingt ans une grace de Dieu ſans ſe plaindre, ſans ſe décourager, ſans ſe laſſer. Et nous qui ſommes tout couverts de pechez, dont la conſcience nous reproche des fautes continuelles, qui n'avons fait quoi que ce ſoit pour obliger Dieu à nous regarder, qui n'avons jamais témoigné l'aimer, s'il ne nous exauce pas de la premiere ou la ſeconde fois que nous lui demandons quelque choſe, nous nous inquietons, nous nous troublons, nous nous abattons, enfin nous abandonnons la priere. H. 60. p. 171.

Ne devrions-nous pas rougir de honte? Ne devrions-nous pas nous cacher pour couvrir noſtre confuſion, ou plûtôt pour aller pleurer noſtre orgueil? Nous connoiſſons bien peu la grandeur de Dieu, & quelle eſt noſtre indignité, ſi nous croyons

qu'il nous doive quelque chose. Nous estimons peu ses graces ; & nous les souhaitons bien peu si nous nous lassons sitôt de les demander. Que si nous nous en mettons si peu en peine, nous étonnons-nous que Dieu ne nous les donne pas ? Nous aurions encore moins de soin de l'en remercier, que nous n'avons d'ardeur pour les demander. Ainsi nous sommes indifferens pour les dons du ciel. Nous sommes ingrats envers Dieu même ; & nous prétendrons qu'il nous comble de ses faveurs ? Sa bonté n'est pas si imprudente ni si injuste. Commençons par le remercier du fond du cœur des faveurs que nous en avons déja reçûës, quand nous n'aurions que la vie avec tant de biens qu'elle enferme avec le foible desir d'estre à lui. Reconnoissons-nous indignes de ces premieres faveurs. Cette humilité nous fera bientost connoistre & désirer de plus grands dons en nous faisant en même temps avoüer que nous en sommes tout-à-fait indignes.

Et quand nous les désirerons avec un amour aussi humble que fort, nous les demanderons avec une perseverance qui ne se lassera & qui ne se plaindra jamais des délais de Dieu,

croyant qu'il nous fait encore trop de graces de vouloir que nous le cherchions. Car cette perſeverance à le chercher & à le prier ſuffit aux plus grands pecheurs pour devenir ſes amis. Elle fait avancer l'heure de ſes graces, lors même qu'elle n'eſt pas encore venuë. Et quoi qu'il ne fût pas juſte de donner aux chiens le pain des enfans, l'humilité & la foi perſeverante de la Cananée fit devenir juſte, ce qui ſans cela n'eût pas été juſte. *H. 59. p. 661.*

LVI.

La pieté interieure eſt l'ame du Chriſtianiſme, elle commence dans le tems ce qui ſera l'occupation des Saints dans l'éternité.

CE ne ſont pas nos voix que Dieu entend, dit S. Cyprien, mais nos cœurs. Ainſi la veritable pieté, le veritable oulte, par lequel on honore Dieu, ne ſont point toutes les actions exterieures de la religion, quand elles ſont ſeules; mais cette adoration interieure par laquelle l'ame s'humilie profondement devant ſon Createur pour ſe ſoûmettre abſolument à ſa volonté.

Si cette pieté interieure, qui eſt

propre à la religion chrestienne, pouvoit estre parfaite en cette vie, elle y produiroit, peut-estre, un culte & une adoration toute interieure & toute spirituelle, comme dans les anges. Mais ce qu'elle ne peut pas faire presentement, elle le fera un jour dans le ciel, où les saints adoreront & loüeront Dieu sans cesse par les cantiques divins que l'amour formera dans leur cœur, sans qu'ils soient interrompus par le tumulte des voix & des sons corporels qui passent, puisqu'il n'y aura rien que d'immuable & d'éternel.

Aug. de cath. rud. c. 25. C'est là qu'étans remplis de Dieu méme, & jouïssant de sa verité par une contemplation pleine de lumiere & d'ardeur, nous chanterons ses loüanges, non par des syllabes qui passent avant qu'on les ait entenduës; & par des paroles aussi imparfaites que la foi qui les produit est obscure, mais dans un silence digne de sa grandeur. Toutes les passions qui nous déchirent maintenant par tant de differens désirs, tous les differens objets des creatures qui nous donnent tant de distractions dans la priere, tant d'imaginations & de pensées que nous cause la mobilité & la legereté de nostre esprit; tout cela se

taira alors. Rien n'interrompra nôtre silence, & nôtre ame toute réünie en elle-même, ou plûtôt en Dieu, par un bonheur opposé à ces tenebres exterieures dont Jesus-Christ menace ses ennemis, ne verra plus que Dieu, n'entendra plus que Dieu, ne goûtera plus que Dieu, enfin n'aimera plus que Dieu. Voilà le bonheur que Dieu nous promet. Voilà le secret & le silence aprés lequel la foi fait soûpirer une ame qu'elle anime, & qu'elle lui fait comme anticiper par de continuels gemissemens du cœur.

Donnez-nous, mon Dieu, cette pieté interieure qui doit produire en nous & la priere & toutes les autres actions exterieures de vertu, & qui se terminera à cette loüange éternelle que nos cœurs vous rendront dans le ciel, dans le silence de toutes les creatures.

LVII.

Pourquoi Dieu qui sçait nos besoins veut que nous les lui demandions.

LA breveté de l'oraison dominicale nous apprend le respect que nous devons à Dieu. Car on ne parle aux Rois & aux Princes qu'en peu de paroles. Jesus-Christ même avant

que de nous l'apprendre nous avoit donné cet avis : lorſque vous priez, dit-il, ne faites pas de longs diſcours, comme les Payens qui s'imaginent qu'à force de paroles ils obtiendront ce qu'ils demandent. Ne vous rendez donc pas ſemblables à eux, parce que voſtre Pere ſçait dequoi vous avez beſoin avant que vous le lui demandiez.

Si cela eſt, pourquoi le prier? N'a-t'on jamais vû des peres qui obligent leurs enfans à leur demander à manger pour les accoûtumer à parler; pour les tenir dans l'obéïſſance & dans le reſpect? Dieu ſe conduit de même envers ſes enfans. Il ſçait que rien ne leur eſt plus utile que de reconnoître qu'ils ne peuvent rien avoir que de ſa bonté. C'eſt pour cela qu'il veut que nous lui demandions les choſes qu'il eſt le plus prêt de nous accorder. Nous croirions, peut-être, qu'il nous doit ſes graces, s'il nous les accordoit ſans que nous les lui demandions : ou au moins nous ne les eſtimerions pas comme nous devons, nous ne les conſerverions pas avec aſſez de ſoin, nous ne lui en rendrions pas d'aſſez humbles actions de graces. Et ainſi ſes dons mêmes nous deviendroient pernicieux.

Ce n'eſt pas par grandeur que Dieu veut être prié. Il eſt toûjours prêt de répandre ſur nous ſa lumiere ſpirituelle, de nous communiquer ſes graces : mais nous ne ſommes pas toûjours prêts à les recevoir. Et quelle préparation nous demande-t'il pour nous les donner ? aucune autre que de les deſirer, mais de les deſirer de tout nôtre cœur, & de n'en point deſirer d'autres. Et nous ſommes aſſez malheureux pour détourner nôtre cœur des biens éternels que Dieu nous offre, de fermer les yeux à ſa lumiere pour les ouvrir aux tenebres & au néant des biens qui paſſent en un moment. *Ser. in mon. l. 2. c. 3.*

Mais par la priere, lorſqu'elle eſt ſincere & veritable, nôtre cœur s'élevant au deſſus des choſes de ce monde, ſe tourne vers Dieu : & par ce retour même il ſe purifie, ſe dégage de l'amour des creatures pour ſe remplir tout entier de l'amour du Createur : & en devenant ainſi plus pur & plus tranquille par l'effort qu'il fait pour prier, & par l'ardeur même de ſa priere, il s'étend & devient capable de recevoir les dons du ciel. Etant éternel comme vous êtes, ô mon Dieu, s'écrie S. Auguſtin, ignorez-vous ce que je vous dis ? *Conf. l. 11. c. 1.*

Pourquoi donc vous raporterai-je tant de choſes ? Ce n'eſt pas aſſurément pour vous en donner la connoiſſance, mais c'eſt pour allumer vôtre amour de plus en plus dans mon cœur.

Voilà pourquoi Dieu veut que nous le priyons. Ce n'eſt pas pour lui, mais pour nous. Il n'a pas beſoin que nous l'honorions par nos prieres. Il eſt plein de gloire & d'honneur. Mais nous avons beſoin de purifier nôtre cœur, en le tournant vers lui pour le détourner des creatures. Nous avons beſoin de ſe remplir des flâmes de ſon amour, parce que malheureuſe eſt la creature qui met ſa confiance & ſon amour dans la creature & non dans le Createur.

LVIII.

Qu'on doit toûjours prier, & comment on peut le faire.

IL faut toûjours prier. Mais comment peut-on prier toûjours au milieu de tant d'actions differentes auſquelles nous ſommes engagez ? C'eſt qu'il faut que ces actions ſoient elles-mêmes des prieres. Et elles ſeront des prieres ſi nous les faiſons dans l'ordre de Dieu, non pour nous

satisfaire nous-mêmes, non pour suivre nôtre volonté & nostre amour propre, mais pour suivre la volonté de Dieu en obéïssant exactement à ceux à qui sa providence nous a soûmis.

Car la priere est ce cri, non de la langue, mais du cœur que l'ame pousse vers Dieu dans le desir qu'elle a qu'il la gueriſſe de ses miseres & de ses foiblesses. Si ce desir est toûjours dans nostre cœur, nous prions sans cesse, parce que ce desir même est une excellente priere. Ainsi la veritable source de la priere est le vif sentiment que le cœur a de sa foiblesse & du besoin continuel qu'il a de Dieu. Quand une ame est penetrée de ce sentiment, on n'a que faire de l'exhorter à prier : on n'a que faire de lui fournir des paroles, *sine monitore, quia de peccatore, oramus.* Son cœur est plein, non de pensées, mais de sentimens & d'affections humbles & ardentes qui fendent les nuées, selon l'expression de l'Ecriture, pour s'approcher de Dieu même, & qui attire du ciel les regards favorables de sa Providence. *Oratio humiliantis se, nubes penetrabit; & donec propinquet, non consolabitur; & non discedet donec altissimus aspiciat.* Eccli. 35. v. 21.

Mais helas ! combien peu de perſonnes ſe trouvent dans cette diſpoſition, quoi que ce dût être celle de tous les chrétiens ! l'enſorcellement des niaiſeries du monde (car c'eſt le nom que l'Ecriture donne à tout ce qui ne regarde point l'éternité) fait que nous ne voyons & que nous ne ſentons que peu nos veritables biens & nos veritables maux : & dans les plus juſtes mêmes l'infirmité humaine & la peſanteur du corps abat ſouvent la vigueur de l'ame.

LIX.

Heureux qui peut donner beaucoup de tems à la priere : Prier ſouvent quand on ne le peut long-tems.

IL faut toûjours prier dans le cœur, parce qu'il faut que la foi, l'eſperance, & la chatité forment en nous un deſir continuel de Dieu, de ſes graces, & des biens qu'il nous promet dans le ciel. Mais il faut encore dans de certains tems & à de certaines heures abandonner tous les ſoins & toutes les affaires extérieures qui peuvent attiedir en nous ce deſir, pour nous appliquer entierement à la priere, & joindre les paroles à ce deſir, afin qu'elles nous avertiſſent

de ce que nous devons demander, qu'elles nous rendent attentifs à ce que nous devons aimer, qu'elles nous faſſent connoître ſi cet amour & ce deſir croît en nous, & que nous nous animions de plus en plus à le faire croître, de peur que ſi nous le laiſſions ralentir ſans le rallumer ſouvent, il ne vint enfin à s'éteindre & à ſe perdre tout-à-fait.

Qu'heureuſes ſont les ames qui ont aſſez de loiſir & de ferveur pour s'occuper long-tems à un exercice ſi ſaint, ſans que le temps qu'elles y employent faſſe tort aux autres actions ſaintes auſquelles leur état les engage, & ſans qu'il ralentiſſe l'ardeur de ce feu divin ! Que ces ames ne craignent point ces longs & inutiles diſcours, & cette multitude de paroles que J. C. nous deffend dans la priere. Cette deffenſe regarde ceux qui font de longues prieres pour s'acquerir l'eſtime des hommes, comme J. C. le reproche aux Scribes & aux Phariſiens, ſoit qu'ils mettent leur joye & leur ſatisfaction dans cette eſtime que les hommes font d'eux, ce que J. C. appelle une hypocriſie; ſoit qu'ils le faſſent par un déreglement encore plus groſſier pour s'attirer les aumônes & les li-

beralitez des perſonnes de pieté : *quia comeditis domos viduarum, orationes longas orantes.*

Jeſus-Chriſt condamne encore ceux qui ſe mettant peu en peine de s'acquitter des devoirs où leur état les engage, iroient ſe ſanctifier en paſſant pluſieurs heures de ſuite en priere. Car n'eſt-il pas vrai que ces perſonnes mettent leur confiance en la multitude de leurs paroles ou de leurs penſées? Que ſi c'étoit l'Eſprit de Dieu qui les portât à ces longues oraiſons, cet Eſprit qui ordonne en nous la charité, les porteroit à ſatisfaire à leurs devoirs eſſentiels, avant que d'entreprendre des choſes que Dieu n'exige point d'eux. Ces perſonnes ont donc un veritable ſujet de craindre que Dieu ne rejette leurs oraiſons à cauſe de cette multitude même de paroles qu'ils s'imaginent lui être agréables.

TAYLOR INST. - OXFORD

Mais pour celles à qui Dieu, par une grace particuliere, & peut-être aſſez rare, inſpire cette ferveur d'eſprit, il y a bien de la difference, dit S. Auguſtin, entre faire de longs diſcours, & ſentir long-tems le mouvement d'une devotion fervente qui s'exprime plus par ſes gémiſſemens & par ſes larmes que par ſes paroles.

les. Le même Dieu qui nous deffend l'un, nous donne l'exemple de l'autre, puiſqu'il eſt écrit de lui qu'il prioit long-tems, *prolixius orabat*, & qu'il paſſoit même les nuits entieres en oraiſon. Heureuſes donc ces ames à qui Dieu fait une ſi grande grace.

Que ſi nous ne l'avons pas encore reçûë, ne nous découragéons pas néanmoins. Travaillons à l'obtenir de Dieu, en nous acquittant fidelement de nos devoirs, en retranchant, autant qu'il nous eſt poſſible, ces deſirs charnels & humains dont nous nous ſentons ſi ſouvent attaquez, & en rompant ces attaches à des choſes qui quoi que petites, nous lient fortement à la terre, & empêchent nôtre cœur de s'élever librement vers Dieu. Et en attendant que Dieu nous donne quelque part à cette grace qu'il fait à peu de perſonnes, imitons avec ſoin la maniere dont prioient les Solitaires d'Egypte.

Ces Saints, quoi que ſi éminens en vertu, ne s'occupoient pas néanmoins, pour la plûpart, à faire de longues prieres. Ils paſſoient la plus grande partie de la journée à travailler des mains. Mais ils tâchoient de ſanctifier ce travail, en ayant toû-

jours dans l'esprit quelque pensée ou quelque parole de pieté: Et ils l'interrompoient fort souvent par des prieres fort courtes, qui étoient comme autant de flammes que l'ardeur de leur pieté lançoit, s'il faut ainsi dire vers le ciel. Et ils en usoient ainsi, dit S. Augustin, de peur que cette ferveur, cette attention, cette élevation du cœur, qui est très-necessaire à celui qui prie, ne perdît sa force, & ne s'attiedît dans une priere plus longue.

Ep. 121. c. 12.

LX.

Toute nôtre vie doit être une penitence generale pour la multitude innombrable de nos pechez.

1. Jean. 3. v. 9.

TAnt que nous sommes en cette vie, nous ne sommes point encore entierement enfans de Dieu. Si cela étoit nous ne pecherions plus du tout. Car quiconque est né de Dieu, ne commet point de peché, parceque la vertu par laquelle Dieu l'a engendré demeure en lui: & il ne peut pecher, parce qu'il est né de Dieu. Que sommes-nous donc? Nous sommes en partie enfans de Dieu, & en partie enfans de ce siécle. Tout ce que nous sentons en nous de mauvais

ſes inclinations, tout ce qui n'eſt point renouvellé par la grace, ce ſont autant de reſtes de cette premiere naiſſance que nous avons tirée d'Adam, autant de reſtes de ce vieil homme dont il faut nous dépouiller, quand nous ſentons en nous quelque goût & quelque amour des choſes de Dieu; quand nos mœurs répondent à la ſainteté du Chriſtianiſme, ce ſont des effets de cette ſeconde naiſſance qui d'enfans du ſiécle nous a rendus enfans de Dieu.

Dieu ſouffre en nous ce mélange par un effet inconcevable de ſa miſericorde. Et il ne faut pas que ceux qui voyent en eux un grand nombre de fautes & de foibleſſes, ſe découragent comme s'ils n'étoient plus enfans de Dieu, pourvû que quelque amour qu'ils ſentent pour les creatures, ils en ayent encore un plus grand pour le Createur, que cela paroiſſe dans les principales actions de leur vie & dans les occaſions importantes; & qu'ils travaillent ſans ceſſe à effacer les petites fautes qu'ils commettent, à diminuer ce mauvais amour qu'ils ſentent en eux, & à y faire croître le bon amour.

Mais combien commettons-nous de fautes que nous ne voyons point

en nous, & dont ainſi nous ne pouvons point demander pardon à Dieu. C'eſt ce qui nous oblige à vivre dans une penitence continuelle, afin que ſi nous n'effaçons pas chaque faute en particulier par une penitence qui lui ſoit proportionnée, toute nôtre vie ſoit une penitence generale pour effacer la multitude innombrale de nos pechez. C'eſt à quoi ont travaillé les Saints par ces grandes auſteritez qu'ils ont pratiquées.

Que deviendrons-nous donc nous autres qui commettons beaucoup plus de pechez que ces Saints, & qui n'avons pas le courage d'embraſſer comme eux la penitence? Prétendrons-nous que Dieu nous faſſe plus de grace, & uſe envers nous d'une plus grande indulgence, parce que nous irritons davantage ſa colere, & que nous travaillons moins à flêchir ſa miſericorde? *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet?*

Ne nous trompons point: Il n'y a point de peché ni dans les Saints ni dans nous qui puiſſe demeurer ſans châtiment. Il faut que nous le puniſſions nous-mêmes, ou que Dieu le puniſſe dans nous. Heureux ceux qu'il ne reſerve pas à punir aprés cette vie lorſque le tems de la miſe-

ricorde étant passé, il traitera ses élus mêmes, en qui il sera resté quelque tache, dans toute l'étenduë & toute la rigueur de sa justice.

C'est donc ici un des secrets admirables de la bonté paternelle de Dieu envers ses enfans de ce qu'il prend soin lui-même de les purifier par les afflictions qu'il leur envoye tantôt par lui-même, comme dans les maladies, tantôt par les autres. Tout ce qui nous arrive dans ce monde contre nos inclinations, contre nos désirs, contre nôtre humeur, ce sont autant de penitences que Dieu nous envoye, que nous devons recevoir avec soûmission, que nous devons ménager avec soin. Ne murmurons ni contre l'injustice de ceux qui nous haïssent, ni contre les negligences ou la mauvaise humeur de ceux avec qui nous vivons. Ils ne sont les uns & les autres que les serviteurs de nôtre Pere qui nous châtie par eux pour nous rendre dignes de l'heritage qu'il nous prépare.

sommes tombez, est la differente maniere en laquelle nous nous portons vers ce qui est au dessus de nous, & vers ce qui est au dessous. L'homme innocent créé dans la rectitude & dans la justice pour être au dessous de Dieu, & au dessus de toutes les choses materielles & sensibles, trouvoit sa joye en Dieu, parceque n'ayant que lui seul au dessus de lui il ne voyoit que lui seul capable de le rendre heureux.

Nôtre ame n'a point d'autre action que de penser & d'aimer. Elle doit donc & ses pensées & ses affections à celui à qui elle doit tout ce qu'elle est, puisqu'elle lui doit son être même. C'est une obligation éternelle & indispensable: & il sera toûjours injuste que nous aimions autre chose que l'auteur de nôtre amour, & celui qui en est le plus grand objet: & la justice ne nous peut jamais permettre ce qui est injuste.

Cependant par un juste châtiment du peché nous avons merité de ne pouvoir faire sans une grace qui ne nous est dûë en aucune maniere, ce que nous sommes indispensablement obligez de faire. Mais ce n'est pas là l'état de l'homme sorti tout pur des mains de Dieu. Il n'avoit point

offenſé ſon Createur : & ainſi ce Createur tout puiſſant plein de miſericorde & de juſtice n'avoit garde de lui refuſer le pouvoir d'accomplir les devoirs auſquels ſon état l'engageoit.

LXIII.

Nos ennemis ne peuvent rien en nous contre nôtre volonté ; mais nôtre volonté eſt nôtre plus grande ennemie.

QUelque éloignez que nous ſoyons du monde, nous avons deux grands ennemis à combatre, le demon & nôtre chair. Le demon nous fournit, autant qu'il lui eſt poſſible, des occaſions de peché. Il irrite les autres contre nous, pour nous exciter à la colere. Il les rend ingrats, afin que nous nous laſſions de leur faire du bien, ou que nous nous repentions de celui que nous leur avons fait. Mais c'eſt particulierement par nous-mêmes qu'il nous combat, & par les deſirs déreglez qu'il forme en nôtre chair.

Sans même que le demon s'en mêle, la foibleſſe ſeule de nôtre corps nous eſt une tentation continuelle. Il faut le ſoutenir par le boire, par le manger, par le dormir, par pluſieurs autres ſecours. Tous ces ſoins

nous détournent de l'application que nous devons avoir ſans ceſſe à Dieu, puiſque nous ne ſommes créez que pour le connoître & pour l'aimer. Mais ce qui eſt encore plus fâcheux, la volupté ſe gliſſe ſous le prétexte du beſoin, nous fait faire pour elle ce que nous ne devrions faire que pour la neceſſité, & nous fait abuſer des dons de Dieu, en excedant en une infinité de rencontres les bornes que ſa regle nous preſcrit.

Mais le demon ne peut que nous ſolliciter, & non nous contraindre. La chair même eſt ſoûmiſe à nôtre volonté, & quelque effort qu'elle faſſe, nous ne ſommes point coupables tant que nous ne conſentons point. Il eſt vrai, c'eſt nôtre volonté qui nous rend bons ou mauvais. Nous ſommes tels qu'eſt nôtre amour. Et je ne crains point de le dire, nous ſommes ce que nous voulons. Mais helas! ce qui devroit être nôtre conſolation eſt nôtre douleur. Nôtre volonté qui devroit nous deffendre contre nos ennemis, eſt nôtre plus grande ennemie. Elle eſt elle-même toute plongée dans le mal. Elle ne veut que le peché. Elle n'aime que la corruption. Et elle ne peut trouver d'excuſe dans ſon peché, puiſque tout ſon mal vient

d'elle-même, n'y ayant point de creature qui soit capable de la forcer & de lui faire violence.

Que faire donc dans un état si déplorable que de recourir au Maitre souverain des creatures & de la volonté même. Car quoiqu'il ne lui fasse pas faire ce qu'elle ne veut pas, il peut néanmoins lui seul la changer, & lui faire vouloir ce qu'elle ne vouloit pas auparavant. C'est ce qu'il veut nous faire avoüer : & tout le mystere de sa conduite sur nous, c'est de nous faire voir nôtre foiblesse, c'est de nous convaincre que ne pouvant pas nous-mêmes résister au peché qui nous presse & au dehors & au dedans, il faut recourir à sa misericorde avec une humilité profonde.

Nous en sommes convaincus, Seigneur, mais ce n'est encore que dans l'esprit & dans la raison : & cette conviction sera inutile, si vôtre misericorde ne la fait passer de l'esprit au cœur. Achevez donc vôtre ouvrage. Faites-nous sentir vivement le malheureux état où nous sommes. Faites-nous desirer d'en sortir, & de le desirer de tout nôtre cœur. Si ces deux sentimens sont sinceres en nous, nous n'aurons nulle peine à passer à

celui de nôtre impuiſſance : & alors humiliez dans le centre du néant qui nous eſt propre, nous crierons de ce profond abyme de miſere vers l'abyme de vôtre miſericorde : & vôtre miſericorde nous exaucera, parce qu'elle le peut, parce qu'elle le veut, parce qu'elle nous a promis qu'elle ne mépriſeroit point un cœur contrit & humilié.

LXIV.

Ne ceder ni aux ſentimens de la nature, ni aux fauſſes promeſſes des hommes, mais demeurer fermement attaché à la croix avec Jeſus-Chriſt.

JEſus-Chriſt a ſon tems pour fortifier ſes diſciples & confondre ſes ennemis : & il a ſon tems pour ſouffrir ſoit en lui comme chef, ſoit en ſes membres. Il ſçait quand il faut faire l'un ou l'autre : & c'eſt à nous à attendre en patience les ordres de ſa volonté. Il n'a pas voulu deſcendre de la croix, pour nous apprendre à y perſeverer quand il nous y met. Il y eſt mort pour nous ſauver : & pourquoi ne croirons-nous pas qu'il faut que nous y mourions nous-mêmes pour obtenir le ſalut que ſa mort nous a merité ?

Ainſi quand les demons ſemblent élevez ſur nos têtes par le pouvoir qu'ils ont reçû de Dieu, ſoit en nous accablant par la puiſſance des hommes, ſoit en nous affligeant par les maladies, ou d'autres effets de la juſtice de Dieu dont ils ſont miniſtres, ne quittons point nôtre lieu & l'état où Dieu nous place. Ne faiſons rien d'indigne d'un chrétien pour ſortir de l'affliction qui nous preſſe : & demandons la grace de n'en vouloir pas ſortir, quand même les hommes nous en laiſſeroient la liberté, comme à J. C. juſqu'à ce qu'il plaiſe à Dieu de nous en tirer.

Mais gardons-nous ſurtout de murmurer, comme ſi nous ne méritions pas d'être punis. Gardons-nous de quitter nôtre poſte, & de nous repentir d'avoir ſuivi l'ordre de Dieu, quand même nous verrions que c'eſt ce qui nous a attiré la haine des hommes, ou quelqu'un de ces autres accidens, que ceux qui n'ont pas de foi regardent comme des malheurs.

Les Juifs promettoient à J. C. de croire en lui s'il deſcendoit de la croix : & ils demeurerent incredules aprés qu'il eut fait un plus grand miracle en ſe reſſuſcitant du tombeau. On nous promet ſouvent des

choſes, non pour les exécuter, mais pour nous affoiblir, & nous faire faire ſur de vaines eſperances un premier pas hors de la voye de Dieu: & ce premier pas nous conduit enſuite bien loin, ſi la miſericorde de Dieu ne nous arrête.

Faites-nous la grace, Seigneur, d'uſer ſaintement du ſacré tems de la penitence: mais faites-nous une ſeconde grace, & qui eſt peut-être encore plus grande que la premiere, de ne point abuſer de la joye du tems de Pâques, qui n'eſt pas moins ſainte ni moins ſacrée.

LXV.

Retrancher une bonne action, c'eſt ôter une perle de la couronne qu'on attend.

Bern. in pſ. 90. pr.

TOut ce que nous faiſons ſur la terre eſt une ſemence, dont la moiſſon ſe fera dans le ciel ou dans l'enfer. Ainſi il n'y a rien de petit. Retrancher une bonne action, c'eſt retrancher une perle de la couronne que nous attendons: & diminuer quelque choſe des mortifications que nous ſommes capables de porter, n'eſt pas une ſage douceur, mais une vraie cruauté.

Qui peut douter de cette verité, Seigneur, & qui eſt aſſez fidele pour la pratiquer? ou plûtôt qui eſt-ce qui ne la combat pas ſans ceſſe par ſes actions? Ayez pitié de nôtre foibleſſe. Inſpirez-nous l'amour de la penitence. Car ſi nous en connoiſſons ſeulement le prix ſans l'aimer & la pratiquer, cette connoiſſance même ne ſera-t-elle pas nôtre condamnation? Que la crainte de ce malheur ſerve au moins à nous humilier, & à nous faire recourir à vôtre miſericorde. Ne confondons point ce que la diſcretion & la lâcheté nous font faire.

LXVI.

Comment la miſericorde de Dieu peut faire ſervir à nôtre bien nos propres fautes.

QUe Dieu eſt miſericordieux de faire ſervir les fautes mêmes par leſquelles nous offenſons ſa juſtice, à augmenter nôtre juſtice, nôtre humilité, nôtre vigilance! Mais que nous ſommes coupables de ne pas recourir à cette grande miſericorde! Nous pechons ſans ceſſe, & pourvû que nous nous humilions ſans ceſſe, Dieu nous relevera auſſi-tôt. Mais

§. 2.

nous aimons mieux nous élever dans nôtre chûte. Nous voudrions ne point tomber, non parce que nous aimons la justice, mais parce que nos fautes blessent la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes.

C'est pour cela que Dieu dans sa misericorde permet que nous tombions, afin que nous connoissions nôtre foiblesse. Et nous nous élevons contre la misericorde de Dieu & contre nôtre avantage propre. Nous ne voulons pas reconnoître que nous avons failli. Nous cherchons des excuses dans nos pechez. Nous voulons que la mauvaise humeur des autres en soit la cause. Nous disons que c'est la fragilité génerale de tous les hommes. Nous faisons alors les Philosophes, & nous recourons aux tenebres qui nous cachent nôtre propre cœur pour n'y voir pas ce qui y est.

Enfin nous faisons tout plûtôt que de nous humilier. Nous disons à Dieu comme ces malheureux Juifs : nous ne servirons point : nous ne ferons point penitence. Quoi que vous nous disiez dans vos Ecritures, que nous ne sômes que poudre & que cendre, quoi que vous nous convainquiez par nos chûtes que nous ne

sommes que mensonge & que peché, nous nous croirons innocens, nous agirons comme si nous étions infaillibles, & nous trouverons fort mauvais que les autres nous avertissent de quelque faute.

Mon Dieu, quelque détestable que soit cet orgueil, l'humilité de vostre Fils est capable de la guerir. Prenez ce marteau qui brise les cœurs les plus endurcis, mais prenez-le en cette vie où les coups en peuvent être favorables ? Faites-moi rougir présentement devant moi-même, pour rougir ensuite devant vous, embrasser avec joye les remedes necessaires pour me guerir, & obtenir ainsi de vostre grande misericorde de ne point rougir à la face de toute la terre en ce jour terrible où vous confondez les superbes sans les humilier & sans leur laisser aucune esperance de pardon.

LXVII.

Pour meriter les joyes du ciel il faut se détacher de celles de la terre : on n'y arrive que par la penitence.

§. 5. RETourner du cœur dans le monde, c'est embrasser toutes les consolations humaines que l'on ren-

contre. On auroit honte de mettre sa joye dans les grands divertissemens du siécle, & on se fait même une pieté ou une vanité de les condamner. Mais pour ceux qui ne blessent point grossierement l'état où nous sommes, & qui peuvent être permis quand ils sont necessaires, nous les recevons avec joye quand ils se presentent, ou nous les recherchons même sous divers prétextes. Nous sommes ravis d'en avoir quelque besoin, ou de persuader aux autres & à nous-mêmes qu'ils nous sont necessaires. Et alors nous y donnons nôtre cœur, comme si nous étions persuadez qu'il nous est permis de joüir de la creature.

Cependant sans parler des autres effets que ce désordre produit, si
3. 4. nous voulons trouver nôtre joye en Dieu, il faut rejetter les joyes de la terre, *Renuit consolari anima mea &c.* Il faut aimer à nous rassasier de la parole de Dieu, plûtôt que du pain materiel. Il faut suivre J. C. dans le désert, y souffrir la faim avec lui, y résister aux tentations : & après cela nous aurons droit d'esperer d'être visitez & consolez par les Anges ; & nous pourrons demander à Dieu cette grace par une confiance pleine,

non d'orgueïl, mais d'humilité. Car on ne merite les joyes du ciel qu'à proportion qu'on ſe détache de celles de la terre. Et il faut avoir bien peu goûté les unes pour ne pas voir le néant, & pour ainſi dire l'inſipidité des autres.

Oüi, Seigneur, nôtre eſprit eſt perſuadé que tous les plaiſirs des ſens ſont ou mauvais ou dangereux; qu'ainſi il faut retrancher abſolument ceux qui ne ſont point neceſſaires, & reduire les autres à tout ce qu'il y a de moins. Nous faiſons profeſſion de croire que toute la vie d'un chrétien eſt une vie de penitence. Nous pechons ſans ceſſe, & ne faut-il pas auſſi expier ſans ceſſe les faux plaiſirs du peché par une amertume ſalutaire? Mais qu'il y a loin de l'eſprit au cœur & à la volonté. §. 5.

Cependant, Seigneur, vous avez fait l'un & l'autre, vous êtes le maître de l'un & de l'autre. C'eſt vous qui donnez la lumiere à l'eſprit, mais c'eſt vous auſſi qui donnez la chaleur & la force à la volonté. Il eſt vrai, mon Dieu, l'un eſt un don beaucoup plus grand que l'autre. Vous donnez d'un même à vos ennemis, & vous reſervez l'autre à vos amis: Et qui ſuis-je pour meriter d'être aimé de

vous? Non Seigneur, je ne le mérite par aucun titre. Mais si vous n'aimiez que ceux qui le méritent, en quel état seroient tous les hommes?

Vôtre bonté est infinie aussi bien que vôtre puissance. Tout est Dieu en vous; tout est sans bornes. Vous l'avez assez montré en mourant pour vos ennemis. C'est une goutte de ce sang répandu pour tous les hommes que je vous demande. C'est par vostre mort que je vous conjure de me faire misericorde, de me détacher de la terre, & de moi-même qui ne suis que terre, pour m'attacher veritablement à vous, de me donner la force d'embrasser serieusement la penitence, & de me punir avec une severité qui me sera heureuse & favorable, de tant d'offenses que je commets tous les jours.

LXVIII.

Veillons à conserver uniquement ce que les démons veulent uniquement nous ravir.

&7. §. 12. TOus les efforts des demons se font contre nôtre droite, contre les biens de nostre ame, contre l'esperance que nous avons de posseder la

place qu'ils ont perdu dans le ciel. S'ils attaquent quelquefois nôtre gauche, nos biens, nostre reputation, nostre santé ou nostre vie, ce n'est qu'un détour pour perdre nostre ame par l'impatience, & par le trouble & les soins temporels où ils tâchent de nous jetter, ou pour perdre celle des autres par la crainte de tomber dans les mêmes maux.

Que l'adresse de nos ennemis soit nôtre instruction. Apprenons ce que nous devons défendre par ce qu'ils attaquent, & apprenons des demons, si nous ne l'avons pas appris de Dieu même, à conserver nôtre cœur par tout ce que nous avons de force & de lumiere. Nôtre cœur, nôtre tête & nôtre foi soûtenuë par l'esperance & animée par la charité. Imitons donc l'adresse du serpent qui expose tout son corps pour pouvoir conserver sa tête.

Perdons avec joye tout le reste, negligeons toutes les sciences, qui ne sont point necessaires pour nôtre salut, exposons nôtre honneur, nôtre santé, nôtre vie, plûtôt que de laisser soüiller nôtre cœur, & intéresser nôtre foi, plûtôt que de perdre Jesus-Christ qui est nôtre chef. Demandons-lui cette grace unique d'ê-

tre à lui seul. Il saura bien conserver tout le reste autant qu'il nous sera utile, ou nous le rendre quand il sera tems.

LXIX.

Nôtre foiblesse ou plûtôt nôtre impuissance est un ordre de la sagesse de Dieu dans le désordre de nôtre peché.

§. 1. QUel sujet avons-nous de nous enfler d'orgueïl pour le pouvoir imaginaire & les fausses richesses que nous nous attribuons ? Le plus puissant Roi de la terre ne peut pas faire venir une herbe, bien loin de faire naître un moucheron. S'il y a quelque chose en nous, c'est sans doute nôtre propre corps. Empéchons-le donc d'être malade si nous en sommes les maîtres, ou gueriſſons-le au moins quand il l'est. Empéchons nos yeux de s'appesantir, quand nous voulons veiller: empéchons qu'un peu de fumée ne les fasse pleurer, qu'un peu de poudre ne les trouble, qu'un peu d'eau ne les obscurcisse. Que pouvons-nous de tout cela ? rien du tout, & nous sommes quelquefois plus capables d'aider les autres que de nous aider nous-mêmes.

Mon Dieu, eſt-ce là cet homme fait à vôtre image, fait pour être le maître de tout ce qui eſt ſur la terre, pour diſpoſer de tout ce qui eſt viſible & materiel? Quel eſt ce déſordre que le peché a apporté dans le monde? ou plûtôt quel eſt cet ordre que vôtre ſageſſe a mis dans le déſordre même? Car n'eſt-il pas parfaitement juſte que l'homme ayant eu la hardieſſe de ſe revolter contre ſon Createur, vît ſe ſoulever contre lui tout ce qui lui étoit ſoûmis? qu'ayant oſé aſpirer à la toute-puiſſance divine, il fût reduit à la derniere foibleſſe, juſqu'à ne pouvoir plus diſpoſer de ſon propre corps?

LXX.

L'incertitude de nôtre prédeſtination ne doit pas nous empêcher d'eſperer fermement au Seigneur.

CE que nous faiſons pour la ſatisfaction de nos ſens, ne dure d'ordinaire qu'un inſtant. Ce que la vanité ou la curioſité nous fait faire pour contenter nôtre eſprit, n'eſt guere plus ſtable. Mais il faut au moins avoüer que la joye & le fruit que nous en tirons, ne durera pas plus que nôtre vie. Car la raiſon ſuf- *s. 9.*

fit pour nous persuader que nos pensées & nos sentimens changeront bien à la mort. Quand donc nous ne craindrions pas les supplices qui puniront les vaines joyes que nous aurons prises en nous-mêmes, pourquoi ne considererions-nous pas que n'y ayant que Dieu qui soit immuable, c'est en lui seul que nous pouvons trouver une joye stable & assurée?

Nous sommes assurez qu'il ne laissera point sans recompense la moindre chose qu'on aura fait ou souffert pour son amour. Jettons-nous donc entre ses bras, mais tout entiers & sans reserve. Il ne se retirera point pour nous laisser tomber: mais il nous recevra & nous portera comme une mere. Que craignons-nous? Nous sommes assurez de sa puissance & de sa bonté. Mais il est juste, dira quelqu'un, & il punit avec rigueur. Travaillons donc avec d'autant plus de soin à faire que sa justice ait peu à punir en nous.

Mais nous tremblons dans la vûë des secrets impenetrables de la Prédestination. Il est juste de trembler, afin d'esperer nôtre salut avec une crainte salutaire qui nous tienne dans l'humilité. Mais si nous tremblons,

il

il faut auſſi nous réjoüir au Seigneur, & nous confier en ſa bonté. Nous ne ſavons pas ſi nous ſommes du nombre des élus: mais nous ſavons que ceux qui auront perſeveré juſqu'à la fin dans les bonnes œuvre, ſeront de ce nombre. Et le moyen d'obtenir cette perſeverance, c'eſt de la demander ſans ceſſe.

Il eſt vrai que nous ſommes incapables de la mériter, & c'eſt ce qui nous doit tenir dans l'humilité quelque bien que nous faſſions. Mais nous avons à faire à un Dieu plein de miſericorde. Et ſi nous avons commencé à le ſervir, il veut bien que les graces qu'il nous a déja faites, lui ſoient un engagement à nous en faire de nouvelles tant que nous ne romprons point cette chaîne par nôtre ingratitude, & par nôtre orgueïl. Ce n'eſt donc pas lui que nous devons craindre, c'eſt nous-même & nôtre propre corruption. Et il eſt vrai que de ce côté-là nous avons ſujet de tout craindre. Nous aurions même raiſon de tomber abſolument dans le déſeſpoir, ſi nôtre ſalut dépendoit de nous. Car il faut être bien aveugle & bien ſuperbe pour ne pas voir combien nous ſommes incapables de ſurmonter nos paſſions, & de nous faire les violen-

ces neceſſaires pour nous ſauver.

Mais c'eſt en ce point que paroit la bonté inconcevable de Dieu. Il oublie nos infidelitez, & renoüe ſans ceſſe cette chaîne que nous rompons. Mais la renoüera-t'il toûjours? Helas qui le ſçait? Il nous commande néanmoins de l'eſperer, & promet de ne point confondre ceux qui auront eſperé en lui. Serons-nous aſſez ſuperbes pour ne nous pas contenter de cette eſperance?

Tous les hommes agiſſent ſur des eſperances & ſouvent trés-mal fondées. Cependant ils agiſſent ſur cela, & non ſeulement ils agiſſent, mais ils ſouffrent de trés-grands maux. On ne demande point d'être aſſuré de ſa gueriſon, pour ſe mettre entre les mains d'un chirurgien qui coupe & qui brûle. Le moindre rayon d'eſperance ſuffit pour s'expoſer à tout. Et nous voudrons que Dieu ſoit obligé de nous donner des aſſurances pour nous remettre entre ſes mains & nous aſſujettir aux loix qu'il nous donne lorſqu'il y a le ciel à gagner & l'enfer à craindre?

Mon Dieu, éloignez de moi cette inſolence qui ſeroit incroyable ſi nous ne la voyions tous les jours & ſi nous ne la ſentions dans nous-mêmes.

Quoi un homme vous demandera des assurances qu'il n'oseroit pas demander à un homme pour qui il auroit le moindre respect ; & il vous les demandera pour vous obéïr, c'est-à-dire pour faire ce qu'il seroit indispensablement obligé de faire, quand vous ne lui prometriez quoi que ce fût ? On se tient honoré de servir gratuitement un Prince, & on ne voudra pas servir son Dieu, si on n'est assuré de la recompense ? Et n'est-ce pas déja, mon Dieu, un honneur & une recompense assez grande que de vous servir ?

Quand nous serions assurez qu'aprés vous avoir servi quelque tems, nous serons assez malheureux pour vous abandonner, ne devrions-nous pas profiter de ce premier tems dans l'esperance d'adoucir un peu le châtiment dont nous nous verrions menacez ? Mais vôtre bonté nous traite bien plus favorablement. Car vous voulez que quelque couverts que nous soyons de pechez, quelque foiblesse que nous sentions en nous-mêmes pour nous corriger, nous esperions néanmoins un bonheur éternel de vostre misericorde, pourvû que nous ayons seulement un défir sincere de vous servir, & de nous

ſoûmettre aux regles que vous nous avez préſcrites pour nous guerir. Vous nous commandez, dis-je, d'eſperer en vous, vous qui ne pouvez tromper perſonne.

Fortifiez-moi donc, mon Dieu, dans cette eſperance; & que je craigne tellement ma propre foibleſſe que j'eſpere toûjours qu'elle ſera ſoûtenuë par vôtre force, que vous me releverez quand je ſerai tombé, & que vous me porterez entre vos bras, juſqu'à ce que je n'aye plus même à craindre de vous offenſer.

LXXI.

Neceſſité de veiller ſur ſoi-même.

S. 11. §. 1. Dieu veille ſur nous & par ſes Ecritures faites pour noſtre inſtruction, & une infinité d'autres manieres. Les anges veillent ſur nous pour nous aſſiſter. Les demons veillent ſur nous pour nous perdre. Tous les hommes mêmes qui nous connoiſſent veillent ſur nous pour examiner noſtre conduite. Eſt-il poſſible que nous ſeuls ne veillions pas ſur nous-mêmes? Cependant cela eſt trés-veritable. Nous penſons aux autres hommes: nous penſons à une infinité de choſes hors de nous: nous pen-

ſons fort à noſtre corps. Mais qui penſe à ſon ame ? Qui veille à la garde de ſon cœur ? Eſt-ce que tant d'autres qui veillent ſur nous, nous mettent en ſureté, ſans que nous ſoyons obligez de veiller auſſi ?

Toute la vigilance des hommes & des anges, & je ne crains point de le dire, celle de Dieu même, nous ſera entierement inutile, ſi elle ne nous fait voir, veiller, & prier. Penſons donc ſerieuſement à nous. Cherchons les moyens de nous ſauver. Travaillons à rendre inutile la malheureuſe vigilance que les demons ont pour nous perdre; & faiſons voir par nos actions que nous n'avons point de ſoin, point d'occupation, point d'emploi, point d'affaire qui nous paroiſſe plus importante. Ce grand ſoin que le ciel & la terre prennent de nous, font voir combien noſtre ſalut eſt important & difficile. Dieu ne nous donneroit pas tant de ſecours, ſi nous n'avions bien des ennemis à combatre.

LXXII.

Qui ne veut pas reconnoître des premieres fautes, mérite l'aveuglement qui lui en cache les ſuites criminelles

S. ii. §. 6. LE premier pas de nôtre perte eſt nôtre orgueïl. Nous nous aimons nous-mêmes, au lieu d'aimer la verité. Nous voulons être grands, & de-là nous nous perſuadons aiſément de l'être. Nous nous formons donc une grande idée de nous-mêmes, & enſuite tout ce qui peut diminuer cette idée, ſoit à nous-mêmes, ſoit aux autres, nous bleſſe & nous eſt odieux. C'eſt en ce ſens que nous haïſſons même le peché. Cependant cette haine bien oppoſée à la haine parfaite qui vient de l'amour de Dieu, ne ſuffit nullement pour l'éviter, & Dieu nous y laiſſe tomber ou pour punir nôtre orgueïl, ou pour nous ſauver par l'humilité. Mais nous nous oppoſons à ſa miſericorde; & pour ne pas rougir de nos fautes, nous les excuſons, & nous nous les diſſimulons à nous-mêmes.

Mais que nous ſert cette diſſimulation, ſinon à faire demeurer au dedans de nous ce peché qu'une

humble confeſſion en auroit fait ſortir. Il y demeure donc, & y produit l'effet, qui eſt la punition inſeparable du peché, les tenebres & l'ignorance. Nous ne voulons pas le voir; & nous venons bien-tôt juſqu'à ne le pouvoir plus voir. Nous pechons ſans nous en appercevoir. Nous joüiſſons en paix de nôtre impeccabilité imaginaire. Ces remords de conſcience qui nous troubloient trop, s'appaiſent. Nous pechons ſans peine & ſans crainte, & nous avallons l'iniquité comme l'eau.

On vient bien-tôt à faire au dehors ce qu'on a fait dans ſon cœur. Et comment le ſuperbe qui ne veut pas voir ſon peché, lorqu'il n'a à en rougir que devant lui-même, pourroit-il ſouffrir qu'un autre le lui montrât? Il faut donc le deſavoüer, & faire un nouveau peché pour couvrir le premier, ou l'excuſer en ſorte qu'il paroiſſe au moins trés-petit, ou le rejetter ſur un autre, afin de faire encore voir que nous ſommes enfans d'Adam.

Que ſi tout cela eſt inutile, que reſte-t'il à l'orgueïl ſinon de monter à ſon comble, de mépriſer ouvertement les loix de Dieu. Et dés lors rien ne coûte plus. On briſe ſans

crainte toutes les chaînes par lesquelles la crainte de Dieu & le respect des hommes nous retenoient. On court avec joye dans les actions les plus criminelles, & on ne trouve sa joye que dans les crimes où il ne paroît plus aucune trace de Dieu, & qui comme des sepulchres blanchis ne peuvent renfermer que des ames mortes, dont la puanteur blesse tous ceux qui en approchent.

Que si Dieu ne nous abandonne pas jusqu'à ce point, le peu de soûmission avec laquelle nous avons reçû les premiers avis qu'on nous a donnez sur nos fautes, arrête aisément le zéle de ceux qui nous avoient fait la charité de nous reprendre, & arrête par consequent le cours des misericordes de Dieu sur nous. Car nôtre orgueïl nous empêchant de voir nos fautes, & méritant que les autres ne nous les fassent point voir, elles se multiulient sans cesse aux yeux de Dieu, si l'orgueïl même nous empêche d'en faire de considerables devant les hommes.

Ainsi nous devenons tout couverts de pechez, sans en avoir de douleur, ni en faire penitence. Nos tenebres & nôtre orgueïl croissent par consequent toûjours ; & ainsi nous

tomberons bien-tôt jusques au fond du précipice, où le pecheur mépriſe & la loi de Dieu, & ſon malheur propre s'endurcit contre la crainte de la colere de Dieu qui fait trembler les plus juſtes, & arrive ainſi juſqu'à l'obſtination & l'impenitence entiere qui ne reçoit point de pardon.

Mon Dieu, il eſt bien tard de recourir à vous dans un état ſi funeſte. Arrêtez nos pieds dés le premier pas qu'ils font vers cet abyme. Etouffez dans nous cet eſprit d'orgueïl, par lequel on commence à ſe ſeparer de vous pour s'attacher à ſoi-même. Donnez-nous une humilité ſincere, qui nous faſſe rentrer en nous-mêmes pour nous connoître tels que nous ſommes. Faites-nous rougir, mais du peché, & non de la penitence, de la playe & non du remede, pour éviter la honte de ceux qui n'ayant pas voulu ſe voir en ce monde, ſeront contraints par vôtre juſtice de ſe voir en l'autre dans toute la difformité de leur injuſtice.

LXXIII.

C'eſt nôtre immortification qui nous fait le plus ſouffrir.

S. 13. §. 5. SI nous penſons ſerieuſement à nôtre pauvreté intérieure, au danger où nous ſommes de perdre nôtre ame, à la guerre que les demons nous font ſans ceſſe; nous ſentirons peu ſi nous perdons quelque choſe de ce qui ne regarde que nôtre corps, ſi nous manquons de quelques commoditez, ſi les hommes ne nous rendent pas tout le reſpect, toute la déference, toute l'obéïſſance que nous croyons qu'ils nous doivent.

Quand donc ces petits accidens nous ſont ſenſibles, ne nous fâchons pas contre ceux qui nous font de la peine au dehors, mais contre la peine que nous en ſentons au dedans, c'eſt-à-dire, contre nous-mêmes. Car il faut que nous ſoyons encore bien imparfaits, & que nous ne combations nos défauts qu'avec beaucoup de lâcheté. Il faut que nous ſentions bien peu cette contradiction & cette guerre que nous portons ſans ceſſe dans nous, pour ſonger ſi on nous dit quelque parole deſobligeante. L'enfant à qui j'ai

donné la naissance me persecute, disoit David, lorsqu'on ne vouloit pas qu'il souffrît les injures de Semeï.

Mettons-nous donc en colere, mais contre nous-mêmes pour ne point pecher, & contre le demon qui se sert des petits maux exterieurs pour nous faire au dedans des playes veritables. Que cette colere étouffe toute autre colere, comme la crainte de Dieu doit étouffer en nous la crainte des hommes. Crions, mais à celui qui peut nous sauver de nos ennemis invisibles, & nous donner la douceur, la force, la paix, pour ne rien faire qui blesse la soûmission que nous devons à Dieu, l'exemple que nous devons à nos freres, & la charité que nous nous devons à nous-mêmes. Pour cela il faut s'accoûtumer à se mortifier, & se retrancher soi-même tout ce que les autres nous peuvent ôter.

LXXIV.

Aveuglement de l'homme qui ne sent pas ou qui aime sa misere.

NOus sommes tombez d'un état trés-heureux en un trés-miserable, du ciel dans la terre, sur le point de tomber de la terre dans l'enfer; & *Dim. 2. §. 7.*

aprés avoir joüi de Dieu même, nous sommes reduits à mettre nôtre joye dans les dernieres creatures, comme les bêtes. Nous voyons une foible idée de nôtre malheur dans un homme, qui aprés avoir été le favori d'un Roi, seroit tombé dans sa disgrace, & réduit à s'aller cacher chez un payſan, ſans rien avoir que le peu que le payſan pourroit tirer de ſa pauvreté, & avec la crainte continuelle d'être découvert & expoſé aux plus rigoureux ſupplices. Qui n'a pitié d'un homme dans cet état, & qui ne le regarde comme plongé dans le comble des malheurs?

Cependant nous y ſommes, & nous n'avons pas pitié de nous-mêmes. Car c'eſt-là le comble de nôtre miſere d'être miſerables, ſans ſentir ni nôtre miſere préſente, ni celle où nous ſommes prêts de tomber, à moins que Dieu ne nous faſſe miſericorde. Ainſi il faut ajoûter à l'état de ce favori diſgracié, qu'il eſt encore tombé dans une fiévre de phreneſie; qui le fait rire comme s'il étoit heureux, mais qui s'en va lui ôter la vie, ſans qu'il le ſçache & qu'il y ſonge.

Nous avons perdu Dieu & les biens de l'ame. Nous ſommes reduits,

à quelques foibles ſatisfactions de nos ſens ; & nous y mettons nôtre joye, comme ſi nous n'avions rien de plus grand à prétendre. Nous avons été élevez dans l'or & dans la pourpre : nous ſommes reduits au fumier, & nous embraſſons ce fumier comme noſtre bonheur. Cette image eſt terrible, mais en peut-on trouver une plus vraie?

Mon Dieu, tant qu'un malade ne ſent pas ſon mal, il eſt hors d'état de guerir, ſi ſes amis ne l'aſſiſtent. A quel ami pourrons-nous avoir recours qu'à vous, qui nous avez faits, & qui ne haïſſez rien de ce que vous avez fait. Venez donc, Seigneur, gueriſſez premierement nôtre phreneſie. Faites-nous ſentir nos maux: faites-nous voir noſtre pauvreté & les effets terribles de cette verge dont vous nous avez frapez dans voſtre juſte colere. Aprés cela donnez-nous encore un deſir ardent d'être gueris. Car nous voyons quelquefois nos maux; & par un déreglement inconcevable, nous les aimons. Nous aimons mieux vivre dans les fers que de ſouffrir qu'on rompe nos chaînes, parce que cela ne ſe peut ſans nous faire quelque douleur. Quand vous nous aurez donné cet ardent deſir,

ce desir sera une priere qui nous obtiendra la suite des graces dont nous avons besoin pour achever nostre gueriſon, parce que vostre miſericorde ne rejette point les cris que vôtre Esprit a formez dans nos cœurs.

LXXV.

Regardons-nous, mais avec une douleur qui nous purifie, & nous rende capables de voir Dieu.

3. §. 6. SI nous ne méritons pas encore de nous pouvoir appliquer à Dieu, & de trouver nostre joye à penſer à celui qui ſeul peut être nostre bonheur & nostre veritable joye, penſons donc à nous-mêmes, mais penſons-y avec amertume & avec douleur. Retournons à nos tenebres, puiſque nous ne ſommes pas capables de ſuporter la pureté de la lumiere divine. Mais au lieu de nous y repoſer avec un plaiſir qui nous donneroit la mort, ne penſons à elles que pour les haïr & pour les diminuer peu à peu, en nous puniſſant nous-mêmes, & en vangeant ſur nous les pechez que nous avons commis.

Que ſi nous l'avons déja fait, ne laiſſons pas de le faire encore : car

nous ne l'avons pas assez fait : nous n'avons pas encore arraché cette racine amere de nôtre cœur, puisqu'elle nous empêche de joüir d'un si grand bien. Il n'y a que les pechez qui puissent nous separer de Dieu, & former comme un mur entre lui & nous. Nous le verrons & nous l'aimerons si nôtre cœur est pur : & on ne peut aimer & voir cette beauté souveraine, sans être ravi de joye.

Plus donc nous nous sentons éloignez de cette disposition, plus nous nous trouvons disposez à mettre nostre joye dans les creatures, plus nous devons nous humilier dans la vûë de l'impureté que nos pechez nous causent. Il faut travailler serieusement à nous purifier par la foi, mais par cette foi vive qui nous fait connoître & embrasser avec ardeur les remedes propres à guerir nos maux, quelque amers qu'ils puissent être.

Donnez-nous, mon Dieu, cette foi, & augmentez-la de plus en plus; si vous nous en avez déja accordé quelque commencement. Donnez-nous quelques-unes de ces larmes que versoient vos saints, lorsqu'ils ne se voyoient pas encore assez purs pour s'attacher tout-à-fait à vous.

LXXVI.

C'eſt dans la ſeparation des creatures qu'il faut chercher le Createur.

4. 5. 1. NOſtre vie n'eſt point inutile, & nous n'avons point reçu noſtre ame en vain, ſi nous cherchons Dieu. Car qui le cherche, le trouve. Mais qui le cherche? Certainement ceux-là ne le cherchent point, qui cherchent les honneurs du monde, qui cherchent l'argent, qui cherchent les plaiſirs ſoit du corps ſoit de l'eſprit. Qui ſont donc ceux qui le cherchent? Ce ſont ceux qui travaillent à purifier leur cœur, & à le vuider de l'amour de toute autre choſe: Car on ne poſſede Dieu qu'en l'aimant & en le voyant. Noſtre cœur eſt trop petit pour l'aimer, quand il aime les creatures, & il ne le peut voir quand il n'eſt pas pur. Que noſtre unique occupation ſoit donc de diminuer en nous l'amour de la creature, & le meilleur moyen pour cela eſt de nous ſeparer, autant que noſtre état nous le permet: ou ſi nous ne ſommes pas encore determinez à un état, de choiſir celui qui nous peut le plus ſeparer de toutes choſes. Car s'il eſt ſi difficile de ne pas aimer les crea-

tures lorſqu'elles ſont éloignées de nous, il eſt encore plus difficile de ne s'y pas attacher quand elles ſont proches.

LXXVII.

Comment il faut travailler à profiter de la Paſſion de Nôtre Seigneur JESUS-CHRIST.

JAmais il ne s'eſt rien fait de plus excellent ni de plus grand que ce qui s'eſt fait dans la Paſſion & la Reſurrection du Sauveur. Prenons donc bien garde de ne pas laiſſer paſſer les jours où l'Egliſe nous en renouvelle la memoire ſans en tirer le fruit qu'elle deſire nous procurer. Ce ſont des jours d'une bénediction abondante, mais pour ceux qui auront des vaſes vuides & nets pour recevoir cette huile du ciel. *Temp. 55. §. 1.*

Preparez, Seigneur, nos cœurs & nos volontez : faites que nous nous deſoccupions de toute autre choſe pour ne penſer qu'à des martyres ſi grands & ſi importans où tout eſt pour nous.

Nous y admirons la patience, l'humilité, & la bonté du Sauveur, qui ſouffre tout, qui du comble de ſa Divinité ſe rabaiſſe à ce qu'il y a de

ce desir sera une priere qui nous obtiendra la suite des graces dont nous avons besoin pour achever nostre guerison, parce que vostre misericorde ne rejette point les cris que vôtre Esprit a formez dans nos cœurs.

LXXV.

Regardons-nous, mais avec une douleur qui nous purifie, & nous rende capables de voir Dieu.

3. §. 6. SI nous ne méritons pas encore de nous pouvoir appliquer à Dieu, & de trouver nostre joye à penser à celui qui seul peut être nostre bonheur & nostre veritable joye, pensons donc à nous-mêmes, mais pensons-y avec amertume & avec douleur. Retournons à nos tenebres, puisque nous ne sommes pas capables de suporter la pureté de la lumiere divine. Mais au lieu de nous y reposer avec un plaisir qui nous donneroit la mort, ne pensons à elles que pour les haïr & pour les diminuer peu à peu, en nous punissant nous-mêmes, & en vangeant sur nous les pechez que nous avons commis.

Que si nous l'avons déja fait, ne laissons pas de le faire encore : car

nous ne l'avons pas assez fait : nous n'avons pas encore arraché cette racine amere de nôtre cœur, puisqu'elle nous empêche de joüir d'un si grand bien. Il n'y a que les pechez qui puissent nous separer de Dieu, & former comme un mur entre lui & nous. Nous le verrons & nous l'aimerons si nôtre cœur est pur : & on ne peut aimer & voir cette beauté souveraine, sans être ravi de joye.

Plus donc nous nous sentons éloignez de cette disposition, plus nous nous trouvons disposez à mettre nostre joye dans les creatures, plus nous devons nous humilier dans la vûë de l'impureté que nos pechez nous causent. Il faut travailler serieusement à nous purifier par la foi, mais par cette foi vive qui nous fait connoître & embrasser avec ardeur les remedes propres à guerir nos maux, quelque amers qu'ils puissent être.

Donnez-nous, mon Dieu, cette foi, & augmentez-la de plus en plus; si vous nous en avez déja accordé quelque commencement. Donnez-nous quelques-unes de ces larmes que versoient vos saints, lorsqu'ils ne se voyoient pas encore assez purs pour s'attacher tout-à-fait à vous.

ni par interêt, ni par vanité, ni par divertiſſement & pour une vaine ſatisfaction de noſtre eſprit.

Il faut vous chercher pour vous-même, pour vous obéïr : Il eſt indigne de vous, de vous faire voir à ceux qui vous cherchent, non pour vous, mais pour eux-mêmes, & qui veulent que la verité, que Dieu même leur ſerve de divertiſſement & de joüet. Auſſi lorſque ces perſonnes qui veulent vous connoître ſans vous glorifier & ſans vous aimer ; lors, dis-je, que ces ſuperbes croient vous voir, ils ne vous voient point effectivement. Car n'eſt-ce pas être dans le comble de l'aveuglement, de prendre pour folie la ſageſſe même, & pour foibleſſe la toute-puiſſance de Dieu ?

LXXVIII.

Avantage qu'on trouve à regarder tous les évenemens de la vie dans l'ordre de Dieu.

IL faut dépendre de la volonté de Dieu en toutes choſes, & aimer même cette dépendance. C'eſt ce qui diſtingue les bons des méchans, & même ce qui rend les uns heureux & les autres malheureux. Car rien

n'arrivant que par l'ordre de Dieu, n'eſt-on pas heureux quand on aime cet ordre, puiſqu'il n'arrive que ce que nous voulons. Que ſi cet ordre nous apporte des peines & des humiliations, cela ne doit point troubler un vrai chrétien qui doit travailler à la mortification des ſens, de la chair, & de l'eſprit, afin de pouvoir eſperer les recompenſes promiſes à ceux qui ſe renoncent eux-mêmes, & qui portent tous les jours leur croix? Quel accident peut nous troubler ſi nous ſommes dans cette diſpoſition? Tout nous vient de Dieu, & tout eſt pour noſtre bien ſi nous l'aimons. Si donc nous nous troublons dans quelque occaſion, reconnoiſſons que nous ne ſommes pas tels que nous devons être. Attriſtons-nous, non de ce qui nous fait peine, mais de nôtre trouble & de nôtre imperfection, ſans tomber néanmoins dans le découragement. Animons-nous au contraire par la confiance en Dieu à vaincre ce qui s'oppoſe encore dans nous à ſa volonté & à ſa grace, & embraſſons pour cela de tout noſtre cœur les croix que ſon ordre nous préſente.

LXXIX.

Sur la mort.

LEs Philoſophes payens peuvent dire que la mort ne doit jamais ſurprendre ni dans les vieux ni dans les jeunes, parce que c'eſt un tribut que nous devons tous tôt ou tard à la nature. Et il eſt vrai qu'il faut tâcher d'être ſi bien preparé à cette derniere heure, qu'elle ne nous ſurprenne jamais en quelque tems qu'elle arrive. Mais je ne ſçai ſi l'on ne peut pas dire avec autant de verité qu'on ne devroit jamais ni voir ni apprendre la mort de perſonne ſans quelque ſorte de ſurpriſe, d'étonnement & d'effroi. Car ce n'eſt point une vaine opinion qui nous donne de l'horreur pour la mort : c'eſt la nature même dont les premieres notions nous apprennent auſſibien que la lumiere de la foi que nous n'avons point été créez pour mourir. La mort eſt l'effet du peché : & elle nous doit toûjours faire reſouvenir de cet état heureux dans lequel nous avons été créez, & de cette chûte ineffable de nos premiers Peres, par laquelle nous avons été privez de ce bonheur. Ainſi en même tems

que nous prions pour les morts, nous devons auſſi prier pour nous-mêmes; demander à Dieu le pardon de nos fautes, lorſque nous demandons qu'il purifie les morts des reſtes de leurs pechez; & en faiſant des œuvres de charité pour nos amis, en faire auſſi pour nous-mêmes & pour obtenir l'eſprit de penitence par le moyen duquel ſeul nous pourrons bien vivre & bien mourir.

LXXX.

Sur la mort de nos proches ou amis.

NOſtre cœur eſt trop petit pour aimer tout enſemble Dieu & le monde. Plus il s'étend d'un côté, plus il ſe reſſerre de l'autre. C'eſt pourquoi Dieu nous ôte quelquefois ce que nous aimons pour ſe faire une plus grande place dans nôtre cœur. Mais la mort de ceux que nous aimons, nous doit encore ſervir à nous ſouvenir de la nôtre, & que nous ne ſommes en ce monde que pour en ſortir. Nous le ſçavons, nous n'en doutons point, nous ne devrions penſer qu'à cela; & nous aimons mieux penſer à toute autre choſe. Conſidérons la vanité & le néant des

creatures & combien nous avons tort de nous y attacher. Elles passent toutes & nous avec elles. Tout ce que nous aimons hors Dieu, nous quitte & nous abandonne, ou nous sommes contrains de l'abandonner par la mort. Et l'amour qui nous y attache ne sert que de matiere à la douleur que nous sentons en le perdant ou en le quittant: pour ne pas dire que c'est la matiere des peines temporelles par lesquelles Dieu purifiera en l'autre vie ceux qui auront donné aux creatures une petite partie de leur cœur, & des supplices éternels par lesquels il punira ceux qui leur en auront donné la principale partie.

LXXXI.

Ne craignons que d'abandonner Dieu, de peur qu'il ne nous abandonne dans la tentation.

QUelque timide que je sois par nature, quelque foible que je sois par mes pechez, je sçai, Seigneur, que rien ne me pourra vaincre, s'il vous plaît de me soûtenir par vôtre grace. Un Prince gardé par quelques soldats vit sans crainte au milieu de tant de dangers qui l'environnent,

ronnent, & je craindrai étant gardé par la force du Tout-puissant. Mon Dieu, gardez-moi de cette infidelité, qui blesse vôtre bonté & vôtre puissance. C'est vous que l'on attaque dans vos serviteurs, puisque vous êtes seul toute leur force. Et qui pourra vaincre l'invincible? Je sçai trés certainement que l'on ne peut me faire quoi que ce soit pour les choses temporelles, qu'autant que vous jugerez à propos de le permettre. Le demon qui regne dans les enfans du siécle n'a pas pû enlever un mouton à Job, n'a pû disposer d'un des pourceaux de Gerasa, qu'aprés en avoir obtenu vôtre permission. Je sçai (& plaise à vôtre misericorde que mon cœur le sçache & le sçache de plus en plus) je sçai que quoique les hommes me puissent faire, ils ne peuvent en ôter mon Dieu, qui est mon unique bien. Ainsi quelque combat, quelque guerre, qui s'éleve, je n'ai veritablement rien à craindre. Le combat même doit être mon esperance, puisque plus j'aurai été conforme à mon Sauveur dans les souffrances, plus il me promet de part à sa gloire. Je ne crains qu'une seule chose, qui est que je ne sois assez malheureux pour vouloir bien

perdre l'avantage que je ſçai qu'il y a à ſouffrir, & que dans la tentation vous ne m'abandonniez à moi-même, aprés que je vous abandonne ſi ſouvent pour des riens. Il eſt vrai, Seigneur, c'eſt ce que je crains, & ce que j'ai grand ſujet de craindre. Mais faites-moi miſericorde. Faites que je vous ſerve durant la paix, & vous me ſoûtiendrez durant la guerre. C'eſt ce que je vous conjure de m'accorder par le ſang, que vôtre propre Fils a répandu pour les pecheurs.

LXXXII.

Ce que produit la ſoif de la juſtice dans une ame qui en eſt alterée.

Jerem. 17. 17. SEigneur que l'attente de vôtre venuë & de vôtre regne ne me ſoit pas un ſujet d'effroi & d'horreur: Vous, qui étes mon eſperance, ne me ſoyez pas un ſujet de crainte: Que je vive d'une telle ſorte, que je *Apoc. 2.* puiſſe dire avec l'Epouſe: Venez, Seigneur Jeſus, car j'ai ſouvent été effrayé en liſant qu'on ne ſera raſſaſié de vous en l'autre monde qu'à proportion de la ſoif qu'on en aura eu ici. Cela n'eſt-il pas juſte, & par conſequent veritable? Cependant qui ſent cette ſoif & ce déſir de jouïr de vous?

Néanmoins, mon Dieu, il me ſemble que par vôtre miſericorde je déſire au moins de vous aimer, je déſire d'aimer mes freres en vous, je déſire d'être humble, je déſire d'être patient. Et qu'êtes-vous mon Dieu, ſinon l'unité ſuprême de tout ce que nous concevons ſous cette idée de vertu? Je vous aime donc, & je vous déſire, j'ai quelque ſoif de la juſtice. Beni ſoyez-vous, Seigneur, qui me l'avez donnée. Mais ſi cette ſoif étoit un peu forte, qu'elle me feroit bien courir d'une autre maniere aprés l'eau vive que vous me promettez! & il ſemble que je ne cours qu'aprés mes inclinations naturelles. Ayez pitié de moi, Seigneur, qui avez bien voulu mourir pour moi. Déracinez de mon ame toute cupidité, plantez-y la charité, ou augmentez celle que vous y avez plantée, en ſorte que je ſois aſſez fort pour mépriſer tous les vains attraits du monde, & même pour en ſouffrir toutes les tribulations, dans l'eſperance de la joye que vous promettez en vous, aprés que vous aurez vaincu au dernier jour toute la malice & toute la puiſſance des hommes & des démons.

LXXXIII.

Nous n'avons rien à craindre que d'être abandonnés de Dieu.

JE ſçai & je le confeſſe que par moi-même je ne ſuis que tenebres & que foibleſſe. Mais le Seigneur veut être lui-même ma lumiere, ma force, ma vie, mon ſalut. Si j'eſperois mon ſalut de moi-même, je connois ma lâcheté, je vois combien je ſuis attaché à mes inclinations, combien il m'eſt difficile de me vaincre dans les moindres choſes, & de me ſoûtenir même dans le bien, que j'ai commencé; ainſi je ne pourrois que me déſeſperer, & ne penſer qu'à jouïr des miſerables douceurs de cette vie. Mais mon Dieu veut bien être lui-même mon ſalut, non ſeulement il me permet, mais il me commande même d'eſperer en ſa miſericorde & d'attendre avec confiance la lumiere & la force de ſa grace avec les biens éternels, qui en ſeront la recompenſe. Que puis-je craindre après cela? Je ne laiſſerai pas de me craindre encore; mais avec eſperance qu'il ne m'abandonnera pas à moi-même. Pour tout le reſte, hommes & démons je n'ai rien à craindre, ayant Dieu pour protecteur &

pour défenseur de ma vie, non de la vie de mon corps, qui est plus une mort qu'une vie, mais de ma vraie vie qui est celle de mon ame. Pour l'autre il me reste avantageux même de la donner, puisqu'aussibien il faut qu'elle finisse bientôt. Soyez, Seigneur, le défenseur de mon ame, & je ne crains rien, lors même *que ceux qui me veulent perdre, sont prêts de fondre sur moi pour devorer ma chair.* Ps. 26. C'est tout ce qu'ils peuvent faire pourvû que vous le leur permetiez. Et vous ne le leur permetrez que pour mon bien. S'ils tuent mon corps, mon ame en vivra plus heureusement en vous, & mon corps même en ressuscitera plus glorieux. Que leur fureur aille jusqu'au bout, rien ne mourra en moi que ce qui est destiné à mourir. J'ai un autre homme auquel le persecuteur ne sçauroit toucher, & c'est dans celui-là que mon Dieu habite. S'ils ne mangent ma chair qu'en l'affligeant, plus ils en consumeront, moins il m'en restera. L'esprit en sera plus libre & plus dégagé pour vous suivre par tout, ô mon Dieu, qui seul me donnez la force de souffrir & la grace de profiter de mes souffrances, de m'en rejouïr, de les regarder comme une marque de

vôtre miſericorde qui veut me pardonner mes pechés, & de m'accoûtumer à me paſſer de bien des choſes auſquelles j'attache peut-être mon cœur ſans y penſer, de n'avoir plus de conſolations humaines, de n'en point chercher d'autre que la joye d'être à vous & de pouvoir eſperer de joüir bien-tôt de vous.

LXXXIV.

Comment on doit aimer les méchans. Quels ſentimens on doit avoir pour eux. Leur ruine effroyable.

QUe je vous aime, ô mon Dieu; de toute l'étendue de mon cœur ! Que j'aime mon prochain comme moi-même ! Que j'aime vos Saints & vos ſerviteurs comme ils le méritent ! Que j'aime les méchans mêmes, parce qu'ils peuvent devenir bons ! Que je condamne ces éloignemens & ces répugnances ! Que je travaille à les détruire ! Que je crie vers vous, de peur que je ne me perde en perdant la charité pour mon frere. Et alors deſirant ſincerement de l'aimer, ne puis-je pas avoir quelque confiance que je l'aime, quoi que non autant que je le devrois, & lui témoigner ſur cela

de l'amitié dans le desir de l'acquerir même par ces témoignages extérieurs? Répondez-moi, s'il vous plaît, ô verité, que je consulte, mais répondez-moi encore plus dans mon cœur, lorsque les occasions s'en présenteront, que par les paroles que je vous prie présentement de m'inspirer. Eloignez de moi non seulement la malignité, qui veut tromper par une amitié apparente. Mais même cette basse flaterie qui veut plaire aux autres pour joüir de la vaine douceur de cette vie, & qui témoigne estimer ceux qu'elle mépriſe & dont souvent elle se mocque devant les autres? Que j'aime mon prochain pour le porter à vous, & que dans cette vûë je lui diſe librement ce qui me paroît à lui de contraire à son salut? Que si je suis obligé de tolerer les défauts sans les pouvoir corriger, que ce soit en gémiſſant, & en vous priant pour lui. S'il faut estimer ce qu'il a de bon, que ce ne soit jamais au-delà de ce que j'en crois sincerement, & toûjours dans la vûë de l'aider à corriger le mal qui y est mêlé. Mon Dieu, quelle multitude de fautes je commets tous les jours sur ce sujet, non, ce me semble, pour tromper les autres, mais pour

ne pas bleſſer une amitié qui m'eſt douce, parce que j'aime la paix de la terre. Car puis-je deſirer devant vous que mon cœur aille plus loin? Mon Dieu, arrachez-moi de toutes mes iniquités, mais au moins gardez-moi du menſonge, & ne ſouffrez ſurtout que je ſois jamais complice de ceux qui veulent faire tomber leur frere dans le piége par une amitié feinte : *Traitez-les ſelon leurs œuvres & ſelon la malignité de leurs deſſeins.* Seigneur, qui pouvez tout, donnez-leur l'eſprit d'une ſincere penitence. Faites qu'ils ſe puniſſent eux-mêmes à proportion des maux qu'ils ont faits & de ceux mêmes qu'ils ont voulu faire, quoi que vôtre Providence les ait empêchés, puiſque c'eſt la malignité & la corruption du cœur que vous haïſſez plûtôt que les œuvres extérieures, que vôtre ſageſſe ſçait toûjours tourner à l'avantage de vos Elûs. Qu'ils ſe puniſſent, dis-je, afin que vous ne les puniſſiez pas. C'eſt la priere que je vous adreſſe pour eux de tout mon cœur. Mais ſi vous ne voulez pas les traiter ſelon cette grande miſericorde, que puis-je faire, ſinon, d'approuver, d'adorer & d'aimer la juſtice, par laquelle vous puniſſez les pecheurs impenitens. Je

puis même vous demander que vous puniſſiez dés ce monde ceux qui trompent les autres par une maligne perfidie, non pour me réjoüir de les voir ſouffrir : (préſervez mon cœur d'une joye qui ſeroit elle-même pleine de malignité,) mais afin que leur punition ſerve ou à les convertir eux-mêmes, ou au moins à faire craindre les autres & à les empêcher de les imiter : *Donnez-leur ce que les œuvres de leurs mains méritent : Rendez-leur la recompenſe qui leur eſt dûë.* Et quelle recompenſe eſt plus dûë à ceux qui veulent tromper leurs freres que d'être trompez eux-mêmes, non par la perfidie d'un autre, mais par la ſageſſe de Dieu qui ſe joüe de toutes les adreſſes des hommes, & s'en ſert quand il lui plaît pour renverſer leurs deſſeins. Il s'en ſert encore pour la ſanctification des Saints ; mais c'eſt l'ouvrage de ſes mains qui ſçavent tirer le bien du mal même, pendant que la juſtice donne aux méchans ce que les œuvres de leurs mains méritent, & la juſte punition dûë à leur volonté toute criminelle. Ils cherchent le mal, & que peuvent-ils trouver que le mal ? Dieu laiſſe ſouvent réüſſir leurs deſſeins, ſouvent il les arrête,

mais il les punit toûjours. Les hommes ne voyent que ce qui paroît au dehors ; ainſi on les peut tromper, mais on ne voit point celui qui voit à nud les replis des cœurs. Qu'ils ne prétendent point s'excuſer ſur leur ignorance. On en eſt que plus criminel de ne pas voir que la perfidie eſt un crime. Leurs crimes ne ſont que la punition viſible de leur ignorance volontaire. Ils ont perſecuté les Saints, *parce qu'ils n'ont pas compris les ouvrages du Seigneur, ni les œuvres de ſes mains* ; parce qu'ils n'ont pas aimé la verité, qui eſt tout enſemble l'ouvrage de Dieu & Dieu même, ils ne l'ont pas connuë, ils n'ont pû croire un Dieu humilié juſqu'à la croix, ils n'ont point compris comment Dieu gouverne ſes creatures ſoit viſibles, ſoit inviſibles, comment il agit ſur nos eſprits & ſur nos cœurs, &c. en ignorant la verité ils ſont tombez dans le menſonge, ils l'ont aimé, ils s'y ſont attachez, ils en ont fait leur idole. Et le moyen aprés cela qu'ils ne perſecutent pas ceux qui ayant été éclairez de la verité, ne veulent pas ſuivre leur menſonge, ſurtout lorſqu'ils ont aſſez de zéle pour le combattre publiquement ? Voilà ce qui a fait les

Diocletiens & les Deces, & tous les autres perſecuteurs de la verité. Ceux qui avoient des yeux voyoient les œuvres des mains de Dieu, voyoient manifeſtement ſon operation dans la vie ſi pure des chrétiens & dans leurs miracles éclatans. Mais ceux qui à l'ignorance joignoient l'orgueïl, la paſſion, & la haine, ne voyoient rien de tout cela, & ne comprenoient point ce qui étoit ſi facile à comprendre, parce qu'ils avoient mérité d'être aveugles. Leur ignorance eſt donc leur crime & la ſource de pluſieurs crimes. C'eſt pour cela, Seigneur, que *vous les détruirez & ne les établirez point.* Car à vous, Seigneur, ne point établir, c'eſt détruire, puiſque ſoit dans l'ordre de la nature, ſoit dans celui de la grace, rien ne ſe fait de bien que par vous & vos creatures dés que vous ceſſez de les ſoûtenir, tombent dans la ruine & dans le néant, qui leur eſt propre. Mais ſouffrez, Seigneur, que je vous demande ſi vous détruiſez toûjours ceux qui ne comprennent point les ouvrages de vos mains, ceux qui trahiſſent leurs freres par des paroles de paix? Vous avez détruit aſſez viſiblement Neron, Domitien, &c. Mais avez-vous

détruit de même Trajan & Marc-Aurele, qui certainement ont mérité de ne point comprendre les merveilles de vôtre grace, qu'ils avoient devant leurs yeux, & qui pour cela ont persecuté vos serviteurs ? cependant ils sont morts dans leur lit, honorés, reverés, aimés, estimés de tous les hommes. Combien de perfides joüissent jusqu'à la fin du fruit de leur perfidie & possedent la vigne de Nabot sans même être enfin tués comme Achab ? mais pourtant ils meurent. Et quelle effroyable destruction, lorsqu'ils voyent la justice & la verité s'élever contre eux avec une main toute-puissante, que rien ne peut plus arrêter ? Cette justice souffre quelquefois que les particuliers succombent sous l'injustice, & c'est leur avantage s'ils sont bons ; mais tout ce qui se fait contre la verité & contre l'Eglise tôt ou tard, il faut que cela soit détruit. Mais quoi, ne voyons-nous que le dehors & ne penetrons-nous pas jusqu'à l'interieur des ames ? Qui seroit assez déraisonnable pour se réjoüir de la santé d'un homme qu'il verroit groſſir & jetter le feu par les yeux comme un homme plein de vigueur, lorsqu'il sçauroit que c'est l'effet d'un

venin, qui dans une heure le va faire tomber mort par terre ? Et n'est-ce pas l'état de ceux qui enflés de leur vaine puissance sur les foibles, ou même sur les saints, ne vont pas mourir dans une heure de la mort du corps, mais sont déja morts dans l'ame ? Cela n'est rien si nous ne vivons que pour le corps & pour les sens. Mais si la raison & la foi nous assurent que nous ne vivons proprement que dans nostre ame, tremblons de voir cette destruction effroyable, qui se fait dans l'ame de tous ceux qui haïssent les saints & qui aiment la perfidie, & sur tout quand la perfidie leur réüssit, parceque ce succés leur fait encore aimer davantage ce poison mortel.

LXXXV.

Que les parens ne doivent pas trouver mauvais qu'on ne se conduise par eux dans les affaires de conscience.

JESUS-CHRIST nous commande d'aimer & d'honorer ceux dont nous avons tiré nostre naissance temporelle ; mais il nous commande en même tems de les renoncer & même de les haïr. Qu'ils ne le trou- *Matth.* 15. 4. *Luc.* 18. 20.

vent pas mauvais! Ce n'eſt qu'aprés nous avoir commandé de nous renoncer & de nous haïr nous-mêmes, & afin qu'il n'y eût point d'exception. Seigneur, vous avez voulu traiter voſtre ſainte mere, comme ſi elle nous eût été étrangere, ſans craindre même l'abus que de malheureux heretiques ont fait de voſtre conduite univerſelle, pour combattre le grand myſtere de voſtre Incarnation.

Honorons donc nos peres avec un reſpect ſincere, aimons-les autant que nous nous aimons nous-mêmes: obéïſſons-leur dans tout ce qui regarde la terre, à moins qu'ils ne nous demandent des choſes contraires à ce que nous devons à Dieu. S'ils ſont dans le beſoin, employons tout ce qui eſt en nous pour les aſſiſter; mais dans ce qui regarde noſtre ame, traitons-les comme nous devons nous traiter. Nous ſommes ordinairement nous-mêmes nos plus mauvais conſeillers en ce qui nous regarde, & aprés nous, ce ſont nos plus proches. Quelque bons, quelque ſages, quelque ſaints même qu'ils ſoient, ils nous aiment toûjours un peu ſelon la chair, & il eſt bien difficile que les meilleurs mêmes ne nous diſent pas dans leur cœur: *Manifeſta teipſum mundo.* Ain-

ſi quelque capables qu'ils ſoient de conduire les autres, n'eſt-il pas vrai, ô verité éternelle, qui ne flattez point, qu'ils ne doivent point conduire leurs propres enfans dans ce qui regarde la conſcience, & que plus ils ont de pieté, plus ils doivent trouver bon que leurs enfans, leurs neveux &c. prennent conduite d'un autre & y ayent plus de confiance qu'en eux-mêmes? Cependant cela eſt difficile, & je ne ſçai ſi bien des peres ne diſent point en leur cœur ce qu'ils ne voudroient pas dire de bouche, qu'ils aimeroient mieux que leurs enfans euſſent moins de pieté, afin qu'ils euſſent plûtoſt confiance en eux, qu'en des étrangers. Mais, mon Dieu, que les hommes diſent ce qu'il leur plaira, ne nous dites-vous pas, vous que nous devons ſeul écouter, que nous devons nous renoncer premierement nous-mêmes, & enſuite tout ce qui nous eſt de plus proche? Quand faudra-t'il dire : *Quid tibi & mihi eſt mulier?* ſinon quand on voudra ſe mêler de ce qui regarde la conduite de noſtre ame? La ſainte Vierge n'avoit garde de demander alors rien de mauvais à Jeſus-Chriſt. Que les peres veillent donc ſur la conſcience même de leurs enfans, & les maîtres

ſur celle de leurs domeſtiques pour les empêcher de faire aucun mal, & pour les porter à une vie vraiment chrêtienne, c'eſt leur obligation capitale: Qu'ils les adreſſent même autant qu'ils pourront à des perſonnes capables de les bien conduire. Mais ſi par le conſeil de ces perſonnes, ou par leur propre lumiere, lorſqu'ils ſont capables de ſe conduire ſelon Dieu, ils font des choſes non pas manifeſtement mauvaiſes, mais qui n'entrent pas dans leur ſens, ou qui ſoient contraires à leurs intérêts temporels, que peuvent faire alors un pere & un maître vraiment chrêtiens, ſinon de demeurer dans la tranquillité & la paix comme la ſainte Vierge, s'ils ne veulent pas dire comme elle. *Quodcumque dixerit vobis, facite.* Les Apoſtres mêmes ne veulent pas dominer ſur voſtre foi. Les directeurs les plus éclairés ſe peuvent tromper. Combien un pere a-t'il plus ſujet de croire qu'il ſe peut tromper auſſi? Mon Dieu, vous ſçavez quelles ſont quelquefois mes peines ſur ce ſujet. Vous m'avez donné un pere, que j'ai tous les ſujets du monde, non ſeulement d'aimer, mais encore d'eſtimer & d'honorer quand même il ne ſeroit pas mon pere. Cependant je crains ſouvent de le bleſſer en ne lui

témoignant pas assez d'ouverture & en n'entrant pas assez dans ses sentimens. Il me semble que je n'aurois point de plus grande joye, que de lui plaire en tout, & je sçai bien que cela ne m'engageroit point à rien qui fût absolument mauvais. Mais on s'éloigne de vous par bien de petites choses, qui ne sont rien en apparence, & qui ont de grandes suites. Ce qui m'oblige à consulter ceux qui dans vostre ordre sont proprement destinés pour la conduite des ames. Mon Dieu, exaucez-moi: donnez-moi & la force & la prudence pour me conduire avec sageſſe, je dis avec une sageſſe du ciel & non de la terre. Je veux aimer mon pere & je le dois; mais je voudrois ne l'aimer que parceque je le dois, & par l'amour que vous me donneriez pour lui. Ne me refusez point cette grace, Seigneur. Car par ce moyen je ne l'aimerai pas moins que je fais, je ne lui obéïrai pas avec moins de respect que je fais, mais je n'en aurai point cette crainte basse de le blesser, s'il arrivoit des occasions où vostre ordre m'obligeât de le faire. Et ne l'aimant plus qu'en vous & pour vous, comme la regle de la verité m'y oblige, je

pourrai dire que je n'ai point de pere ſur la terre, & je ſerai du nombre de ces orphelins dont vous
Pſ. 17. êtes le ſecours & le protecteur.

Fin des Reflexions morales.

QUELQUES LETTRES DE PIETE' DE M. DE TILLEMONT.

LETTRE I.

A M. Lenain ſon Pere ſur la vanité de toutes les choſes de ce monde.

MOnſieur mon trés-honoré Pere,

Vous me ſurprennez en me témoignant dans la lettre qu'il vous a plû de m'écrire, que vous trouviez quelque utilité dans celles que je vous ai envoyées, & en déſirant encore de moi quelque parole d'édification, comme ſi j'étois capable de dire quelque choſe dont vous puiſſiez tirer de l'avantage & du profit. Car, helas! que puis-je dire? Dieu nous parle ſans

ceſſe ſoit par lui même dans ſes Ecritures, ſoit par les ſaints dans les inſtructions qu'ils nous ont laiſſées dans leurs livres, ſoit par nos Paſteurs, qui ſont ſa langue & ſes organes, ſoit par une infinité d'évenemens, qui arrivent tous les jours dans le monde. Et nous n'écoutons point la voix de Dieu, nous n'avons point d'oreilles pour entendre ſa parole: Et je me donnerai la liberté de vouloir dire quelque choſe pour l'édification, moi qui auſſi-bien que les autres, & plus que les autres ſuis ſourd à la voix & à la parole de Dieu. Il ſe plaint par ſon Prophête de ce que ſon peuple a fermé durant 40. ans ſes oreilles à ſa voix. Et tous les jours il fait retentir aux nôtres les mêmes plaintes. Nous les écoutons, & en même temps que nous les écoutons, nous lui donnons occaſion de former ſur nôtre ſujet les mêmes plaintes & de nous faire les mêmes reproches, ou plûtôt de ſe plaindre beaucoup plus de nous, puiſqu'il n'y a pas ſeulement 40. ans, mais plus de 1600. ans que la plûpart des hommes ferment leurs cœurs pour ne les point écouter. Combien de fois, par exemple, a-t'il frappé leurs oreilles de cette parole vive & penetrante de ſon Apôtre. Le temps eſt court, &

ainſi que ceux qui pleurent, & qui ſont affligez, ſoient comme ne pleurans point & n'étans point affligés: Que ceux qui ſe rejouïſſent, & à qui toutes choſes arrivent ſelon leurs déſirs, ſoient comme ne ſe réjouïſſans point: Que ceux qui ont de grandes poſſeſſions, ſoient comme n'en ayans point: Enfin que ceux qui uſent de ce monde, & ſont dans les liens & les engagemens du monde, ſoient comme n'en uſans point, & comme étans dégagés de ſes liens. Car la figure de ce monde paſſe, & il n'a rien qui ſoit plus ſolide & plus réel, que les diverſes repreſentations & les images qu'un peintre forme ſur ſa toile & ſur ſon tableau. Ainſi ſes joyes ſont vaines, ſes triſteſſes ſont vaines, ſes honneurs ſont vains, ſon eſtime eſt vaine, ſes affections ſont vaines, & il n'y a rien en tout cela, qui ne ſoit vanité, & qui mérite que nous nous y arrêtions, puiſqu'il paſſe promptement, & qu'il entraîne dans ſa rapidité tout ce qui lui eſt ſoûmis. Cependant le tems ſi court nous eſt un paſſage à un état, où il n'y aura plus de tems, mais où tout ſera fixe & éternel, & les actions que nous faiſons en ce paſſage, ſont la ſemence & l'origine d'un bonheur &

d'un malheur, qui ſera d'une auſſi longue durée, que l'éternité de Dieu. Combien de fois, dis-je, cette voix de Dieu, & un trés-grand nombre d'autres ſemblables ont-elles frappé nos oreilles, & combien de fois les ont-elles trouvé dures & impenétrables? Pour vous, mon trés-honoré Pere, qui avez pour Dieu & pour ſa parole un autre cœur & d'autres oreilles interieures, vous êtes heureux de lui rendre la ſoûmiſſion que vous avez pour elle. Je le loüe & je le loüerai ſans ceſſe de cette miſericorde, qu'il vous fait, & le prierai ſans diſcontinuation qu'augmentant toûjours en vous cette ſoûmiſſion & le reſpect pour ſa voix & pour ſa parole, il vous fera la grace de ménager toûjours de plus en plus les momens ſi courts qui vous reſtent de cette vie, pour acquerir cette éternité bienheureuſe qui s'avance avec une vîteſſe incroyable, & que vous éloignant avec plus d'horreur de la conduite déraiſonnable de ceux qui font des affaires & des occupations du tems leur principal & leur capital, & qui regardent en quelque ſorte les affaires & les occupations de l'éternité comme un acceſſoire, qui tient en leur cœur la ſeconde & la moindre

place, vous consideriez comme vôtre unique affaire, celle de gagner l'éternité, & que vous y raportiez toutes vos occupations, tous vos soins, toute vôtre application, & enfin toute vôtre vie, comme dans la verité Dieu ne nous la donne & ne nous la laisse aprés nous l'avoir donnée, que pour cela.

LETTRE II.

A Madame Lenain sa mere, sur la maniere de passer saintement le Carême.

MAdame ma trés-chere Mere,

Ce n'est que vôtre bonté qui vous fait trouver quelque satisfaction dans ce que je prens la liberté de vous écrire. Je vous avoüe que j'ai tant de confusion de pratiquer aussi mal que je fais les regles de la pieté, que je voudrois n'en jamais parler aux autres, de peur de me condamner par ma propre bouche. Mais j'ai peur d'autre part que si je manquois de le faire dans les occasions, où il semble que je le dois, ce ne fût une nouvelle faute ajoûtée à tant d'autres, dont je me sens déja coupable. C'est ce qui m'empêche, ma trés-chere

14 *Mars*, 1677.

Mere, de désobeïr à ce que vous souhaitez de moi, quoi que d'ailleurs aimant, comme vous faites, la lecture des bons livres vous y puissiez trouver beaucoup plus que tout ce que je vous pourrois dire. Le tems où nous sommes vous fournit de plus le secours des prédications dans lesquelles, telles qu'elles puissent être, nous ne manquerions point de trouver quelque instruction, si nous avions beaucoup de foi & un grand soin, non de juger des Prédicateurs, mais de pratiquer les verités qu'ils nous annoncent. Car il n'y en a point qui ne nous enseigne, que pour passer saintement le Carême, il faut pratiquer le jeûne, l'aumône & la priere. Et faut-il autre chose pour nous sauver, pourvû que nous le fassions dans la plenitude & dans la disposition de cœur que Dieu demande? Dieu se contente même quelquefois de la seule priere. Lorsque le peu de santé ou de biens qu'il nous donne, nous met hors d'état de pratiquer les deux autres. Il y a des personnes qu'il faudroit avertir de ne se pas flater dans le peu de forces qu'ils croyent avoir pour jeûner. Mais pour vous, ma trés-chere Mere, je sçai que vous faites même quelquefois au-delà de

ce

ce que vôtre ſanté vous permet pour vous joindre à la penitence publique de toute l'Egliſe. Vôtre pieté vous a appris encore ce que tant d'autres ignorent & veulent bien ignorer, que quand on ne peut pas faire tout ce que l'Egliſe demande, il faut au moins en approcher autant qu'il nous eſt poſſible, retrancher tous les ſoulagemens, qui ne ſont pas neceſſaires, & ſe priver de tout ce qui contribuë plus à ſatisfaire les ſens qu'à rétablir la ſanté : Je ne doute point auſſi que vous ne ſçachiez que moins on peut pratiquer le jeûne des viandes, plus il faut pratiquer avec ſoin les autres mortifications, comme la ſolitude, le ſilence, la tolerance des fautes ſoit des domeſtiques, ſoit des autres perſonnes, & la patience dans les maux que Dieu nous envoye. J'admire que Dieu nous avertit dans un Prophéte qu'il rejette trés ſouvent les jeûnes les plus grands, tels qu'étoient ceux des Juifs, parce que nous y ſuivons nôtre volonté, & parce que nous n'avons pas ſoin de conſiderer ſi nous rendons aux autres la juſtice & la charité que nous leur devons. C'eſt dans le 58. chap. d'Iſaïe, & ſi vous voulez bien lire cet endroit dans la traduction qu'on en a

faire, je ne doute point que vous n'y trouviez beaucoup d'inſtructions ſur le jeûne, ſur la priere & ſur l'aumône. Je me ſouviens du ſoin que vous aviez autrefois de faire faire le catechiſme à vos domeſtiques durant le Carême. Je ne doute point que vous n'ayez continué une ſi bonne œuvre, ou que vous n'y ayez ſuppléé par d'autres voyes auſſi utiles pour l'inſtruction de ceux dont vous êtes chargée. Je ſçais auſſi l'inclination que vous avez pour faire part aux autres de ce que Dieu vous a donné, ſelon l'excellente regle que S. Paul donne aux riches, qui ont quelque deſir de ſe ſauver; & comme la juſtice doit marcher avant la charité, je ne puis douter que vous n'ayez un grand ſoin ſurtout aux approches des grandes grandes Fêtes de voir ſi quelqu'un de ceux qui vous ſervent, ſoit dans la maiſon, ſoit au dehors n'attend point aprés les gages ou le payement que vous leur avez promis. Car je vois par ce que j'apprens des autres maiſons, qu'il y en a qui ſouffrent long-temps ſans oſer le dire. C'eſt par ces moyens, ma trés-chere Mere, que les perſonnes qui ſont le moins coupables de jeûner, peuvent ſouvent faire mieux le Carême, que

ceux qui pratiquent de grandes austerités. C'eſt par ces moyens & particulierement par la priere & par l'aumône, que l'on combat cet amour de ſoi-même qui ne ſera tout-à-fait détruit en nous, que par la mort, mais que nous ſommes obligez de combattre ſans ceſſe pour le diminuer peu à peu. Je ne m'étonne point ſi vous craignez que Dieu ne retire ſes graces de vous. Il n'y a perſonne qui ne la doive craindre. Et c'eſt cette crainte qui nous oblige à embraſſer tous les moyens qu'il nous preſente pour ſatisfaire à ſa juſtice. Ce que nous devons faire avec d'autant plus de courage, que c'eſt lui-même qui travaille dans nous & avec nous. Nous voyons ce que font tous les jours les ambitieux lorſqu'ils craignent quelques diſgraces, ou qu'ils recherchent la faveur d'un Grand. Ils n'épargnent pour cela ni peine, ni humiliation, ni argent, ſans ſçavoir s'ils obtiendront ce qu'ils demandent, parce que les hommes ont ſouvent d'autres regles que la raiſon & la juſtice. Mais pour nous, ſi nous ſommes fidelles à prier, à exercer envers les autres la juſtice & la charité, & à pratiquer les autres moyens que Dieu nous preſcrit, nous ſom-

mes assurés que nos efforts ne seront point inutiles, & que Dieu ne méprisera point un cœur contrit & humilié. Je souhaiterois être autre que je ne suis pour pouvoir contribuer à vous obtenir de Dieu de si grandes graces. Je ne laisserai pas de faire ce qui me sera possible pour reconnoître une partie des obligations, dont je vous suis redevable par l'honneur que j'ai d'être,

Madame ma trés-chere Mere,

Vôtre &c.

LETTRE III.

A Madame Portail sa sœur sur la mort de M. Portail son Beaupere.

MAdame ma trés-chere Sœur,

27. Février 1677.

Vous éprouvez l'effet de l'engagement où Dieu vous a mise, & par lequel toutes choses vous doivent être communes avec celui auquel la Providence vous a unie. Jusques ici vous avez eu part aux biens de M. Portail. Il faut maintenant que vous preniez part à sa douleur, & que vous pleuriez la mort d'un pere, quoique celui qui nous a donné la vie soit

plein de force & de santé. Mais je vous prie que la part que vous prenez à l'affliction de M. Portail soit pour la soulager & non pas pour l'augmenter en vous affligeant vous-même plus que vous ne devez. Il est si sensible & d'un si bon naturel, que j'ai peur que sa douleur ne fasse tort à sa santé, & qu'en pleurant le pere, nous n'ayons à craindre pour le fils. Je souhaite que cette perte soit à lui & à vous une occasion d'aimer moins le monde & tout ce qui est dans le monde. Plus il s'étend d'un côté, plus il se reserre de l'autre; C'est pourquoi Dieu nous ôte quelquefois ce que nous aimons pour se faire une plus grande place dans nôtre cœur. Mais la mort de ceux que nous aimons, nous doit encore servir à nous souvenir de la nôtre, & que nous ne sommes venus en ce monde que pour en sortir. Nous le sçavons, nous n'en doutons point. Nous ne devrions penser qu'à cela; & nous aimons mieux penser à toute autre chose. C'est pourquoi l'Ecriture dit qu'il vaut mieux aller à une maison de deüil, qu'à une maison de divertissement. Vôtre maison aura donc part à cette benediction, & je vous prie d'avoir bien soin d'en profiter.

Il ne faut pas pour cela chercher des considerations qui nous attriſtent. Il ne faut que conſidérer la vanité & le néant des creatures, & combien nous avons tort de nous y attacher. Elles paſſent toutes & nous avec elles. Tout ce que nous aimons hors Dieu, nous quitte & nous abandonne, ou nous ſommes contrains de l'abandonner par la mort. Et l'amour, qui nous y attache ne ſert que de matiere à la douleur que nous ſentons en le perdant, ou en le quittant pour ne pas dire que c'eſt la matiere des peines temporelles, par leſquelles Dieu purifiera en l'autre vie, ceux qui auront donné aux creatures une petite partie de leur cœur, & des ſupplices éternels, par leſquels il y punira ceux qui leur en auront donné la principale partie. Je ſouhaiterois, ma trés-chere ſœur, que Dieu nous mît à tous deux cette verité, non dans l'eſprit ſimplement, mais dans le cœur durant ce Carême, que nous le paſſions à lui demander qu'il ôte de nous cet amour du ſiécle & des creatures, pour n'aimer plus que lui ſeul, & que nous miſſions nôtre penitence à nous priver d'une infinité de petites ſatisfactions, qui ne nous ſervent de rien, mais qui

entretiennent en nous l'amour de nous mêmes & des autres creatures. Car pour les jeûnes & les autres mortifications du corps, il faut faire avec joye ce que nous pouvons, & néanmoins ne les pas regarder comme la principale partie de la penitence, & ne les pratiquer même qu'avec moderation & avec conseil, sur tout pour tout des personnes dont la santé est foible comme la vôtre. C'est la mortification interieure qui est veritablement importante: Et si vous voulez bien la demander à Dieu pour moi, je croirai avoir reçu une veritable preuve de vôtre affection, & je tâcherai de vous témoigner de la même maniere celle, par laquelle je veux être toûjours &c.

LETTRE IV.

A M. de S. M. sur le luxe des habits des femmes.

VOus m'avez demandé un écrit sur les vains ajustemens des femmes pour servir à une personne que nous aimons tous deux. En voici un tel que je l'ai pû faire sans beaucoup de travail & de recherches. Mais tel qu'il est, ce sera toûjours une marque de mon obéïssance pour vous,

& de mon affection pour elle. Vous verrez que j'y ai parlé pour d'autres à ſon occaſion & que j'y ai mis des choſes qui ne la regardent que peu ou point.

La premiere penſée qui m'eſt venuë lorſque j'ai voulu me mettre à écrire pour vous, c'eſt que nos habits nous doivent être un objet continuel d'humiliation, de confuſion & de penitence. Si nous étions dans l'innocence où Dieu nous a créez, nous ne ſerions point ſenſibles aux injures de l'air, au froid & au chaud, à la pluie, au ſoleil, & aux autres incommoditez qui nous obligent de nous vêtir. Nôtre innocence même & nôtre pureté nous ſeroient un vêtement de lumiere, ſans que nous euſſions beſoin d'en avoir d'autre pour des raiſons auſquelles nous ne pouvons ſeulement penſer ſans rougir. Auſſi dés qu'Adam & Eve eurent peché, la premiere choſe qu'ils firent, fut de chercher à ſe vêtir.

Les habits ſont donc indubitablement l'effet, la marque, & comme le ſeau du peché. Nous ne devons jamais les prendre que comme une preuve de nôtre malheur & de nôtre honte, avec un ſecret gemiſſement de nous voir reduits par le peché dans un état ſi different du bonheur dont nous jouïrions, ſi nous n'a-

vions point offenſé nôtre Createur, & dans le danger où nous ſommes de tomber dans un autre malheur en comparaiſon duquel tous les plus grands maux de celui-ci ſont preſque des biens. Et qui peut s'aſſurer de ne pas tomber dans cette ſeconde mort, puiſque quiconque n'aura pas pratiqué l'Evangile, y tombera?

Si cette penſée eſt veritable, comme les premiers principes de la Religion ne permettent pas d'en douter, ne peut-on pas dire qu'il n'y a point de vanité plus déraiſonnable que celle qu'on tire d'une choſe qui n'eſt propre qu'à nous humilier? C'eſt comme ſi un galerien ſe glorifioit d'avoir une rame d'un bois un peu plus beau que celle d'un autre, ou des chaines un peu plus polies que celles de ſon compagnon.

Je ne ſçai ſi des hommes ſont capables de cette vanité: mais je ſçai qu'elle attireroit la compaſſion de tous ceux qui en jugeroient raiſonnablement. Et ne doutons point que la nôtre ne faſſe pitié aux Anges; pourvû encore qu'elle leur faſſe pitié, & qu'elle ne leur donne pas de l'indignation, puiſqu'elle n'eſt pas moins criminelle que déraiſonnable. Car la folie de ceux dont nous venons

de parler les satisferoit un peu dans leur misere sans irriter leurs comites ou leurs juges, & sans augmenter leurs peines. Mais la nôtre étant dans nôtre cœur & dans nôtre volonté encore plus que dans nôtre imagination, nous rend coupables devant nôtre juste Juge, & dignes de punition.

Car nous sçavons, ou au moins nous devons sçavoir ce qu'il nous a appris par les deux premiers Apôtres, & comment il veut que les femmes chrétiennes soient parées. „ Ne mettez point vôtre ornement, „ leur dit S. Pierre, à vous parer au
Pet. 3. v. 2. „ dehors par la frisure des cheveux, „ par les enrichissemens d'or, & par „ la beauté des habits; mais à parer „ l'homme invisible caché dans le „ cœur, par la pureté incorruptible „ d'un esprit tranquille & modeste: „ ce qui est un riche ornement aux „ yeux de Dieu. S. Paul n'est pas „ moins formel: Que les femmes „ prient, dit-il, étant vêtuës comme
Tim. 2. v. 9. „ l'honnêteté le demande. Qu'elles „ se parent de modestie & de chas„ teté, & non avec des cheveux fri„ sez, ni des ornemens d'or, ni des „ perles, ni des habits précieux, „ mais comme le doivent faire des

„ femmes qui font profession de pie-
„ té, c'eſt-à-dire, par de bonnes
„ œuvres.

Voilà la regle que l'Evangile nous propoſe. On n'en peut deſirer aucune qui ait plus d'autorité ni qui ſoit plus aiſée à comprendre. C'eſt à ceux qui en veulent ſuivre une autre à examiner s'ils en peuvent trouver quelqu'un d'un auſſi grand poids, & à voir ſi ce qui eſt ſi contraire à la verité, peut être autre choſe qu'illuſion & que menſonge. C'eſt à ceux qui preferent à la parole de Dieu ou leur vanité propre, ou la coûtume, à voir ſi l'une ou l'autre pourront les deffendre contre la ſentence que cette même parole prononcera un jour contre ceux qui l'ont mé-
„ priſés : Si quelqu'un me mépriſe *Joan. 12.*
„ & ne reçoit point mes paroles, la *v. 48.*
„ parole même que j'ai annoncée le
„ jugera au dernier jour.

Il eſt vrai que S. Paul parle aux femmes qui font profeſſion de pieté : & la plûpart de celles qui vivent aujourd'hui dans le monde font gloire de n'en point avoir. Mais on peut leur répondre qu'au moment qu'elles ſe font une honte de paroître avoir de la pieté, elles renoncent à Jeſus-Chriſt & à la religion chrétienne,

qui consiste à honorer Dieu par la foi, par les œuvres, par la modestie, & par toutes nos actions, même extérieures.

Mais pour ne les pas trop presser sur cela, elles peuvent lire ce que dit Isaïe aux femmes Juifves, qui selon leur état n'attendoient de Dieu que des prosperitez temporelles; & ce passage du Prophête les regarde d'autant plus qu'il ne paroît pas qu'il parle à des femmes qui fissent une profession fort particuliere de pieté. Elles y trouveront une bonne partie de leurs ajustemens marquez en détail: mais elles y verront aussi quel usage la justice de Dieu en sçait faire.

Isa. 3. v. 16. „ Parce que les filles de Sion se sont „ élevées, dit le Prophête, qu'elles „ ont marché la tête haute, qu'elles „ ont mesuré tous leurs pas & érudié toutes leurs démarches (cela „ marque assez bien là danse) le „ Seigneur rendra chauve la tête des „ filles de Sion, & il arrachera tous „ leurs cheveux. En ce jours là le „ Seigneur leur ôtera leurs souliers; „ si ornez, leurs colliers, leurs fi„ lets de perles, leurs bracelets, leurs „ rubans de cheveux, leurs chaines „ d'or, leurs boëtes de parfum, leurs „ pendans d'oreilles, leurs bagues,

„ leurs robes magnifiques, leurs
„ beaux linges, leurs poinçons de
„ diamans, leurs miroirs, &c. Et
„ leur parfum sera changé en puan-
„ teur, leur ceinture d'or en une
„ corde, leurs cheveux frisez en une
„ tête nuë, & leurs riches habits en
„ un cilice.

Voilà dequoi Dieu menaçoit des femmes Juifves, qui s'étoient parées d'ornemens que la modestie deffend absolument, ou qui avoient abusé de ceux qui sont permis. Il ne menace point les femmes chrétiennes de ces sortes de peines extérieures, parce qu'il leur en prepare de bien plus terribles, dont les autres, quelques grandes qu'elles soient, ne sont que de foibles figures.

C'est pourquoi dans l'Evangile qui n'est plus fait pour les Juifs, J. C. ne menace les pecheurs que des feux éternels de l'enfer : & il nous y fait voir le mauvais riche sans marquer d'autre cause de sa condamnation que de ce qu'il faisoit tous les jours bonne chere, & qu'il étoit vétu de pourpre & de lin. Il avoit, sans doute, fait d'autres pechez : car le luxe & la bonne chere en produisent ordinairement bien d'autres. Mais J. C. qui n'a voulu marquer que ces deux là, Luc. 16. v. 19.

nous oblige de croire qu'ils ont été la principale cauſe de ſa damnation ; & que quand il n'en auroit point eu d'autres, ces deux ont ſuffi pour le faire enſevelir dans les enfers, ſelon les termes de l'Evangile. On peut ſe flater ſur cela tant qu'on voudra, & conſulter ceux que l'on croit les plus favorables au luxe du ſiécle. Mais c'eſt Dieu qui ſe déclare ici lui-même : & ce qu'il condamne comme digne de toutes les peines temporelles & éternelles, n'eſt pas innocent.

Il ne ſeroit pas difficile de montrer que les Peres ont ſuivi en cela, comme dans le reſte, la doctine de l'ancien & du nouveau Teſtament. Et quand Dieu ne ſe ſeroit pas expliqué ſur ce point dans ſes Ecritures & par la bouche de ſes Saints, il ſuffiroit de ſçavoir qu'il eſt la ſouveraine raiſon, qui ne peut pas n'être point offenſée par une vanité qui choque auſſi fort la raiſon, que celle qu'on tire des habits, qui nous doivent être un ſujet continuel d'humiliation & de honte. Et comme cette raiſon ſouveraine eſt en même-tems toute-puiſſante, il eſt impoſſible que tout ce qui la bleſſe ne ſoit pas puni. Heureux ceux qui en quittant le peché ſe puniront eux-mêmes, & pré-

viendront la punition dont la colere de Dieu les menace.

Que ſi Dieu punit juſques aux paroles inutiles, quel compte ne nous demandera-t'il pas des dépenſes auſſi ſuperfluës que ſont celles qu'on fait pour ſe parer. Les habits ſont faits pour couvrir nôtre nudité, & pour nous défendre des injures du tems. Il ſeroit juſte d'en demeurer là pour ſuivre l'ordre de la nature, qui eſt celui de Dieu. Ajoûtons néanmoins qu'il faut s'accommoder à l'uſage du païs où l'on eſt; en ſorte qu'on ne choque point les perſonnes ſages avec qui l'on a à vivre: Je dis les perſonnes ſages, & non le plus grand nombre: car ſelon les payens mêmes, il eſt rare que ce qu'il y a de meilleur ſoit de leur goût.

Allons néanmoins plus loin; & cedons quelque choſe au torrent de la coûtume: car je ne ſçai, mon Dieu, ſi c'eſt voſtre verité qui nous conduit juſques-là. Allons donc juſqu'à ſouffrir qu'on s'habille d'une maniere qui ne faſſe pas crier tout le monde contre nous. A quoi cela va-t'il? A ſuivre les perſonnes les plus modeſtes de noſtre état. Voilà juſqu'où l'on peut condeſcendre à la foibleſſe des hommes. N'obligeons point les per-

ſonnes à ſe faire taxer de ſingularité ; quoiqu'il ſoit ſouvent neceſſaire d'être ſingulier parmi les méchans. Souffrons, comme dit S. Auguſtin, qu'il y ait quelque diſtinction entre l'habit des veuves, & celui des perſonnes mariées, ou qui ſont dans le deſſein de l'être. On peut permettre quelque ornement à celles qui doivent plaire à un mari, qu'il faut défendre à celles qui ne doivent plus ſonger qu'à plaire à Dieu.

Mais au moins on ne peut douter que tout ce qui va au delà de cette ſorte de bienſéance, ne vienne du mal. Car de quelle raiſon pourroit-on colorer cette conduite ? Eſt-ce de crainte qu'on ne nous croye avares & attachez à noſtre bien ? Payons ſans differer ceux à qui nous devons, faiſons beaucoup d'aumônes, donnons tout ce que nous pouvons nous épargner : & noſtre conſcience nous juſtifiera aux yeux de Dieu, quand la médiſance nous taxeroit d'avarice devant les hommes. Et n'eſt-ce pas aſſez que Dieu le ſçache ? Si c'eſt de lui ſeul que nous attendons noſtre recompenſe, nous pourons bien nous contenter auſſi que lui ſeul connoiſſe la diſpoſition de noſtre cœur.

Mais parlons ſincerement : ce n'eſt

pas la crainte de paſſer pour avare, qui porte au luxe. C'eſt ſouvent le déſir de paroître riche & élevé au deſſus des autres, c'eſt l'orgueïl & la vaine gloire: c'eſt le déſir qu'on nous loüe & qu'on nous eſtime, c'eſt l'enflure de nôtre cœur, qui n'étant pas encore content de ſa corruption propre, cherche tout ce qui peut l'enfler de plus en plus, & ſervir à augmenter ſa maladie, qui n'eſt déja que trop mortelle. C'eſt le déſir de ſe rendre agréable à ceux qui ont la même vanité que nous, en ſe diſſimulant qu'on irrite Dieu dans la crainte de déplaire à des inſenſez.

Ceux qui ſont engagez dans des paſſions criminelles ſe mettent ſans peine au deſſus des modes, ils ne comptent pour rien les jugemens des perſonnes ſages, ils n'ont aucun égard à ceux mêmes qui comme eux ſont enyvrez des maximes du monde, ſi cela ſe trouve neceſſaire pour contenter leur cupidité: Et des Chrêtiens ne voudront pas pour obéïr à Dieu, s'expoſer aux vaines railleries de ceux à qui c'eſt même un honneur de ne pas plaire. Que ſommes-nous capables d'endurer pour Jeſus-Chriſt? Où eſt le fruit de l'onction ſacrée que nous avons reçu à la Confirma-

tion? Où eſt la force que nous doit donner le pain des forts dont l'Egliſe nous nourrit, ſi nous ne pouvons ſouffrir quelques diſcours? N'eſt-ce pas dans ces occaſions qu'il faut dire avec S. Paul: Si je plaiſois aux hommes, je ne ſerois pas ſerviteur de Jeſus-Chriſt. Soûtenons-nous par la crainte de cette menace terrible du Roi Prophête: Dieu briſera les os de ceux qui plaiſent aux hommes.

Galat. 1. v. 10.

Pſ. 52. v. 6.

Aprés tout il nous ſuffit pour nous défendre des traits de ces langues malignes, de leur oppoſer une modeſtie toûjours uniforme & perſeverante, qui eſt ſouvent capable de faire eſtimer aux perſonnes du monde ce qu'ils ont d'abord traité avec mépris, & de leur faire imiter ceux qu'ils avoient mépriſé d'abord, comme ceux qui vouloient empêcher l'aveugle de Jerico de crier à Jeſus-Chriſt.

Je ne ſçai s'il y a d'autres cauſes qui nous portent à dépenſer plus qu'il ne faut dans les habits. Mais toutes celles que nous venons de dire étans mauvaiſes par elles-mêmes, n'ont garde de juſtifier nôtre luxe & de rendre utiles des dépenſes qui ne ſçauroient manquer d'être condamnées de Dieu quand elles ne ſeroient qu'inutiles. Mais outre l'inutilité, elles

cauſent ſouvent bien des déſordres. Combien de perſonnes qui ſe ruïnent par de folles dépenſes, & qui ruïnent ceux qui leur ont prêté, les marchands qui leur ont fourni des étoffes, les ouvriers qui ont travaillé pour eux? Combien cela fait-il ſouvent de mauvais ménages entre les maris & les femmes, entre les peres & les enfans!

On demeure aiſément d'accord que celles qui produiſent de ſi funeſtes effets, ſont viſiblement criminelles: Et plût à Dieu néanmoins qu'elles ne fuſſent pas ſi communes! Mais ceux mêmes qui ne dépenſent point au delà de leur bien, ſe croyent-ils innocens? N'autoriſent-ils pas par leur exemple ce qu'ils avoüent être criminel? & le peuvent-ils ſans participer au crime? Mais, que dis-je, autoriſer le crime? Ils en ſont eux-mêmes la cauſe. Car qui oblige ceux qui ont peu de bien à faire de grandes dépenſes? Ce n'eſt pour l'ordinaire que le déſir de ne paroître pas au deſſous de ce que font tels & tels qui ſont de la même condition. Si donc ceux qui ont de grands biens croyent pouvoir tout employer à leur luxe, ils ſont veritablement coupables de la ruïne de ceux qui par

un faux honneur s'efforcent de les imiter, & dans la verité ils ſont homicides de leur ame : & ils n'ont qu'à voir dans l'Evangile ce qui eſt dit de ceux qui ſcandaliſent les petits.

Mais ce n'eſt pas moi, dira-t'on. Je n'apporte point de nouveau luxe & de nouvelle mode. Je ne fais que ſuivre le train des autres, & le commun de ma condition. C'eſt-à-dire, qu'on veut ſuivre la voye large par laquelle la multitude va en enfer. Mais un peché qui envelope un grand nombre de perſonnes, en eſt-il moindre devant la juſtice de Dieu ? Au contraire, c'eſt ce train commun qui coupe la gorge aux moins riches. On ne ſe croit pas obligé de ſuivre une perſonne ou deux. Mais un ou deux entraînent bientôt le grand nombre : & le plus grand nombre fait une loi qu'on n'oſeroit plus violer.

Rompons donc avec courage cette loi de peché : ou au moins joignons-nous avec le petit nombre de ceux qui ne s'y ſont point aſſujettis : car nous en trouverons aſſurément ſi nous avons ſoin d'en bien chercher. Peut-être que d'autres nous imiteront, & que le petit nombre groſſira aſſez pour faire une coûtume de modeſtie contraire à celle de la vanité & du luxe.

Que ſi cela n'arrive pas, nous aurons au moins ſauvé nôtre ame, & confeſſé J. C. devant les hommes.

Mais ceux qui ne dépenſent point au-delà de leur pouvoir, ſont-ils bien aſſurez que ce pouvoir, que ces richeſſes incertaines dans leſquelles, contre le commandement de S. Paul, ils mettent leur confiance, leur demeureront toûjours ? Et ne ſont-ils pas fous, ſelon le monde même, ſi tant d'experiences ne leur font pas voir que ce qui arrive tous les jours à d'autres, leur peut arriver auſſi ? Si donc ils viennent à perdre ces grands biens, dans leſquels ils s'eſtiment auſſi riches, qu'ils ſont pauvres en Dieu, s'imaginent-ils pouvoir diminuer auſſitôt leurs dépenſes, & ſe reduire dans un état proportionné à ce qui leur reſtera de biens ? Nous le voyons par ce qui ſe paſſe tous les jours devant nos yeux. Ils voudront continuer le train qu'ils ont commencé. Ils voudront ſe ſoutenir : & pour ſe ſoutenir ils emprunteront, ils perdront le peu qu'ils auront encore, ils s'abymeront, & en abymeront d'autres avec eux.

Nous n'avons parlé que du mauvais exemple qu'on donne à ceux

de sa condition par des dépenses superfluës. Mais ce mal se répand sur tout le monde. Ceux qui sont au-dessous de nous, aussi corrompus & aussi ambitieux que nous, s'efforcent de nous égaler. Ceux qui sont au-dessus, voyant que nous les égalons, font de nouveaux efforts pour nous surpasser. Et c'est ainsi que le luxe augmente sans cesse, avec les maux qui le suivent. Ceux qui commencent chaque degré, attirent sur eux une horrible condamnation par les maux qu'ils font commettre à une infinité de personnes. Mais que ceux qui les suivent ne se croyent pas innocens, puisqu'ils consentent, sans doute, au mal qu'ils imitent, & qu'ils contribuent encore aux maux qui suivent de ce premier.

Rom. 2. v. 32.

Puisque nous sommes ici sur le mauvais exemple & sur le scandale, nous ne pouvons pas oublier celui qui est particulier aux ajustemens & au luxe des habits. On n'oseroit seulement penser aux maux que cela cause dans ceux qui nous voyent. Et nous croirons qu'un arbre qui porte tant de fruits de mort, n'est pas un arbre de mort, & digne du feu?

Mais mon intention, dit-on, est très-éloignée de cela. C'est la faute

des autres s'ils se scandalisent. Suis-je responsable s'ils abusent de ce que je fais à bonne intention ? Nous avons vû quelle est vôtre bonne intention, & que c'est une vraie vanité. Mais quand vôtre intention seroit veritablement bonne & innocente, croyez-vous pour cela être innocent des maux que cause vôtre action ? Si vous ne pouvez vous dispenser de vous parer, alors veritablement vous ne répondez pas des suites & des scandales que les autres en prennent. Mais si vous le pouvez sans peché, & que vous ne le faſſiez pas, où est vôtre amour pour vos freres ? où est vôtre charité ? où est vôtre salut ? Voudriez-vous pour prendre quelques animaux, mettre de l'arsenic en un endroit, je ne dis pas où vous sçauriez qu'iroient vos enfans, mais où vous auriez le moindre sujet de croire qu'ils pourroient aller ? Si vous n'aimez pas plus l'ame de vos freres, que la santé & que la vie même corporelle de vos enfans, pouvez-vous dire que vous soyez chrétienne ?

S. Paul est prêt de se condamner pour toute sa vie à ne manger jamais de chair, plûtôt que de scandaliser son frere, qui ne pouvoit se scanda- 1. *Cor.* 8. 13.

liſer en cela que par une foibleſſe & une ignorance qui bleſſoit même la religion : & nous ne voudrons pas nous abſtenir de quelques ornemens inutiles, & de vraies bagatelles, qui ſcandaliſent tous ceux qui aiment la modeſtie, qui portent les autres à nous imiter dans le mal, qui en font tomber d'autres dans des crimes encore plus grands, qui nous ſcandaliſent les premiers, en entretenant & augmentant dans nous cette ſotte vanité qui en eſt la mere ? Quelles peuvent être les pompes du diable, auſquelles nous avons promis ſolennellement de renoncer, ſi on ne met pas en ce rang cette pompe d'habits, d'ornemens & de meubles, qui attriſte les Anges & qui réjoüit les demons par tant de pechés qu'elle cauſe.

Mais que dirons-nous de celles qui ont des filles en âge d'aimer le bien & le mal ? On peut dire que leur ſalut ou leur damnation dépend de l'exemple qu'elles reçoivent de leurs meres. Le ſalut ou la damnation des meres ne dépend pas moins de l'éducation qu'elles donnent à leurs enfans : & cette éducation à l'égard ſurtout de leurs filles, conſiſte plus dans leurs actions & dans l'exemple qu'elles leur donnent, que

dans

dans tout le reste. Qu'elles les instruisent tant qu'elles voudront : qu'elles leur repetent sans ceſſe, ou qu'elles leur faſſent lire les regles les plus excellentes de la morale chrétienne : qu'elles les faſſent inſtruire par les perſonnes les plus capables ; tout cela deviendra inutile & pour elles & pour leurs enfans, ſi elles ne ſoutiennent leurs paroles par leurs actions.

La principale regle des enfans eſt l'exemple. Ils écoutent moins ce qu'on leur dit que ce qu'ils voyent. Et ils croyent ne pouvoir jamais manquer en imitant ceux qu'ils aiment & qu'ils honorent. Cela n'eſt pas toûjours vrai dans le bien, parce que la corruption de nôtre nature nous entraine toûjours au mal. Que s'il arrive quelquefois que des enfans n'imitent pas même le mal qu'ils voyent dans les peres & dans les meres, il faut que ce ſoit, s'il eſt permis de le dire, un effort extraordinaire de la miſericorde & de la toute-puiſſance de Dieu, qui ne diminuë rien de la faute de ces peres & de ces meres ; comme un aſſaſſin n'en eſt pas moins homicide, quand Dieu ſauve par un miracle celui qu'il a voulu tuer.

Si vos enfans se portent au mal, vous êtes obligez de veiller avec plus de soin pour corriger leurs mauvaises inclinations, ou au moins pour ne les pas augmenter. Que si par une misericorde particuliere de Dieu, ils n'aiment pas d'eux-mêmes la mondanité & le luxe, quel crime est-ce d'étouffer ces semences de vertu par vos paroles & par vos actions, & d'éteindre en eux le Saint Esprit? Pourquoi a-t'on tant de soin de les rendre enfans de Dieu par les Sacremens, si par son mauvais exemple on travaille à les rendre enfans du monde, pour ne pas dire enfans du diable?

Il ne suffit pas même à une mere de ne rien faire devant sa fille qui soit veritablement mauvais. Il faut encore qu'elle évite ce qui pouvant être innocent à son égard, seroit néanmoins capable de nuire à sa fille; soit à cause de la foiblesse de son âge, soit pour d'autres raisons que les personnes qui vivent dans le monde connoissent encore mieux que nous. Elle trouveroit assurément mauvais qu'une nourrisse mangeât des choses qui rendissent son lait moins bon pour l'enfant, quoi qu'elle n'en fût pas incommodée. Ce qui inspire la

vanité, ce qui porte à aimer le monde, à s'eſtimer ſoi-même, eſt un mauvais lait, ou plûtôt un poiſon pour des enfans.

Nous ne nous entendons point ſur cela. Les meres qui ont un peu d'eſprit & d'experience n'ignorent pas ce qui peut nuire à des jeunes filles: Mais il eſt rare qu'elles prennent le ſoin neceſſaire pour les en éloigner. Elles ne veulent pas ſe contraindre & ſe géner pour elles, ſans ſonger aſſez qu'elles rendront compte à Dieu de ces jeunes plantes dont il leur a confié le ſoin, & qu'elles font pour leur ame propre ce qu'elles font pour celles de leurs enfans. C'eſt une neceſſité qui leur paroît trop dure, & elle eſt dure à ceux qui ſont durs pour Dieu & pour leur ſalut. Mais tout ce qui nous contraint à bien faire, eſt doux & facile à ceux qui n'aiment que ce qu'ils doivent aimer.

C'eſt une choſe terrible que de ſcandaliſer, que de porter au mal par ſon exemple un de ces petits qui croyent en J. C. Vous ne vous conduiſez plus par la charité, dit S. Paul, ſi en mangeant ce qu'il vous eſt même permis de manger, vous attriſtez vôtre frere. Il ne s'agit pas ici d'attriſter vôtre frere, mais de tuer l'ame de vôtre *Rom.* 14. *v.* 15.

fille par vos vains ajuſtemens, par vôtre air mondain, par vôtre paſſion pour le jeu, par vôtre pareſſe & l'inutilité de vôtre vie, par vos railleries ſur les défauts des autres ; enfin par une infinité d'autres choſes, qui vous paroiſſent innocentes, mais qui au moins ne le ſont pas plus que de ne pas obſerver les loix Judaïques ſur le diſcernement des viandes. Si le royaume de Dieu ne conſiſte pas dans le boire & dans le manger, mais dans la juſtice, dans la paix, & dans la joye que donne le S. Eſprit, conſiſte-t'il dans un ruban, dans un collier, dans une belle juppe & dans d'autres badineries de cette nature ?

Appliquons-nous donc à rechercher ce qui peut nous édifier les uns les autres, & non ce qui porte à la vanité & à l'amour du monde. Prenons garde à ne pas détruire l'ouvrage de Dieu & dans nous & dans les autres. Ce qui eſt innocent par ſoi-même, devient un mal lorſqu'il ſcandaliſe les foibles, & les petits. En un mot ne faites pas perir cette ame pour qui J. C. eſt mort : & que vos enfans n'ayent pas ſujet de dire devant toute la terre au dernier jour, en un ſens encore plus véritable que ceux dont parle *S. Cyprien*, nos pe-

res & nos meres ont été nos parricides.

Il faut revenir à nôtre sujet & répondre à ceux qui disent qu'en parlant contre le luxe des habits, il semble qu'on voudroit réduire tout le monde à s'habiller de toile & de serge. Et veritablement si nous ne regardions que le veritable ordre, les étoffes les plus simples sont sans doute les meilleures. La laine que Dieu a proprement destinée pour nous vêtir est même plus commode que toute autre étoffe, & en été & en hiver. La soie passoit pour luxe parmi les Romains: & les Empereurs payens ont été long-tems sans oser porter des habits de pure soie. Cependant nous sommes en un tems où on n'oseroit pas seulement penser à demander qu'on se prive de soie. Mais au moins qu'on s'en contente, & qu'on n'aille pas jusqu'à l'or & l'argent que Dieu n'a point donné aux hommes pour s'en couvrir. Il faut faire violence à la nature, & s'incommoder à plaisir pour l'amour je nose dire de qui: ces métaux n'ayant d'eux-mêmes que de la pesanteur sans chaleur. Cela me fait souvenir de ce qu'on dit d'un ancien tyran, qui voyant qu'on avoit mis une robe d'or sur une de ses Idoles

les, lui en fit donner une de laine; & s'accommoda de celle d'or pour en faire de la monoie, disant qu'elle étoit trop froide en hiver & trop pesante en esté.

Mais pour dire quelque chose de plus serieux & de plus solide, le moyen de croire que les étoffes d'or puissent passer pour des choses innocentes ou indifferentes, aprés que S. Pierre & S. Paul ont mis l'or nommément & expressément entre les choses qui ne doivent point entrer dans l'ornement d'une Chrêtienne? Ep. 262. §. 9. Aussi S. Augustin en soûtenant qu'une femme mariée peut legitimement prendre quelque parure, en excepte néanmoins l'or, les frisures, & les autres choses de cette nature, qu'on reprend, dit-il, avec raison, & qui ne servent que pour une vaine pompe ou pour d'autres sujets encore moins innocens. En verité il faut être bien hardi pour justifier sans trembler ce que S. Pierre & S. Paul condamnent.

Les loix civiles mêmes défendent trés-souvent l'or & l'argent. Et si nous croyons pouvoir sans scrupule mépriser l'autorité des Souverains, lorsqu'elle appuie la modestie & le bien public, nous méritons d'ob-

ſerver avec religion les ordonnances que fera l'antechriſt pour corrompre les mœurs & la foi.

Mais les Edits qui défendent l'or, s'aboliſſent, dit-on, auſſitôt qu'ils ſont publiez. Et pourquoi s'aboliſſent-ils? ſinon parceque nous n'aimons pas à les obſerver: & nous ne l'aimons pas parceque nous aimons la vanité. Nôtre vanité & celle des autres eſt-elle donc une raiſon ſuffiſante pour mettre nôtre conſcience à couvert du crime que commettent ceux qui reſiſtent à Dieu en reſiſtant aux puiſſances qu'il a établies, & qui n'ordonnent que ce qu'elles doivent ordonner.

Quand il n'y auroit point de loix, l'or, comme nous avons dit, eſt-il fait pour ſe vêtir? Ne rougiſſons-nous point de plier ſous la peſanteur de l'or pendant que Jeſus-Chriſt eſt à peine couvert de haillons & dans ſes autels & dans ſes membres, c'eſt-à-dire, dans nos freres, pourvû néanmoins que nous ſoyons membres de Jeſus-Chriſt. Nôtre tête eſt couronnée d'épines, & nous voudrons être parez d'or juſques ſur nos pieds! Je ne ſçai ſi nous pouvons nous perſuader à nous-mêmes que nous ſoyons membres de ce divin chef: Et ſi nous

ne le ſommes pas, c'eſt indubitablement que nous ſommes membres du dragon.

Mais ne pouſſons pas ſi loin les choſes. Contentons-nous de revenir à l'inutilité de nos dépenſes & aux maux qu'elles nous cauſent même ſelon le corps. Je ſçai que quelques-uns prétendent que l'or n'eſt pas de plus de dépenſe, parce qu'il dure plus longtems. Mais pourquoi donc en porte-t'on? Car il n'a pas plus de beauté que les étoffes de ſoie. Ce ne ſçauroit être qu'un vain faſte de magnificence qui en a établi l'uſage. S'il dure plus longtemps, c'eſt que la mode n'a pas encore fait une loi d'en changer auſſi ſouvent que des autres étoffes: Mais elle la fera bientôt. Car le demon eſt trop méchant pour ne pas porter les abus juſque à l'extremité, & trop habile dans la malice pour les y porter d'abord.

Je veux donc bien que preſentement la ſoie coûte autant que l'or, parce qu'il en faut changer plus ſouvent. Mais pourquoi le faut-il? Eſt-ce l'Evangile qui l'ordonne? Eſt-ce le Roi? Sont-ce les Magiſtrats? Sont-ce les arrêts? Eſt-ce le bon ſens? Eſt-ce l'utilité publique, ou celle des particuliers? Non certainement. S'il faut

consulter toutes ces loix, il n'y en a aucune qui ne nous porte à diminuer le luxe & la dépense de ces sortes de choses. Ce n'est pas même la bienséance qui ne peut être choquée tant qu'on portera un habit qui n'est point usé. Et si on le faisoit, les habits de soie dureroient aussi longtems qu'on fait durer ceux qui sont d'or. Ce n'est qu'une vanité toute pure qui porte à en changer plus souvent, & la vanité ne fut jamais le principe legitime d'aucune action.

On dit encore que les habits de soie ne coûtent pas moins que ceux d'or, parcequ'il faut les charger de divers enrichissemens. Mais je demande encore qui a fait cette loi. Est-ce qu'il n'est pas permis d'appeller du tribunal de la vanité à celui de la verité? Que ces habits si entichis coûtent autant ou plus que ceux d'or, cela ne rendra pas ceux-ci permis, mais fera condamner les autres d'un luxe & d'une superfluité criminelle.

Qu'une Dame s'habille donc de soie, si son état ne lui permet pas de faire quelque chose de plus pour Jesus-Christ sans faire crier tout le monde. Mais rien ne la peut dispenser d'être vêtuë d'une maniere modeste, & qui retranche autant que cela se

peut toutes les dépenſes inutiles. Le reſte n'eſt propre que pour le bal, l'opera, la comedie & des aſſemblées, où des perſonnes qui ont un peu de pieté ne doivent jamais ſe trouver. On n'a rien à dire à celles qui trouvent ces aſſemblées permiſes ou innocentes; & on ne peut que prier Dieu qu'il leur touche le cœur & qu'il leur donne des yeux chrêtiens. *Mais* pour celles qui y ont renoncé, pourquoi voudroient-elles ſe parer d'*une* maniere qui n'eſt bonne que pour les perſonnes qui aiment & qui approuvent ce qu'elles condamnent? Ne s'expoſent-elles pas par là à ſe faire tenter d'y aller? Et que ſçavent-elles ſi elles auront la force de reſiſter à la tentation? Si elles aiment le peril, elles ſont en grand danger d'y tomber: & ſi elles ne l'aiment pas qu'elles s'habillent d'une maniere qui les mette à couvert de ce danger. On ne s'aviſera point d'inviter à la comedie une perſonne qu'on verra fuïr l'éclat & la pompe, & méner une vie chrêtienne.

Que ſi nous nous imaginons pouvoir conſerver dans le cœur les ſentimens du chriſtianiſme en paroiſſans au dehors comme celles qui n'aiment que le monde, prenons garde

que J. C. ne nous reproche de l'avoir renoncé devant les hommes, & ne nous renonce devant ſon Pere. Prenons garde que Dieu & le monde ne nous accuſent de ſervir deux maîtres & ne nous rejettent chacun de leur côté. Car l'un & l'autre nous veut tout entiers à ſoi : & il ne nous reſte qu'à choiſir. Malheureux qui héſite dans ce choix, & plus malheureux encore qui voulant les contenter tous deux, ne peut contenter ni l'un ni l'autre. Dieu tout-puiſſant détournez ce malheur & de nous & de ceux que nous aimons.

Je ſçais bien qu'il y a des femmes qui excuſent leurs dépenſes ſur la volonté de leurs maris. C'eſt une grande raiſon, pourvû qu'elle ſoit veritable : car il y a bien des maris qui au contraire voudroient de tout leur cœur que leurs femmes dépenſaſſent moins : & tous ceux qui ſont un peu raiſonnables ne peuvent point approuver ce qui eſt contre la raiſon. Que celles qui s'excuſent ſur leurs maris prennent donc bien garde ſi ce n'eſt point elles-mêmes qui font vouloir à leurs maris ce qu'elles veulent : car en ce cas elles n'ont qu'à avoüer leur veritable faute, ſans vouloir la rejetter ſur leurs maris.

coupables ou innocens. Il ne s'agit point ici de tromper les autres ou de se tromper soi-même. Dieu est le témoin de ce qui se passe dans nôtre conscience: & une innocence hypocrite est devant ses yeux non une innocence, mais un double crime.

Que si veritablement un mari exige d'une femme qu'elle porte un habit superbe, que doit-elle faire, si- non imiter Esther, qui détestoit les marques fastueuses de sa qualité comme les choses les plus sales & les plus horribles. Si elle est dans cette disposition, elle ne manquera point de travailler ou par elle-même, ou par d'autres, autant que le respect & la discretion le permettront, à obtenir de son mari la permission de cesser de faire ce qu'elle ne fera que malgré elle, & si elle a de l'adresse pour quelque chose, elle le témoignera en cette rencontre plus qu'en aucune autre.

Aug. Ep. 62. §. 10.

Elle le fera pour son salut propre, puisqu'elle peut venir aisément à faire par amour ce qu'elle n'a fait d'abord que par contrainte: & elle le fera encore par le zéle qu'elle doit avoir pour le salut de son mari. Car qui doute qu'il ne soit coupable lorsqu'il oblige sa femme à une chose qui n'est

innocente en elle-même que par l'obéïssance qu'elle lui doit ? C'est ce que nous voyons dans l'Ecriture où il est dit, que si une femme s'oblige par vœu à jeûner ou à quelque autre chose de cette nature, il dépendra de son mari qu'elle le fasse ou qu'elle ne le fasse pas ; & que si le mari desavoüe son vœu dés qu'il l'a appris, elle n'y sera point obligée ; & le Seigneur lui pardonnera : mais que le mari sera lui seul chargé de toute sa faute & portera son iniquité. *Nomb.* 30. v. 13.

Nous avons fait voir bien des pechez dans ces dépenses que l'on fait en habits & en tant d'autres choses non necessaires. Mais quand tout cela ne seroit point, quand il n'y auroit rien de mauvais, rien que de permis & d'innocent dans toutes ces superfluitez, ne suffiroit-il pas pour les condamner de voir qu'elles emportent en des choses non necessaires un argent que nous pourrions employer si utilement en aumônes.

Il est contre le bon sens, contre la raison, & par consequent contre la sagesse & la justice de Dieu, de perdre ce qui peut nous être utile. Si un pere & une mere pouvant faire l'établissement d'un fils & lui procurer une charge ou un mariage

avantageux, aimoient mieux mettre leur argent à acheter une maiſon ſeulement pour leur plaiſir & leur divertiſſement, quel eſt l'homme du monde un peu ſage qui ne condamnât leur conduite? Il s'agit d'établir & nos enfans & nous-mêmes, ſelon le corps & ſelon l'ame, pour le tems & pour l'éternité, par la benediction que Dieu a promiſe à l'aumône : & nous dépenſons nos biens en tapiſſeries, en chenets d'argent, en étoffes d'or, en mille autres bagatelles dont nous pouvons fort bien nous paſſer, même ſelon la bienſéance du monde.

Il n'eſt pas queſtion de dire qu'on donne l'aumône. Il la faut donner autant qu'on le doit. Et combien le doit-on? autant qu'on le peut en retranchant toutes les dépenſes non neceſſaires. Les plus relâchez n'avoüent-ils pas que le ſuperflu des riches eſt le neceſſaire des pauvres, & qu'il leur appartient, non en partie, mais en tout? Que ſi l'on ne prend pour ſuperflu, que ce qui l'eſt à l'ambition, à l'interêt, à la vanité, il ne faut plus du tout parler d'aumône. Tout ce que les Peres & l'Evangile en ont dit, eſt inutile. Mais cependant l'Evangile eſt éternel, & les paroles que J. C. a dites ſeront

la condamnation ou l'abſolution des hommes.

Les perſonnes qui ſe retranchent le plus, reconnoiſſent ſouvent qu'ils font encore des fautes en ce point : Et ceux qui ſe permettent toutes choſes, qui regardent l'aumône comme la derniere dépenſe qu'ils ont à faire, ſe croiront innocens & à couvert de la colere de Dieu ? Le pauvre eſt plus neceſſaire au riche, que le riche n'eſt au pauvre. Dieu a bien d'autres moyens pour nourir le pauvre, mais il ne donne que l'aumône au riche pour ſe ſauver. Quand il ne l'auroit pas déclaré auſſi formellement qu'il le fait dans l'Evangile en condamnant aux feux éternels ceux à qui il ne reproche que de ne l'avoir pas nouri, viſité, habillé en la perſonne des pauvres, quel autre moyen reſte-t'il pour meriter le ciel à ceux & celles qu'on peut dire avec verité ne rien faire pour l'expiation de leurs pechez.

Qui d'entr'elles s'applique un peu à la priere ? Où eſt cette ferveur & cette aſſiduité que Dieu y demande ? Où ſont leurs jeûnes & leurs autres mortifications ? Elles évitent autant qu'elles peuvent celles de l'eſprit ; & pour celles du corps ſouvent elles

n'en ſont pas même capables, quand elles en auroient la volonté. Où ſont les ſervices un peu conſiderables qu'elles rendent à Dieu pour deffendre l'Egliſe, la verité, l'innocence? Elles vont un peu à l'Egliſe : Dieu ſçait comment : & les hommes ne le ſçavent que trop. Que leur reſte-t'il donc pour obtenir miſericorde que l'aumône ? Eſt-ce qu'elles n'ont point de pechez ? Je ſuppoſe qu'elles n'en ont point d'autre qu'une vie inutile, occupée à dormir, à s'ajuſter, à cauſer, à manger, à joüer ; c'eſt-à-dire, ſelon l'Ecriture qu'elles ont reçû leur ame en vain, qu'elles n'ont point fait profiter le talent que Dieu leur avoit donné, & par conſequent que leur partage ſera celui du ſerviteur inutile jetté dans les tenebres, où il n'y aura que des grincemens de dents. Je ne dis pas que l'aumône les puiſſe juſtifier dans leur inutilité : Mais ſi elles la font avec affection & avec largeſſe, en ſe retranchant pour cela beaucoup de choſes permiſes par les loix du monde, cette aumône priera pour elles, & leur obtiendra la grace d'embraſſer un jour une vie plus chrétienne & plus capable de les ſauver. Que ſi elles negligent ce moyen, c'eſt à elles à voir ſur quoi

elles fondent l'eſperance d'arriver un jour à un bonheur qu'on ne peut obtenir qu'en le raviſſant & en ſe faiſant violence pour ne point aimer le monde ni tout ce qui eſt l'objet de la concupiſcence de la chair, de la concupiſcence des yeux, & de l'orgueïl de la vie, enfin tout ce qui eſt dans le monde. *Joan. ep. 1.*

Pour reprendre en un mot tout ce que nous avons dit, la regle du chriſtianiſme n'eſt pas qu'une perſonne mariée s'habille comme une veuve, & qu'elle renonce à toutes ſortes d'ornemens, mais qu'elle n'en prenne que le moins qu'elle pourra ſans choquer abſolument la bienſéance, au jugement des perſonnes ſages. C'eſt à quoi elle eſt obligée par l'obligation de donner l'aumône, par la faute qu'on commet en ſuivant ſa vanité propre, ou en favoriſant celle des autres, par les grandes dépenſes qui ſuivent le luxe, & les mauvais effets qu'elles cauſent, par la neceſſité que tout le monde a de s'oppoſer à l'accroiſſement du luxe, & de donner aux autres l'exemple d'une ſage modeſtie; enfin par la folie qu'il y a de faire parade des marques honteuſes de nôtre infirmité, de nôtre peché, de nôtre mortalité, que nos

habits nous doivent ſans ceſſe remettre devant les yeux, afin que nous les regardions comme les préparatifs de nos funerailles, & comme l'image des linceuls dont nous devons être enveloppez pour être portez dans le tombeau.

LETTRE V.

A Mademoiſelle Lenain ſa niéce novice à la Conception à Paris.

MA trés-chere Niéce,

JE me ſens porté à vous dire par écrit une partie des choſes que je vous dis de vive voix la derniere fois que je vous parlai; & j'ai quelque ſujet de croire que c'eſt Dieu qui m'y porte, puiſque je vois aſſez de raiſons qui me détourneroient de le faire, ſi je ne les ſurmontois par le déſir de faire ce qu'il me ſemble que Dieu déſire de moi pour vous ſervir, & pour contribuer en quelque choſe à vôtre ſalut. Car nous ſommes tous obligez de nous ſervir mutuellement comme membres d'un même corps. Les oncles n'en ſont pas plus diſpenſez que les niéces; & les Prêtres tenans le premier rang entre les fideles ſont par conſequent obligez plus que

les autres d'être les ſerviteurs de tous. Ils ne ſont même élevez au ſacerdoce que pour être les miniſtres, c'eſt-à-dire, les ſerviteurs de Jeſus-Chriſt, de l'Egliſe ſon épouſe, & de tous les vrais Chrêtiens qui ſont ſes enfans & ſes membres. Je ne prétends point vous rien dire que vous ne puiſſiez apprendre des inſtructions que l'on vous donne, & des livres que vous liſez. Mais les mêmes choſes dites d'une autre maniere font une nouvelle impreſſion dans l'eſprit, & peut-être que l'amitié que j'ai pour vous & que vous avez pour moi, ſervira à l'Eſprit de Dieu pour vous les graver davantage dans le cœur.

La vûë de l'état où vous êtes, m'engagea donc, lorſque je vous entretins il y a quelque tems, à vous parler des vœux que vous déſirez de faire, afin que vous priſſiez garde ſi vous ſerez en état de les accomplir. Car comme il n'y a rien de plus ſaint, de plus grand, de plus avantageux que la profeſſion religieuſe, quand on s'en acquite comme il faut, auſſi c'eſt un état déplorable que celui d'une religieuſe qui ne vit pas ſelon les engagemens de ſa profeſſion. Elle ne peut trouver de joye dans le monde, parceque les hommes mêmes ne le

ſouffrent pas, quand les remors de ſa conſcience pourroient lui permettre d'en goûter quelqu'une ; & elle n'en trouve point non plus dans Dieu, parcequ'elle ne le ſert pas avec la fidelité qu'il demande, & qu'elle viole les promeſſes qu'elle lui a faites ſolemnellement à la face de l'Egliſe. Je ſouhaite M. que vous n'éprouviez jamais les peines horribles d'un état ſi dangereux : & comme je ſçai d'ailleurs les difficultez preſque inſurmontables qu'il y a à ſe ſauver dans le monde, je ne vois preſque point d'autre voie de ſalut pour vous que d'être religieuſe ; mais de l'être comme il faut, de renoncer du fond de vôtre cœur à toutes choſes, pour acheter la perle précieuſe de l'Evangile, c'eſt-à-dire, pour trouver Dieu, en qui vous aurez des treſors infinis de biens & de joyes.

C'eſt ce renoncement à toutes choſes que vous ferez par vos vœux, pourvû que vôtre cœur les faſſe en même-tems que vos levres les prononceront. Car ce que l'on aime dans le monde ce ſont les plaiſirs, les richeſſes, les honneurs, l'élevation, d'être obéï des autres, de faire ſa volonté, & de n'être point obligé de plier ſous celle d'un maître. Voilà ce

que l'on cherche dans le monde, voilà pourquoi on y fait toutes choses, pourquoi on y commet mille pechez, pourquoi on y offense Dieu sans cesse, pourquoi on y amasse un tresor de colere & de supplices pour l'éternité. Combien êtes-vous redevable à la misericorde de Dieu de vous avoir inspiré le désir de renoncer à toutes ces passions qui tourmentent les hommes en cette vie, pour les tourmenter bien plus cruellement dans l'enfer ? Vous renoncerez donc aux plaisirs par le vœu de chasteté, aux richesses par celui de pauvreté, & à toute l'enflure de l'orgueïl par celui de l'obéïssance.

Prenez-donc garde qu'en faisant le vœu de chasteté, vous renoncerez généralement à tous les plaisirs humains & sensuels, je ne dis pas seulement à ceux qui sont horreur à toutes les personnes bien nées, & dont on ne doit pas entendre parler parmi celles qui songent à servir Dieu ; mais à ceux mêmes qu'on peut dire être innocens, naturels & necessaires. Est-ce donc qu'il est défendu de prendre plaisir à chanter les loüanges de Dieu, ou à s'entretenir avec une personne dont l'esprit vient davantage au nôtre ? Est-il mé-

me défendu de sentir quelque satisfaction dans le manger & dans les autres choses qui sont necessaires à l'entretien de la vie? Non, il n'est point défendu de sentir de ces sortes de plaisirs, & souvent même il ne dépend pas de nous de ne les point sentir: Mais il est défendu de les aimer, de s'y attacher. Il faut faire les choses qui sont dans l'ordre de Dieu, lors même que nous y trouvons du plaisir, mais ne les pas faire à cause du plaisir.

Cela est quelquefois assez difficile à discerner, & la concupiscence aime cette difficulté, sous laquelle elle se cache pour nous surprendre & nous faire tomber dans ses pieges. Mais si nous sommes fideles à Dieu, nous trouverons bien moyen de la surprendre elle-même. Car si nous tombons dans la tristesse, lorsque les choses où nous avons trouvé du plaisir nous manquent, c'est une marque que nôtre cœur s'y reposoit au lieu de se reposer en Dieu seul; & la peine que nous sentons d'en être privez, est une juste punition de la faute que nous avions faite en nous y attachant. Plus nôtre tristesse est grande, plus nôtre attache a été forte; & si nôtre peine alloit jusqu'à murmurer contre ceux

qui nous ôtent ces choſes petites ou grandes que nous aimons; ſi elle alloit juſqu'à condamner leur cõduite, ſi elle alloit juſqu'à en faire des plaintes aux autres, ne doutons point alors que l'attache qui a produit de ſi grandes fautes, n'ait été elle-même une grande faute; avoüons avec un humble regret que nous avons peché contre la chaſteté de l'ame qui ne nous permet point de donner nôtre cœur à d'autre qu'à Dieu, & ſongeons non à ſatisfaire en d'autres objets nôtre cupidité & nôtre amour propre, mais à le combattre avec courage, pour le diminuer de plus en plus, afin que plus nôtre cœur en ſera vuide, plus Dieu le rempliſſe de ſon eſprit & de ſon amour.

Il ne faut pas même attendre que Dieu nous prive ou par les Superieures ou par d'autres voies, des choſes auſquelles nous voyons que nous trouvons quelque plaiſir. Il faut s'en priver de ſoi-même autant qu'on le peut ſans bleſſer l'ordre, & prier ceux qui nous conduiſent de nous aider en cela par une ſeverité qui nous ſera agréable, ſi nous ne cherchons que Dieu, & les moyens de nous approcher de lui en renonçant à nous-mêmes, comme l'Evangile le commande à tous les Chrêtiens.

Ne vous engagez pas auſſi à faire le vœu de pauvreté, ſans être reſoluë à le pratiquer dans toute ſon étenduë. Je ne parle point de ces fautes groſſieres que l'on fait en reſervant quelques petites ſommes d'argent pour des maladies ou d'autres beſoins ſemblables, ſoit qu'on garde ſoi-même cet argent, ſoit qu'on le mette entre les mains d'une autre, en ſe reſervant le pouvoir d'en diſpoſer. Ce ſont des choſes trop viſiblement contraires au vœu de la pauvreté, pour n'être pas entierement bannies d'une maiſon reglée comme la vôtre; & ſi elles y étoient ſouffertes, je ſerois fâché que vous vous y engageaſſiez. Vous êtes heureuſe d'être aſſurée que vôtre profeſſion ne ſera point ſoüillée par ces pactions condamnées par des loix civiles toutes nouvelles auſſi-bien que par les loix eccleſiaſtiques, & tellement ſimoniaques, que les Canons ordonnent que la Superieure qui aura reçu une fille en cette maniere, ſoit dépoſée, & que la fille ſoit miſe dans une autre maiſon. Mais il faut concevoir une telle horreur pour ce crime, qui attire la malediction de Dieu & ſur les filles qui entrent, & ſur celles qui les reçoivent, que vous ſoyez

soyez resoluë de n'y prendre jamais aucune part.

Ayant fait vœu d'être pauvre, il faut aimer à l'être, & craindre les richesses aussibien pour la Communauté que pour son particulier. Car dans la verité l'experience fait voir aussibien que l'Evangile, que les richesses sont la ruïne de la vertu, lors même qu'elles sont le fruit de la pieté, & combien plus lorsqu'elles sont amassées par une avarice sordide ou par une cupidité criminelle ? C'est un effet naturel & legitime de la pieté que l'on donne avec joye aux monasteres qui ont la reputation d'exceller en pieté. Mais si cette pieté est veritable & solide, ou elle refusera ces dons (car il y a des occasions où il le faut faire) ou elle ne les recevra que pour les repandre aussitôt sur d'autres, sans en rien retenir que ce qui est absolument necessaire pour l'entretien present de la maison, sçachant bien que Dieu aura soin d'elle pour l'avenir tant qu'elle lui sera fidelle. Si donc vous voyez augmenter les richesses & l'abondance dans vôtre maison, tremblez au lieu de vous en réjoüir. Ne souhaitez point de voir l'Eglise même richement parée. Jesus-Christ n'est point honoré par ce

qu'il a mépriſé, ſur tout quand il manque du neceſſaire dans ſes membres qui le touchent aſſurément de plus prés que ſes Temples. Il ſuffit que les Egliſes ſoient propres, à quoi des Religieuſes qui auront quelque pieté, ne manqueront pas.

Mais il ne faut pas que vous aimiez que vôtre monaſtere ſoit pauvre, à condition que vous ne manquerez de rien en vôtre particulier. C'eſt vouloir avoir l'honneur de la pauvreté & la commodité des richeſſes. Mais c'eſt auſſi ſe priver de l'avantage de l'une & s'expoſer à la condamnation que l'Evangile prononce contre les autres. Malheur à vous riches, dit Jeſus-Chriſt. Et pourquoi? Eſt-ce parceque les richeſſes ne ſont ordinairement que les fruits de l'avarice, ou même de beaucoup d'injuſtices qu'on a commiſes contre les pauvres? Eſt-ce parcequ'elles enflent le cœur, & nous font imaginer que nous ſommes au deſſus des autres? Eſt-ce parcequ'on nous reſpecte, & qu'on n'oſeroit nous reprendre de nos défauts, ce qui nous ôte le moyen de nous corriger? Eſt-ce parceque nous y mettons nôtre confiance au lieu de la mettre en Dieu, ce qui fait que nous l'aimons moins & que nous

Non eſt cenſus in crimine ſed affectus. Greg. in Job. l. 19. c. 17. p. 327. b.

le craignons moins? Ce ſont aſſurément autant de malheurs qui ſont preſqu'inſeparables des richeſſes. Cependant Jeſus-Chriſt ne parle point de tout cela. Mais que dit-il donc? Malheur à vous riches, parceque vous avez vôtre conſolation ſur la terre. Vous avez reçu vos biens (& vôtre ſatisfaction) dans vôtre vie, dit Abraham au mauvais riche; c'eſt pourquoi vous êtes dans les tourmens. C'eſt une choſe terrible, qu'il ſuffit pour être damné de vouloir avoir ſa conſolation ſur la terre, c'eſt-à-dire, dans tout ce qui n'eſt pas Dieu: & cependant c'eſt ce que l'Evangile dit clairement, & donc par conſequent il ne nous eſt pas permis de douter.

Ce ſeroit donc inutilement que vous vous ſeriez retirée dans un monaſtere, ſi vous prétendiez y avoir vos commoditez & vos ſatisfactions. Il faut au contraire travailler à vous en priver vous-même de plus en plus, autant que la diſcretion, c'eſt-à-dire, l'obéïſſance, vous le pourra permettre: & quand il arrivera que vous en ſerez privée ou par vos Superieures, ou par quelque accident particulier, réjouïſſez-vous-en, au lieu de vous en attriſter. Beniſſez Dieu qui prend ſoin de vous purifier, &

baisez la croix que sa providence vous impose. N'examinez point si cela est arrivé par la negligence ou par la mauvaise volonté de qui que ce soit. On se trompe, parceque toûjours dans ces pensées que l'on a des autres, & on commet souvent en cela de très-grands pechez. Mais quand cela seroit, remontez toûjours jusqu'à l'ordre de Dieu, sans lequel les fautes mêmes n'arrivent pas; & Dieu ne les permettra que pour vôtre bien, si vous sçavez en profiter comme vous devez.

Il n'y a pas grand sujet de craindre qu'il vous manque jamais rien pour le necessaire. Peut-être néanmoins que Dieu le permettra, afin d'éprouver si vous êtes à lui sans reserve. Ce qui peut encore plus aisément arriver, c'est que vous croirez que des choses vous seront necessaires, quoiqu'elles ne le soient pas. Mais enfin quoiqu'il vous puisse manquer, ne vous en attristez point; mais rejoüissez-vous au contraire de ce que Jesus-Christ vous donne quelque part à sa croix. Il s'en faudra toûjours beaucoup qu'il ne vous la fasse porter toute entiere. Aimez tout ce qu'il y aura de plus pauvre soit dans la nourriture, soit dans les habits, soit dans tout le reste, & alors

vous accomplirez veritablement le vœu de la pauvreté, au moins pour la pauvreté exterieure ; car il y a encore une pauvreté interieure qui eſt celle de l'eſprit, dont Dieu voudra, peut-être, que je vous parle en quelque autre occaſion.

Vous vous étonnerez, peut-être, M. de ce que je m'en vas vous dire, que le vœu de l'obéiſſance eſt moins eſſentiel à la religion & moins important en lui-même que les deux autres. Et cela n'eſt pas néanmoins difficile à prouver. Car l'obligation d'aimer Dieu de tout ſon cœur, de toute ſon ame, de tout ſon eſprit, de toutes ſes forces, c'eſt-à-dire, de n'aimer que lui ; cette obligation, dis-je, qui fait la chaſteté de l'ame eſt eſſentielle à l'homme innocent & pecheur, & jamais il n'en ſçauroit être diſpenſé. On peut dire la même choſe, non ſeulement de l'humilité qui eſt la pauvreté interieure, mais encore du détachement de tous les biens du monde qui eſt enfermé dans le vœu de la pauvreté même exterieure. Et pour le grand retranchement que ce vœu nous oblige de faire dans l'uſage des choſes dont il eſt impoſſible de ſe paſſer, quand il n'auroit pas été neceſſaire à l'homme dans l'état

d'innocence, il l'eſt au moins à l'homme pecheur, qui offençant ſans ceſſe ſon Dieu, doit l'appaiſer ſans ceſſe par la mortification, & ſurtout en ſe privant des choſes dont l'amour le fait pecher : il l'eſt à l'homme foible comme il eſt toûjours ſujet à s'attacher aux choſes dont il uſe, au préjudice de cet amour unique qu'il doit tout à Dieu.

Mais pour l'obéïſſance, l'homme ne la doit proprement qu'à Dieu, & s'il n'eût point peché, il ne l'eût renduë qu'à lui ſeul, comme n'ayant que lui ſeul au deſſus de lui. Il eût vécu avec les autres hommes comme avec ſes égaux & ſes amis, ſans être obligé de ſe ſoûmettre à perſonne, parce que chacun eût trouvé en Dieu tout ce qu'il eût pû ſouhaiter pour la ſatisfaction de ſon ame, & dans les fruits que la terre auroit produits en abondance, tout ce qui auroit été neceſſaire pour l'entretient de ſon corps. C'eſt donc le peché qui a entierement changé nôtre état, & qui nous reduit à nous ſoûmettre à des hommes. Nous ne pouvons plus par nous-mêmes ni voir la verité en Dieu, ni pratiquer ſes commandemens lors même que nous les connoiſſons. Il n'eſt point neceſſaire de

vous dire comment il conduit les personnes plus avancées dans la pieté. Mais pour les autres il ne les conduit que par ceux à qui son ordre les soûmet, par les Directeurs hors de la religion, & par les Superieurs & les Superieures dans les monasteres. Il faut necessairement avoir un Moïse pour sortir de l'Egypte, pour passer la mer rouge, & pour traverser le désert, afin d'entrer dans la terre & dans la felicité qui nous est promise. Les plus grands esprits en ont absolument besoin, & les esprits foibles ou médiocres ne peuvent pas s'en passer.

Cette necessité d'obéïr n'est point particuliere aux monasteres. Si vous retourniez dans le monde, ce qu'à Dieu ne plaise, vous ne pourriez vous y sauver qu'en vous soûmettant à un Directeur, mais à un Directeur saint & éclairé, ce que vous auriez, peut-être, bien de la peine à trouver; & si vous entriez dans la condition du mariage, il faudroit obéïr outre cela à un mari, y étant obligée par les loix de Dieu encore plus que par celles des hommes. Il n'est point necessaire de vous dire combien ce joug est toûjours dur & pesant. Mais je ne crains point de

vous assurer que quelque doux qu'il pût être, il le seroit encore moins que celui de l'obéïssance sous une bonne Superieure, pourvû que vous la regardiez comme le joug de Jesus-Christ, & que vous appreniez de lui à être douce & humble de cœur. Je puis ajoûter encore que les commandemens d'un mari ne regardent gueres que des affaires grossieres, charnelles & temporelles, dont on ne peut esperer au plus qu'une paix & un bonheur humain de quelques années. Mais dans la religion vous devez avoir cette confiance en Dieu qu'on ne vous ordonnera rien que pour vous, & pour vous conduire à un bonheur qui ne finira jamais. C'est ce que vous reconnoissez, sans doute, pour le present; & dans la suite quand il se rencontreroit des Superieures moins capables de leur emploi, cependant si vous cherchez Dieu sincerement, vous le trouverez en obéïssant à ce qu'elles vous ordonneront, à moins que ce ne fussent des choses visiblement contraires à sa loi, ce qui comme nous l'esperons de sa misericorde, n'arrivera pas. Vous sçavez combien les Pharisiens étoient méchans, & néanmoins Jesus-Christ qui deffend de

faire ce qu'ils faiſoient, ordonne en même tems de faire tout ce qu'ils diſoient devoir être fait.

Cette obéïſſance humble & ſimple que l'on rend aux hommes pour obéïr à Dieu, géne un peu l'amour propre, quand il eſt encore vivant dans le cœur. Mais ſi l'on y perſevere avec force, on y trouvera le repos de ſa conſcience : car ceux qui ſongent à ſe ſauver, n'ont guere de plus grande peine que de ſçavoir ce que Dieu demande d'eux, craignant de ſuivre leur volonté propre qui ne peut que les mener en enfer, au lieu de faire celle de Dieu. Mais ceux dont toutes les actions grandes & petites ſont reglées par l'obéïſſance, ſont tout-à-fait hors de cette peine, parce que ſçachant que Dieu veut qu'elles obéïſſent, elles ſont aſſurées de faire ſa volonté tant qu'elles feront celle des perſonnes qui les conduiſent. C'eſt pourquoi on a vû des Saints qui aprés avoir été long-tems Ermites, ſe ſont enfin venu ſoûmettre à un Supérieur dans un monaſtere pour y jouir de l'avantage & de la douceur de l'obéïſſance.

Mais je penſe qu'il n'eſt pas neceſſaire de prendre beaucoup de peine à vous repreſenter la neceſſité &

l'utilité de cette vertu. Vous en êtes, sans doute, déja trés-persuadée, puisque vous voulez vous y engager solennellement par un vœu que vous prétendez faire en presence de l'Eglise, du ciel & de la terre, & dont Dieu même sera témoin. Vous avez, peut-être, plus besoin de penser comment vous vous en acquitterez aprés une promesse si inviolable, & comment vous devez vous en acquitter dés à present, puisqu'il faut vous assurer vous-même dans le Noviciat, & assurer les autres, que vous pourrez pratiquer avec l'assistance de Dieu, étant professe, ce que vous aurez promis. Car plus le crime de manquer à ses vœux & à sa profession est grand & horrible, plus il faut s'exercer & s'éprouver avant que de s'y engager. Vous ne serez bonne Religieuse qu'à proportion que vous aurez été bonne Novice.

Sur cela je ne vois rien de meilleur à vous préparer, M. que ce que Jesus-Christ dit même généralement à tous les chrétiens dans S. Matthieu c. 18. v. 13. Je vous dis en verité que si vous ne vous convertissez, & si vous ne devenez comme de petits enfans vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Quiconque

donc ſe ſera humilié comme cet enfant, ſera le plus grand dans le royaume des cieux. Voilà l'unique moyen que Jeſus-Chriſt nous donne pour être ſauvez. Si vous avez un peu de lumiere, il vous eſt bien aiſé de voir combien il eſt difficile de le pratiquer dans la vie ordinaire du monde : mais cela eſt incomparablement plus facile dans l'obéïſſance qui ſe pratique dans les monaſteres bien reglez. Propoſez-vous donc l'exemple non des enfans, mais des petits enfans. Voyez avec quelle promptitude, avec quelle docilité, avec quelle ſimplicité, avec quelle affection ils obéïſſent à leurs meres. C'eſt l'image que vous devez vous propoſer pour faire autant au moins par l'eſprit de Dieu que font les enfans par la docilité naturelle de leur âge. L'ordre ne peut ſubſiſter ni dans une armée, ni dans un monaſtere ſans une obéïſſance prompte & fidelle. Saül a été agréable à Dieu tant qu'il a été petit à ſes propres yeux, humble & ſimple comme un enfant d'un an, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, mais il a été rejetté & reprouvé de Dieu, dés qu'il a mieux aimé ſuivre ſes propres penſées, que d'obéïr exactement aux ordres que Dieu

lui donnoit par Samuël, & de reparer avec humilité les fautes qu'il avoit faites.

Je voudrois que vous puissiez voir par vous-même ce que je vous veux dire. Mais croyez au moins, je vous en conjure, un Oncle & un Prêtre de Jesus-Christ, qui vous parle dans toute l'affection qu'il a pour vous, & dans tout le respect qu'il doit à la verité, dont il est le ministre; & soyez persuadée que vous ne pouvez faire que des chûtes tant que vous agirez par vôtre volonté, par vôtre lumiere, en un mot par vous-même: & cela sera encore vrai, lors que vous serez beaucoup plus avancée en âge & en pieté. Car une personne chrétienne doit être toute sa vie comme un petit enfant. Benissez donc Dieu, & remerciez-le beaucoup de ce qu'il vous a mise en état de marcher vers lui par la voye de l'obéissance. Mais gardez bien vôtre couronne & vôtre avantage, & ne quittez jamais vôtre voye de peur de tomber dans le précipice. Quoique l'obéissance puisse éxiger de vous, cela n'ira jamais aux fatiques & aux dangers où les soldats sont exposez tous les jours pour des recompenses très-basses & très-incertaines s'ils re-

chapent, & ſans aucune eſperance s'ils meurent. Au lieu que quand vous mourriez même pour ne pas manquer à obéïr, vôtre recompenſe vous eſt auſſi aſſurée, puiſque c'eſt la verité même qui vous la promet, qu'elle eſt infiniment élevée au deſſus de tout ce que vous pouvez vous imaginer.

Je ne ſçai s'il ne vous vient point dans l'eſprit que ſi la vie religieuſe eſt bien ſainte & bien parfaite, auſſi elle eſt ſujette à bien des fautes, puiſqu'on eſt en danger de pecher contre ſes vœux en beaucoup de manieres. Il y auroit, M. bien des choſes à vous dire ſur cela : mais je me contente preſentement de vous aſſurer qu'il n'y a rien à craindre pour une religieuſe, quelques fautes qu'elle faſſe, pourvû qu'elle ne ſorte point de la voye de l'obéïſſance, & qu'elle ſoit diſpoſée à embraſſer de bon cœur les remedes & les ſatisfactions qu'on lui preſcrira. Je puis vous dire que c'eſt là l'unique difference qu'il y a entre les bons & les méchans. Car les plus juſtes pechent, & font des fautes quelquefois même de fort grandes : mais en conſervant la foi & en ſe condamnant eux-mêmes ils s'en relevent avec courage, & ſer-

vent Dieu enſuite avec plus de force, d'ardeur & d'humilité. Les méchans en font ſouvent de bien moindres; mais parce qu'ils ſuivent leur propre volonté & qu'ils ſont ennemis de la penitence, ils tombent enſuite dans de plus grandes, & ſe perdent pour l'éternité.

Priez qu'on vous liſe l'hiſtoire de Saül, où vous verrez quelle difference il y a entre ſes fautes & celles de David, & entre les diſpoſitions qu'ils ont eûs l'un & l'autre aprés leurs pechez. La premiere faute de Saül eſt une deſobéïſſance qui paroît à peine une faute. Cependant Dieu le rejette ſur cela, parce qu'au lieu de s'humilier lorſque Samuël l'en reprit, il chercha à s'en excuſer & à s'en juſtifier: & il le faiſoit apparemment de bonne foi, parce qu'il ne ſe croyoit pas coupable. Car c'eſt, M. ce qui arrive fort ſouvent. Nous ne voyons pas nos pechez, & nous nous croyons innocens, lors ſouvent que nous ſommes trés-criminels devant Dieu. Cela ſe fait quelquefois par un défaut de lumiere naturelle, qui nous doit être un ſujet d'humiliation, quand nous venons à le reconnoître; ſouvent c'eſt parce que nous ne ſommes pas encore aſſez in-

fruits de la loi de Dieu & de nos devoirs : mais pour l'ordinaire c'eſt que nous ſommes ſuperbes, & que l'orgueïl qui porte toûjours avec ſoi l'aveuglement, nous empêche de croire que nous ſoyons coupables, parce que nous ne voulons pas le paroître. On peut dire même qu'il y a toûjours de l'orgueïl, lorſque nous ne connoiſſons pas nos fautes, ſurtout aprés qu'on nous en a avertis. Car eſt-il pas vrai, que ſi nous étions humbles, & que nous cruſſions les autres meilleurs & plus éclairez que nous, nous n'aurions point de peine à croire que nous avons tort, dés lors que nous voyons qu'ils le croyent ? Il n'y a rien de ſi ordinaire, même aux plus parfaits, que de faire des fautes dont ils ne s'aperçoivent point.

Que faire donc lorſqu'on nous reprend de quelque faute, ou de quelque défaut que nous ne reconnoiſſons pas encore en nous, ſinon de dire dans le fond de nôtre cœur : Mon Dieu ayez pitié de moi, puiſque je ſuis non ſeulement coupable, mais encore aveugle ? Quand on ſe ſera ainſi humilié ſincerement au dedans, on n'aura pas de peine à le faire au dehors, comme on le pratique

inviolablement dans les meilleurs monaſteres; & je ne doute pas qu'on ne le faſſe dans le vôtre. On fera enſuite avec humilité tout ce qui ſera ordonné pour purger nôtre faute & pour ſatisfaire à Dieu & aux hommes : & on le fera avec d'autant plus de joye que l'on aura plus d'humilité & plus de deſir de ſe rendre pur pour plaire à Dieu, qui eſt la pureté ſouveraine, & pour meriter qu'il nous faſſe approcher de lui.

Si nous ſentons de la répugnance à nous humilier ainſi devant Dieu & devant les hommes, ne doutons point que nous ne ſoyons ſuperbes, & alors hâtons-nous de vaincre nôtre répugnance & d'avoir recours à l'humiliation, afin qu'il plaiſe à Dieu de nous pardonner nôtre orgueil & de le guerir. Que ſi cette répugnance alloit juſqu'à ne pas faire ce qu'on nous ordonne, je n'oſe vous dire, M. quelle eſt l'énormité de ce peché, de peur de vous trop effrayer. Mais voyez dans Saül quelles en ſont les ſuites terribles. Vous ſçavez, peut-être, ce qui eſt arrivé depuis peu à une des premieres perſonnes de Paris. Il avoit eu quelque accident qui ne lui paroiſſoit rien : (car nous connoiſſons preſque toûjours moins

nôtre mal que les autres, & pour l'ame & pour le corps.) Tous les autres en furent effrayez; les medecins lui prescrivirent quelques remedes, & il en fit une partie, laissant ceux qui l'incommodoient le plus. Mais ce qui en est arrivé, c'est qu'au bout de quelque tems il fut étouffé en un quart d'heure d'une apoplexie. Dieu, M. ne fait ces choses dans les corps, que pour nous avertir de ce qui arrivera à nos ames, si nous ne pratiquons les regles de la medecine spirituelle, qui sont bien plus certaines que celles de la corporelle, puisque c'est Dieu même qui les prescrit par son Ecriture; bien plus importantes, puisqu'il s'agit non de 60. ou 80. ans de vie, mais d'une éternité de biens ou de maux; & bien plus necessaires, puisque nous connoissons encore moins les maux de nôtre ame que ceux des corps, jusqu'à ce que par un long exercice d'une vertu humble & solide, nous méritions que Dieu nous donne sa lumiere pour connoître nos maladies & les remedes qui leur sont propres.

Quand même il arriveroit que les autres ne connoissant pas assez le fond de nôtre cœur, condamneroient en nous

des choſes qui ſeroient effectivement innocentes, que perdrons-nous à nous humilier? Dans les choſes mêmes les meilleures, nôtre corruption y mêle preſque toûjours quelque défaut qui mérite d'être puni. Quand nous ne le mériterions pas dans cette occaſion, nous l'avons certainement mérité dans beaucoup d'autres que Dieu ſeul a vûës. Enfin quelque innocent que nous ſoyons, nous ne ſçaurions pas prétendre l'être autant que ſaint Jean Baptiſte & tant de Martyrs, pour ne pas parler de Jeſus-Chriſt, & il nous ſeroit auſſi avantageux que glorieux de prendre une ſi grande part aux ſouffrances & à l'ignominie du Sauveur, pour en avoir autant à ſa gloire.

Je ne dis cela, M. que pour prévenir toutes les penſées que le demon de l'orgueïl & de l'obſtination nous peut mettre dans l'eſprit. Car en verité vous n'avez pas ſujet d'eſperer que Dieu vous éprouve encore ſitot en cette maniere; & vous pouvez au contraire vous tenir trés-aſſurée que quand on vous réprendra de quelque faute, c'eſt que vous l'aurez effectivement commiſe, quand même vous ne vous en-appercevriez point du tout. Ainſi ne ſongez qu'à profiter de l'a-

is qu'on vous en donne en vous humiliant & devant Dieu & devant les hommes, & en embraſſant avec courage tout ce qu'on vous préſerira, afin de vous corriger peu à peu de tous vos défauts, & vous rendre ainſi digne des faveurs que Dieu promet aux Vierges qui ont appris à être humbles dans l'école de leur Epoux.

Je ne doute point M. que ce ne ſoit là vôtre vûë & vôtre eſperance. Car ſi vous n'embraſſiez la Religion que comme l'état le plus commode de ceux qui ſont en vôtre diſpoſition, pour paſſer doucement le peu de tems que vous avez à vivre dans ce monde, je vous eſtimerois malheureuſe dans l'état le plus heureux, & je me croirois obligé de faire tout mõ poſſible pour empêcher que vous ne vous y engageaſſiez, parceque ce ſeroit vous rendre d'autant plus criminelle que vous profaneriez la profeſſion la plus ſainte. Mais j'ai ſujet d'avoir de meilleures eſperances de vous, & de croire que vôtre unique vûë eſt de vous corriger, de vous ſanctifier, de vous purifier par la retraite & l'éloignement du monde, par le ſilence dans l'obéïſſance, dans la mortification, & par les autres vertus qui ſe pratiquent dans les maiſons ſaintes, afin

de vous rendre digne de jouïr de Dieu dans le ciel, où il n'entrera rien d'impur & de ſouillé. Travaillez donc à faire le moins de fautes que vous pourrez, mais travaillez encore davantage à vous relever de celles que vous aurez faites.

Je prie l'Eſprit de ſanctification qui nous diſtribuë comme il lui plaît tous les dons du ciel, de qui viennent toutes les graces excellentes, & ſans qui nous ne pouvons rien faire; je prie, dis-je, cet Eſprit divin de graver dans vôtre cœur l'eſprit de charité, l'eſprit de pauvreté, & l'eſprit d'obéïſſance, afin que vous ſoyez une veritable Religieuſe, & que nous puiſſions être un jour encore plus unis dans le ciel, que nous ne le ſommes ſur la terre. Je vous prie de le demander à Dieu de tout vôtre cœur auſſi bien pour moi que pour vous. Obtenez-moi auſſi pour cela les prieres de la Reverende Mere vôtre Superieure, de vôtre Maîtreſſe, de la Mere Portail, & de ma Sœur de St. André. Je les ſalüe toutes avec reſpect. Si j'apprens que ce que je vous écris, vous ait ſervi, & que vous demandiez de moi quelque autre choſe, je vous ſatisferai autant qu'il me ſera poſſible, tout ce que j'ai étant à vous,

uisque vous êtes à Jesus-Christ en ui je suis.

Aprés avoir écrit ceci, j'ai trouvé n mot dans l'Imitation qui peut vous rvir, & je vous prie de ne le pas ublier. Nul ne peut subsister dans e monastere, s'il n'est resolu de s'humilier de tout son cœur pour l'amour le Dieu.

LETTRE VI.

A la même.

MA Sœur & ma trés-chere Niéce,

Voulant satisfaire au désir que vous m'avez témoigné que je vous écrivisse quelque chose sur vôtre état, je me sens obligé d'abord de vous avoüer que vôtre mal me touche beaucoup, & je n'ose pas dire que la chair & le sang n'ayent quelque part à ma douleur. Vous étant ce que je suis par la nature, & me trouvant bien éloigné de cette vertu qui nous éleve au-dessus de la nature, je ne puis vous voir malade, sans entrer beaucoup dans vos souffrances & dans vos peines. Ainsi comme les foibles ne doivent pas exiger des autres la force qu'ils n'ont pas eux-mêmes, je ne trouverai nullement étran-

ge, M. quand vous ſentirez quelque douleur & quelque triſteſſe humaine de vôtre mal.

Mais, ma chere Niéce, ſi nous ſommes foibles en nous-mêmes, tâchons d'être forts en Jeſus-Chriſt, & de ſoûmettre les ſentimens de la nature à ceux de la foi. Nous ne pourons douter que ceux-ci ne ſoient plus veritables, puiſque c'eſt la verité même qui les inſpire, & ils vous ſont même plus favorables. Ils n'ont que de la terreur pour les riches & pour ceux qui trouvent leur conſolation dans ce monde: mais ils promettent de la conſolation, & même la beatitude à ceux qui pleurent. Vous avez été perſuadée que les pauvres ſont heureux, en embraſſant avec joy l'humiliation & les incommoditez de la pauvreté. Soyez-le auſſi: que ceux qui pleurent ſont heureux, puiſque la même verité a dit l'un & l'autre.

Il n'eſt point neceſſaire de vous raporter ſur cela ce qui eſt dit des afflictions dans le 2. chapître de l'Eccleſiaſtique, & dans le 12. de l'Epître aux Hebreux. Vous aurez plus de ſatisfaction de le lire vous-même dans la ſource. Je me contente de dire que vous devez vous tenir heureuſe de verifier ce que l'Ecriture dit en un

autre endroit, *Que la sagesse divine fait tomber celui qui la recherche, dans la crainte, dans la frayeur, & dans diverses épreuves, qu'elle le tourmente par les peines dont ses instructions sont accompagnées, jusqu'à ce qu'elle ait sondé ses pensées, & qu'elle se soit assurée qu'elle se peut fier à lui.* S'il souffre comme il doit cette épreuve, *elle l'affermira* dans la vertu, elle *lui présentera un chemin droit & applani, & elle le comblera de joye.* Je pense, M. que vous serez très-contente d'une réponse telle que celle là : Et néanmoins s'il arrivoit que dans la suite vous eussiez besoin de quelque lumiere que vous ne trouvassiez pas dans les autres, Dieu même promet qu'*il vous découvrira ses secrets, qu'il mettra en vous un tresor de science*, non pour connoître toutes les curiositez inutiles des sciences humaines & terrestres, mais *pour avoir l'intelligence de la justice.* Que si au contraire celui que la sagesse divine éprouve, *se détourne d'elle, elle l'abandonnera, & le livrera entre les mains de son ennemi*, qui n'est autre que le démon, ou plûtôt que lui-même, puisque nous ne manquerons pas de nous précipiter nous-mêmes dans l'enfer, sans que les démons s'en

Ecclesiastiq. ch. 4. v. 19.

v. 20.

v. 21.

mêlent, dés que Dieu nous abandonnera à nôtre force, à nôtre lumiere, à nôtre conseil, en un mot à nôtre propre volonté.

Vous voyez donc, M. que cette occasion est de la derniere consequence pour vous, & peut-être la plus importante qui vous arrivera dans vôtre vie. Ne la laissez pas échapper sans en tirer un grand profit, de peur de ne pouvoir jamais retrouver ce que vous y auriez perdu. Admirez d'abord avec action de graces & avec une humble joye, que Dieu daigne sitôt penser à vous, vous présenter une occasion de purifier toutes les fautes de vôtre vie passée, vous offrir un moyen de donner à vos Sœurs une preuve que vous êtes à lui dans le fond du cœur, & à lui même qu'il se peut *fier à vous*, puisqu'il veut bien se servir d'une expression si basse pour sa grandeur, & vous mettre en état par cette legere épreuve d'esperer de lui pour l'avenir une pieté inébranlable & un chemin droit & facile pour arriver à la perfection de son amour.

Vous êtes pénetrée de la providence si favorable qu'il a fait paroître sur vous, & je le supplie que vous & moi puissions lui en rendre

graces

graces ſans ceſſe juſques dans l'éternité. Servez-vous de cette joye pour temperer toutes les peines preſentes de vôtre état, & pour vous défendre contre toutes *les craintes & les frayeurs* de l'avenir, n'y ayant rien de pénible pour celui qui eſpere ſe rendre agréable à Dieu, ni rien à craindre pour celui qui ſe voit entre les mains de ſa grace & de ſa miſericorde. Ne craignez rien que de vous tirer vous-même de ſes mains, & de meriter qu'il vous *abandonne* en vous *détournant* de lui. Ne le perdez jamais de vûë, ni les regles qu'il vous donne par vos Meres. Reverez-le avec une auſſi profonde veneration dans l'infirmerie que dans l'Egliſe même. S'il ſanctifie l'Egliſe par ſon ſacré corps, il ſanctifie l'infirmerie par ſa croix, & par la communion qu'il vous y donne à ſes ſouffrances. Obſervez-y de vôtre part tout ce que vous pourez de vôtre regle, & qu'il n'y ait que la diſcretion de vos Meres, & l'obéïſſance que vous leur devez qui vous diſpenſe de ce que vous ne pourrez pas faire. Mais efforcez-vous de reparer ce manquement par d'autres exercices proportionnez à vôtre état, & par une fidelité encore plus exacte à ce que vous pourez pratiquer des devoirs communs.

Etant là déſoccupée de tout ſoin, vous avez une grande liberté de vous occuper à la priere interieure, qui conſiſte dans la vûë & la douleur de toutes ſes fautes & ſes imperfections, dans le gemiſſement interieur du cœur, par lequel on les preſente à Dieu, comme à celui qui les peut guerir, & dans la confiance que touché par ſa bonté propre & par le ſang que Jeſus-Chriſt lui a offert pour vous, ſa grace toute-puiſſante les guerira peu à peu. Si vous ſentez en vous, M. cet eſprit de prieres comme l'Ecriture l'appelle, vous avez ſuffiſanment de quoi vous occuper ſans avoir beſoin de l'entretien de perſonne: & ſi vous ne le ſentez pas encore autant que vous le ſouhaitez, cette privation même vous eſt un grand ſujet de prier & de gemir pour obtenir que celui qui vous en a donné quelque commencement, l'augmente de plus en plus. En quelque foibleſſe que vous ſoyez, vous pourez toûjours preſenter à Dieu cette foibleſſe même, comme la vûë des pauvres malades qui ſe préſentent couchez à terre ſans pouvoir rien dire, eſt une demande bien éloquente pour ceux qui ont de la compaſſion. Et nous ne devons pas douter

que ſi nous découvrons ainſi aux yeux de Jeſus-Chriſt les miſeres de nôtre ame avec une humilité ſincere, il ne nous faſſe miſericorde.

J'eſpere que ſi vous vous occupez ainſi dans vôtre ſolitude, elle vous ſera trés-agréable, que vous préferez un ſilence religieux à tout entretien humain, & que vous ſerez plus en état de profiter ſoit des inſtructions que vos Meres vous donneront, ſoit des paroles d'édification que diront vos Sœurs, ſi elles vous font quelquefois la charité de venir vous viſiter.

Si vous avez avec vous d'autres Sœurs infirmes, ſongez que vous êtes obligée de les édifier par toute vôtre conduite, afin qu'elles n'ayent point ſujet de ſe repentir de la grace qu'elles vous ont faite de vous recevoir avec elles. Quand il ſe préſentera occaſion de leur rendre quelque ſervice, embraſſez-la avec joye, pour ſervir Jeſus-Chriſt en leur perſonne, & pour vous faire dans le ciel un treſor de vos bonnes œuvres. Si vous êtes comme l'abeille qui trouve par tout la douceur du miel, & dans la diſpoſition d'une vraye Religieuſe, vous n'aurez pas de peine de trouver dans toutes vos Sœurs des exem-

ples de pieté dont vous pourez profiter. Car on trouve aiſément le bien quand on eſt bon.

Que ſi parmi le bien qu'elles font, elles tombent dans quelque faute (car qui n'y tombe point?) gardez-vous bien de les imiter en cela; mais gardez-vous bien auſſi de les condamner. Elles ont leur juge dans le ciel, & leurs Meres ſur la terre à qui elles doivent rendre compte. Pour vous qui êtes la derniere de la Maiſon & en rang & en mérite, craignez beaucoup d'uſurper un pouvoir qui ne vous eſt pas donné contre la défenſe ſi expreſſe qu'en fait S. Paul aprés Jeſus-Chriſt. Je ne dis pas que vous croyez bon ce qui eſt mauvais: car cela nous eſt auſſi défendu par l'Ecriture. Mais ſoyez perſuadée que par la foibleſſe ordinaire aux hommes, & quelquefois par l'illuſion du demon, on ſe trompe ſouvent, même dans ce qu'on croit voir de ſes yeux, & preſque toûjours dans les rapports que les autres nous font. Ils ſont trés-rarement d'une exacte verité; & pour peu qu'ils s'en écartent, ils nous rempliſſent de faux ſoubçons & de jugemens temeraires. Les choſes mêmes qui ſont mal, le ſont ou beaucoup plus, ou beaucoup

moins ſelon la diſpoſition interieure du cœur, que Dieu voit ſeul, & dans laquelle ce nous eſt un crime de prétendre pénetrer, quand nous ne ſommes pas chargez des autres ; & il y en a peu qui ne faſſent en cela de grandes fautes. Que ſi nous ſommes bien appliquez à veiller ſur nous-mêmes & à ſentir le poids de nos fautes, nous trouverons celles des autres, bien legeres. Qui eſt ſi éclairé à remarquer les fautes des autres, eſt bien aveugle dans les ſiennes. C'eſt là en quoi conſiſte un des grands poids de la charge des Superieures d'être obligées de veiller ſur les fautes des autres. Pour vous, M. tenez-vous heureuſe d'être bien éloignée de cette charge, & priez Dieu de vous en éloigner toûjours de cœur & d'effet.

C'eſt donc aſſez pour vous, quand vous voyez les autres faire des choſes qui ne vous paroiſſent pas dans la regle, de penſer qu'ils ont peut-être quelque raiſon particuliere d'agir ainſi ; mais ſoit qu'ils faſſent bien ou qu'ils faſſent mal, pour vous vous avez vôtre regle & l'Evangile à ſuivre en vous abſtenant non ſeulement de tout ce qui eſt certainement mal, mais de tout ce qui

l'apparance de mal; car c'eſt une regle de S. Paul que je vous prie de bien remarquer, elle eſt d'une trés-grande conſequence. Vous ſavez que les mêmes nourritures ne nuiſent point aux perſonnes d'une complexion robuſte, ou ne leur cauſent que des incommoditez legeres, qui contribuënt même à affermir leur ſanté, & que cependant ces mêmes viandes peuvent cauſer des maladies dangereuſes à celles qui ont un eſtomac foible & délicat. Vous ne doutez point, comme je crois, que vous ne ſoyez auſſi infirme dans l'ame que dans le corps: comme donc vous n'oſeriez pas manger & faire les mêmes exercices que celles qui ſe portent bien, n'entreprenez pas non plus de faire tout ce que font celles qui étant plus anciennes que vous, doivent auſſi être regardées comme plus fortes dans la pieté. Vous paſſeriez aiſément d'une choſe, peut-être innocente, à une autre qui le ſeroit moins, & enſuite à d'autres qui ſeroient des fautes conſidérables; car, comme dit l'Ecriture, *Celui qui mépriſe les petites choſes tombera peu à peu.*

Vôtre infirmité vous rendant neceſſaire le ſervice de vos Sœurs, ce

vous doit être, M. un grand ſujet de confuſion & d'humiliation, de voir les vierges & les épouſées de Jeſus-Chriſt occupées à vous ſervir. Vous n'êtes pas bien entrée en Religion, ſi vous n'y êtes entrée comme Jeſus-Chriſt eſt entré dans le monde pour ſervir & non pour être ſervie : & il faut que cet ordre qui vous ſeroit ſi utile, ſoit renverſé. Je ne crains point de vous dire que plus vous croîtrez en lumiere & en vertu, & plus vous vous connoîtrez vous-même, plus cette confuſion croîtra en vous. Mais il vous eſt bon d'être humiliée, afin de devenir humble. Rougiſſez donc ſouvent devant Dieu de vôtre neceſſité, & témoignez quelquefois à vos Sœurs la peine & la reconnoiſſance que vous avez de ce qu'elles ſont pour vous. Ne le faites pas néanmoins par des paroles étudiées & des complimens affectez, ce qui n'eſt bon que pour le monde, mais par un ſeul mot qui naiſſe de l'abondance de vôtre cœur & du reſſentiment ſincere de vôtre indignité. Quand ce ſentiment ne ſera pas aſſez vif, contentez-vous de recevoir leurs ſervices avec un air humble, reſpectueux & auſſi gay que vos infirmitez le permettront, priant ſouvent Dieu de

vous mettre quelque choſe de plus dans le cœur & dans la bouche. Vous aurez ainſi la joye de voir que vos incommoditez au lieu de vous rendre à charge aux autres, contribuëront à vous lier davantage avec vos Sœurs, qui aſſurément vous aſſiſteront avec d'autant plus de charité & de joye, qu'elles verront en vous plus d'humilité & de reconnoiſſance; & elles augmenteront la pieté dans vôtre Maiſon, tant par l'exercice de ces differentes vertus, que par les loüanges que vous & elles en rendrez à Dieu. Graces à cette miſericorde infinie pour ſon ineffable don. Graces à cette ſageſſe admirable qui en nous privant de quelques actions de pieté nous donne moyen d'en faire d'autres encore plus ſaintes & plus importãtes. Contentons-nous de la ſuivre avec ſimplicité, & nous verrons qu'elle a tout diſpoſé pour nôtre avantage & nôtre ſalut. Soit qu'elle nous châtie, ſoit qu'elle nous conſole, tout eſt pour le bien de ceux qui l'aiment & qui ne veulent que l'aimer.

Demandez-lui, M. que ces ſentimens rempliſſent toûjours vôtre cœur, afin qu'il ne ſoit jamais vuide & ouvert aux tentations de l'ennemi, qui ne manquera pas de ſe ſervir de vôtre état même pour vous

tenter. Je ne doute point qu'il ne vous mette quelquefois dans l'esprit que quelques-unes de vos Sœurs n'ont pas assez de charité & de soin pour vous. Mais gardez-vous de croire qu'on vous doive autre chose sinon de vous exercer dans toutes les mortifications qui peuvent servir à vous rendre une parfaite Religieuse. Humiliez-vous donc devant Dieu lorsque le demon vous suggerera quelque pensée semblable, & soyez persuadée que quand le demon ne s'en mêleroit pas, le chagrin, ou au moins la foiblesse propre des malades, & quelquefois le désir trop grand de guerir, suffit pour leur faire croire qu'on ne les assiste jamais assez. Cela se voit tous les jours, & si dans la suite Dieu vous met en état d'assister vous-même les autres, vous le verrez bientôt par experience. Si comme vous y estes obligée, vous reconnoissez que vous n'estes rien, & que l'on ne vous doit rien, vous croirez qu'on vous traite toûjours avec trop de bonté, & vous vous estimerez trés-indigne de la charité que vos Sœurs ont à vôtre égard, & de la patience avec laquelle elles supportent vos défauts. Si vous aviez plus de connoissance du monde, vous verriez que

dans les plus grandes & les plus riches maisons, non seulement les autres, mais même les Maîtres & les Maîtresses souffrent souvent beaucoup dans leurs maladies de la negligence de ceux qui les doivent servir. Il n'y a point de lieu où les infirmes soient mieux soignez que dans les Monasteres bien reglez, où la charité qui y regne se fait un point capital & essentiel de servir Jesus-Christ en la personne des malades. Ayez donc, M. cette confiance en Dieu & en la pieté de vos Sœurs que l'on ne manquera jamais de charité envers vous. Quand vous vous tromperiez en cela, quel mal vous en arriveroit-il? Et quel mal ne seroit-ce au contraire de juger mal de vos Meres & de vos Sœurs, & de les condamner dans vôtre cœur d'une faute qu'elles ne feroient pas? Car pour murmurer ouvertement contre elles, & encore plus contre les Superieures, j'espere, M. en la misericorde de Dieu qu'il ne permettra pas que vous tombiez dans une faute contre laquelle l'Ecriture & les Saints parlent d'une maniere si terrible.

Que s'il vous arrivoit neanmoins de tomber ou dans ce peché ou dans quelque autre un peu considérable,

ne vous en découragez pas, mais ne le negligez pas auſſi. Laiſſez à la bonté & à la charité des autres à l'excuſer ſur le chagrin dont il eſt difficile aux infirmes de ſe garantir entierement: mais pour vous ne ſongez qu'à vous en accuſer devant Dieu & devant les hommes, & à embraſſer avec ardeur les remedes qu'on jugera vous eſtre les plus utiles pour l'effacer. Ne craignez point l'amertume de ces remedes, parcequ'elle vous ſera ſalutaire. Voyez ce que vous faites pour la ſanté de vôtre corps; & aſſurément vous eſtimez bien autant celle de vôtre ame.

J'eſpere, M. que ce que je vous dis, pourra contribuër à vous acquerir la paix d'une bonne conſcience, & à vous fortifier dans l'eſperance d'arriver peu à peu à cette vertu ferme & mâle que l'Ecriture promet à ceux qui ſouffrent genereuſement les maux dont Dieux les éprouve. C'eſt en cela ſeul que vous trouverez une conſolation ſolide & une paix veritable. Si la joye vous eſt neceſſaire pour la ſanté de vôtre corps, hâtez-vous d'arriver à cella là, en marchant à grand pas dans la voye de Dieu. Vous avez renoncé à toutes les autres joyes en vous faiſant Religieuſe. En

quand elles n'auroient rien de dangereux, ces badineries d'enfans (car c'eſt le nom le plus doux que l'on puiſſe leur donner) ſont indignes d'une ame qui veut travailler à eſtre un jour Reine du ciel & de la terre. La ſanté de nos corps dépend uniquement de Dieu. Une vertu genereuſe la lui abandonne abſolument, étant indifférente à la ſanté & à la maladie. Si la vôtre n'eſt pas encore arrivée à ce dégré, qui n'eſt pas ordinairement pour celles qui ne font que commencer, & ſi comme je le ſuppoſe, vous ſouhaitez de guerir, prennez-en la vraie voye, en ne ſongeant qu'à plaire à celui qui peut vous guerir ſans l'aſſiſtance d'aucun homme, & ſans qui toutes les regles de la medecine ne vous peuvent donner le moindre ſoulagement. Je ſouhaite extrémement vôtre gueriſon: mais j'aimerois mieux vous voir toûjours malade que guerie par des moyens qui euſſent quelque choſe d'indigne de la profeſſion ſainte que j'ai reçûë de vous pour la préſenter à Jeſus Chriſt. Je craindrois que ce ne fût plûtôt un effet de la colere de Dieu que de ſa miſericorde.

On vous permet de ſouhaiter de guerir: mais ſouhaitez encore davan-

rage de vivre en vraie Religieuſe. Ne demandez de vôtre part, comme je vous l'ai déja dit, que de pratiquer la regle de vôtre maiſon, & que toutes les indulgences dont vôtre mal peut avoir beſoin, viennent de la diſcretion de vos Meres, qui n'auront que trop de ſoin de vôtre corps. Ne les prévenez point, je ne dis pas par aucune demande, mais même par aucun déſir. Rejettez les penſées que vous pourriez en avoir, comme des tentations du démon, & contentez-vous d'expoſer à vos Meres avec une humble ſimplicité l'état où vous vous trouvez.

Adorez en elles Jeſus-Chriſt qui vous gouverne par elles, & regardez comme une grande faute de les contredire en la moindre choſe. Aimez Jeſus-Chriſt dans vos Sœurs, & faites en ſorte qu'elles l'aiment auſſi dans vous. Recevez leurs aſſiſtances avec reſpect & gratitude, comme ne les méritant point. Imitez ce que vous verrez de bon en elles; ne jugez point de ce qui vous y paroîtra défectueux. Vous ne ſerez punie que de vos fautes, & non pas des leurs: ainſi ne ſongez qu'à examiner vôtre conduite, & à la rendre pure, ſainte, innocente & vraiment religieuſe.

Car pour la charité qui s'afflige des fautes des autres, c'eſt un dégré qui eſt encore bien élevé pour vous; & quand ces fautes nous regardent, nous avons toûjours ſujet de croire que c'eſt la cupidité & nôtre amour propre qui nous les fait ſentir, plûtôt que la charité. Quand, dis-je, il ſeroit vrai qu'on manqueroit un peu de charité pour vous, nous avons toûjours plus ſujet de nous en fâcher contre nous-mêmes que contre les autres. Car ce n'eſt qu'une juſte punition de ce que nous manquons nous-mêmes de charité pour eux & pour Dieu. Qui ne le croit pas, ne connoit pas encore la corruption de ſon cœur, & ainſi eſt bien éloigné d'être un juge équitable du cœur des autres. Auſſi ce que S. Paul nous recommande le plus, c'eſt de nous ſupporter & de nous pardonner les uns aux autres les fautes que nous commettons tous les jours, ſans ſouffrir que l'amour que nous nous devons mutuellement en ſoit diminué. Sans ce ſupport mutuel il n'y a ni amitié ni communauté qui puiſſe ſubſiſter. Mais qui ſommes-nous pour prétendre qu'on manque à ce qu'on nous doit? Si nous nous croyons autre choſe que de la cendre & de la

poussiere, nous nous élevons au dessus d'Abraham même. Qu'est-ce que nous sommes par nôtre origine qu'un pur néant, dont Dieu a tiré la terre, & de cette terre il a formé l'homme, qui doit par la mort retourner en terre. Mais à cette extrême bassesse nous avons ajoûté celle du peché qui est encore beaucoup plus grande que celle du néant, puisqu'en nous rendans ennemis de Dieu elle nous rend indignes de tout ce que la bonté de Dieu veut faire pour ses creatures; & dignes au contraire que tout se souleve contre nous pour punir nôtre rebellion, & cela arrivera en effet un jour, si nous n'avons soin d'appaiser sa juste colere. Voilà donc, tout ce que nous sommes par nous-mêmes, néant & peché. Voyez maintenant, si le néant peut prétendre mériter quelque chose, & si le peché mérite autre chose que le supplice. Ainsi quand tout le monde nous abandonneroit, quel juste sujet pourrons-nous avoir de nous plaindre? Je ne dis pas ni vous ni moi, mais les Grands, les Princes & les Rois mêmes. Non, M. on ne nous doit quoique ce soit, ni honneur, ni amitié, ni assistance; & ainsi jamais nous n'avons droit de nous plaindre qu'on manque à ce

qu'on nous doit. Jamais on ne peche proprement contre nous, mais contre Dieu, dont la bonté infinie ayant pitié de la misere des hommes, qui ne se peuvent assister eux-mêmes, a établi un certain ordre & des devoirs des hommes les uns envers les autres; mais des devoirs dûs à son ordre & non pas aux hommes. Si donc il arrivoit qu'on manquât à vôtre égard à quelqu'un de ces devoirs, supportez ces fautes avec la même douceur que vous souhaitez que l'on supporte les vôtres. Appliquez-vous dans le loisir de vôtre solitude à connoître vos défauts & à en gemir devant Dieu: Remerciez-le avec humilité de tant de graces qu'il vous a déja faites. Demandez-lui avec ferveur qu'il vous les conserve, qu'il les augmente, & qu'il y ajoûte celles dont vous reconnoitrez avoir besoin. Priez tantôt pour une personne, tantôt pour une autre, souvent pour toute l'Eglise Catholique, & quelquefois aussi pour la conversion des méchans dans l'Eglise & hors de l'Eglise: mais je vous prie ne m'oubliez pas entre ceux qui ont le plus de besoin de la misericorde de Dieu. Souffre vôtre mal avec humilité comme la juste punition de vos fautes (car jamais nous ne souf-

frons rien que nous ne l'ayons méritité) mais ſouffrez-le auſſi avec courage & avec joye, puiſque par la miſericorde de Dieu il peut être l'expiation des fautes dont il eſt la peine, & même vous établir dans une vertu ferme & conſtante, vous mener au ciel par un chemin droit & applani, & vous combler enfin d'une joye toute divine qui ne finira jamais. C'eſt ce que vous ſouhaite dans toute l'étenduë de ſon cœur & de ſon amour pour vous, ma trés-chere Niéce, Vôtre trés-humble & trés-obéïſſant Serviteur & Oncle.

Ce 15. Octobre 1688.

LETTRE VII.

A un vertueux Diacre tourmenté de penſées fâcheuſes.

SI vous ne trouvez pas en moi, M. une perſonne capable de vous donner l'inſtruction & la conſolation que vous ſouhaitez, vous y en trouverez une qui entre parfaitement dans vos peines, & qui en a une extrême compaſſion. Comme vous en avez écrit une autrefois à..... j'ai cru pouvoir prendre la liberté de lui en dire ſeulement un mot, afin qu'il

ſe joignît à moi dans le ſaint ſacrifice que j'ai offert à vôtre intention. Et par la miſericorde de Dieu, depuis que j'ai reçû vôtre lettre, j'ai fait tous les jours une priere particuliere, que j'eſpere continuer juſqu'à ce que je préſente vos vœux à Dieu ſur le tombeau de S. Bernard à l'octave de ſa fête.

Dieu vous exerce, M. mais aſſurément c'eſt pour vous ſauver. Je ne crains point de vous en répondre de la part de ſa miſericorde. Aprés les graces qu'il vous a faites & pour vous même, & pour les autres, il n'abandonnera point l'ouvrage qu'il a commencé en vous. C'eſt la confiance que nous donne la doctrine de l'Egliſe ſur la grace, nous inſpirant en même-tems & l'humilité & la force. Car ſi vous aviez fait par vous-même le bien que vous avez fait, vous auriez tout enſemble ſujet de vous glorifier pour le paſſé, & de craindre tout pour l'avenir, puiſqu'il n'y a rien de plus foible & de plus inconſtant que l'homme. Mais puiſque vous vous humiliez devant Dieu, comme ayant reçû de lui tout ce que vous avez, fortifiez-vous auſſi dans ſa force qui eſt au deſſus de tous les efforts du demon. Il ne doit à per-

ſonne le grand don de la perſeverance, mais il le doit à ſa bonté. Il n'eſt point leger & inconſtant dans ſes œuvres. Il acheve ce qu'il a commencé. Nôtre orgueil fait ſeul obſtacle à ſa miſericorde, & peut rompre la chaîne de ſes graces: Et au contraire une priere humble & ardente la fait continuer juſqu'au bout, & la renoüeroit même quand elle ſeroit rompuë, puiſque Jeſus-Chriſt promet tout à une telle priere. Ainſi tout ce qui nous humilie & nous fait crier vers Dieu avec plus d'ardeur, quand ce ſeroit même de vrais pechez & de grands pechez, tout cela entre dans l'ordre de nôtre ſalut par un effet admirable de la miſericorde de Dieu & de ſa puiſſance infinie.

Ne vous découragez donc pas, ô Soldat de Jeſus-Chriſt, & ne vous laſſez point de combattre. Tant que vous vous humilierez & que vous crierez vers Jeſus-Chriſt avec un cœur embraſé de la ſoif de ſon ſecours, tout va bien pour vous. Je ne dis pas que vous ſoyez ſans crainte & ſans douleur, mais que tout cela ſoit ſoûtenu par la confiance en la miſericorde de celui qui peut faire tout tourner à nôtre avantage. Il me ſemble que le Pſeaume 30. peut convenir à vôtre

état, & vous inſpirer les ſentimens qui y ſont propres. Voilà ce que je crois que Dieu m'a mis dans le cœur pour vous. Je le ſupplie d'y donner ſa benediction: Et plût à Dieu que je fuſſe un digne inſtrument de ſes graces! Mais puiſqu'il vous a donné le mouvement de me faire part de vos peines, je crois qu'il m'oblige auſſi de vous dire ce qui me paroit propre pour vôtre ſoulagement. Il y a des occaſions où il faut que les foibles mêmes ſoûtiennent les forts.

Vous avez une puiſſante interceſſion dans la ſainte Vierge qui a reçû la premiere la grace d'une entiere pureté, avec un courage qu'on ne ſçauroit aſſez admirer. Vous avez d'illuſtres Diacres, entre leſquels je ne ſçai ſi vous connoiſſez aſſez Saint Romain d'Antioche, dont Prudence a fait un hymne. Mais vous pouvez ſans rien craindre le joindre à Saint Laurent & à Saint Vincent, comme l'un des plus grands d'entre les Martyrs. Je ne ſçaurois douter que Dieu ne vous ſoûtienne en quelque état que vous ſoyez de tentation ou de paix. Je voudrois avoir la même aſſurance pour moi que je ſens pour vous dans mon cœur: Et j'eſpere en

la misericorde de Dieu que je ne serai point confondu.

LETTRE VIII.

Sur un Prêtre, qui désiroit entrer dans le veritable esprit de son état.

A Sſurément, Mr. vous m'auriez fait un grand plaiſir, ſi vous euſſiez pû détourner vôtre ami de me demander des choſes auſquelles je ne ſuis point capable de répondre. Car les lectures & les inſtructions ne ſuffiſent point pour cela. Il faut de l'experience, & ſur tout une vie & une pureté de cœur bien differente de ce que je ſens en moi pour obtenir de Dieu la lumiere, dont on a beſoin dans ces occaſions particulieres pour dire la verité ſelon les regles, & ſelon qu'elle peut être utile. D'ailleurs mon emploi qui m'ocupe tout entier à des études bien differentes de ce qui regarde la conduite des ames, m'eſt, ce me ſemble, une marque que Dieu ne demande point de moi une choſe ſi difficile & ſi périlleuſe. Je m'eſtimerai trop heureux, ſi Dieu daigne ſe ſervir des exemples des Saints que je propoſe pour toucher quelques perſonnes, ou à entrer dans *6. Janv. 1694.*

la vraie pieté, ou s'y avancer de plus en plus. Mais en verité, de la maniere dont vous me parlez de cet ami, je me tiendrois heureux de lui reſſembler, appliqué dans une vie retirée, à la priere, à l'étude & au ſilence, S. Auguſtin y auroit encore voulu joindre le travail des mains s'il en eût pû avoir le loiſir. Dieu n'apelle pas tout le monde à la vie monaſtique, & il ne s'y faut même engager aujourd'hui qu'avec beaucoup de précaution & d'examen. Mais il me ſemble que c'eſt une bonne choſe d'en avoir le déſir, d'en aimer la mortification, la ſujetion & l'humilité. Ainſi il me ſemble que je ſerois heureux d'être dans les diſpoſitions de cette perſonne, je ne craindrois point dans une telle vie de paſſer pour un ſerviteur ni même pour un Prêtre inutile, pourvû que je me ſentiſſe diſpoſé à faire davantage, quand Dieu le demanderoit, & qu'il me feroit connoître ſa volonté, ſoit par l'ordre des Superieurs, ſoit par quelqu'autre voye aſſez claire. Car Dieu ne nous rejette point comme inutiles, lorſque nous faiſons tout ce qu'il demande de nous. Et il n'y a peut-être rien de plus utile à l'Egliſe que les prieres ferventes que ſes vrais

ſerviteurs lui adreſſent pour elle dans le ſecret de ſa face, où il leur fait la grace de les tenir cachés à couvert de la contradiction & de la corruption des hommes. Si même il ſe ſentoit coupable, comme cela eſt ordinaire en ce malheureux tems, de s'être engagé de lui-même dans le Sacerdoce par des vûës humaines, ſans avoir attendu l'ordre & la vocation de Dieu, ce ſeroit un grand moyen pour reparer cette faute de ne faire aucune fonction nouvelle du Sacerdoce, & de ne s'engager à la conduite particuliere d'aucune ame, qu'aprés avoir beaucoup prié & conſulté Dieu, pour apprendre de lui-même dans le cœur & par les circonſtances exterieures ſi c'eſt veritablement lui qu'il y apelle. Je plains les Paſteurs qui ſont obligés d'écouter tous ceux qui ſe préſentent à eux diſpoſés ou non, & je ne ſçai pas quel conſeil on peut leur donner. Pour les autres il eſt aiſé de ſe borner aux ames que Dieu leur envoye aprés les avoir touchées dans le cœur à recevoir les conſeils qu'on leur donnera ſelon les regles des Canons & de l'Evangile. Par ce moyen ils ne ſeront pas fort chargés de pénitens, & pourront leur être utiles ſans ſe nuïre.

Mais le point de la vocation eſt le plus importãt & le plus difficile. Si vous jugiez qu'il yeût quelque défaut conſidérable, ne pourriez-vous point le porter à aller paſſer quelque tems à... pour ſe ſoûmette abſolument aux avis de.., à ce point prés il me ſemble qu'il n'a qu'à perſeverer dans l'état où Dieu l'a mis, & à s'y avancer, non en multipliant les actions exterieures, mais en perfectionnant celles qu'il a à faire, & en travaillant de plus en plus à connoître les défauts qui démeurent toûjours dans les gens de bien, & à les déraciner peu à peu. Si dans la ſuite Dieu demande de lui quelqu'autre choſe, il ne manquera point de la lui faire connoître, & j'oſe dire qu'il la lui fera encore faire, non ſelon les maximes du tems & de la coûtume, mais ſelon les regles de ſon eſprit, de ſa verité, & de l'Egliſe, qu'il aura priſes dans l'Ecriture & dans les principaux Peres, ſur tout dans Saint Auguſtin, Saint Gregoire, & Saint Bernard.

LETTRE

LETTRE IX.

A un Eccleſiaſtique ſur le peu de fruit qu'on peut faire auprés des Grands, & les dangers que l'on y trouve.

QUand M.... ſeroit aſſez fort pour réſiſter aux ſollicitations qu'on lui fait, il eſt ſi difficile de pouvoir ſervir des perſonnes telles que ceux avec qui il eſt, & ſi aiſé de ſe corrompre par l'infection inévitable dans une grande maiſon, qu'il ne faut pas héſiter, ce me ſemble, à en tirer un jeune homme, quand on le peut dans l'ordre de Dieu. Tout le bien qu'il peut faire, autant que j'en puis juger, eſt d'entretenir la perſonne auprés de qui il eſt dans l'amour d'un certain bien extérieur.

Et c'eſt une choſe qu'il ne faut pas négliger, puiſque Dieu s'en ſert quelquefois pour operer des biens réels & ſolides en faveur des autres. Mais je ne crois pas qu'il faille pour cela hazarder le ſalut d'une ame.

Le danger dont vous parlez, eſt trés-grand, quoi qu'en puiſſent dire ceux que vous nommez. Et vôtre lumiere vous en découvre bien d'autres qui ne ſe rencontreront pas dans

l'emploi que vous luy proposez dans une maison où Dieu est servi véritablement, & où il pourra contribuer à sauver plusieurs ames en sauvant la sienne.

J'ay peur qu'il ne fasse voir l'importance de la regle de l'Ecriture d'avoir beaucoup d'amis & un seul conseiller bien choisi. Je crois qu'il l'a trouvé en vous, & je voudrois qu'il s'y arrêtât. S'il n'y avoit plus à craindre qu'à esperer chez un grand Seigneur chargé de benefices & conduit par un semblable, je parlerois comme on lui parle. Il est bon, mais il est jeune: & s'il se fie sur ses résolutions, il est en grand danger. Toute la pente de la sensualité porteroit à demeurer où il est: ainsi il faut se bien pancher de l'autre côté pour demeurer ferme dans le droit chemin.

Il me semble que l'ordre de Dieu l'a mis dans cette maison: & aussi par la misericorde de Dieu cela a bien réussi jusqu'à present. Si l'ordre de Dieu l'y retient & qu'il y demeure par le seul amour de cet ordre, il a sujet de tout esperer, non de lui-même, mais de celui qui n'abandonne point ceux qui ne cherchent qu'à le suivre, & qui peut nous tirer

des plus grands perils. Mais si l'ordre de Dieu luy permet de se retirer, il me semble qu'il le doit faire avec autant de joye qu'il a d'amour pour son salut. Car le danger dont vous me parlez, n'est pas le seul qu'il ait à craindre. J'ajoute encore que pour trouver l'ordre de Dieu, il ne peut mieux faire que de vous suivre & ce que vous lui conseillerez : ce qui certainement n'est pas aisé. Mais il vaut mieux exposer toutes choses que son ame.

LETTRE X.

A Madame Charpentier sa Niece sur la mort de M. Charpentier son Mari.

MAdame ma trés-chere Niece.

Dans le desir que j'ay de soulager un peu la douleur, dont je ne puis douter que vous ne soyez penetrée & peut-être accablée, j'ai peine à voir ce que je puis vous dire, étant moi-même tout-à-fait touché & de la perte que vous avez faite & de l'état où elle vous met. Je ne doute pas néanmoins que ce que tout ce que les hommes peuvent donner de

consolation, n'ait été employé en cette rencontre, puisque vous avez tant de personnes qui vous aiment, & qui voudroient tout faire pour vous soulager. Mais j'ai peur que vous n'ayez éprouvé que les hommes parlent en vain au dehors, lorsque le cœur est blessé. Je prie donc celui qui est le Maître des cœurs de parler au vôtre pour vous faire comprendre qu'il est le Maître absolu de toutes choses, & qu'ainsi nous devons recevoir avec une humble soûmission tout ce qu'il lui plaît d'ordonner & de nous & de ceux que nous aimons. Si nous avons reçû des biens de la main du Seigneur, pourquoi ne souffrirons-nous pas aussi les maux qui ne viennent pas moins de lui. Il est arrivé ce qu'il a plû au Seigneur.

Pourriez-vous ajouter avec Job, mais du fond du cœur. Que le nom du Seigneur soit beni. Je ne vous tiendrois pas malheureuse dans vôtre affliction de benir véritablement Dieu dans les choses les plus ameres, en considerant que c'est toûjours un Pere, soit qu'il nous caresse, soit qu'il nous châtie, pour nous corriger & nous rendre dignes d'entrer dans cet héritage éternel qu'il pro-

met à tous ſes vrais enfans. Puiſſe-t'il vous donner quelque idée de ce bonheur incomprehenſible & infini qui vous faſſe mépriſer toutes les vaines joyes du ſiecle. Je ne doute pas que cet accident même ne vous en donne du dégoût; mais ce dégoût paſſera, & la folie du monde reviendra, ſi à vôtre douleur Dieu ne joint la force & la douceur de ſa grace. Je le prie de tout mon cœur de vous la donner abondamment. Mais il faut ma trés-chere Niece, que vous vous diſpoſiez de vôtre côté à obtenir une ſi grande faveur. Voici le tems favorable, comme nous le dit l'Egliſe. Voici des jours de ſalut, le tems de vôtre affliction & le tems de la penitence. Paſſez-le donc dans la penitence autant que vôtre ſanté le pourra permettre; dans la retraite, qui eſt une penitence qui ne fait point de tort à la ſanté; dans des lectures ſaintes qui vous aprennent comment il faut vivre pour ſe ſauver, mais ſur tout dans la priere publique & particuliere, puiſque la priere eſt la vraye occupation de l'état où Dieu vous a miſe. Si vous avez beſoin de divertir un peu vôtre eſprit, les civilités ordinaires envers vôtre famille, & le ſoin encore plus neceſſaire de vos enfans

& de vos domestiques ne vous en fourniront que trop d'occasions. Vous êtes trop instruite pour ne sçavoir pas que l'unique moyen d'obtenir misericorde est de la faire aux autres, surtout en un tems où il faut faire des efforts extraordinaires & prendre sur le necessaire même. Si vous passez le Carême de cette sorte, j'ose esperer de la misericorde de Dieu qu'il vous aprendra intérieurement ce qu'il desire de vous, afin que vous le serviez en vraye veuve, selon les regles de St. Paulin, & non selon celles du monde. L'éducation de vos enfans sera toûjours vôtre principale obligation, mais une éducation chrétienne, qui leur aprenne à ne point estimer & aimer le monde, à envisager ce qui est vrayement grand, à concevoir que ce que nous ne voyons pas, vaut encore mieux que ce que nous voyons, en un mot tous les vrais principes de la foi & de la morale chrétienne. Mais il faut que vous les leur aprenez encore plus par vôtre exemple que par vôtre parole. Et ainsi vous ne sçauriez vous acquitter de cette obligation essentielle de vôtre état, si vous n'êtes tout-à-fait chrétienne. Le vrai moyen de soulager celui que je pleure

avec vous, c'eſt de faire en ſon nom tout ce que vous jugez qu'il regrette preſentement de n'avoir pas fait. Je m'en vas offrir le ſaint Sacrifice pour le repos de ſon ame, en demandant auſſi à Dieu qu'il vous donne la conſolation, la lumiere, le conſeil & la force, dont vous avez beſoin pour profiter de cette occaſion la plus grande & la plus importante, qui vous arrivera apparemment dan toute vôtre vie. Vous voulez bien que je vous prie d'aſſurer Monſieur & Madame Portail, mes Dames Charpentier, & Mr. vôtre beau-frere de mes trés-humbles reſpects, & de la part que je prens à cette affliction commune. J'embraſſe mes chers neveux & nieces vos enfans, en priant Dieu de tout mon cœur de vouloir être le pere de ces petits orphelins, & de les rendre tous ſes enfans pour l'éternité. C'eſt en lui que je ſerai toûjours,

Ma trés-chere Niece,

Vôtre trés-humble & trés-obéiſſant Serviteur & oncle,

SEB. L. DE TILLEMONT.

LETTRE XI.

A un de ses amis, sur les peines qu'une personne souffroit depuis qu'elle s'étoit donnée à Dieu.

JE voudrois, M. me pouvoir dispenser aussi bien que vous de répondre à cette bonne Demoiselle : & je le devrois peut-être, n'ayant pas plus d'experience que vous de la conduite qu'il faut tenir en ces rencontres. Je sçai même qu'outre la connoissance génerale des veritez de la réligion, il faut une connoissance particuliere des dispositions de la personne pour lui dire ce qui lui est proportionné. Les mêmes veritez qui servent à l'un, nuisent quelquefois à l'autre, comme on le voit dans les remedes de la medecine des corps. Cependant je n'oserois m'excuser de satisfaire au desir de vôtre charité, qui couvrira, peut-être, ma témerité devant Dieu : & j'espere même que le desir qu'a cette personne d'être instruite, m'obtiendra de Dieu de dire ce qui lui pourra être utile, comme je l'en supplie de tout mon cœur.

Je vous dirai donc, M. que dans

tout ce que vous me mandez d'elle, & dans tout ce qu'elle en écrit elle-même, je ne vois rien qui doive effrayer une perſonne qui penſe, comme elle, ſérieuſement à ſon ſalut, & même au ſalut des autres, quand l'ordre de Dieu les lui met entre les mains. Qu'elle s'humilie dans les peines & les difficultez qu'elle trouve à ſervir celui dans le ſervice duquel nous devrions trouver toute nôtre joye, & courir dans la voye de ſes commandemens à l'odeur de ſes parfums. Elle a raiſon de croire que Dieu punit par là ſes fautes paſſées. C'eſt auſſi l'effet de la cupidité qui reſte encore dans ſon cœur, quoi qu'elle n'y regne plus.

Qu'elle ait donc honte de ſa foibleſſe, Qu'elle en craigne les effets, qui ſeroient terribles ſi la juſtice de Dieu l'y abandonnoit. Mais qu'avec cette crainte & ce tremblement elle ne laiſſe pas d'operer ſon ſalut. Qu'en ſe craignant elle-même, elle mette ſa confiance en celui qui veut & peut nous ſauver au milieu des peines & des dangers. Aprés qu'il lui a donné tant de marques de ſa bonté, lorſqu'elle étoit ſon ennemie, il ne l'abandonnera pas lorſqu'elle tâche de le ſervir, quoi que ce ne ſoit pas en-

core avec toute la plénitude de cœur qu'elle devroit & qu'elle voudroit. Dieu voit & aime même les imparfaits, lorsqu'ils travaillent à s'avancer de plus en plus vers la perfection. Elle sent en cela même combien le joug du Seigneur est doux, mais d'une douceur qui est dans le cœur & non dans les sens, puisque nonobstant toutes ses peines, elle ne voudroit pas retourner aux fausses douceurs du monde. Cela me fait souvenir d'un Saint Martyr qui pleuroit dans la violence des tourmens. Et comme le Juge lui insultoit sur cela, il lui répondit : Reconnoissez combien Jesus-Christ est aimable, puisque les douleurs qui me sont les plus sensibles ne sont pas capables de me séparer de lui.

Je ne doute point que cette personne n'ait éprouvé aussi dans les commencemens de sa conversion combien le joug de Jésus-Christ est leger : & elle l'éprouvera encore quand cela lui sera plus utile. Elle peut voir dans l'Imitation que Dieu nous sauve d'ordinaire par cette vicissitude de paix & de trouble. L'une nous est necessaire pour nous consoler & pour nous fortifier, de crainte que nous ne tombions dans l'abat-

ment. L'autre sert à nous purifier & à nous humilier, afin que nous ne nous perdions pas par la présomption & par l'élevement de nôtre cœur. Gloire à la sagesse de Dieu qui fait bien toutes choses pour le salut de ceux qui l'aiment, parce qu'il les a aimez le premier.

Qu'elle prie donc & qu'elle fasse avec courage tout ce qui peut attirer sur elle la misericorde de Dieu; & qu'elle espere de sa bonté qu'il la soutiendra toûjours au milieu de toutes ses peines. Il y a de belles choses dans St. Augustin sur le Pseaume 6. touchant cette difficulté qu'on sent quand on veut se donner à Dieu. Voyez s'il vous plaît, M. si cela lui seroit propre.

Je ne sçai que lui dire sur la crainte qu'elle a de n'avoir pas eu assez de courage pour suivre Dieu dans la retraite & la séparation entiere du monde. C'est assurément le parti le plus sûr, comme elle le remarque fort bien. Mais c'est une grace que Dieu ne fait pas à tout le monde. Si elle en a senti le mouvement, elle a dû y faire beaucoup d'attention. Il faudroit sçavoir & bien peser les raisons qu'elle a eues en ce tems là, & l'état où elle se trouve aujourd'hui.

En un mot c'eſt une affaire à traiter avec un Confeſſeur tel que vous me mandez qu'elle en ſouhaite un. Je prie Dieu de le lui faire trouver: c'eſt une choſe auſſi rare qu'importante. Il vous ſera plus aiſé de lui en indiquer un, qu'à moi qui ne connois perſonne. Je n'en vois pas de meilleur que M. de la V. ... Vous ſçavez mieux que moi s'il lui convient.

Puiſque vous me marquez, M. qu'il ne faut point la menager, je vous dirai avec ſimplicité que ce qu'elle dit de ..... m'a fait de la peine. Il faut mettre une partie de nôtre humilité & de nôtre penitence à ne point juger de ce que Dieu ne ſoûmet pas à nôtre jugement. Rien n'eſt plus clairement défendu dans l'Evangile & dans Saint Paul. Rien n'eſt plus important, & rien n'eſt moins pratiqué. Je ne parle point des actions viſiblement mauvaiſes, que nous ſommes obligez de condamner. Mais quand un homme de bien fait une choſe par une bonne intention, il faut être bien éclairé de la lumiere de Dieu, pour juger, ſans être temeraire, qu'il y a de la faute dans ſon action. Pour moi je ne me crois point capable de juger

de celle-ci ; & j'aime mieux en laiſſer le jugement à Dieu, comme St. Paul veut qu'on le faſſe en tant de rencontres. Vous en direz ce que vous jugerez à propos à cette Demoiſelle. Je ne voudrois pas lui en faire un grand crime. Faiſant ſon capital de vivre dans la priere jointe à la lecture & à une occupation innocente, dans la retraite autant qu'elle le pourra, dans la penitence ſelon ſes forces & ſa ſanté, y joignant les œuvres de charité envers le prochain ſelon le pouvoir & les occaſions que Dieu lui en donnera, je ne puis douter qu'il ne lui conſerve ce qu'il lui a donné, & qu'il n'y ajoute peu à peu ce qui lui peut manquer encore.

J'ai fait ce que vous & elle avez ſouhaité de moi. Pour recompenſe priez l'un & l'autre la bonté de Dieu de me pardonner mes fautes, & celle-même que je fais, peut-être, de vous obéïr.

LETTRE XII.

A M. Boſſuet Evêque de Meaux, ſur la nouvelle ſpiritualité à l'occaſion de ſon Inſtruction paſtorale de 1695. qu'il lui avoit envoyée.

MGr. je vois bien que j'ai fait une folie de ſortir des bornes de mon hiſtoire. Mais puiſque je l'ai faite une fois, elle n'en ſera guere plus grande quand je la continuerai encore un peu. Et aprés tout, c'eſt devant une perſonne qui a aſſez de bonté pour la ſouffrir, & aſſez de lumiere pour la corriger.

J'ai bien vû, Mgr. aprés vous avoir écrit qu'on pouvoit faire quelque difficulté ſur les vœux de Moyſe & de St. Paul pour le ſalut des Iſraelites. Ce ſont des exemples ſur leſquels je ne raiſonne point, parce qu'ils ſont tout-à-fait au deſſus de moi. Il me ſemble qu'il faut être un Moyſe & un St. Paul, non ſeulement pour les imiter, mais même pour les comprendre. J'honore auſſi le ſens que les Peres Grecs y ont pû donner quel qu'il ſoit; car il ne m'en eſt point demeuré d'idée: & je reſpecte comme juſte & raiſonnable la reſer-

ve que vous avez de ne pas vouloir combattre une opinion qui s'enseigne communément, qui est fondée sur quelques Saints, qu'on ne voit point être manifestement contraire à l'Ecriture ni aux principes de la foi, & qui ne paroît pas avoir de consequence dangereuse : car je n'en vois pas dans celle du 33. article de vôtre ordonnance. Mais je vous avoüe, Mgr. que je voudrois que vous n'eussiez pas paru l'appuyer. Ne pourroit-on pas, si l'on est obligé d'en traiter, en parler comme d'une opinion qu'on ne veut ni suivre ni condamner, mais établir si bien la Theologie plus suivie & plus correcte de St. Augustin, (car je me sers avec plaisir de vos termes) qu'on vît sans que vous le disiez que l'autre n'est point solide ?

Je ne vois rien à reprendre dans la proposition, qu'il vaut mieux souffrir éternellement toute sorte de peines, que de pecher, pourvû qu'entre ces peines on ne mette pas la haine de la justice & l'indifference pour joüir de Dieu, qui sont de fort grands pechez. Mais j'ajoûterois que cette proposition ne se doit jamais avancer, parce qu'elle est impossible tant que Dieu sera bon & juste ; &

qu'ainſi elle enferme en quelque ſorte le plus grand de tous les blaſphêmes. St. Athanaſe dans ſa lettre à Epictete ne veut point, ſi je m'en ſouviens bien, qu'on examine s'il faut adorer l'humanité de Jeſus-Chriſt ſeparément de ſa Divinité, parce qu'elle n'en eſt point ſeparée. Je ne ſçai ſi tout cela ne ſe pourroit pas mettre au nombre de ces queſtions folles que St. Paul condamne. Ainſi toutes les conſequences qu'on en veut tirer ſont bien mal fondées. Quand St. Paul fait de ces ſuppoſitions impoſſibles, ce n'eſt pas pour s'y fonder & s'y arrêter; ce n'eſt que pour inculquer plus fortement une verité neceſſaire.

Je voyois ces jours-ci dans Theodoret, qui eſt pourtant l'un des plus ſolides des Grecs, l'opinion dont je crois, Mgr. que vous parlez, que ce n'eſt pas être parfait que de faire le bien pour le royaume des cieux; mais qu'il faut n'aimer le bien que pour lui-même. Il a raiſon, ſi par le royaume des cieux on entend autre choſe que Dieu. Mais ſi c'eſt Dieu même qui eſt le bien par eſſence, en agiſſant pour le royaume des cieux, on agit par l'amour du bien.

On dira, peut-être, qu'on peut ai-

mer Dieu, ou en lui-même, ou par raport à nous comme nôtre bien, & que ce dernier amour eſt encore imparfait, ou même mauvais, puiſque c'eſt toûjours un amour propre. Mais je demanderois ſur cela ſi c'eſt une choſe poſſible de ne ſe pas aimer ſoi-même en cette maniere, c'eſt-à-dire, ſi on peut ne pas ſouhaiter d'être heureux, d'être content, d'être dans la paix & dans la joye. St. Auguſtin ſuppoſe au moins que tout le monde le ſouhaite. Il n'en excepte point les Apôtres, ni S. Paul, ni Moyſe, & jamais il ne dit qu'on faſſe mal de le ſouhaiter. Il eſt conſtant, ce me ſemble, par l'aveu de tout le monde que Dieu nous a faits pour être heureux. Le pouvons-nous être ſans le déſirer ? ce deſir vient donc de Dieu & non du peché. C'eſt l'état où Dieu nous a faits. Par conſequent il eſt dans l'ordre, il eſt innocent, il eſt juſte, il eſt bon, il eſt pur, il eſt ſaint. Il n'eſt donc pas vrai que tout amour de nous-mêmes ſoit mauvais. Il n'y a que celui qui s'arrête à lui-même pour trouver ſon bonheur dans ſoi : ce qui eſt la folie propre des Stoïciens. Il eſt encore mauvais lorſqu'il s'arrête à quelque créature que ce ſoit, parce que nous

ſommes faits pour Dieu. Mais il eſt bon quand il ne s'arrête qu'à Dieu ſeul, qu'il veut être heureux en jouïſſant de Dieu, en devenant juſte, ſage, bon, miſericordieux &c. comme Dieu, & cela non par ſes propres forces, mais par le ſecours de J. C. nôtre médiateur. C'eſt ce que Saint Auguſtin appelle un amour chaſte, parcequ'il ne cherche en Dieu, & n'eſpere de Dieu que Dieu même.

Pour ſçavoir s'il y a encore une autre amour au deſſus de celui-là, qui ſoit plus éclairé, plus parfait, plus deſintereſſé, où l'homme n'ait aucune vûë de ſa recompenſe & de ſon bonheur, je ne ſuis ni aſſez ſpirituel pour le connoître, ni aſſez témeraire pour le nier. Il me vient néanmoins une penſée ſur ce que vous dites, Mgr. que vous ne goûtez guere ceux qui ſeparent la charité du deſir de voir Dieu, & par conſequent de le poſſeder & d'en jouïr. Je vous avoüe que je ne comprens point le ſentiment de ces perſonnes; & j'ai peur qu'ils ne le comprennent pas eux-mêmes. Car abſolument nous voulons être heureux. Que nôtre eſprit faſſe telles préciſions qu'il lui plaira, nôtre cœur qui ne raiſonne point tant, & qui va droit à ſon but, les demeu-

tira toûjours. Cette charité qui ne cherche point à joüir de Dieu, veut donc joüir de quelque autre choſe : & par conſequent ce ne ſera plus une charité, mais une vraye cupidité. Ce deſir de Dieu, ce gémiſſement continuel dans lequel S. Auguſtin fait conſiſter la pieté & la charité la plus parfaite, pour ne pas parler de Moyſe, de David, & de S. Paul, laiſſe-t'il aucun lieu à ſéparer le deſir de Dieu de la charité ? Sincerement j'ai peur que le demon ne veüille ſubſtituer l'apathie des Stoïciens à la vraye vertu.

Voilà, Mgr. les réflexions que vôtre lettre m'a fait faire, & que je vous expoſe avec ſimplicité, comme vous me l'ordonnez, afin que vous en ſoyez le juge. J'avoüe que j'ignore ces ſpiritualitez nouvelles, & que plus j'adore la volonté de Dieu ſur moi, plus je le conjure de me mettre du nombre de ſes Elûs, parce que je ſçais qu'il ne veut damner, ou plûtôt qu'il ne veut laiſſer damner que ceux qui n'auront pas voulu être ſauvez. Il ne veut point la mort du pecheur. On ne ſe damne qu'en pechant ; & il ne veut jamais que perſonne peche, quoi qu'il veüille bien ſouffrir qu'on peche.

Je ſouffrirai auſſi de bon cœur que d'autres s'élevent, s'ils le peuvent, juſqu'à aimer Dieu ſans aucune vûë du bonheur qu'ils s'acquerent en l'aimant. Mais pour moi je me tiendrai trés-content, s'il plaît à Dieu de me faire la grace de ne chercher ma joye & mon bonheur qu'en lui ſeul, comme je ſçai par la foi & par la raiſon même que je ne le ſçaurois trouver ailleurs. David, S. Paul, S. Auguſtin promettent la felicité du ciel à ceux qui le chercheront par cette voye. Et je vous ſupplie, Mgr. de vouloir m'accorder le ſecours de vos prieres pour chercher cette voye, pour la trouver, pour y entrer, & pour y perſéverer juſqu'au bout.

Fin des Reflexions & des Lettres.

TABLE

DES REFLEXIONS ET DES LETTRES

De M. Lenain de Tillemont.

I. *Dangers des richeſſes.* page 3.

II. *Combien on doit être ardents & prompts à ſe reconcilier avec le prochain.* 7

III. *Faire bien tout ce que l'on fait, afin d'obtenir les graces dont nous avons un continuel beſoin.* 9

IV. *Neceſſité, devoirs, & avantages de la pauvreté chrétienne.* 11

V. *Dangers des loüanges; prieres pour demander à Dieu de n'y point être expoſé.* 14

VI. *Perſeverance neceſſaire dans l'état où l'on ſe trouve lorſqu'il eſt bon par lui-même.* 16

VII. *Vanité ſacrilege à craindre dans l'étude des choſes les plus ſaintes.* 18

VIII. *Triple charité remede de la triple cupidité.* 22

IX. *Suppléer par une profonde humilité aux motifications extérieures*

dont on n'eſt pas capable. 24

X. *Tiédeur dangereuſe, & penitence neceſſaire aux perſonnes élevées à la crainte de Dieu.* 25

XI. *Nous ſommes tous obligés de tendre à la perfection : voir dans l'exemple & les inſtructions des Saints combien nous en ſommes éloignés.* 29

XII. *On ſe rend quelquefois coupable d'une grande negligence dans de petites fautes.* 32

XIII. *Ne pas faire faire le bien ou empêcher le mal quand on le peut, c'eſt empêcher le bien & commettre le mal.* 34

XIV. *Diſpoſitions neceſſaires pour recevoir le St. Eſprit.* 39

XV. *La douleur d'un cœur contrit & humilié en fait la paix & la joye, bien loin de l'empêcher.* 42

XVI. *Douceur lâche, zéle amer, ſource, danger, remede de ces vices.* 45

XVII. *Combien on doit travailler à couper la racine des moindres fautes.* 50

XVIII. *Illuſion de ceux qui different leurs converſions à l'extremité de leur vie.* 54

XIX. *Ce que nous devons juger de nos troubles, de nos impatiences, de*

nos chagrins. 59
XX. *Ne se pas rebuter des peines qu'on sent dans les exercices de la pieté de la penitence.* 64
XXI. *Redoubler sa ferveur & sa vigilance dans le tems des tentations.* 65
XXII. *A quoi nous doit servir la foible idée que nous avons du souverain bien.* 66
XXIII. *Que la generosité & l'humilité sont également necessaires à un Chrétien.* 67
XXIV. *De nos dégoûts au service de Dieu.* 68
XXV. *Les tiédes plus condamnables que les froids, & pourquoi.* ibid.
XXVI. *Combien la charité, si elle possédoit nôtre cœur, nous rendroit sensibles, soûmis, indulgens envers tous les hommes.* 70
XXVII. *Sentimens & devoirs des maîtres chrétiens à l'égard de leurs domestiques.* 75
XXVIII. *L'obligation des promesses.* 81
XXIX. *Pourquoi Dieu permet que des Saints ignorent certaines veritez.* 84
XXX. *Comment ne pas avancer dans la pieté, c'est non seulement reculer, mais tomber.* 86

XXXI. *Moderation difficile mais nécessaire pour ne point pecher par la langue.* 98

XXXII. *Empressement à craindre dans l'exécution des choses légitimes & saintes.* 100

XXXIII. *Combien l'orgueil peut nous séduire par un amour apparent des vertus & de l'humilité même.* 102

XXXIV. *L'humilité fait tout le prix de tout ce que nous pouvons faire de bien.* 109

XXXV. *Se porter à la verité comme à son centre, & n'en sortir que pour les besoins de l'Eglise.* 110

XXXVI. *Qualités necessaires à un Historien de la vie des Saints.* 114

XXXVII. *Combien on est obligé de s'interesser dans tout ce qui touche l'Eglise.* 115

XXXVIII. *Necessité de rompre tout commerce avec les méchans.* 117

XXXIX. *Les Proverbes & l'Ecclesiaste préparent à la lecture du Cantique des Cantiques.* 118

XL. *L'humilité doit être l'ame de la penitence.* 120

XLI. *Cause & pernicieux effets de nôtre dégoût dans la lecture de l'Ecriture sainte, ou de nôtre précipitation à la lire.* ibid.

XLII. *Nôtre orgueil ne vient que de ce que*

ce que nous nous attribuons ce que nous avons reçû de Dieu. 127

XLIII. *Quels effets doit produire en nous la connoissance de nos miseres.* 131

XLIV. *Ce que c'est que lire l'Ecriture sainte comme les Juifs.* 133

XLV. *D'où vient que nous ne sommes pas exaucez lors même que nous demandons ce que Dieu veut: ne nous en rebutons pas, mais perseverons à prier avec plus d'ardeur.* 133

XLVI. *Ce qu'il faut faire pour que Dieu habite en nous.* 137

XLVII. *Comment il se faut conduire pour conserver la paix & la charité à l'égard de ceux avec qui l'on a à vivre.* 138

XLVIII. *Causes de nôtre secheresse au service de Dieu: Motifs de nôtre esperance. Moyens de satisfaire sains ou malades pour nos pechés.* 144

XLIX. *Qui surmonte sa repugnance dans les souffrances, n'en perd pas le merite qui l'entretient, doit beaucoup craindre & neanmoins esperer.* 153

L. *La solitude la plus necessaire & le recueillement interieur, & la vûë de Dieu dans tout ce qu'on fait.*

Moyens pour y arriver. 161

LI. *Tout peché doit être punit ou par la justice de Dieu, ou par la penitence de l'homme.* 166

LII. *Misere de l'ame qui n'a pas la charité, & qui est separée de Dieu.* 169

LIII. *On se repend au dehors, parce que l'orgueïl ne peut souffrir les miseres qu'on voit au dedans de soi.* 171

LIV. *De la médisance. Combien il est dangereux de découvrir les défauts des gens de bien, surtout lorsqu'ils sont en place.* 173

LV. *Sur les distractions, sur la perseverance dans la priere.* 179

LVI. *La pieté intérieure est l'ame du christianisme, elle commence dans le tems ce qui fera l'occupation des Saints dans l'éternité.* 183

LVII. *Pourquoi Dieu qui sçait nos besoins veut que nous les lui demandions.* 185

LVIII. *Qu'on doit toûjours prier, & comment on peut le faire.* 188

LIX. *Heureux qui peut donner beaucoup de tems à la priere : prier souvent quand on ne le peut long-tems.* 190

LX. *Toute nôtre vie doit être une penitence generale pour la multitude*

innombrable de nos pechés. 194
LXI. *Difference entre le Juif & le Chrétien.* 198
LXII. *Difference entre l'homme innocent & l'homme pecheur.* 199
LXIII. *Nos ennemis ne peuvent rien en nous contre nôtre volonté ; mais nôtre volonté eſt nôtre plus grande ennemie.* 201
LXIV. *Ne ceder ni aux ſentimens de la nature, ni aux fauſſes promeſſes des hommes, mais demeurer fermement attaché à la Croix avec Jeſus-Chriſt.* 204
LXV. *Retrancher une bonne action, c'eſt ôter une perle de la couronne qu'on attend.* 206
LXVI. *Comment la miſericorde de Dieu peut faire ſervir à nôtre bien nos propres fautes.* 207
LXVII. *Pour meriter les joyes du ciel il faut ſe détacher de celles de la terre : on n'y arrive que par la penitence.* 209
LXVIII. *Veillons à conſerver uniquement ce que les demons veulent uniquement nous ravir.* 212
LXIX. *Nôtre foibleſſe ou plûtôt nôtre impuiſſance eſt un ordre de la ſageſſe de Dieu dans le deſordre de nôtre peché.* 214
LXX. *L'incertitude de nôtre préde-*

ſtination ne doit pas nous empêcher d'eſperer fermement au Seigneur. 215

LXXI. *Neceſſité de veiller ſur ſoi-même.* 220

LXXII. *Qui ne veut pas reconnoitre des premieres fautes, merite l'aveuglement qui lui en cache les ſuites criminelles.* 222

LXXIII. *C'eſt nôtre immortification qui nous fait le plus ſouffrir.* 226

LXXIV. *Aveuglement de l'homme qui ne ſent pas ou qui aime ſa miſere.* 227

LXXV. *Regardons-nous, mais avec une douleur qui nous purifie, & nous rende capables de voir Dieu.* 230

LXXVI. *C'eſt dans la ſéparation des creatures qu'il faut chercher le Createur.* 232

LXXVII. *Comment il faut travailler à profiter de la Paſſion de Nôtre-Seigneur Jeſus-Chriſt.* 233

LXXVIII. *Avantage qu'on trouve à regarder tous les evenemens de la vie dans l'ordre de Dieu.* 236

LXXIX. *Sur la mort.* 238

LXXX. *Sur la mort de nos proches ou amis.* 239

LXXXI. *Ne craignons que d'abandonner Dieu, de peur qu'il ne nous*

abandonne dans la tentation. 240
LXXXII. *Ce que produit la ſoif de la juſtice dans une ame qui en eſt alterée.* 242
LXXXIII. *Nous n'avons rien à craindre que d'être abandonnés de Dieu.* 244
LXXXIV. *Comment on doit aimer les méchans. Quels ſentimens on doit avoir pour eux. Leur ruine effroyable.* 246
LXXXV. *Que les parens ne doivent pas trouver mauvais qu'on ne ſe conduiſe par eux-mêmes dans les affaires de conſcience.* 253

LETTRE I.
A M. Lenain ſon Pere ſur la vanité de toutes les choſes de ce monde. 259
LETTRE II.
A Madame Lenain ſa Mere, ſur la maniere de paſſer ſaintement le Carême. 263
LETTRE III.
A Madame Portail ſa Sœur, ſur la mort de M. Portail ſon Beaupere. 263
LETTRE IV.
A M. de S. M. ſur le luxe des

Habits des femmes. 271

LETTRE V.

A Mademoiselle Lenain sa Niece Novice à la Conception à Paris. 306

LETTRE VI.

A la même. 333

LETTRE VII.

A un vertueux Diacre tourmenté de pensées fâcheuses. 353

LETTRE VIII.

Sur un Prêtre, qui desiroit entrer dans le veritable esprit de son état. 357

LETTRE IX.

A un Ecclesiastique sur le peu de fruit qu'on peut faire auprés des Grands, & les dangers que l'on y trouve. 361

LETTRE X.

A Madame Charpentier sa Niece, sur la mort de M. Charpentier son Mari. 363

LETTRE XI.

A un de ses amis, sur les peines qu'une personne souffroit depuis qu'elle s'étoit donnée à Dieu. 368

LETTRE XII.

A M. Bossuet Evêque de Meaux, sur la nouvelle spiritualité à l'occasion de son Instruction pastorale de 1695. qu'il lui avoit envoyée. 374

Fin de la Table des Reflexions & des Lettres.

TAYLOR INST. - OXFORD

67682860